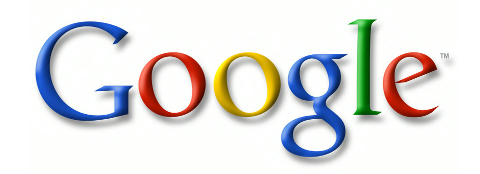
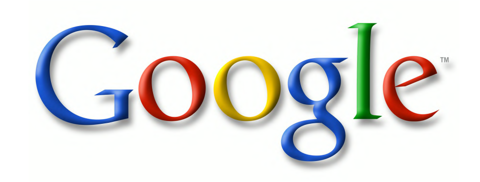
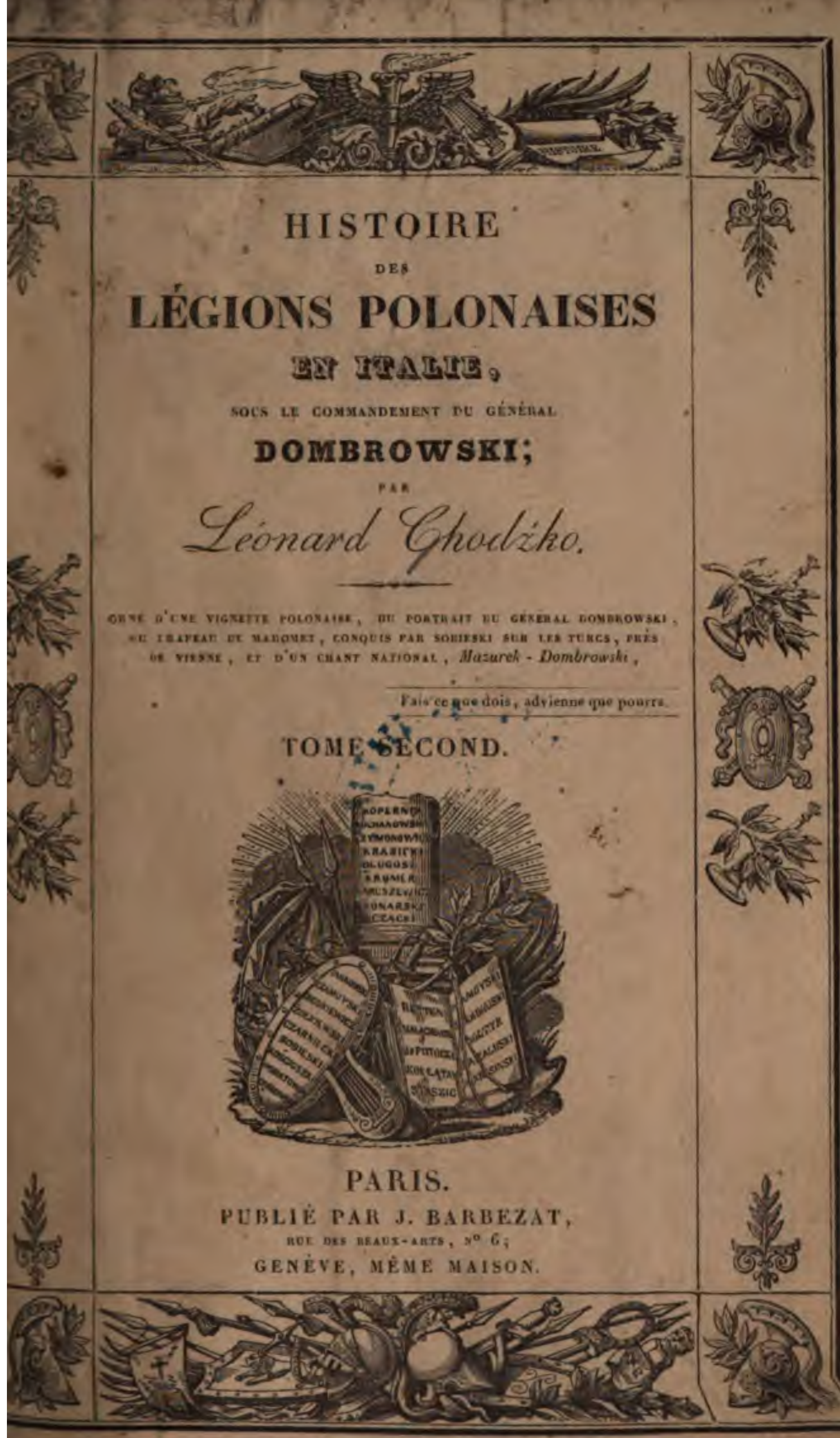












HISTOIRE

DES

LÉGIONS POLONAISES

EN ITALIE,

SOUS LE COMMANDEMENT DU GÉNÉRAL

DOMBROWSKI;

PAR

Léonard Chodźko.

ORNÉ D'UNE VIGNETTE POLONAISE, DU PORTRAIT DU GÉNÉRAL DOMBROWSKI, DU DRAPEAU DE MAHOMET, CONQUIS PAR SOBIESKI SUR LES TURCS, PRÈS DE VIENNE, ET D'UN CHANT NATIONAL, *Mazurek - Dombrowski*,

Fais ce que dois, advienne que pourra.

TOME SECOND.

PARIS.

PUBLIÉ PAR J. BARBEZAT,

RUE DES BEAUX-ARTS, N° 6;

GENÈVE, MÊME MAISON.

TYPOGRAPHIE DE J. PINARD, IMPRIMEUR DU ROI.





[redacted]

CET OUVRAGE SE TROUVE :

A LEIPZIG,
Chez L. MICHELSEN ;

A BRESLAU,
Chez GUILLAUME THÉOPHILE KORN ;

A WARSOVIE ET A WILNA,
Chez GLUCKSBERG.



TOME SECOND.

[redacted]

« Polonais ! que ceux d'entre vous qui veulent justifier leur insouciance pour les affaires publiques, par la position pénible dans laquelle ils se trouvent, apprennent par l'exemple de Mokronoski que dans aucune circonstance les efforts des citoyens, pour servir leur patrie, ne restent inutiles, et que si l'on ne peut faire pour elle tout ce que l'on désire, ne rien faire, c'est se rendre véritablement coupable.......... Le devoir d'un citoyen est de chercher à bien faire; les résultats ne dépendent pas de nous, ils sont toujours l'ouvrage du sort. »

*Éloge d'*André MOKRONOSKI, palatin de Mazovie, par Stanislas-Kostka POTOCKI, président du sénat polonais, et ministre des cultes et de l'instruction publique du royaume de Pologne.



TYPOGRAPHIE DE J. PINARD, IMPRIMEUR DU ROI,
RUE D'ANJOU-DAUPHINE, N° 8.

HISTOIRE

DES

LÉGIONS

POLONAISES

EN ITALIE,

SOUS LE COMMANDEMENT DU GÉNÉRAL

DOMBROWSKI;

PAR

LÉONARD CHODŹKO,

DE LA SOCIÉTÉ PHILOTECHNIQUE, DE CELLE DE GÉOGRAPHIE DE PARIS, ETC.

TOME SECOND.

9/6



PARIS.

PUBLIÉ PAR J. BARBEZAT,

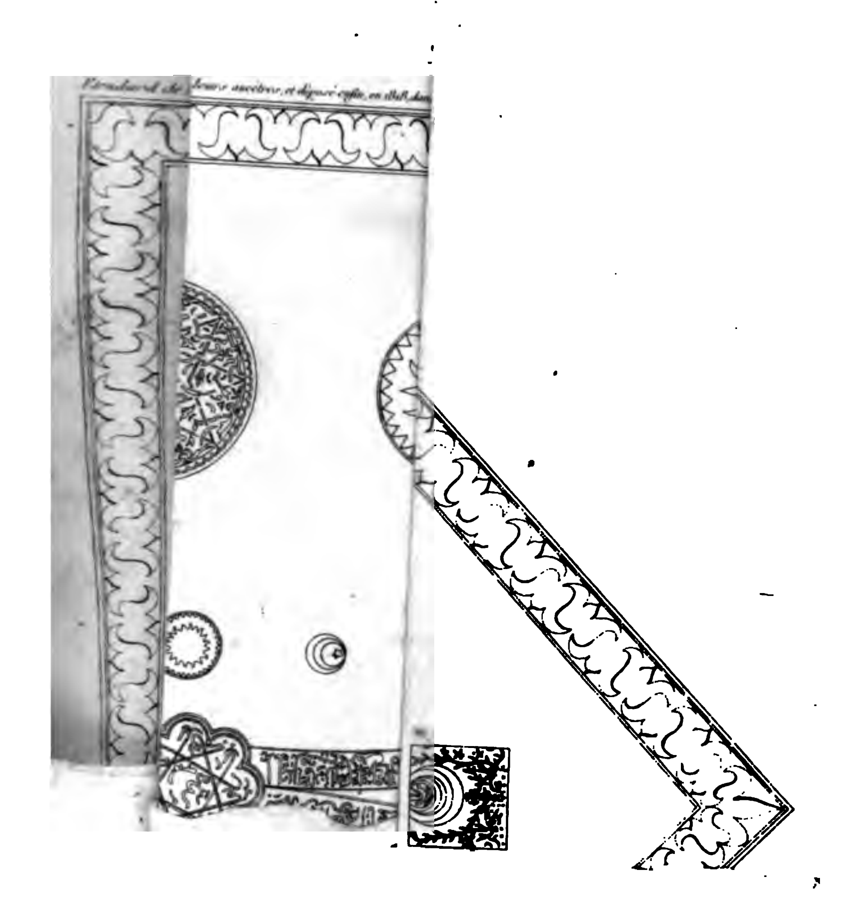
RUE DES BEAUX-ARTS, N° 6;

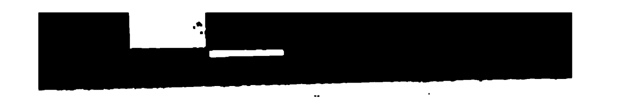
GENÈVE, MÊME MAISON.

1829.

[redacted]




Étendard de leurs ancêtres, et déposé





HISTOIRE
DES
LÉGIONS POLONAISES
EN ITALIE.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Nouveaux préparatifs de l'Autriche. — L'archiduc Charles. — Opérations de l'armée française. — Préliminaires de Léoben. — Projet de Dombrowski. — Découragement des Polonais. — Voyage de Dombrowski à Gratz. — Mouvement des Légions. — Réfugiés de Paris. — Michel Oginski. — Ses conférences avec De La Croix. — Il se décide à faire le voyage de Milan avec Mniewski. — Désappointement. — Nouvelles opérations des corps polonais. — Prise de Vérone. — Mort de Liberadzki. — Bonaparte à Montebello. — Recrutement des Légions. — Nouveaux projets des réfugiés de Paris. — Plan d'une diète constituante à Milan. — Bonneau le seconde. — Sa correspondance avec le maréchal Malachowski. — Opposition d'Oginski. — On passe outre. — Circulaire. — Arrestation des envoyés. — Fâcheuses conséquences. — Les réfugiés se découragent. — Wybicki. — Il rejoint le général Dombrowski. — Situation flo-

[redacted]

rissante des Légions. — Troubles de Reggio. — Supplique de Dombrowski à Bonaparte. — Réponse de Bonaparte. — Arrivée du général Kniaziewicz. — Wielhorski. — Troubles de Venise. — Adresse des officiers polonais. — Marche des légions. — Prise du fort St.-Léo. — Conquête rapide des états du pape. — Monsignor Saluzzo. — Prise d'Urbino, de Città-di-Castello. — Opinion des villes conquises.

Pendant que les légions polonaises, inactives dans leurs quartiers, ne respiraient que guerre et vengeance, les événemens vinrent leur présenter des chances plus favorables et semblèrent leur ouvrir la route de leur patrie.

Battues et anéanties tant de fois, les armées autrichiennes renaissaient de leurs cendres. Le Cabinet de Vienne, attribuant aux fautes de ses généraux une portion des disgrâces qu'il avait essuyées, voulut opposer à Bonaparte un adversaire digne de lui. L'Archiduc prince Charles, qui jouissait d'une haute réputation militaire, fut en conséquence rappelé des bords du Rhin, et la campagne suivante, préparée sous de pareils auspices, s'annonçait pour être longue et meurtrière.

Le général en chef de l'armée d'Italie, rassuré du côté de Rome par le traité de Tolentino, et occupé de l'organisation des républiques Cispadane et Transpadane, sut en même temps renforcer ses troupes de quelques ba-

taillons levés dans les nouveaux états. Ensuite, avec sa rapidité accoutumée, il se rendit dans les possessions vénitiennes pour s'occuper de l'ouverture de la campagne.

« Dès que la conduite hostile de l'Autriche fut reconnue, dit l'éloquent historien Thiers, le gouvernement français donna les ordres les plus pressés pour renforcer l'armée d'Italie. La division Bernadotte, tirée de l'armée de Sambre-et-Meuse, la division Delmas de celle du Haut-Rhin, devaient donc traverser les Alpes au milieu de l'hiver. Moreau fit les plus grands efforts pour mettre la division Delmas en état de représenter convenablement l'armée du Rhin en Italie; il choisit ses meilleures troupes, et épuisa ses magasins pour les équiper. On ne pouvait être mu par un sentiment plus honorable et plus délicat. Ces deux divisions, formant vingt et quelques mille hommes, passèrent les Alpes en janvier, dans un moment où personne ne se doutait de leur marche. Prêtes à franchir les Alpes, une tempête les arrêta. Les guides conseillaient de faire halte; on sonna la charge, et on brava la tempête, tambour battant, enseignes déployées. Déjà ces deux divisions descendaient dans le Piémont, qu'on ignorait encore leur départ du Rhin. »

Tel fut le voyage brillant et presque incroya-

ble, que les phalanges républicaines devaient renouveler en traversant quatre ans plus tard le Saint-Gothard!

Déjà, malgré le soulèvement en masse des Tyroliens, qui menaçaient de couper les communications entre les armées françaises, malgré les entreprises hostiles des Vénitiens dont le gouvernement oligarchique craignait la contagion des principes révolutionnaires, les troupes du général Bonaparte se renforçaient dans le Frioul, et se maintenaient dans une position menaçante.

L'archiduc Charles avait alors le gros de son armée répandu dans la Carniole, et couvrant Trieste. Après diverses manœuvres insignifiantes, on en vint aux mains le 26 ventose (16 mars 1797) près du Tagliamento, et le général autrichien reconnut son maître. Ses troupes furent complètement battues et lui-même eut à peine le temps de s'échapper. Le 17 mars les divisions Guyeux et Bernadotte s'emparaient de Palma-Nova. Gradisca se rendait à son tour aux menaces de l'intrépide Serrurier. Le 21 mars le drapeau tricolore flottait à Pontebba, et dans le même temps Masséna faisait prisonniers à Tarvis quatre généraux, quatre mille hommes, vingt-cinq bouches à feu, quatre cents chariots de bagages. Quelques jours après

(le 28 mars), Bonaparte échelonnait vers Villach, sur les bords de la Drave, les divisions Masséna, Serrurier et Guyeux, tandis qu'un corps de troupes aux ordres du général Zaïonczek (nouvellement échappé des prisons d'Autriche et alors au service français) poussa jusqu'à Lientz en remontant la Drave pour établir des communications avec le corps de Joubert agissant dans le Tyrol. Ce dernier, se frayant un passage sur le corps de l'ennemi, rejoignit bientôt le centre de l'armée d'Italie, et rendit la route entièrement libre. Ainsi dans l'espace de vingt jours de campagne, l'armée de l'empereur, battue sur toute sa ligne, se trouvait réduite d'un quart, fugitive et découragée; et l'Archiduc Charles, retiré derrière la rivière de Mur, n'était pas en état de résister à la marche victorieuse de l'armée républicaine réunie sur la Drave.

Dès le 29 mars, et avant la jonction du corps Joubert, l'armée principale avait marché sur la route de Klagenfurth, capitale de la Carinthie. Le soir même Bonaparte y établit son quartier-général, et le lendemain toutes ses troupes étaient campées entre Saint-Veit et Friesach.

Ce fut là que le général français, voulant arrêter une plus longue effusion de sang, fit

[redacted]

une première démarche auprès de l'Archiduc Charles, pour l'amener à une paix honorable. Il lui écrivit donc de Klagenfurth, le 31 mars; mais la réponse du prince ayant été négative, il fallut donner une nouvelle activité aux opérations militaires. Écrasés, pressés de toutes parts, les Autrichiens ne faisaient que passer d'une déroute à une autre, et Bonaparte poussa son quartier-général jusqu'à Iudenbourg. Alors la famille impériale, effrayée des progrès prodigieux d'une armée qui frappait déjà aux portes de sa capitale, força l'Archiduc Charles à reprendre les négociations. Un armistice de cinq jours fut signé à Klagenfurth, le 7 avril. Dans l'intervalle Bonaparte se porta en personne dans la petite ville de Léoben, et fit marcher l'avant-garde de Masséna sur la Simmerina, à 25 lieues de Vienne.

Malgré son attitude hostile, Bonaparte désirait la paix, et les généraux Bellegarde et Meerweldt, plénipotentiaires de l'empereur François, la regardant comme leur seule porte de salut, les préliminaires en furent arrêtés et signés à Léoben, le 29 germinal an V (18 avril 1797).

Cette paix, que tout historien français doit appeler avantageuse, donna un coup mortel aux espérances des Polonais.

En effet, cette marche brillante sur Vienne,

cette conquête rapide du territoire ennemi avait déjà montré aux réfugiés leur superbe oppresseur frappé dans ses états et dans sa propre capitale. La légion polonaise, enflammée par ce succès, attendait l'ordre de marcher vers l'Autriche. On se rappelait tous les griefs accumulés contre cette puissance parjure, on se rappelait sa coopération au dernier partage, on s'enflammait en songeant combien ce même empire que Sobieski avait jadis sauvé par sa bravoure, s'était souillé en écrasant la patrie de son libérateur.

Le général Dombrowski lui-même, pénétré de l'idée que l'instant favorable était venu, traça à Mantoue un plan détaillé d'après lequel le corps polonais, passant par la Croatie, la Transylvanie et la Hongrie, devrait pénétrer en Pologne, et y arborer l'antique drapeau de l'indépendance. Ce plan, il le fit présenter au général en chef, et, en attendant sa réponse, il fit faire quelques démarches à Paris pour activer son résultat. [1]

Quoiqu'à cette époque Bonaparte eût la conscience de la trève qui devait avoir lieu et de la paix qui devait suivre, il fut loin de rejeter les projets du général Dombrowski, et parut opérer quelque temps sous leur influence.

[1] *Voyez* Pièces Offic. et Justif., N° XXXII.

En effet, le 17 germinal (6 avril), Dombrowski reçut l'ordre de marcher à Palma-Nova, et le général Berthier enjoignit en même temps à tous les corps polonais de s'y rassembler.

Dombrowski, exécutant ce mouvement avec son activité ordinaire, se dirigea immédiatement sur Palma-Nova avec les grenadiers, laissant le chef Dembowski à Mantoue, avec ordre d'y attendre la jonction de tous les détachemens, et de le rejoindre avec eux. Cette marche fut inquiétée par des corps de partisans vénitiens et par des paysans insurgés qui se montraient sur la route. Mais le 28 germinal (17 avril) on était pourtant arrivé à Palma-Nova, où l'on compta bientôt cinq mille Polonais sous les armes. Brûlans du feu patriotique, pleins d'ardeur et de bravoure, ils n'attendaient qu'un signal pour voler vers leurs foyers, lorsque tout-à-coup arrive la funeste nouvelle que les préliminaires de paix venaient d'être signés à Léoben le 18 avril.

Étonné de cet événement sans en être abattu, Dombrowski voulut remonter à sa source pour en connaître le motif, et il se rendit en toute hâte auprès de Bonaparte. Le jeune héros était à Gratz, et déjà l'armée française évacuait l'Autriche conformément au traité conclu. Admis auprès du général en chef, Dombrowski obtint

des éloges sur son dévouement et celui des Polonais; mais quand il en vint à toucher la corde délicate de la délivrance de sa patrie, Bonaparte ne put rien promettre et lui recommanda seulement de la patience et de la persévérance. Etranges vertus au culte desquelles les Polonais sont demeurés fidèles depuis leur premier coup de sabre pour la cause républicaine, jusqu'au derniers jours de la puissance impériale tombée aux champs de Waterloo!

Le général polonais revint alors sur ses pas avec Bonaparte, et arriva le 10 floréal (29 avril) à Palma-Nova, où il reçut l'ordre de se diriger sur Trévise. Rejoint par tous ses détachemens et par Kosinski, qui, après avoir forcé les passages du canal blanc et de l'Adige, se trouvait parvenu à Cordogio, Dombrowski opère le mouvement indiqué; mais il n'y avait plus dans cette troupe l'enthousiasme que les événemens antérieurs y avaient fait naître.

De leur côté les réfugiés réunis à Paris ne demeuraient pas oisifs; le retour du citoyen Oginski de sa mission de Constantinople vint même donner plus d'activité aux mesures générales. Ce patriote, muni de lettres d'Aubert-du-Bayet pour le ministre des affaires extérieures, Charles De La Croix, s'empressa de se mettre en relation avec lui, et sonda les dispo-

sitions du gouvernement français au sujet de la Pologne. Dans la première conférence, De La Croix professa l'intérêt le plus vif pour ce malheureux pays; mais lorsque Oginski devint trop pressant et demanda quelles étaient à cet égard les intentions du Directoire, le ministre lui répondit qu'il ne pouvait pour le moment satisfaire sa curiosité, car le temps n'était pas venu où l'on pût agir d'une manière efficace. Il ajouta néanmoins que le gouvernement était toujours bien disposé, et qu'il ne laisserait échapper aucune occasion de seconder les efforts des patriotes, etc., etc., etc.

Le 16 germinal (5 avril), dans une seconde conférence, le ministre De La Croix détailla à Oginski toutes les victoires successives que les Français venaient de remporter en Italie; il lui fit observer en outre que rien n'empêchait le général Bonaparte de marcher sur Vienne; mais comme il supposait que l'occupation même de cette capitale par les Français ne mettrait point un terme à la guerre avec l'Autriche, il croyait que la démarche la plus profitable pour la Pologne était d'insurger la Gallicie. Il montrait des rapports que le gouvernement avait reçus sur la disposition des esprits en Hongrie, en Transylvanie et en Dalmatie. On voulait y faire une insurrection et s'organiser à l'instar des nouvelles

républiques d'Italie; mais il ajouta que des entreprises aussi vastes et aussi hardies ne pouvaient réussir sans beaucoup de prudence dans la formation d'un plan définitif, et sans beaucoup de promptitude dans son exécution. Il déclara que le Directoire ne pouvait se compromettre en conseillant aux Polonais, habitans de la Gallicie, de s'insurger contre ce gouvernement qui les avait privés autrefois de leur ancienne patrie; mais qu'il convenait de leur faire entendre que l'heure de la régénération de la Pologne avait sonné, qu'il n'y avait pas de moment plus convenable pour agir, et enfin que c'était aux Polonais à faire ce que l'honneur et le devoir leur indiqueraient.

Le ministre des relations extérieures proposa ensuite à Oginski de se rendre sur-le-champ au quartier-général de Bonaparte, pour y concerter l'exécution de ces projets. Il ajouta qu'il serait bien aise d'avoir par écrit toutes les propositions faites au nom des Polonais, afin de les soumettre au Directoire.

Mais dans une note qui répondait à ce dernier vœu du ministre, le citoyen Oginski exprima d'une manière si précise le soupçon de voir le gouvernement français user des troupes polonaises dans son intérêt et non dans le leur, commander une insurrection pour en profiter,

[redacted]

et abandonner ensuite les insurgés comme un instrument inutile, que Charles De La Croix ne put dissimuler toute son humeur, et fit dire au réclamant : « Que la France n'avait pas besoin des Polonais ; que s'ils ne lui accordaient pas leur confiance, ils n'avaient qu'à la porter ailleurs ; que c'était du reste méconnaître tout-à-fait les intentions d'un gouvernement qui venait d'instituer des légions polonaises, pour les aider à reconquérir leur patrie. Enfin, il terminait en disant que les réfugiés pouvaient se conduire comme ils le jugeraient à propos, mais qu'après trois jours il ne serait plus temps de revenir sur le projet en question [1]. »

Avant de hasarder l'expression de sa défiance, tout citoyen polonais aurait dû penser que ses compatriotes étaient dans une position à recevoir la loi et non à la dicter ; que d'ailleurs le gouvernement avait donné à leur nation tant de marques publiques d'intérêt que le soupçonner d'une manière directe, c'était le blesser involontairement ; enfin il aurait dû réfléchir que si la France pouvait beaucoup pour les Polonais, le secours des Polonais était peu de chose pour la France.

En recevant une réponse aussi inaccoutumée,

[1] *Mém. de M. Oginski*, t. II, p. 276-278.

les réfugiés de Paris virent bien qu'ils avaient fait une fausse démarche. Aussi voulant la réparer, et prouver au ministre qu'ils se rendaient à ses conseils, ils rédigèrent un autre mémoire, et en même temps une adresse aux habitans de la Gallicie [1].

Ce mémoire, composé par Oginski et Wybicki, et revêtu des signatures d'Oginski, Mniewski, Wybicki, Prozor, Barss, Taszycki, Jos.-Calass. Szaniawski, Walchnowski, Podoski, Kociell, etc., contenait un plan des mouvemens militaires conforme à celui déjà présenté à Bonaparte par le général Dombrowski. Pour appuyer cette pièce, les réfugiés s'engageaient à envoyer trois d'entre eux en députation au quartier-général de l'armée d'Italie. Le choix tomba sur Oginski, Mniewski et Prozor; mais le dernier ne pouvait alors accepter cette mission, et les deux autres se tinrent seuls prêts à l'accomplir.

Au bout de quelques jours, De La Croix fit savoir officiellement aux réfugiés que le Directoire avait approuvé leur projet sans y faire aucun changement, et l'avait expédié au général

[1] *Voyez* Pièces Offic. et Justif., N° XXXIII.

L'auteur des *Mémoires sur la Pologne et les Polonais*, en donnant toute l'étendue nécessaire à plusieurs autres pièces officielles contenues dans son ouvrage, n'a fait que résumer le plan en question. J'ai été assez heureux pour m'en procurer une copie entière, tirée du manuscrit autographe.

Bonaparte en lui en confiant et recommandant l'exécution.

Les citoyens Oginski et Mniewski, servis selon leurs espérances et forts des instances du Directoire, allaient se mettre en route pour le quartier-général de l'armée d'Italie, lorsqu'un courrier expédié en toute hâte par Bonaparte annonça à Paris la signature des préliminaires de Léoben ! ! !

Retournons maintenant aux légions polonaises.

Le gouvernement vénitien ayant manifesté quelques vues hostiles, et menaçant d'inquiéter les derrières des armées républicaines, Bonaparte, pour être plus rassuré là-dessus, voulut mettre une garnison française dans la ville de Venise ; mais le sénat refusa avec opiniâtreté de se soumettre à cette mesure, et il fit même des préparatifs de défense. Venise fut donc bloquée par mer et par terre. La légion polonaise arriva le 17 (6 mai) à Trévise, et fit marcher sur les bords de l'Adriatique des détachemens qui coupèrent à la ville l'eau douce qui vient du Tagliamento et de la Piave. Mais quelques jours après, Venise s'étant rendue, le corps polonais reçut l'ordre de se rendre à Bologne, capitale de la nouvelle république transpadane [1].

[1] M. A. Thiers, faisant des observations sur l'armistice de Léoben et sur l'anéantissement de la république vénitienne,

Le colonel Liberadzki, que l'on avait stationné dans les environs de Brescia et de Vérone, s'y trouvait encore occupé à comprimer des insurrections continuelles. Mais lorsqu'une nouvelle émeute eut éclaté à Vérone, et qu'on y eut mas-

ajoute ce parallèle qui se rattache à l'histoire des Polonais, par la justice qu'un auteur impartial rend à un peuple généreux :

« On se demande pourquoi Bonaparte ne profitait pas de sa position pour rejeter tout-à-fait les Autrichiens hors de l'Italie; pourquoi surtout il les indemnisait aux dépens d'une puissance neutre, et par un attentat semblable à celui du partage de la Pologne. D'abord était-il possible d'affranchir entièrement l'Italie? Ne fallait-il pas bouleverser encore l'Europe, pour la faire consentir au renversement du pape, du roi de Piémont, du grand-duc de Toscane, des Bourbons de Naples, et du duc de Parme? La république française était-elle capable des efforts qu'une telle entreprise aurait encore exigés? N'était-ce pas beaucoup de jeter dans cette campagne les germes de la liberté, en instituant deux républiques, d'où elle ne manquerait pas de s'étendre bientôt jusqu'au fond de la Péninsule? Le partage des états vénitiens n'avait rien qui ressemblât à l'attentat célèbre qu'on a si souvent reproché à l'Europe. La Pologne fut partagée par les puissances mêmes qui l'avaient soulevée, et qui lui avaient promis solennellement leur secours. Venise, à qui les Français avaient sincèrement offert leur amitié, l'avait refusée, et se préparait à les trahir, à les surprendre dans un moment de péril. Si elle avait à se plaindre, c'était des Autrichiens, au profit de qui elle voulait trahir les Français. La Pologne était un état dont les limites étaient clairement tracées sur la carte de l'Europe, dont l'indépendance était pour ainsi dire commandée par la nature, et importait au repos de l'Occident; dont la

sacré la garnison française chargée de la réduire à l'obéissance, la ville livrée à elle-même, persistant à vouloir se défendre, il fallut l'emporter d'assaut. Liberadzki à la tête de son détachement monte à l'escalade; en même temps que

constitution, quoique vicieuse, était généreuse; dont les citoyens, indignement trahis, avaient déployé un généreux courage, et avaient mérité l'intérêt des nations civilisées. Venise, au contraire, n'avait de territoire naturel que ses lagunes, car sa puissance n'avait jamais résidé dans ses possessions de terre-ferme; elle n'était pas détruite, parce que certaines de ses provinces étaient échangées contre d'autres; sa constitution était la plus inique de l'Europe; son gouvernement était abhorré de ses sujets; sa perfidie et sa lâcheté ne lui donnaient aucun droit ni à l'intérêt, ni à l'existence. Rien donc dans le partage des états vénitiens ne pouvait être comparé au partage de la Pologne, si ce n'est le procédé de l'Autriche.

« D'ailleurs, pour se dispenser de donner de pareilles indemnités aux Autrichiens, il fallait les chasser de l'Italie, et on ne le pouvait qu'en traitant dans Vienne même. Mais il aurait fallu pour cela le concours des armées du Rhin, et on avait écrit à Bonaparte qu'elles ne pourraient pas être en campagne avant un mois. Il ne lui restait, dans cette situation, qu'à rétrograder, pour attendre leur entrée en campagne, ce qui était sujet à bien des inconvéniens, car il donnait à l'archiduc le temps de préparer une armée formidable contre lui, et la Hongrie de se lever en masse pour se jeter sur ses flancs. De plus il fallait rétrograder, et presque avouer la témérité de sa marche. En acceptant les préliminaires, il avait l'honneur d'arracher seul la paix; il recueillait le fruit de sa marche si hardie; il obtenait des conditions qui, dans la situation de l'Europe, étaient

les troupes républicaines, et pénètre dans la ville la baïonnette en avant. Ce brave officier jouissait à peine de ce premier triomphe, qu'un coup mortel vint le frapper, et il expira peu de temps après. Il fut tellement regretté par de vrais appréciateurs du mérite, que lorsqu'on célébra à Milan, dans le *forum Bonaparte*, les funérailles des héros morts dans cette campagne, le gouvernement de Lombardie fit graver sur le catafalque de Liberadzki l'inscription suivante : *Liberadzkius polon. cohort. præfect. in prælio ad Veronam occubuit suis anteà monitis aut vivendum aut moriendum pro lege et patria* [1].

Maître de Venise, et ayant provisoirement réglé son sort, Bonaparte transporta son quartier-

fort brillantes, et qui étaient surtout beaucoup plus avantageuses que celles qui avaient été fixées à Clarke, puisqu'elles stipulaient la ligne du Rhin et des Alpes, moitié par des raisons politiques et militaires, moitié par des considérations personnelles, il se décida à signer les préliminaires. Clarke n'était pas encore arrivé au quartier-général. Avec sa hardiesse accoutumée et l'assurance que lui donnaient sa gloire, son nom, et le vœu général pour la paix, Bonaparte passa outre et signa les préliminaires, comme s'il eût été question d'un simple armistice. La signature fut donnée à Léoben le 29 germinal an V (18 avril 1797). »

(*Histoire de la Révolution française*, t. IX, p. 114-117.)

[1] *Voyez* Pièces Offic. et Justif., N° XXXIV

général de Milan à Montebello, très-belle résidence à trois lieues de cette capitale, et qui, placée sur une hauteur, domine les plaines de la riche Lombardie. Là, semblable déjà à un prince couronné, il était entouré des ministres d'Autriche, de Rome, de Naples, de Sardaigne, de Gênes, de Venise, de Parme, des cantons Suisses, et de plusieurs petits états d'Allemagne. Pour assurer à jamais les nouvelles destinées du pays conquis, il forma de la Lombardie, des duchés de Modène et de Reggio, des légations de Bologne et de Ferrare, de la Romagne, du Bergamasque, du Brescian et du Mantouan, un état qui s'étendait jusqu'à l'Adige, et qui avait une population de 3,600,000 habitants, tandis que la nouvelle république Cisalpine, avec la constitution française, se fondit en un seul corps dont le siège était Milan. Bonaparte lui-même nomma les cinq directeurs et les membres des deux conseils, et désigna comme président de ce nouveau Directoire le citoyen Jean Galeazzi Serbelloni.

Au milieu de tant de travaux et d'un avenir confus et immense, le sort des légions polonaises n'était pas oublié. Le 22 floréal (11 mai), elles reçurent l'ordre de se rassembler toutes à Bologne, excepté le bataillon sous les ordres de Dembowski fort de mille hommes, et destiné à faire partie de la garnison de Mantoue. Le

corps polonais, obéissant à ses instructions, arriva donc à Bologne le 28 (17 mai), et ce fut là que le général Dombrowski reçut une lettre de Lille, en date du 23 germinal (12 avril 1797), dans laquelle Bialowieyski, officier courageux, qui s'était distingué sous ses ordres en Pologne, lui annonça que, de concert avec quelques autres chefs polonais, il avait rassemblé près de mille hommes, et qu'il allait le rejoindre avec eux.

C'est dans ce moment encore que Dombrowski reçut du général Bonaparte une lettre datée de Montebello, 28 floréal (17 mai), et une seconde de l'administration générale de Milan, le 29 (18 mai), qui l'engageaient à s'occuper sans relâche de l'organisation définitive du corps polonais.

Ce fut aussi vers cette même époque que les réfugiés de Paris, revenus de ce premier découragement qui avait suivi le traité de Léoben, renaissaient à l'espoir d'être encore utiles à leur patrie, et trouvaient dans leur patriotisme des ressources toujours nouvelles.

L'exemple du général Dombrowski, la représentation militaire que ce digne guerrier venait de créer avec tant de succès, tout concourait à stimuler leur zèle et à les pousser dans la même route que lui. Plusieurs d'entre eux, et entre autres Barss, Wybicki et Prozor, reproduisirent une

idée anciennement émise, d'installer une représentation civile à côté de cette représentation militaire, et de convoquer l'ancienne diète constituante à Milan, comme étant le siège de cette république Cisalpine, qui soldait et entretenait les légions polonaises. Ce projet, approuvé en 1795 par un des membres du Directoire, soumis ensuite par Wybicki à Caillard, ministre français à Berlin, avait réuni, à ces diverses époques, des suffrages unanimes. Il était donc naturel qu'on y revînt avec chaleur, dans un moment où tout promettait des chances plus promptes et plus heureuses.

Pour confirmer encore cette espérance, un nouveau protecteur se présenta, et joignit, aux démarches des réfugiés, les instances les plus vives. C'était le citoyen Jean-Alexandre Bonneau, ci-devant consul-général de France à Warsovie, et qui, arrêté et jeté dans un cachot par ordre de Catherine II, venait, après quinze mois de détention, de recouvrer sa liberté. Comme il jouissait à Paris de la confiance de quelques membres du Directoire, il saisissait avec chaleur toutes les occasions de leur rappeler les affaires de la Pologne. Il fit plus, et appuyant de toutes ses forces l'idée d'une représentation nationale à Milan, il écrivit à ce sujet une lettre à Malachowski, maréchal de la diète consti-

tuante. La réponse de cet illustre citoyen ne se fit pas attendre, et elle était en tout conforme à la haute opinion que l'on avait conçue de son caractère. Il marquait à Bonneau qu'il approuvait les projets des patriotes, et que deux membres de la diète constituante, Woyczynski et Kochanowski, avaient à Paris mission pour en conférer [1].

En effet, il se présentait alors une difficulté. La diète, d'après les lois polonaises, ne pouvait être constituée que par la réunion des trois états: le roi, le sénat et l'ordre équestre, c'est-à-dire les nonces élus dans leurs districts et palatinats respectifs. Mais l'ancienne diète avait été ajournée et non dissoute; elle existait donc encore avec tous ses pouvoirs. Il suffisait en conséquence qu'elle vînt r'ouvrir ses séances à Milan, en protestant contre la force majeure qui l'empêchait de les continuer à Warsovie. Or, n'était-il pas probable qu'à la première nouvelle répandue en Pologne de ce nouveau projet, et des motifs qui y donnaient lieu, les nonces de la diète ajournée, avec ses maréchaux Malachowski et Sapiéha en tête, viendraient, en totalité ou en partie, s'asseoir sur les bancs où la cause nationale les appelait? N'était-il pas probable

[1] *Voyez* Pièces Offic. et Justif., N° XXXV.

[redacted]

qu'ils imiteraient, comme citoyens, l'exemple que les soldats de Dombrowski leur donnaient comme militaires? Quant à Stanislas-Auguste, ce fantôme de roi, qui achevait à Saint-Pétersbourg sa malheureuse carrière, il n'en était nullement question : Malachowski pour le pouvoir civil, Dombrowski pour le pouvoir armé, étaient suffisans pour représenter la nation.

Un projet si largement conçu rencontra pourtant une opposition. Le citoyen Oginski, rappelé de Constantinople pour aplanir toute dissidence entre les Polonais [1], semblait avoir méconnu son utile mandat. Il faut pourtant dire à sa louange que, sur les instances de ses compatriotes, il se détermina à faire, auprès de Charles De La Croix, une nouvelle démarche au sujet de cette diète projetée. Mais ce ministre, alors menacé d'une destitution prochaine, ne pouvait naturellement que qualifier de vision ridicule ce plan généreux et inouï dans les annales des peuples.

Cependant, comme il s'agissait d'atteindre un résultat positif, il fut résolu que le citoyen Oginski adresserait à Bonneau une lettre ostensible, dont il pourrait faire usage pour sonder l'intention des membres du Directoire, auprès desquels il était admis, et dont l'opinion tire-

[1] *Voyez* ses Mémoires, t. II, p. 231.

rait les patriotes polonais de leur incertitude [1].

Mais, dans ce moment aussi, le Directoire se trouvait divisé d'opinions : on était à l'affût de tous les changemens que le traité avec la cour de Vienne et le retour du général Bonaparte devaient amener dans l'administration et dans l'armée. On s'occupait du renouvellement du ministère, et, au milieu d'intérêts si flagrans, le sort des Polonais était très-secondaire. Cependant, comme Bonneau insistait vivement pour avoir une réponse, on lui dit « que le projet des réfugiés paraissait bon et utile, mais qu'il dépendait beaucoup d'un concours d'événemens qu'on ne pouvait prévoir. »

En attendant une solution positive de la part de la France, les patriotes faisaient d'autres démarches vis-à-vis de la Pologne. Il s'agissait d'y lancer une circulaire qui rendît publique et populaire la nouvelle résolution du Comité de Paris. Ce fut alors qu'Oginski manifesta le plus vivement son opposition ; combattant toute l'imprudence d'une démarche semblable, il la réfuta par des motifs sages et raisonnables sans doute, mais un peu froids pour les circonstances où l'on se trouvait. Enfin il se rendit : mais prenant sur lui la rédaction de cette pièce,

[1] *Voyez* Pièces Offic. et Justif., N° XXXVI.

il se borna à faire l'exposé des raisons d'après lesquelles *on avait cru devoir* reconstituer la diète à Milan, *sans approuver ni désapprouver* ce projet. Alors il apposa sa signature à côté de celles de Mniewski, Taszycki, Prozor, Wybicki, Barss, Walchnowski, Raïecki, Kochanowski, Woyczynski, et plusieurs autres.

Un conseil plus sage encore que donnait Oginski, et qui ne fut pas écouté, était de ne désigner personne nominativement dans ces circulaires, et d'abandonner à l'agent qui en serait porteur le soin de les remettre aux personnes qu'on lui indiquerait verbalement. On opposait à cela que des lettres sans suscription sembleraient provenir d'une source suspecte, et la majorité s'obstina à les revêtir d'adresses directes, telles que celles du prince Adam Kasimir Czartoryski, Ignace Potocki, Stanislas Malachowski, et autres membres influens de la diète constituante.

Le malheur voulut que les patriotes Narbutt et Kochanowski, qui devaient accomplir cette mission délicate, fussent arrêtés sur les frontières de la Pologne. On saisit tous leurs papiers, et de nouvelles persécutions furent les suites de cette malheureuse tentative. Le maréchal Malachowski fut arrêté en Gallicie par ordre de l'Autriche, et, après une

année de détention, il ne fut relâché que sur le paiement de 60,000 francs, avancés par la cour de Vienne pour enquêtes et frais de justice, au remboursement desquels il fut condamné.

Pendant que cette affaire commencée sous d'heureux auspices se terminait d'une manière aussi déplorable, le général Dombrowski, avisé par les réfugiés de Paris, avait donné à leur projet son entier assentiment. Ne doutant pas de sa réussite, il avait loué le palais Serbelloni, et l'avait fait disposer pour recevoir les membres de la diète constituante. Il se trouvait raffermi dans cette idée par les lettres qu'il recevait de Bonneau enthousiaste comme lui, et comme lui persuadé du succès. Mais le sort toujours contraire aux espérances des Polonais en avait décidé autrement [1].

Les réfugiés de Paris de leur côté attérés par l'issue de leurs démarches, et par des conséquences aussi désastreuses, restèrent frappés d'inertie à cette nouvelle. Wybicki seul ne perdit pas courage: il essaya de relever la force morale de ses compatriotes: il leur représenta que le destin ne lutte pas long-temps contre la persévérance; mais l'heure du dévouement

[1] *Voyez* Pièces Offic. et Justif., N° XXXVII.

[redacted]

et de l'énergie était passée. Bientôt les mêmes dissidences qui à diverses époques avaient neutralisé les bonnes intentions des Polonais, éclatèrent avec plus de force. Il y eut même entre Bonneau et Parandier une discussion telle qu'elle fut portée auprès de Talleyrand Périgord, alors ministre des affaires extérieures; mais comme ces détails se perdent dans la foule des intérêts secondaires, on les trouvera dans les pièces justificatives [1].

C'est ainsi que peu à peu, par découragement ou par désunion, ce noyau de patriotes qui avait donné tant de marques de dévouement à la cause nationale, se dispersa sans espoir de retour, et porta ses nouvelles destinées sur des points où ils ne pouvaient être d'aucune utilité à leur patrie. On en vit même quelques-uns, qui, méconnaissant leurs anciens sentimens, prêtèrent serment de *fidélité* aux gouvernemens qui avaient eu leur part de la proie dans le partage de la Pologne; on en vit qui leur promirent de se conduire d'une manière *sage et loyale!* Mânes des Reytan, des Korsak, des Iasinski, qu'étaient ces hommes là auprès de vous?

Wybicki, voyant donc que la cause nationale se perdait à Paris par la faute de ses propres

[1] *Voyez* Pièces Offic. et Justif., N° XXXVIII.

défenseurs, quitta cette capitale, mais il la quitta pour rejoindre le général Dombrowski. Là du moins les Polonais n'avaient pas dérogé à leur dignité, et chaque jour ils prenaient une consistance nouvelle. Aussi Wybicki, que l'amitié la plus étroite liait au chef des légions, s'attacha désormais à sa destinée. Diplomate habile, plein de talens et de connaissances, il contribua puissamment à fixer l'attention sur ces guerriers compatriotes dont la réputation devint plus tard européenne. Ce fut lui qui rédigeait les mémoires et projets que le général Dombrowski présentait sous toutes les formes et dans toutes les occasions pour réclamer le rétablissement de la Pologne. L'union constante qui régna entre ces deux hommes distingués, si différens de caractère, fait l'éloge le plus complet et du guerrier et du citoyen.

A mesure que le manifeste de Dombrowski, secondé par le bruit public, apprenait à l'Europe la formation des légions polonaises, il arrivait des braves de tous les côtés pour grossir leurs cadres. A son retour à Milan le général Dombrowski trouva réunis dans cette capitale le général Joseph Wielhorski, le colonel Chamand, Forestier et Zabrocki. Bialowieyski arriva également de Lille avec son dépôt, et chaque jour amenant de nouvelles recrues, les corps furent

bientôt au complet. Dès ce moment l'organisation que demandait l'administration lombarde reçut son exécution : on forma deux légions d'infanterie, composée chacune de trois bataillons. Les bataillons étaient de trois compagnies chacun, et chaque compagnie de cent vingt-cinq hommes.

Cette organisation admise et publiée, chacun se rendit à son poste. Le service se fit dans les garnisons d'après les réglemens français; mais tout ce qui concerne l'habillement, l'exercice et la discipline, excepté pourtant les peines corporelles, fut statué d'après les usages polonais.

Sur ces entrefaites éclatèrent à Reggio le 12 messidor (30 juin 1797), entre les patriotes et les aristocrates, des désordres qui pouvaient avoir des suites fâcheuses. Pour les étouffer dès leur naissance, le général Dombrowski reçut le 15 (3 juillet) l'ordre de s'y transporter sur-le-champ. Arrivé à Reggio avec mille hommes, commandés par le chef Strzalkowski, il y retablit l'ordre à la satisfaction de tous les partis.

En faisant son rapport à Bonaparte sur la réussite de la mission qui venait de lui être confiée, Dombrowski, qui saisissait toutes les occasions de rappeler au général en chef les intérêts de la Pologne, lui adressa une seconde

lettre, pour lui demander s'il ne serait pas possible qu'avec sa protection les Polonais eussent un représentant au congrès qui allait se tenir. Voici les termes de cette supplique :

DOMBROWSKI, *lieutenant-général, au nom de ses compatriotes, au général en chef de l'armée d'Italie*, BONAPARTE.

Au quartier-général de REGGIO,
ce 22 messidor an V (10 juillet 1797).

« Permettez-moi, citoyen général, d'être auprès de vous l'organe des sentimens de mes compatriotes et frères d'armes, qui se sont rassemblés sous vos auspices en Italie, et souffrez que je vous entretienne un moment des intérêts d'une nation malheureuse. Je ne veux nullement vous retracer ici le triste tableau de nos malheurs ; il serait trop long et trop affligeant pour un homme sensible et ami de l'humanité ; je vous dirai seulement que, depuis le moment où il a plu à nos ennemis de nous rayer de la liste des puissances existantes, nous n'avons cessé de chercher tous les moyens propres à nous donner une existence politique quelconque. Il ne s'en présenta

qu'un seul, analogue aux circonstances et capable de remplir ce but. Ce fut celui de former un noyau de militaires polonais.

« C'est alors que voyant l'impossibilité d'exécuter ce projet dans notre pays, nous avons unanimement jeté les yeux sur vous, citoyen général, comme le seul capable de faciliter nos desseins, et de nous protéger. Honoré de la confiance de mes compatriotes, et approuvé par votre gouvernement, je suis venu en Italie, et j'ai trouvé en votre personne un appui pour toutes mes espérances. C'est sous vos propres yeux, citoyen général, que notre corps s'est formé et grossi jusqu'au nombre de six mille hommes. Déjà un avenir flatteur nous souriait, nous espérions cueillir des lauriers sous votre commandement, augmenter de plus en plus nos forces, et, en vous suivant dans la carrière de vos victoires, trouver un sentier qui nous aurait conduits vers notre patrie, où déjà un autre noyau de cette nature, qui se formait en Walachie par les secours des patriotes, n'attendait que le moment de se rallier à nous sous vos ordres. Et tout-à-coup les préliminaires de la paix sont venus faire évanouir toutes nos espérances. Mais comme rien au monde ne peut nous faire abandonner nos desseins, et le désir de recouvrer notre liberté,

nous nous adressons à vous, citoyen général, avec cette confiance que vous nous avez si justement inspirée. Le moment est arrivé où une paix générale doit assurer le sort de l'Europe, et fixer la destinée des puissances qui la composent. Dans un moment aussi intéressant, personne ne s'assoupira sur ses propres intérêts, et les ennemis de la France, même ceux qui ont fait le plus de mal à l'humanité, chercheront à s'assurer un sort quelconque, tandis que les Polonais oubliés resteront les seules victimes, et pourquoi? Pour avoir servi la cause de la liberté, pour avoir montré à l'Europe que dans l'espace de cinq mois, éloignés de trois cents milles de leur pays, ils ont pu former un corps de six mille hommes. Que la famille des Bourbons, le Stathouder et les différens princes d'Allemagne et d'Italie, nous montrent dans le cours de cette guerre autant de soldats armés en leur faveur, et cependant ceux-ci se reposent entièrement sur les convenances, les intérêts et les liens qui les attachent aux rois et aux monarchies, tandis que nous, bien loin d'avoir un roi, ou une monarchie pour amis, nous les avons tous pour ennemis. Nous ne pouvons donc nous adresser qu'à la république Française et Cisalpine, et espérer que celles-là auront égard à notre si-

tuation, et à la bonne volonté que nous lui avons témoignée, et que par leur entremise nous obtiendrons le droit incontestable d'avoir une représentation nationale au congrès de la paix. Voilà l'intention des Polonais qui composent les légions, celle des patriotes répandus dans la France, et le vœu de la nation entière.

« Mais nous ne voulons pas faire cette démarche, ni aucune autre, sans nous être auparavant consultés avec vous, citoyen général, que tous les Polonais regardent comme l'arbitre de la Pologne. Prononcez, dites ce que nous devons faire. Votre avis, votre conseil sera pour nous une loi impérieuse. Enfin, nous vous confierons notre destinée, et nous ne pouvons la remettre en de meilleures mains.

« DOMBROWSKI. »

La réponse du général en chef ne tarda pas à être expédiée au quartier du général polonais. Quoique l'éloge flatteur rendu à la conduite des troupes polonaises leur fût bien agréable, ils l'eussent reçu avec un enthousiasme bien plus prononcé, si la demande du général Dombrowski eût été accueillie. Voici

comment parlait Bonaparte dans son laconisme énergique :

BONAPARTE, *général en chef*, *au général de division* DOMBROWSKI.

MILAN, ce 25 messidor an V (13 juillet 1797).

« J'ai vu avec plaisir, citoyen général, avec quelle promptitude vous avez rétabli l'ordre dans le département de Reggio. L'on est trop satisfait de la tenue et de la bonne conduite de vos légions, pour que tout le monde ne s'empresse de faire tout ce qui pourra vous être utile. Si les affaires se rompent je vous rendrai quelques troupes françaises et italiennes pour former une division en ligne, et j'espère que vos légions figureront avec honneur à l'armée, car il ne me vient de tous côtés sur ce corps que de bons renseignemens. En attendant, ordonnez qu'on les exerce partout au maniement des armes et aux autres évolutions.

« Quant à la demande que vous me faites de pouvoir entrer au congrès, vous sentez combien cela est difficile. Les vœux de tous les amis de la liberté sont pour les braves Polo-

nais, mais il n'appartient qu'au temps et aux destinées de les rétablir.

« BONAPARTE. »

Une parfaite tranquillité régnant à Reggio, on retourna à Bologne, et le 2e bataillon de la 2e légion, sous les ordres du capitaine Krolikiewicz, resta seul à Reggio.

Cependant les affaires n'étaient pas terminées avec l'Empereur d'Autriche, et l'armée française se mit de nouveau en campagne pour recommencer les hostilités. La 1re. légion reçut en conséquence l'ordre de Bonaparte, le 30 fructidor (16 septembre), et du général Berthier, le 1er complémentaire (17), de se rendre à Mestre, près de Venise, pour y rejoindre l'armée. Le général Dombrowski rappela auprès de lui les deux compagnies aux ordres de Krolikiewicz et se mit en marche. La 2e légion reçut également l'ordre de se porter sur Venise, et les Polonais se flattèrent à cette époque d'avoir bientôt à agir contre la Hongrie, puisqu'ils formaient l'aile droite de l'armée française, et que c'était là la position que leur avait assignée le général Dombrowski, dans le plan précédemment soumis à Bonaparte, sous la date du 25 mars.

Au moment de se mettre en campagne, le général en chef des légions eut la satisfaction de compter sous ses bannières le général Kniaziewicz, qui avait rejoint ses troupes à Reggio, suivi de quarante officiers polonais. Ces braves guerriers avaient quitté leur patrie, au moment même où les trois cours co-partageantes défendaient sous peine de mort toute émigration ou communication avec les légions polonaises. Mais ces nouveaux inquisiteurs, en rendant un tel arrêt, n'avaient pas calculé que si, d'un côté, il effrayait quelques esprits timides, il produisait l'effet contraire sur les âmes généreuses.

Ce Kniaziewicz, qui déjà en 1792 avait combattu les Moskovites dans quatre batailles rangées à Boruszkowce, Zielence, Wlodzimiérz et Dubienka, avait été nommé général-major par le généralissime Kosciuszko, à l'époque de la guerre de l'indépendance. Fait prisonnier avec le généralissime, dans la sanglante journée de Maciéïowicé, le 10 octobre 1794, il fut transporté à Kiiow, et y demeura quelques mois prisonnier. Rendu plus tard à la liberté, il apprit que des corps polonais se formaient en Italie, et il brava la mort pour rejoindre ses frères d'armes. Bonaparte, juste appréciateur du courage, reçut avec plaisir Kniaziewicz à Campo-Formio, où

l'on traitait déjà de la paix. Ce fut là que ce général obtint du jeune héros le commandement de la 1re. légion, tandis que Wielhorski était nommé général de brigade, et que tous les deux se rangeaient sous les ordres de Dombrowski.

Mais, avant que Kniaziewicz se mît à la tête de sa 1re légion, elle arrivait, le 5 vendémiaire an VI (26 septembre 1797), à Mestre, puis se portait le 17 (8 octobre) vers la Molta sur la Livenza. Wielhorski de son côté s'avançait jusqu'à Lattisana, où l'artillerie le rejoignait, lorsque le général Bonaparte, en signant la paix à Campo-Formio, le 26 vendémiaire (17 octobre 1797), arrêta tous ces mouvemens et rendit ces corps stationnaires.

Le gouvernement génois négociait avec le général Dombrowski pour la formation d'une demi-brigade polonaise. Bonaparte lui-même le souhaitait : mais le général ne voulait y consentir qu'aux mêmes conditions que celles stipulées avec le gouvernement cisalpin ; et trouvant d'ailleurs la chose très difficile, en temps de paix, il renonça tout-à-fait à cette affaire, et ne conclut rien avec le citoyen Ruggieri, que le gouvernement génois avait chargé de cette commission.

La légion reçut le 29 (20 octobre) l'ordre

de retourner à Ferrare ; mais un bataillon devant tout de suite occuper Venise, le 2e y fut envoyé : cette ville était alors en fermentation, et les troubles qui y éclataient à chaque instant obligèrent ce bataillon à se tenir presque toujours sous les armes, jusqu'à ce qu'ils fussent apaisés.

La légion arriva le 6 brumaire (27 octobre) à Ferrare ; l'artillerie et deux compagnies commandées par le capitaine Krolikiewicz se rendirent à Mantoue. Le général Wielhorski prit le commandement de la garnison polonaise de cette place. Et peu après le 2e bataillon revint de Venise. A cette époque le corps se trouva au complet en officiers, et fort de sept mille cent quarante-six hommes.

La nouvelle du départ de Bonaparte pour le congrès de Rastadt parvint alors à la connaissance des Polonais. A cette occasion plusieurs officiers des bataillons qui ne se trouvaient pas à Ferrare se rendirent dans cette ville le 13 brumaire (3 novembre), pour témoigner par cette démarche combien leurs intentions patriotiques étaient persévérantes. Ils remirent à cet effet une adresse à Dombrowski, avec prière de renouveler quelques instances auprès du général Bonaparte pour la cause commune. Cette adresse, la voici :

[redacted]

FERRARE, ce 14 brumaire an VI (4 novembre 1797).

« Votre proclamation, général, inspirée par la vertu et le sentiment, nous a réunis sur le sol d'Italie. Il fallait avoir vos talens et votre âme infatigable pour faire reprendre les armes aux Polonais, dans les momens même où leur patrie perdait son indépendance et sa liberté. Nos légions guidées par vous, général, font renaître l'espérance au sein de la Pologne, font respecter l'infortune de leur patrie à l'Europe entière, et vous préparent les lauriers du civisme et de la reconnaissance. La paix, si désirée par l'humanité, va terminer la lutte qui ensanglante l'Europe entière. Nous vous prions d'être à cette occasion notre interprète auprès de Bonaparte, qui préside à la destinée des nations ; parlez-lui avec cette conviction et cette confiance que doivent vous inspirer le salut, le bonheur et la restauration de notre patrie. »

(Suivent les signatures.)

Dombrowski, pour répondre au vœu de ses officiers, qui n'était que l'expression du sien, quitta Ferrare et arriva le 23 (13 novembre) à Milan, où il renouvela auprès de Bonaparte les mêmes ins-

tances qu'il avait précédemment faites. L'instant paraissait en effet favoriser cette nouvelle tentative, puisque le général en chef, après avoir confié à Alexandre Berthier le commandement de l'armée, devait quitter Milan le 25 brumaire (15 novembre) pour se rendre au congrès qui allait s'ouvrir.

Dans l'intervalle de ce voyage, les troupes polonaises, dont tous les mouvemens nous intéressent, avaient reçu l'ordre d'occuper le fort de San-Léo, fief impérial de Poggio, et d'en chasser les troupes du pape; et le 25 (15) les divers corps se mirent en marche pour arriver à Rimini, point désigné pour le rassemblement [1].

La légion Kniaziewicz quitta donc Ferrare, et son 1er bataillon fit son entrée à Rimini le 30 (20), le 2e n'arriva à Savignano que le 7 frimaire (27 novembre), et le 3e demeura à Cesène où il était déjà le 29 (19). De son côté le 3e bataillon de la 2e légion, commandé par Zagorski, fut dirigé de Milan sur Rimini pour y rejoindre le corps. Il y arriva le 17 (7 décembre), et prit ses cantonnemens à Cervia et Cesenatico sur les bords de l'Adriatique.

Le chef Vincent Axamitowski, commandant une compagnie d'artillerie polonaise, reçut le même ordre; mais il mit tant de lenteur à l'exé-

[1] *Voyez* Pièces Offic. et Justif., N° XXXIX.

[redacted]

cuter, qu'il ne put être rendu à Rimini que le 11 pluviose (30 janvier 1798). Pendant ce temps, le 1er bataillon de la 2e légion partait de Mantoue pour aller à Milan, où le général Wielhorski avait transporté ses quartiers, tandis que le 2e bataillon du même corps demeurait stationnaire à Coni.

Au milieu de ces divers mouvemens, le général Dombrowski, toujours occupé du sort de ses légions, traitait avec le directoire cisalpin ; et, quoique la convention qu'il conclut à cette époque pour leur organisation définitive ne fût suivie d'aucun effet, faute de la sanction du corps législatif, cette pièce est néanmoins trop essentielle à notre histoire pour que nous ne la reproduisions pas avec la lettre du ministre de la guerre Vignolle, qui en fut la conséquence.

CONVENTION

Faite entre le directoire exécutif de la république cisalpine, et le lieutenant-général DOMBROWSKI, *commandant en chef les légions polonaises auxiliaires de la république cisalpine.*

1° Les légions polonaises porteront le titre de légions polonaises auxiliaires de la république cisalpine.

2° Le costume, les marques distinctives militaires, la couleur des uniformes de chaque bataillon, le Code pénal militaire, sera conforme aux usages et aux réglemens militaires polonais. Ledit code sera imprimé et publié.

3° L'organisation, la solde, la subsistance, et tout ce qui est accordé aux troupes nationales cisalpines sera commun aux corps polonais.

4° L'artillerie polonaise fera partie des corps polonais, et jouira des mêmes droits que le reste des légions. Les officiers seront présentés par le général Dombrowski qui se charge d'entretenir ce corps au complet. L'artillerie sera immédiatement sous les ordres du commandant en chef de l'artillerie de la république cisalpine.

5° Les officiers et les soldats porteront avec reconnaissance la cocarde nationale de la république, comme alliée et amie de la république française, dont la Pologne attend sa régénération.

6° Le directoire exécutif de la république cisalpine délivrera les brevets aux officiers et employés dans les légions polonaises, sur la présentation du général Dombrowski, ou du général polonais qui commandera en chef lesdites légions, en se réservant le droit de présenter ses réflexions au même sur les individus si elle le juge nécessaire.

Si la république cisalpine souhaite de former à l'avenir de nouveaux bataillons polonais, les Polonais verront avec satisfaction le quart des plans d'officiers occupé par des officiers cisalpins.

7° La république cisalpine déclare qu'elle regardera les Polonais armés pour la défense de la liberté, comme de véritables frères. Au cas que l'intérêt de leur patrie leur commande de retourner en Pologne, et que la république ne soit pas en activité de guerre pour le soutien de la liberté, il sera permis aux corps polonais de quitter l'Italie. Ces dits corps polonais seront tenus de rendre les armes et toutes sortes d'équipages qu'ils auront reçus de la république cisalpine, à moins que le gouvernement de la Pologne ne prenne des arrangemens pour le remboursement desdits effets.

Les gratifications de campagne accordées aux officiers seront aussi remboursées.

8° Si à la pacification générale la non existence de la Pologne est décidée, la république cisalpine accordera le droit de citoyen cisalpin à tout individu polonais qui désirerait se fixer ici, et qui aura servi pendant deux ans dans les légions polonaises auxiliaires de la république.

9° Comme les articles ne seront obligatoires pour les deux parties qu'après qu'ils auront été sanctionnés par le corps législatif, le directoire

exécutif s'engage d'appuyer la présente convention auprès du corps législatif, en rendant témoignage de la loyauté avec laquelle les Polonais ont, dès le principe, tenu leur engagement.

MILAN, ce 27 brumaire an VI (17 novembre 1797.)

ALESSANDRI, *président.*

Pour le Directoire-exécutif,

COSTABILI, *directeur.*

DOMBROWSKI, *lieutenant-général.*

Le général VIGNOLLE, *ministre de la guerre*, *au lieutenant-général* DOMBROWSKI.

MILAN, ce 7 frimaire an VI (27 novembre 1797).

« Le directoire me charge, citoyen général, de vous donner l'ordre de suspendre, dans tous ses points, l'exécution des articles convenus dans la convention que vous avez passée avec lui le 27 brumaire dernier, jusqu'à ce que cette convention ait été ratifiée par le corps législatif. Cette clause est formellement réservée par l'ar-

[redacted]

ticle dernier de cette convention, et vous sentez sans doute que le gouvernement ne doit pas en tolérer l'exécution, tant que la satisfaction dont il s'agit n'a pas eu lieu. Vous voudrez bien, en conséquence, révoquer sur-le-champ tous les ordres que vous aurez pu donner pour l'exécution de cette convention, et notamment au commandant d'artillerie.

« VIGNOLLE. »

Les choses en restèrent là pour le moment, et le général Dombrowski quitta Milan le 28 brumaire (18 novembre), et arriva le 2 frimaire (22 novembre) à Rimini, après avoir pris avec les autorités de Bologne et de Faenza les arrangemens nécessaires à son expédition. Le 12 (2 décembre) le 1er bataillon partit pour Verucchio, et le 3e pour Rimini. Quatre compagnies du 2e occuperont Poggio di Berni sans la moindre résistance, et une partie des troupes cisalpines se portera sur Longiano, Cattolica et Saloderchio.

Le 13, le 1er bataillon prit position devant San-Léo, et le 3e à Verucchio. Le général ayant fait sommer le fort de se rendre, le commandant des troupes papales s'y refusa, et comme on ne pouvait pas s'en emparer de vive force, attendu qu'il était construit sur un roc escarpé, on se décida pour le blocus. Le 1er bataillon chercha

donc à prendre position en face des postes du fort; mais pour arriver à ce point, il fallait marcher tout le long des remparts, et l'ennemi dirigeait un feu nourri contre les assiégeans. Il y eut cependant très-peu de perte : Elie Tremo et quelques soldats furent seuls légèrement blessés. Le bataillon s'échelonna sur le chemin qui conduit d'Urbino à San-Léo, et le 3e bataillon rejoignit le 14 (4 décembre) le corps d'armée qui veillait au blocus. Alors on envoya de forts détachemens en arrière vers Urbino pour tenir tête aux troupes papales qui, de cette place, venaient au secours de San-Léo. Les ennemis étaient au nombre de 1,500 hommes, outre 1,000 paysans qui s'étaient joints à eux; mais les corps polonais, quoiqu'inférieurs en nombre, les culbutèrent le 14 et le 15 (4 et 5), en laissèrent un grand nombre sur le champ de bataille, et firent beaucoup de prisonniers, surtout dans leur cavalerie. Le paysans ne cessant point cependant de harceler les divers corps de troupes, le 2e bataillon reçut l'ordre de s'avancer jusqu'à Verucchio et Pietra-cuta. De son côté le bataillon vénitien, au service de la république cisalpine, se porta de Longiano à Vardengo, près de San-Léo.

Enfin le fort, avec toutes ses dépendances, se rendit le 17 (7 décembre 1797). La garnison en

sortit avec armes et bagages, et fut escortée jusqu'à Urbino par un détachement du bataillon vénitien. Toutes les pièces d'artillerie, tous les magasins restèrent aux armées républicaines. Le chef de bataillon Moroni, de la 4e légion cisalpine, fut nommé commandant de la place, et le 1er bataillon y établit le quartier. Le 3e bataillon s'avança vers Macerata et Montefeltro, ce qui obligea les troupes papales à se retirer vers Urbino [1].

Le 20 (10 décembre), le quartier-général et le 1er bataillon se portèrent à Rimini, le 2e à Pietracuta, Verucchio et Poggio; le 3e à Cesène, et le 3e de la 2e légion resta à Cervia et Cesenatico. Toutes ces troupes étaient sous les ordres du général Kniaziewicz, et les corps cisalpins prirent aussi leurs cantonnemens aux environs de Faenza, Forli et Ravenne, sous les ordres du général Lecchi.

Cependant les troubles n'étaient pas apaisés, et une grande fermentation régnait dans les états du pape. Le corps d'armée s'avança en consé-

[1] M. J.-B. Salgues, dans ses *Mémoires pour servir à l'Histoire de France*, publiés à Paris, 1814, t. II, p. 53, dit fautivement que : « *dix mille* hommes de troupes cisalpines, commandées par le général polonais Dombrowski, s'emparèrent, « après trois jours de siége, du fort Saint-Léon, dans le duché « d'Urbin. »

quence et se porta vers les frontières. Le 2e bataillon arriva le 28 (18) à Cattolica, et le 3e de la 2e légion à Rimini.

Le 2 nivose (22 décembre), une troupe de patriotes armés arrêta, à Pesaro, le commandant des troupes papales, qui faisait la visite des postes avancés. Enhardie par ce succès, elle s'empara des postes eux-mêmes, et fit prisonniers les soldats qui les gardaient, ainsi que ceux qui étaient aux portes de la ville. Le gouverneur de la province, monsignor Saluzzo, se voyant arrêté dans son palais, et craignant d'être la victime de cette insurrection, écrivit au général Dombrowski, comme général d'une nation amie, pour réclamer son intervention.

Dombrowski lui répondit que, comme employé au service d'une puissànce neutre, il ne pouvait faire avancer ses troupes, mais que si monsieur le gouverneur croyait sa vie en danger, il pourrait, sous sa responsabilité personnelle, lui offrir les secours que réclamait l'humanité. Le général Dombrowski envoya en effet le 2e bataillon, avec mille hommes d'infanterie et de cavalerie cisalpine, suivis de deux bouches à feu, sous les ordres du général Lecchi. Les troupes papales furent chassées de tous les points. Le gouverneur et quelques centaines d'hommes furent faits prisonniers de guerre,

[redacted]

et deux canons, beaucoup de munitions et quelques magasins tombèrent entre les mains des troupes italo-polonaises. La municipalité provisoire fut aussitôt installée; une garde civique parut bientôt sous les armes, et la lettre pastorale de l'évêque de Pesaro recommandait « de « vouer aujourd'hui à la république la même « obéissance qu'elle vouait hier au souverain « pontife, comme prince temporel. »

Le reste de l'armée papale se sauva à Fano et à Urbino. Le général Lecchi, la poursuivant jusque dans ces deux villes, y trouva une population fatiguée du joug monacal, et qui préférait l'exacte discipline des troupes républicaines aux vexations des troupes de l'église, le nouveau gouvernement des vainqueurs au despotisme pontifical.

De tous les côtés, et principalement des villes du duché d'Urbino, de Foligno, de Città di Castello et de Perouse, arrivaient des députations adressées au général Dombrowski, qui lui demandaient, comme faveur spéciale, d'être occupées par l'armée victorieuse. Pour satisfaire à leur demande, Lecchi, ayant reçu quelques renforts en troupes cisalpines, poussa une reconnaissance par Fano et Fossombrone, et occupa Urbino et Città di Castello, où il fut rejoint par le 2e bataillon. Le 13 nivose (2 janvier 1798),

le quartier-général se transporta à Pesaro, et le 14 à Fano, sur l'Adriatique. Le 18 (7), le 1er bataillon était à Fano et Fossombrone, le 2e à Gubbio-Casteciaro, le 3e à Pesaro, et le 3e de la 2e légion à Cagli et à Pergola, sous les ordres du général Kniaziewicz, qui avait son quartier-général dans ce dernier endroit. Le général Lecchi commandait l'aile droite; Thullié le centre, et Julhien la réserve, stationnée à Pesaro et à Cattolica [1].

[1] Les habitans des provinces occupées par l'armée italo-polonaise manifestaient de tous côtés le plus grand enthousiasme. Parmi diverses adresses qu'ils envoyèrent tant aux chefs polonais que français, celle que le général Berthier reçut, avant son départ de Milan, des députés du duché d'Urbin, peint exactement la position dans laquelle se trouvaient alors les États de l'Église. *Voyez* Pièces Offic. et Justif., N° XL.

[redacted]



CHAPITRE VIII.

Politique astucieuse de la cour de Rome. — Rassemblemens à Villa Medici. — Police papale. — Conduite de Joseph Bonaparte, ambassadeur. — Émeute devant son palais. — Duphot est massacré sous ses yeux. — Joseph demande ses passe-ports. — Il se retire à Florence. — Déclaration de guerre contre Pie VI. — Marche des troupes. — Le général Berthier entre dans Rome. — Son discours au Capitole. — Il fait proclamer l'indépendance du peuple romain. — Situation des corps polonais à cette époque. — Leur démarche à la cour de Vienne. — Masséna. — Brune. — Les légions polonaises sont dirigées sur Rome. — Remise de l'étendard de Mahomet au général Dombrowski. — Souvenirs de Sobieski. — Sabre de ce guerrier destiné à Kosciuszko. — Arrivée du général Rymkiewicz, du colonel Iablonowski et de Godebski. — Nouvelles démarches de Dombrowski auprès du gouvernement cisalpin. — Détresse des troupes polonaises. — Dombrowski les fait solder et habiller. — Insurrection de Circeo. — Passage de la Cosa. — Prise de Frosinone. — Active coopération des légions polonaises. — Lettre de Macdonald à ce sujet. — Prise de Terracina. — Fin de l'insurrection. — Nadolski, Maurice Hauké, Gugenmus, Bialowieyski, Podoski, Kwiatkowski, Wistouch, Downaroweiz, Laskowski, Billing. — Leur bravoure. — Position des légions avant la guerre de Naples. — Intrigues à Naples. — Le général Mack, lord Nelson. — Le roi de Naples viole les traités. — Déclaration de guerre. — Marche de l'armée napolitaine. — L'armée française, trop inférieure en nombre,

se retire. — Entrée des Napolitains à Rome. — Bataille de Civitta-Castellana et de Calvi. — Kniaziewicz. — Reprise de Rome par les Gallo-Polonais. — Chef de bataillon Walter. — Marche de l'armée française sur Capoue. — Insurrection des paysans. — Capoue se rend. — Morts d'Élie Tremo, Zelewski, Krause, Ritter et Vaselle. — Prise de Naples. — Le général Kniaziewicz est désigné pour la présentation des drapeaux napolitains au Directoire. — Détails sur cette cérémonie.

Pendant que l'armée Italo-Polonaise se maintenait dans ses positions, prête à agir au premier signal, et à se porter où les circonstances l'exigeraient, il se passa à Rome des scènes tragiques qui ramenèrent sur ce point l'attention du gouvernement français, et qui le forcèrent à recourir aux mesures de rigueur contre une cour astucieuse et perfide.

La conduite du général Bonaparte, pleine d'égards et de modération envers Pie VI, ne s'accordait guère avec les instructions secrètes du Directoire exécutif: cependant comme l'influence du jeune chef était alors souveraine en France, le gouvernement avait fini par approuver la conduite qu'il avait tenue vis-à-vis du Pontife chrétien, et Joseph Bonaparte, frère aîné de Napoléon, avait été nommé à l'ambassade de Rome.

A l'arrivée du nouveau ministre, la plus parfaite harmonie parut d'abord régner entre Pie VI et l'envoyé de la république; mais les membres

du sacré Collége ne tardèrent pas à renouveler leurs intrigues. Ils persuadèrent au Pape que son caractère de chef du monde chrétien était compromis s'il ne secouait pas le joug d'une nation excommuniée; ils lui firent voir la Reine de Naples soutenue par le Roi d'Angleterre, embrassant la cause du Saint-Siége, et le mettant en position de faire trembler à son tour la république française.

Pie VI, aveugle et confiant, se laissa entraîner, et dès ce moment l'Anglais Acton, ministre à Naples, devint en secret l'âme de la politique romaine. A son instigation, le traité conclu entre la France et Naples, et celui de Tolentino avec le Pape, furent foulés aux pieds. On ne prit même plus la peine de dissimuler; et au lieu des marques de confiance, des prévenances que l'on prodiguait auparavant à Joseph Bonaparte, on ne lui témoignait plus que froideurs et soupçons. Le Pape parut même hésiter un instant quand il s'agit de reconnaître la république cisalpine nouvellement constituée; enfin la nomination du général autrichien Provera, au commandement en chef des troupes papales, ne laissa plus de doutes sur les projets de la Cour de Rome. Le général Provera, constamment opposé aux Français dans les dernières campagnes, fait deux fois prisonnier par eux,

était le choix le plus hostile que l'on pût faire en pareille circonstance.

Joseph Bonaparte, fidèle à son caractère de conciliateur, s'était tenu jusqu'alors sur la réserve; mais à l'arrivée du général Provera il rompit le silence, et, s'adressant directement au Souverain Pontife, il lui demanda une explication franche et positive sur de pareils procédés. Il exigea même le renvoi du général autrichien, et comme rien n'était mûr encore pour un éclat, on accéda à sa demande.

Cependant le feu couvait sous la cendre, et la tranquillité ne fut pas de longue durée. Il y avait alors à Rome tant d'élémens de dissensions, que l'orage était inévitable. D'un côté le peuple, qui, en présence de la régénération du Nord de l'Italie, était vivement remué par des idées de gloire et d'indépendance, de l'autre les notabilités romaines, qui voyaient tomber avec l'ancien ordre des choses le culte de leurs prérogatives, tous ces intérêts divers qui venaient se croiser dans une même enceinte, présageaient une collision prochaine et orageuse.

En effet, le 6 nivose an VI (26 décembre 1797), quelques individus se présentèrent chez Joseph Bonaparte, pour l'avertir qu'il devait y avoir, dans le cours de la nuit suivante, une révolution contre le gouvernement papal. L'am-

bassadeur leur fit observer que le caractère dont il était revêtu l'empêchait d'entrer dans le mérite d'une pareille communication, que tout ce qu'il pouvait faire était d'en rendre compte au Directoire pour connaître son avis, mais qu'il leur conseillait provisoirement de renoncer à toute tentative insurrectionnelle. Les conjurés quittèrent l'hôtel de l'ambassade, palais Corsini, mécontens en apparence de la réception du ministre, auquel ils promirent néanmoins d'abandonner leur projet.

Le lendemain au soir, le chevalier Nicolas d'Azzara, ambassadeur d'Espagne, qui exerçait à Rome une grande influence, et qui avait constamment donné des preuves sincères d'amitié à Joseph Bonaparte, vint trouver ce dernier, et lui dit qu'un mouvement insurrectionnel se préparait, mais qu'il n'inspirait que fort peu d'inquiétude au gouvernement romain. Diverses autres informations convainquirent bientôt l'ambassadeur français que deux trames s'ourdissaient dans le même temps, et pourraient éclater ensemble : l'une contre les Français, sourdement autorisée par quelques ministres du Pape ; et l'autre, ayant pour but le renversement du gouvernement pontifical, pour établir la république.

Le 27 décembre, un rassemblement eut lieu

à la Villa Médici, ayant pour motif de sonder les dispositions du peuple. La plupart des hommes qui le composaient portaient la cocarde tricolore. Il suffit de quelques soldats pour le dissiper; toutefois un petit nombre de séditieux firent résistance, et deux dragons périrent victimes de cette émeute.

Instruit de cette particularité, Joseph Bonaparte se transporta chez le cardinal-secrétaire d'État, Joseph Doria-Pamphili, pour lui déclarer que le gouvernement français était étranger à tous ces mouvemens, et qu'il s'occuperait même de faire la recherche des mutins. Cependant un nouveau rassemblement se forma devant l'hôtel de France, peu de temps après le retour de l'ambassadeur, qui avait quitté le secrétaire d'État, plein en apparence d'une sécurité parfaite. Ces hommes attroupés faisaient entendre les cris de *vive la république! vive le peuple romain!* Un d'eux demande à parler à Joseph Bonaparte, et lui dit avec véhémence : « Nous sommes libres, nous demandons l'appui de la France. » On lui enjoignit, ainsi qu'à tous ceux qui l'accompagnaient, de sortir sur-le-champ de la juridiction de France, en les menaçant de les repousser par la force. Mais l'attroupement augmentant, on reconnut plusieurs mouchards de la police papale, qui

vociféraient avec acharnement les cris de *vive la république ! vive le peuple romain !* Cette remarque indiqua sur-le-champ, au représentant de France, la seule conduite digne de son caractère. Il se revêtit de son uniforme d'ambassadeur, et sortit de l'hôtel pour haranguer lui-même les séditieux et leur ordonner de se retirer. Mais dans le même moment un combat s'engagea entre le peuple et l'armée papale. Le sang commençait à couler : alors Joseph Bonaparte, pour imposer l'obéissance, tire son épée, ainsi que le général Duphot, l'adjudant-général Scherlock, et deux autres officiers. Se jetant au milieu de ces forcenés, ils veulent, par leur présence et leur autorité, rétablir l'ordre et l'intelligence. Malheureusement tous leurs efforts sont vains. Le brave Duphot, jeune encore et officier distingué de l'armée d'Italie, s'élance sur les baïonnettes, et veut, au péril de sa vie, empêcher l'effusion du sang. Mais les soldats l'entraînent, et, victime de son courage, il tombe percé de coups. Joseph Bonaparte lui-même n'a que le temps d'échapper aux assassins de Duphot, et de regagner son hôtel. Là il prend la résolution de quitter sur-le-champ une ville perfide, et de la vouer à la vengeance française. Avant de demander ses passe-ports, il voulut avoir au moins une

explication avec le cardinal secrétaire-d'état, pour lui demander compte des attentats commis envers la légation. Il l'invita donc à se rendre à l'hôtel de l'ambassade; mais Doria apporta dans cette affaire tant d'obstination et de mauvaise foi, que ce ne fut qu'à la troisième lettre de Joseph Bonaparte, lettre dans laquelle celui-ci menaçait le gouvernement pontifical de représailles terribles de la part de la république française, que ce dernier se décida à envoyer à Joseph les passe-ports nécessaires et un ordre pour obtenir des chevaux de poste. Le secrétaire-cardinal y ajouta une réponse, dans laquelle il s'étudiait, après douze heures d'un silence absolu, à excuser les événemens de la journée, et cherchait à empêcher le départ du ministre français : mais celui-ci fut inflexible; et, après avoir recommandé les Français qui restaient à Rome aux chevaliers Azzara, ambassadeur d'Espagne, et Angiolini, envoyé du grand-duc de Toscane, il partit le 29 décembre pour la Toscane, et se rendit à Florence, chez le ministre français Cacault. Arrivé dans cette résidence le 11 nivose an 6 (31 décembre 1797), l'ambassadeur français s'empressa d'adresser au ministre des relations extérieures, Talleyrand-Périgord, le rapport circonstaucié de tout ce qui venait de se passer à

[redacted]

Rome, et dont on vient de lire l'extrait. « Je « croirais faire un affront à la république, ajou« tait-il en terminant cette pièce officielle, si « j'insistais sur la vengeance que le Directoire « doit tirer de ce gouvernement impie, qui, « assassin de Basseville, l'est devenu, de volonté, « du premier ambassadeur français qu'on a dai« gné lui envoyer, et, de fait, d'un général dis« tingué par sa valeur dans une armée où « chaque soldat était un héros..... Ce gouver« nement ne se dément point : astucieux et té« méraire pour commettre le crime, lâche et « rampant lorsqu'il est commis, il est aux ge« noux du ministre Azzara pour qu'il se rende « à Florence auprès de moi, et me ramène avec « lui à Rome. »

Un événement d'un genre aussi grave produisit dans la république cisalpine, et parmi tous les patriotes italiens, la plus grande indignation contre le gouvernement papal. L'armée d'Italie demandait à grands cris à marcher sur Rome, et quoique les ministres de Sa Sainteté, redoutant la suite de ces événemens, missent tout en œuvre pour obtenir leur pardon de la nation française, les choses avaient été poussées trop loin; et quels que fussent les inconvéniens d'une détermination hostile, la guerre fut résolue contre le Pape. En consé-

quence le général Alexandre Berthier, nommé par Bonaparte au commandement de l'armée d'Italie, reçut l'ordre du Directoire de marcher sur Rome. Il fit donc rassembler toutes les forces disponibles, il y réunit les levées faites par le gouvernement cisalpin, et les dirigea à marches forcées. Le 10 janvier 1798, toutes les troupes étaient réunies sous les murs de Rome, et l'avant-garde prit possession du château de Saint-Ange, que les troupes du Pape n'osèrent point tenter de défendre. Toutefois le général Berthier, ne voulant pas pousser plus loin, défendit à ses soldats l'entrée de la ville, et attendit hors des murs le résultat des efforts que les habitans allaient tenter pour secouer le joug pontifical. Il avait fait prévenir, sous main, les principaux meneurs qu'ils pouvaient compter sur la protection des armes françaises.

Forte de tels élémens, l'insurrection ne tarda pas à éclater. Les Romains, préparés à l'entrée de Berthier, l'attendaient avec impatience. Enfin le 27 pluviose an VI (15 février 1798), jour anniversaire de la 23e année du pontificat de Pie VI, une masse d'habitans se rassembla dans le *Forum Romanum*. Les cris de *vive la république! à bas le Pape!* se firent entendre de tous côtés; et on se commu-

niquait ouvertement un acte que les chefs de l'insurrection avaient rédigé d'avance, et qui constatait la reprise du droit de souveraineté par le peuple.

Le général Berthier, préparé à cet événement, fit son entrée solennelle dans la ville des Césars et des successeurs de saint Pierre. Arrivé à la porte dite *Del Popolo*, les députés lui présentèrent une couronne d'olivier au nom du peuple romain. Le général consentit à la recevoir, mais en déclarant qu'elle appartenait au général Bonaparte, dont le génie et les victoires avaient préparé la révolution romaine; qu'il la recevait pour lui, et qu'il la lui enverrait au nom du peuple romain. Il monta ensuite au Capitole, salua, au nom du peuple français, la nouvelle république romaine, la reconnut libre et indépendante par la volonté de la France, et prononça le discours suivant :

« Mânes de Caton, de Pompée, de Brutus, de Cicéron, d'Hortensius, recevez l'hommage des Français libres, dans le Capitole où vous avez tant de fois défendu les droits du peuple, et illustré la république romaine.

« Ces enfans des Gaulois, l'olivier de la paix à la main, viennent dans ce lieu auguste y

rétablir les autels de la liberté, dressés par le premier des Brutus.

« Et vous, peuple romain, qui venez de reprendre vos droits légitimes, rappelez-vous le sang qui coule dans vos veines; jetez les yeux sur les monumens de gloire qui vous environnent, reprenez votre antique grandeur et les vertus de vos pères. »

Pie VI, obligé de terminer son règne temporel, demanda et obtint du général Berthier la permission de se retirer en Toscane. Le 20 février 1798, le saint Père quitta sa résidence pontificale, et fut chercher un asyle dans une cellule obscure, de la chartreuse située près de Florence.

La révolution opérée à Rome s'étendit promptement dans toutes les autres villes des états du Pape, et elles s'empressèrent d'envoyer leur adhésion aux changemens qui venaient d'avoir lieu [1].

Au milieu de ces graves événemens, le corps polonais, suivant l'ordre qu'avait donné le général Berthier, devait garder ses positions jusqu'à ce qu'il fût relevé par les troupes fran-

[1] *Voyez*, parmi les Pièces Justificatives, N° XLI, l'adresse du gouvernement romain au Directoire exécutif.

çaises qui s'avançaient à cet effet, se retirer ensuite vers le territoire cisalpin, et laisser le 3e bataillon de la 2e légion à Pesaro et à Fano.

En conséquence, le quartier-général du général Dombrowski se porta, le 17 (6 janvier), à Rimini, avec le 1er bataillon et l'artillerie polonaise. Le 2e se rendit à San-Arcangelo, et le 3e à Savignano.

A cette époque, le corps commandé par Dombrowski prit le nom de division *au-delà du Pô*.

Toujours déjoués dans leurs espérances, mais toujours infatigables dans leur dévouement, les Polonais ne laissaient pas échapper une seule occasion de songer à leur cause patriotique. Combattant sous l'étendard qui seul, à cette époque, portait la liberté dans l'univers, ils croyaient servir la Pologne en le suivant aux champs de la gloire; ils voyaient les trois couleurs obligeant, à force de victoires, l'univers entier à vivre libre, et leur imagination active lisait l'avenir dans le présent. Pleins de bravoure et d'ardeur, ils savaient que tôt ou tard la persévérance triomphe de tous les obstacles, et que l'indépendance comme la fortune ne s'acquiert pas dans le repos.

Avec un si noble but, tout, jusqu'aux rêves d'un enthousiasme en délire, devient positif et respectable. C'est sous ce point de vue qu'il faut

considérer la démarche que firent alors les guerriers polonais, aux ordres de Dombrowski. Après avoir successivement et sans fruit sollicité la médiation prussienne et l'intervention française, ils voulurent, par un contraste singulier, essayer d'intéresser l'Autriche à leur position. On voulait même lui prouver ce que la force des événemens a démontré depuis, que la réexistence de la Pologne était indispensable à sa propre conservation. Une pareille mesure exigeant de la part du négociateur une grande influence de talent et de caractère, on dut croire avec raison que ce double titre se trouvait réuni dans la personne du général Bernadotte, alors ambassadeur de la République à Vienne.

Cette mesure une fois décidée, les relations entre les divers patriotes reprirent quelque activité, et le citoyen Bonneau témoigna également le désir d'appuyer la nouvelle tentative. Pendant ce temps, et durant le séjour du général Dombrowski à Rimini, un Polonais, distingué par ses talens, son patriotisme et les hautes fonctions qu'il avait exercées en Pologne, lui envoyait une note précise sur les négociations que l'on pouvait entamer utilement avec l'Empereur. De son côté, le général Dombrowski, ayant trouvé que les idées développées dans la note communiquée étaient parfaitement d'accord avec les

siennes, signa cette pièce, et la fit remettre à Vienne entre les mains du général Bernadotte, par le capitaine Joseph Biernacki, officier recommandable, et qui pouvait ajouter, aux renseignemens écrits, beaucoup d'explications verbales. Bonneau, de son côté, écrivit à Bernadotte pour qu'il s'occupât de cette affaire avec toute l'énergie que promettait son caractère, et l'influence que commandait le grade dont il était revêtu. Quoique cette démarche n'ait été, ainsi que toutes les autres, suivie d'aucun résultat, comme elle se lie néanmoins à l'*Histoire des Légions Polonaises*, nous renvoyons à la fin du volume pour les documens intéressans qui s'y rattachent [1].

Le 13 ventose (3 mars 1798), le 2e bataillon releva celui stationné à Pesaro et à Fano, qui, le 14, entrait à San-Arcangelo; le 3e se rendit à Cesène le 23 (13 mars).

Le général Berthier, ayant été appelé aux fonctions de chef d'état-major-général de l'armée d'Angleterre, dont la formation se préparait alors avec une grande activité, fut remplacé, dans le commandement de l'armée de Rome, par le général Masséna. En conséquence Berthier quitta cette capitale le 10 ventose (28 février 1798). Par suite de ce changement, les troupes polo-

[1] *Voyez* Pièces Offic. et Justif., Nos XLII et XLIII.

naises, aux ordres du général Kniaziewicz, se rassemblèrent, le 18 (8 mars), à Rimini, et l'armée cisalpine, aux ordres du général Lecchi, à Faenza. On présumait que Berthier prendrait cette route, mais le général se dirigea par Florence et Bologne.

Comme il fallait dans ce moment prendre de nouvelles instructions sur la marche ultérieure des légions, le général Dombrowski fit de nouveau le voyage de Milan. Arrivé là, il trouva le général Brune, qui, après son expédition en Suisse, prit le commandement de l'armée stationnaire dans la république cisalpine, pendant que le général Schawemburg le remplaçait dans celui des troupes françaises en Helvétie. Ce fut de la bouche de son nouveau chef que le général Dombrowski reçut, le 23 germinal (12 avril), l'ordre de se rendre à Rome, avec la première légion, l'artillerie polonaise et huit pièces de canon, et d'envoyer en même temps le 3e bataillon de la 2e légion à Mantoue, sous les ordres du général Wielhorski.

Le 29 germinal (18 avril), le corps destiné à l'expédition de Rome se rassembla à Rimini, et le général Dombrowski, en passant par Ancône et Spolette, entra dans la capitale du monde chrétien, à la tête de ses légions, le 14 floréal an VI, (3 mai 1798), jour anniversaire d'une époque

bien mémorable. Le général Kniaziewicz, ayant sous ses ordres le 1er bataillon et l'artillerie, occupa le Capitole, où fut établi le quartier-général polonais.

Ainsi l'on vit cette poignée de braves, exilés de leur pays et jouets d'un sort contraire, venir s'asseoir en conquérans sur les débris de la splendeur romaine.

Ce rapprochement fit battre d'orgueil le cœur de ces généreux patriotes, et ils puisèrent dans l'aspect de la ville monumentale l'amour des beaux arts, qui consolent des malheurs. Aussi Dombrowski, voulant que le séjour de Rome profitât à ses compagnons d'armes, cherchant d'ailleurs à préserver leurs loisirs d'une oisiveté corruptrice, leur conseillait, dans un ordre du jour, de consacrer les momens libres d'occupations militaires à la culture des langues, de l'histoire et des mathématiques. Il leur faisait sentir que dans toutes les positions, et plus particulièrement dans celle où ils se trouvaient, les Polonais devaient attirer sur eux l'attention de l'Europe, non point par leur nombre, mais par des connaissances et des vertus au-dessus de celles que l'on exige des guerriers vulgaires.

Aussitôt que les troupes polonaises arrivèrent à Rome, le général en chef fit ouvrir leur église nationale, et lever les scellés qui avaient été mis

sur les effets nécessaires à l'exercice de leur culte. La fête de saint Stanislas, leur patron, étant arrivée sur ces entrefaites, elle fut célébrée avec les solennités accoutumées. Dans tout le cours des campagnes d'Italie, les troupes polonaises observèrent scrupuleusement toutes les cérémonies de leur culte, et même leurs ennemis ne manquèrent pas de répandre à ce sujet de fausses données. On prétendait qu'ils étaient livrés à la superstition et au fanatisme. Ils prouvèrent néanmoins qu'ils savaient mettre les prêtres à leur place, lorsque ceux-ci s'écartaient des devoirs que leur prescrit leur religion, et, lorsqu'au lieu de paroles de paix, ils faisaient entendre des cris de discorde et de guerre civile [1].

[1] L'église nationale des Polonais à Rome, dédiée à Saint-Stanislas, est bâtie dans la rue *Delli-Polacchi*. Elle fut fondée en 1580 par le cardinal Stanislas Hosius, Polonais, prince-évêque de Warmie, célèbre comme savant, un des premiers dignitaires de notre pays et président du concile de Trente en 1562. Le même Hosius fonda auprès de cette église un refuge pour les pélerins polonais, et la façade principale de ce temple porte l'inscription suivante : *SS. Salvatoris et Stanislai hospitium Nationis Polonorum* 1580. La reine Anne, épouse d'Étienne Batory, ensuite André-Stanislas-Kostka Zaluski, évêque de Krakovie, dotèrent richement cette fondation pieuse de Hosius. On y voit les monumens élevés à l'honneur de la reine Anne, et à celui du cardinal fondateur, quoique ses restes soient déposés dans l'église de Sainte-Marie Transteverine. Ce dernier monument a été il n'y a pas long-temps élevé

[redacted]

Un siècle s'était écoulé depuis l'époque où Jean Sobieski, délivrant la capitale de l'Autriche d'une prise certaine, avait taillé en pièces les Turcs campés sous les remparts, et leur avait enlevé le drapeau de Mahomet. La campagne terminée, Sobieski avait envoyé à Notre-Dame-de-Lorette, avec l'étendard ottoman, le sabre dont il avait fait usage pour conquérir ce trophée. Lorette avait accepté ces dépouilles, et depuis lors elles étaient demeurées suspendues aux murs de son temple.

Le consulat romain, prenant en considération que Rome régénérée était alors habitée et défendue par des légions polonaises, conçut l'idée de faire entre leurs mains une restitution glorieuse. Il prévint donc le général Dombrowski qu'il existait dans Lorette un monument de la gloire militaire de sa patrie, et témoigna vivement le désir de pouvoir lui en faire hommage.

Dombrowski ne fut pas insensible à cette démarche, et, profitant des bonnes dispositions du consulat romain, il chargea le capitaine Kozakiewicz, qui était resté à Fano et Sinigaglia avec

par Eustache Wollowicz, évêque du diocèse de Kalisz, comme recteur de cette église. Au milieu des événemens dont il est question, la gestion des fonds attachés à cette fondation passa en mains particulières; mais depuis la nouvelle organisation d'une partie de la Pologne, en 1815, le gouvernement en prend soin.

quelques centaines d'hommes, de prendre à son passage par Lorette l'étendard de Mahomet, et de le porter à Rome. Cet ordre fut exécuté. Le capitaine Kozakiewicz, ayant réuni tous les détachemens éparpillés, arriva à Rome le 19 prairial (7 juin) avec le drapeau, qui fut déposé, avec tous les honneurs militaires, chez le général Dombrowski. Le drapeau, depuis ce jour-là, suivit constamment le quartier-général de la légion; et même, lorsqu'elle fut dispersée, fidèle à la fortune de Dombrowski, il fut, après sa mort, déposé, en 1818, dans une salle du château de la *Société royale des Amis des Sciences de Warsovie*, où il est conservé religieusement.

Quant au sabre, comme il existait alors chez le consul romain Angelucci, nu et sans diamans (la chambre du Pape ayant fait argent de ceux dont il était orné), le général Dombrowski le reçut en présent. Mais voulant donner à cette arme une destination digne d'elle, il l'envoya plus tard, au nom des légions, à l'immortel defenseur de la liberté polonaise, le généralissime Kosciuszko. Il reçut ce gage de reconnaissance des mains de Kniaziewicz, lorsque, plus tard, cet officier supérieur des légions fit le voyage de Paris pour présenter au Directoire les drapeaux enlevés aux Napolitains.

A cette époque, la présence de l'armée étant

devenue nécessaire à Civita-Vecchia, le chef de bataillon Bialowieyski partit de Rome le 3 prairial (22 mai), avec quatre cents hommes pour y tenir garnison.

Ce fut alors que le consulat de Rome, pour remédier à la rareté des journaliers, qui rendait la main-d'œuvre fort chère, et mettait les propriétaires dans l'impossibilité de faire leur récolte sans des frais considérables, avait arrêté qu'une partie des troupes polonaises aiderait les cultivateurs à faire la moisson. Ainsi, les mêmes soldats qui, les armes à la main, veillaient au salut de la république, moissonnaient, à l'exemple des soldats romains, les champs qui devaient la nourrir.

C'est aussi dans le même intervalle que parut à Rome le général Rymkiewicz, le même qui, de concert avec le colonel Wladislas Iablonowski, avait été chargé, par les patriotes de la Gallicie, de solliciter pour eux le secours de la Porte et de l'ambassadeur de France Verninac. Mais, trompés tous deux dans leurs espérances, et voyant le divan persister dans son système apathique, ils quittèrent les bords du Bosphore et retrouvèrent sur ceux du Tibre plus d'espoir et d'avenir. Rymkiewicz fut nommé chef de la 2e légion, et, après un court séjour à Rome, il partit pour rejoindre son corps à Mantoue.

Cyprien Godebski, patriote polonais, arriva à Rome presque en même temps. Là, ce dernier ne tarda pas à mériter l'estime et la confiance du général Rymkiewicz, et il devint son aide-de-camp. Laborieux et actif, il consacra tout son temps au travail, et lorsque Rymkiewicz partit pour Mantoue, pour y prendre le commandement de la 2e légion, Dombrowski le chargea de maintenir une correspondance active avec les deux légions, ainsi qu'avec les autres patriotes restés en Pologne. Godebski prouva, dans cette importante et délicate circonstance, de quoi est capable le patriotisme lorsqu'il est appuyé par le talent et l'activité.

Ce fut à Mantoue encore que le général Rymkiewicz, guidé par les mêmes principes qu'avait émis le général Dombrowski dans son ordre du jour du 3 mai 1798, cherchait à maintenir la culture de la langue nationale, ce lien impérissable, qui, en tout temps, en toute occasion, et sous tous les régimes quelconques, doit unir les enfans dispersés de la Sarmatie.

Comme on n'avait point d'imprimerie polonaise, il faisait traduire et copier des extraits des meilleurs ouvrages étrangers, et on les lisait aux soldats à la suite des ordres du jour. Ces extraits, qui remplissaient ordinairement deux feuilles, paraissaient tous les dix jours, et on les intitulait *La Décade légionnaire*. Cyprien Godebski s'occu-

pait principalement de ce travail, et, outre les extraits qu'il faisait des gazettes étrangères de l'époque, toutes les fois qu'il y était mention des Polonais, il y ajoutait aussi des morceaux en prose et en vers sur la littérature, et particulièrement tout ce qui pouvait aiguillonner l'esprit national. Le capitaine Paszkowski consacrait aussi plusieurs heures à enseigner les élémens de l'histoire, des mathématiques et des langues.

Quant à la jeunesse qui, avant de quitter la Pologne, avait eu la facilité de se former dans les sciences les plus élevées, elle trouva un protecteur et un guide pour se perfectionner dans la personne du respectable et infatigable Wybicki, qui, après avoir consacré de longs services à la patrie, tâcha de lui être utile encore par ce moyen.

Pendant que ces événemens avaient lieu, le général Wielhorski sollicitait du gouvernement Cisalpin et du corps législatif leur adhésion aux accords fixés avec le général Dombrowski, le 27 brumaire an VI (17 novembre 1797). Le résultat de ces démarches fut que le grand conseil chargea le Directoire, dans le 4e article de son arrêté, de faire avec les légions une convention particulière qui serait sanctionnée par le corps législatif. Le 6 prairial (25 mai), le général Dombrowski envoya en conséquence le colonel Chamand à Milan, en lui donnant tous les pouvoirs

nécessaires pour agir de concert avec le général Wielhorski, et lui remettant, à l'appui de sa mission, la lettre suivante pour le Directoire.

Le lieutenant-général DOMBROWSKI, *commandant les légions polonaises, au président du Directoire exécutif de la république cisalpine.*

ROME, ce 6 prairial an VI (25 mai 1698).

« Comme dans l'arrêté émané du grand conseil, en date du 2 floréal, il est dit dans l'art. 4, au sujet des légions auxiliaires de la république, que le Directoire exécutif est autorisé à faire une convention particulière avec les légions auxiliaires, qu'il fera sanctionner par le conseil législatif; en conséquence, je m'empresse d'envoyer vers vous le colonel Chamand, qui est porteur de la dernière convention que j'ai eu l'honneur de faire avec vous au nom des légions, en date du 27 brumaire an VI (17 novembre 1797), et qui est chargé de savoir si vos intentions sont de conserver cette convention telle qu'elle est, ou d'y faire quelques changemens. Dans le dernier cas, ledit colonel Chamand, comme connaissant les intentions de nos légions, pourra vous les communiquer et nous rapporter le résultat de votre décision.

« Votre loyauté, citoyens Directeurs, et notre conduite, ne me laissent pas douter un instant que vous mettrez tout l'intérêt à terminer une convention qui doit cimenter les nœuds qui existent entre nos légions et la république cisalpine, et nous mettre à même de lui témoigner de plus en plus notre attachement et la reconnaissance que nous lui portons.

« Je dois aussi vous observer que, comme nos légions forment un corps de patriotes polonais, je ne puis prendre sur moi de signer moi seul cette dernière convention, qui doit fixer l'existence des légions polonaises, sans qu'au moins les chefs des légions et de l'artillerie ne la signent avec moi au nom de leurs corps.

« Votre justice et l'amour que vous portez à la liberté, vous feront sans doute approuver ma demande.

« DOMBROWSKI. »

La réponse du Directoire portait : « que la dis-« cussion sur la convention faite entre le gou-« vernement cisalpin et les légions polonaises « devait être ajournée jusqu'à leur retour sur le « territoire cisalpin [1]. »

Mais toutes les démarches tendant à faire ren-

[1] *Voyez* Pièces Offic. et Justif., N° XLIV.

trer les légions sur ce territoire furent infructueuses, parce que les troupes françaises, qui gardaient la république romaine, s'embarquèrent à Civita-Vecchia pour l'expédition d'Egypte, et qu'une insurrection générale couvait sous la cendre à Rome et aux environs. Les troupes polonaises furent donc obligées de suffire à tout. En effet, le chef Seydlitz fut envoyé, le 7 (26 mai), à Angari, avec trois cents hommes, et le major Joseph Chlopicki reçut, le jour suivant, 8 thermidor (27 mai), l'ordre de le suivre avec quatre cents hommes.

Sur ces entrefaites, le général Macdonald prit le commandement de l'armée de Rome, et le général Gouvion-Saint-Cyr fut rappelé à Paris.

Les troupes polonaises n'étaient ni habillées ni soldées. Plus de quarante officiers surnuméraires se trouvaient auprès du corps; une grande partie faisait, par patriotisme, le service comme sous-officiers, et le reste remplaçait les chefs malades ou absens. Malgré toutes les instances possibles, le gouvernement ne leur accordait rien, pas même des rations. Ceux d'entre eux qui pouvaient le faire, s'entretenaient à leurs frais, et quant à ceux qui étaient sans moyen d'existence, leurs frères d'armes pourvoyaient à leurs besoins, en leur abandonnant le dixième de leur solde et partageant avec eux rations et lo-

gement. Le soldat lui-même était fort mal nourri, et cependant il souffrait sans murmure. Jamais on n'entendit, dans les rangs des Polonais, ces plaintes, ces insubordinations, fruits de la misère. Affrontant la mort en braves, ils supportaient en héros des privations plus cruelles encore, tant cette confiance dans l'avenir, cet espoir de gloire et de liberté, dominaient chez eux toutes les souffrances présentes! Ce fut encore ces mêmes soldats que l'on chargea de concilier les différens et de maintenir l'ordre dans les pays où ils avaient leurs quartiers. Partout où ils passaient, leur éloge était dans toutes les bouches, et les Français, leurs compagnons de gloire, se plaisaient à rendre une justice publique aux nobles actions de ces légions auxiliaires [1].

Toutefois, comme la misère devenait de plus en plus inquiétante, le général Dombrowski, qui, malgré sa sévérité, aimait ses soldats comme un père, voulut trouver le moyen de remédier à

[1] Sur plusieurs théâtres italiens on chanta des hymnes en l'honneur des Polonais, et les adresses de la nation italienne à nos militaires étaient remplies des sentimens et des promesses les plus généreuses. Voici le commencement d'un de ces chants exécutés sur un théâtre public :

« La libertade Italica
Che tanto deve a voi,
Bravi Polacchi, volgevi
Lieta gli sguardi suoi, etc. »

ces maux. Après avoir confié au général Kniaziewicz le commandement de la légion, il partit lui-même pour Milan, pour y réclamer ce qui était dû à ses troupes, et pour les tirer de la position précaire où elles se trouvaient. Il y arriva le 14 thermidor (1er août 1798). Déjà il avait appris à Rome que le généralissime Kosciuszko, de retour de l'Amérique, s'était arrêté à Paris, et il comptait par son intermédiaire obtenir du gouvernement français quelques avantages pour les légions. Mais ne pouvant se rendre lui-même dans la capitale française, Dombrowski dépêcha auprès de l'ancien chef de l'indépendance nationale son aide de camp, le major Elie Tremo, qui s'y trouva rendu le 22 thermidor (9 août).

La 2e légion et l'artillerie aux ordres du général Wielhorski, stationnées dans la république cisalpine, avaient le 1er bataillon aux avant-postes sur l'Adige, le 2e à Crémone, le 3e à Ferrare, et l'artillerie à Mantoue et à Pizzighettone. Le dépôt continuait à faire les recrues, et il était établi à Milan sous les ordres de Kasimir Konopka.

Cependant de nouvelles insurrections, comme nous le verrons bientôt, avaient éclaté dans l'Etat romain. Bialowieyski avait en conséquence quitté Civita-Vecchia pour revenir à Rome. Le général Macdonald se trouvait obligé de renforcer la garnison de cette ville, et d'y réunir une force plus

importante. C'était en effet vers cette époque qu'éclata la sédition de Circeo. Cette sédition était tellement dangereuse, qu'elle avait consterné le gouvernement romain. Le général Macdonald prouva dans cette circonstance combien il savait allier le sang-froid et les calculs militaires au courage et à l'activité. Il mit aux ordres du chef de brigade Girardon un petit corps composé de Français et de Polonais, pour se porter en toute diligence sur les révoltés. Le premier choc eut lieu à Ferentino le 11 thermidor (29 juillet); il fut terrible. Après plusieurs heures de combat, les insurgés furent culbutés, et on en fit un grand carnage. Cependant, guidés par des chefs expérimentés, leurs débris ne tardèrent pas à se rallier derrière le fleuve la Cosa; appuyés à droite à Veroli, à gauche à Frosinone, ils osèrent dans cette position proposer un traité conditionnel: mais on ne composait point avec des rebelles; on marcha sur eux le 15, avec l'audace familière aux soldats gallo-polonais.

Le passage de la Cosa offrit des obstacles immenses, et une résistance plus vigoureuse encore attendait l'armée au pied du rocher sur lequel est bâti Frosinone. Son escarpement, qui le rendait imprenable, n'effraya pas les républicains; ils gravirent, à travers un feu très vif de

mitraille et de mousqueterie, jusqu'à la porte de la ville. Là il fallut monter à bras une pièce de canon pour la jeter bas; on y réussit, la porte fut enfoncée; un prêtre, le sabre à la main, commandait les insurgés qui la gardaient; lui et les siens furent renversés avec la baïonnette. Les Gallo-Polonais pénétrèrent dans la ville; mais toutes les maisons étaient crénelées, et ils eurent encore beaucoup à souffrir du feu qu'elles vomissaient. Ils recoururent aux torches, et ce qui voulut échapper aux flammes, périt par le fer de nos soldats. Le sang français et polonais coula dans cette terrible affaire; mais la vengeance ne laissa pas ses pertes impunies; tout ce qui se trouva en armes dans la ville fut passé au fil de l'épée.

Le général en chef Macdonald, dans sa lettre au citoyen Florent, commissaire français, rendait ainsi justice au courage des Polonais:

« Je reçois à l'instant la nouvelle officielle que la ville de Frosinone vient d'être soumise. Les troupes françaises et polonaises ont parfaitement fait leur devoir. Le major polonais Nadolski est entré le premier dans la ville.

« L'évêque de Veroli est venu en députation apporter la soumission de cette ville, et demander pardon pour les habitans; on y mettra gar-

[illegible] aujourd'hui. Le peu de rebelles qui ont échappé sont rentrés dans leurs villages, ou ont fui dans leurs montagnes. Une police bien ordonnée suffira pour les purger.

« J'espère avoir bientôt à vous annoncer la fin de la malheureuse et cruelle guerre du Circeo. »

A l'instant où le brave Girardon terminait avec les révoltés de Frosinone, un autre germe de rébellion s'allumait à Terracina. Le commandant français, le citoyen Leduc, y périssait massacré; dix chasseurs du 19e régiment, qui se trouvaient avec lui, ne durent leur salut qu'à la légèreté de leurs chevaux. En deux jours, leur nombre s'élevait à trois mille.

A peine le général en chef en eut-il l'avis, qu'il envoya contre eux, à marches forcées, un corps à part, composé des Français et des Polonais, sous la conduite de son chef d'état-major, l'adjudant-général Maurice Mathieu. L'on était obligé de chasser partout les rebelles de vive force, et toutes les villes insurgées devaient être prises d'assaut.

Les Gallo-Polonais arrivèrent, le 22 thermidor (9 août), au point du jour, à la vue de Terracina. Une infinité de paysans, embusqués dans les marais et les jardins qui avoisinent cette ville, portèrent bientôt la mort dans les rangs,

en faisant une décharge presque à bout portant; l'affaire s'engagea dès lors avec beaucoup de fureur. L'armée gallo-polonaise n'avait pour tout débouché que la voie Appia et la vieille route de Naples, et les rebelles les balayaient par un feu continuel de quinze pièces de gros calibre. Six heures de combat n'avaient presque rien décidé; il fallait cependant terminer cette boucherie : de deux choses l'une, ou courir sur les pièces, ou se déterminer à une retraite dont les suites eussent été terribles : l'ordre de courir sur les pièces fut donné. Les Polonais rivalisèrent d'ardeur avec les Français; la baïonnette décida le succès. Terracina fut emporté d'assaut, et les rebelles qu'on y trouva, impitoyablement égorgés. Cependant quelques uns parvinrent à gagner par les montagnes le territoire napolitain; d'autres se sauvèrent sur des chaloupes, dont une partie fut coulée bas par l'artillerie [1].

Les troupes républicaines, en entrant dans Terracina, trouvèrent un autel dans le milieu de la rue, sur lequel officiaient des prêtres pendant le combat; ils étaient armés de pis-

[1] Dans le manuscrit du général Dombrowski, la date de la prise de Terracina se trouve celle du 4 thermidor (22 juillet 1798).

tolets: la baïonnette des soldats en purgea la terre[1].

Le général Macdonald fit publier alors deux lois sévères contre les séditieux qui avaient troublé la tranquillité publique. Dans la première, tout individu convaincu d'avoir provoqué la sédition par des discours, par des nouvelles fausses et alarmantes, devait être jugé et puni de mort. Les individus connus sous la dénomination de la Compagnie de la foi de Jésus, organisée dans le département du Clitumno, devaient être traduits sur-le-champ devant une commission militaire.

Par le second arrêté, le département de Circéo était déclaré en état de siége.

Agnani, Alatri, Veroli, Ferentino, Frosinone, Piperno et Terracina, se trouvaient ainsi au pouvoir des troupes républicaines.

Le chef de bataillon Bialowieyski, à la tête de quatre cents hommes; le major Nadolski avec trois cents hommes, et le lieutenant Maurice Hauké et Gugenmus, avec deux pièces d'artillerie, allèrent renforcer la garnison de ces places conquises. La légion polonaise, outre

[1] *Voyez*, parmi les Pièces Offic. et Justif., N° XLVI, la lettre du général Macdonald au commissaire français, dans laquelle il fait le plus grand éloge de la bravoure que les Polonais déployèrent à Terracina.

les pertes qu'elle fit par les exhalaisons fébriles des marais pontins, eut à déplorer dans la journée de Terracina la mort d'une trentaine de grenadiers, le brave major Podoski, et le capitaine Kwiatkowski. Le lieutenant Wistouch expira des suites de sa blessure. Les capitaines Downarowicz, marchant à la tête des grenadiers, Laskowski, Billing et le lieutenant Hauké, y furent grièvement blessés. Le chef de bataillon Bialowieyski, le major Nadolski et le lieutenant Gugenmus, s'y distinguèrent particulièrement par leur intrépidité et par leur présence d'esprit au-dessus de tout éloge.

Enfin tous ces combats coûtèrent ensemble aux Polonais près de soixante morts et cinquante blessés.

Les détachemens du 2e et 3e bataillon retournèrent à Rome, le 9 fructidor (26 août), et le 1er bataillon resta à Terracina et aux environs.

De la 2e légion, le 3e bataillon arriva le 17 (3 septembre) à Mantoue, et le 1er à Ferrare, le 2e resta à Crémone.

Pendant que les légions se signalaient d'une manière aussi brillante, le général Dombrowski s'occupait à Milan de l'amélioration du sort de ses soldats. Il présenta, le 24 fructidor (10 septembre), au général en chef Brune, une liste

nominative de tous les officiers, en demandant qu'il fût accordé aux soixante-cinq officiers surnuméraires les appointemens de sous-lieutenant, jusqu'à ce qu'ils fussent placés. Le général français signa la liste, et donna ordre de satisfaire sur-le-champ à la demande du général Dombrowski. Il éprouva beaucoup plus de difficultés, pour obtenir l'acquittement des arriérés dus au corps polonais, l'habillement et les brevets pour les officiers, à cause des changemens qui eurent lieu, tant dans le gouvernement cisalpin, que parmi les généraux en chefs et les ambassadeurs français.

De son côté, le major Tremo revint de Paris le 20 (6 septembre), où il était allé auprès de Kosciuszko; mais, moins heureux que Dombrowski, il n'apporta rien de consolant.

Le 10 brumaire (31 octobre), le général Brune fut à son tour appelé à Paris; le général Joubert prit le commandement de l'armée.

Enfin le gouvernement cisalpin, accédant à la demande du général Dombrowski, donna ordre de payer à la légion polonaise les arriérés dus d'après les décomptes, et le général envoya les fonds à Rome par le major Tremo, qui y arriva le 23 brumaire (13 novembre).

Les légions furent habillées à neuf, et le capitaine Dembowski partit avec les effets pour

la 1re légion, le 9 frimaire, pour Rome, en passant par Bologne et Ancône.

L'artillerie stationnée à Rome eut ordre de se rendre à Mantoue, et y arriva le 15 brumaire (5 novembre). Elle y fut dans la suite augmentée d'une compagnie.

Strzalkowski eut ordre de rester à Milan, d'y recevoir les brevets promis aux officiers par le Directoire, et de les apporter au corps.

Le 16 vendémiaire (7 octobre), le 2e bataillon commandé par Forestier avait relevé le 1er bataillon à Terracina, en tenant ses avant-postes sur les frontières de Naples.

Le 1er et le 3e bataillon étaient restés à Rome. Voilà dans quelle position se trouvait l'armée polonaise lorsque la guerre de Naples vint lui ouvrir un nouveau champ de gloire. Ce fut là que, partageant les périls et les succès des troupes françaises, elle put, en combattant pour une cause qui n'était pas la sienne, donner la mesure de ce qu'elle aurait fait si elle avait combattu pour son pays et ses foyers.

Le traité de Campo-Formio, tout en pacifiant le continent, avait néanmoins singulièrement modifié la situation de l'Europe. Le système républicain devenait dominateur, et la carte politique de la vieille Europe, en opposant aux couleurs tranchantes qui dessinaient les répu-

[redacted]

bliques *batave*, *helvétique*, *cisalpine*, *ligurienne et romaine*, le despotisme et la féodalité des autres états, faisait trembler les vieilles monarchies devant ces filles de la république-mère. Effrayé de tant de succès, le cabinet britannique s'éveilla pour attiser sourdement une nouvelle guerre contre la France. L'Autriche et la Russie contractèrent une alliance avec l'Angleterre; mais la première de ces puissances hésitait encore à entrer en lutte avec le géant de la liberté. La cour de Naples, impatiente de tout délai, et se voyant délivrée de la présence du terrible Bonaparte, qui plantait à cette époque le drapeau tricolore sur les sommets des pyramides et sur les minarets du Caire, ne tarda pas à violer la foi jurée.

Le roi de Naples Ferdinand, cédant à sa faiblesse et au sort des Bourbons, qui à cette époque semblaient, par une fatalité inconcevable, se laisser mener par leurs femmes, augmenta l'audace du ministre Acton et la confiance de la reine Caroline dans ses moyens pour combattre les Français. Un traité d'alliance fut aussitôt signé entre les cabinets de Saint-James et de Naples, au mépris de celui conclu précédemment à Paris. L'amiral Nelson, revenant d'Aboukir, obtint dans la rade de Naples les honneurs du triomphe. L'ambassadeur de la

république française Garat fit sa protestation contre une violation aussi manifeste du traité de paix. On éluda l'explication, et les Français qui se trouvaient à Naples éprouvaient des persécutions indirectes. On y avait ordonné, en attendant, la levée du cinquième de la population; on chantait des neuvaines à tous les saints, et surtout à saint Janvier.

Les troupes françaises qui se trouvaient à Rome n'étaient pas suffisantes pour s'opposer aux soixante mille Napolitains que les subsides anglais avaient mis sur pied.

Faute d'un général capable de commander cette nombreuse armée, le roi Ferdinand s'adressa à l'Autriche pour en avoir un, et le général Mack fut expédié à Naples. La campagne s'ouvrit bientôt, et l'Angleterre se félicita d'avoir obtenu la dissolution du congrès de Rastadt, et d'avoir vaincu l'irrésolution de l'Autriche.

L'armée napolitaine commença donc à s'avancer vers le territoire romain le 4 frimaire (24 novembre 1798), et trois jours après elle en fit l'invasion sur cinq points à la fois. Les généraux qui commandaient ces cinq colonnes avaient des forces suffisantes pour exécuter le plan du général en chef Mack. Micheroux commandait dix mille huit cents hommes, avec 38 pièces

[redacted]

de canon et 45 caissons. San-Filippo avait sous ses ordres neuf mille hommes, avec 7 pièces de canon; le comte de Saxe neuf mille hommes, 20 caissons et 24 canons; enfin le général Mack commandait une colonne de quinze mille hommes, avec 60 caissons et 30 canons de gros calibre; ce qui faisait en tout, excepté les colonnes napolitaines, quarante huit mille huit cents hommes, 237 caissons, 106 bouches à feu. Ces corps d'armée étaient abondamment pourvus de vivres. Plusieurs bâtimens de transport devaient suivre en côtoyant l'armée du Tronto, à mesure qu'elle aurait fait des progrès.

L'aile droite longea l'Adriatique, et alla vers Porto-di-Fermo. Le centre descendit les Apennins par Aquila, et marcha sur Rieti. Un corps détaché en partisans sortit de Sulmona et s'avança vers Terni; enfin l'aile gauche, où se trouvaient le roi Ferdinand et le général en chef Mack, passa le Garigliano sur trois colonnes, du côté d'Isola, Ceprano, Santa-Agata, et marcha droit sur Rome par les marais pontins, Valmontone et Frascati.

Les armées républicaines Gallo-Italo-Polonaises présentaient à peine seize mille hommes disséminés sur un vaste terrain. Tous les corps étaient incomplets, l'artillerie mal attelée, les magasins vides. La droite de cette armée

occupait Terracina, Piperno, Prossedi, Frosinone, Veroli et Tivoli; le centre était à Rieti. Ascoli, Fermo, Macerata et Ancône, étaient occupées par les troupes de la gauche. Mais dans ce pays montagneux les communications devenaient difficiles. Et sur ces entrefaites le général en chef français fut obligé de détacher trois mille hommes pour renforcer la garnison de la place de Corfou.

Pendant que le général Mack attaquait ainsi sans déclaration préalable les forces inférieures et décousues des Français, Championnet, qui s'était distingué sur le Rhin, nommé général en chef de l'armée de Rome, venait d'arriver dans cette ville.

Déjà le 2e bataillon de la légion polonaise, de même que les détachemens français postés aux environs de Terracina, se repliaient sur Rome en traversant les marais pontins. Le 1er et le 3e bataillon campèrent le 4 frimaire (24 novembre) sous Terra-Nova dans les environs d'Albano, pour couvrir la retraite des autres troupes, et le 5 (25) ces troupes, suivies de l'ennemi, arrivèrent au camp de Terra-Nova. Alors, comme tout était en fermentation à Rome, la légion y entra le 6 (26) et bivaqua sur la place Navonne ; et, tandis que les malades et les bagages étaient dirigés sur Civita-Castellana, le

château Saint-Ange tira le canon d'alarme, la générale fut battue dans la ville, et Championnet partit du 6 au 7 (26 au 27 novembre), à la tête du peu de troupes françaises et polonaises qui s'y trouvaient, après avoir ordonné de couper le pont de Tivoli sur le Teverone; mais il mit dans le château Saint-Ange une garnison de huit cents hommes, formée d'un bataillon de la 30e demi-brigade, et d'une partie des troupes romaines, le tout sous les ordres du chef de bataillon Walter, en lui enjoignant de tenir bon, et lui promettant de rentrer vainqueur à Rome au bout de vingt jours: et il tint parole.

Ces précautions prises, le général continua sa retraite en bon ordre, et se porta en trois colonnes à Monte-Rosi. La légion commandée par le général Kniaziewicz formait partie de la droite. Le 8 frimaire, l'aile droite tout entière, aux ordres du général Macdonald, prit position en avant de Monte-Rosi; la légion polonaise était sur l'aile gauche. Le 9, elle prit position à Civita-Castellana avec la plus grande partie des troupes françaises. Le 11, 1er décembre, le général Kniaziewicz reçut ordre de passer le Tibre, et d'attaquer l'ennemi à Magliano, où il s'était fortement retranché. Celui-ci, ayant aperçu le mouvement de la légion, fit mine de vouloir tomber sur son flanc gauche; mais Knia-

ziewicz détacha le 2e bataillon de sa légion et deux escadrons de cavalerie française sous les ordres du colonel Chamand, qui le tint en respect. Kniaziewicz força les retranchemens et chassa de Magliano, la baïonnette aux reins, l'ennemi, qui abandonna ses tentes et ses bagages. Les troupes françaises s'avancèrent et y prirent position; la légion polonaise occupa les postes de Borghetto et de Ponte-Felice sur le Tibre. Ainsi l'armée française, se trouvant adossée aux montagnes, observa la route de Rome à Civita-Castellana, et celle qui conduit à Florence. Le gros des troupes prit position en arrière du ravin de Civita-Castellana, dont Championnet fit occuper le château fortifié. Le pont de Borghetto fut retranché; le général Lemoine occupa Rieti, et le général Rusca se plaça sur le Tronto, où il se fortifia: le quartier-général s'établit à Terni.

Pendant que Championnet se plaçait ainsi pour recevoir son ennemi qui s'avancait fièrement sur toutes les routes, le roi Ferdinand entrait le 9 frimaire an VII (29 novembre 1798) à Rome, où on le traita en conquérant et en libérateur. Il descendit au palais Farnèse, dont il était propriétaire: il reçut le lendemain les félicitations des grands, des prélats et des députés des différentes classes d'habitans, et de

étaient par cette raison [illegible] du général
droite, et le centre était [illegible]
de Rignano, Mack attaque [illegible] une partie
des Français, qui se retire [illegible]
Castellana, et le combat [illegible]
Les Français sont attaq[illegible]
commandés par l'int[illegible]
Kellermann, ils [illegible]
route et vont à leur [illegible]
que les Napolitai[illegible]
néral Kniaziewicz [illegible]
et romaine, [illegible]
croyant que c'e[illegible]
à-coup cette [illegible]
débouche du [illegible]
sur son flanc [illegible]
détache le 1e [illegible]
du chef Bial[illegible]
sa brigade [illegible]
déploie s[illegible]
complèt[illegible]
de Saxe[illegible]
les fuya[illegible]
avait p[illegible]
ment s[illegible]
Le com[illegible]
des gren[illegible]
le sauva, [illegible] à se

rendre. Sa colonne, avec celle du général Kniaziewicz, formait à peu près trois mille cinq cents hommes. On n'eut à regretter que deux hommes tués et très-peu de blessés.

La 11e demi-brigade, le chef de bataillon Calvin et ses deux colonels, firent des prodiges de valeur. L'adjudant-général de la garde nationale Barghen, qui servait d'aide-de-camp au général Mathieu, donna des preuves de talens militaires et d'une grande bravoure. Il suivit en cela l'exemple du citoyen Trinqualli, capitaine aide-de-camp de ce général.

La légion romaine, composée des citoyens de la république renouvelée, se distingua dans toutes ces occasions. Fiers de recommencer leur histoire et de reconquérir la gloire de leurs pères après vingt siècles de léthargie, ces nouveaux Romains s'élançaient avec un éclat digne de leur ancien nom dans la carrière de la liberté.

Enfin, officiers et soldats, tous rivalisèrent ce jour-là de zèle et d'énergie.

Le général Kniaziewicz cernait l'ennemi du côté du ravin; il ne pouvait donc agir comme il le voulait, mais il envoya au général Mathieu un bataillon qui lui fut très-utile.

Ainsi, quatre mille prisonniers, deux généraux, vingt officiers supérieurs, cent autres, cinq mille fusils, cinq pièces de canon de mon-

tagne, des munitions de guerre, des bagages, dix-sept drapeaux ou étendards, voilà quels furent les trophées de Calvi.

Ce fut vers cette époque que le général Dombrowski, parti de Milan le 11 frimaire, arriva au camp; mais laissant le commandement de la légion au général Kniaziewicz, qui venait, à la suite de cette campagne glorieuse, d'être nommé général de brigade, il suivit le quartier-général de Macdonald.

Mack, sans s'arrêter, se retira précipitamment sur Rome, et fut poursuivi par toute l'armée. La légion polonaise se porta le 23 (13 décembre) à Colle-Vecchio, et campa le 24 (14) près de Corèze. Le même jour, les Français entrèrent à Rome sans y trouver d'ennemis. Le quartier-général de l'armée s'y rendit le 23 (15), et la légion campa tout proche de la ville, à la porte San-Lorenzo, ayant son front vers Tivoli et Frascati.

Ainsi fut réalisée la promesse que le général Championnet avait faite à la garnison du château Saint-Ange en évacuant Rome. Les troupes françaises rentrèrent dans la capitale du monde chrétien le 15 décembre, après dix-sept jours d'absence, pendant lesquels elles avaient détruit plus de quinze mille Napolitains, pris quarante pièces de canon, presque tous les équipages dont

cette armée était si abondamment pourvue, et vingt drapeaux.

Le dépôt de Civita-Castellana fut envoyé à Foligno, et un autre fut établi à Rome pour les malades, blessés, convalescens et recrues. Beaucoup de Polonais, déserteurs des armées autrichiennes dans le courant de l'an IV et de l'an V, et qu'on avait enrôlés de force sous les drapeaux napolitains, mirent bas les armes lorsqu'ils virent en face de leurs compatriotes, et quittèrent une cause monarchique pour défendre une cause républicaine.

A cette époque, le capitaine Dembowski, l'aîné, était à Ancône avec le dépôt d'habillement. Quoique son intention fût de poursuivre sa route, les mauvais chemins et le manque absolu de moyens de transport l'avaient empêché d'aller plus loin.

Les paysans, toujours prêts à s'insurger lorsqu'ils n'étaient pas contenus, commencèrent à se révolter de nouveau lorsqu'ils virent l'armée s'éloigner d'eux et pénétrer dans le territoire napolitain. Le dépôt de Foligno envoya donc quelques détachemens à Canosa et Serra-Valle. Près de deux cents Polonais s'étant rassemblés à Rome, furent envoyés avec le capitaine Tomaszewski pour renforcer le corps qui faisait le siége de Civita. Tous ces différens détachemens et dépôts

étaient sous les ordres du colonel Chamand.

Dans la nuit du 25 au 26 (15 au 16 décembre), un combat léger eut lieu près de la porte Saint-Jean-de-Latran. Des troupes napolitaines venaient occuper Rome, ignorant que cette ville était déjà reconquise. Les gardes et avant-postes français les mirent en déroute complète, et firent le général Pignatelli, avec mille hommes, prisonniers de guerre. Le général Dombrowski se trouvait en personne à cette affaire, mais la légion n'y prit aucune part.

Sur ces entrefaites, le général en chef Championnet, en s'occupant à Rome de rétablir le gouvernement républicain, donna aussi ses ordres pour faire stationner les troupes dans les positions les plus avantageuses. Le général Rey fut chargé d'aller à la poursuite de l'ennemi, qui avait abandonné les positions de Frascati et d'Albano, et de ne pas lui donner un seul instant de relâche.

L'aile droite de l'armée partit ainsi de Rome le 28 frimaire (18 décembre), et traversa sans aucun obstacle les Marais-Pontins. La légion polonaise arriva le 8 nivose (28 décembre) à Fondi, première ville sur les frontières du royaume de Naples, formant, avec un régiment de cavalerie et deux canons, l'avant-garde de l'armée aux ordres du général Rey. Le général Dombrowski ne quitta plus la légion depuis ce temps-là. L'ennemi

s'était fortement retranché entre Itri et Foudi; il avait rendu les montagnes presque impénétrables, et une grande batterie, surnommée Saint-André, garnie de huit pièces de douze, défendait seule la route qui conduit à Naples.

Le général Dombrowski fit ses dispositions, le 9 (29 décembre), pour attaquer et tourner ce poste. En conséquence, le capitaine Sznayder, avec quatre compagnies du 3e bataillon, devait occuper le poste de Sperlonga, à droite sur la mer, et se montrer, le 10, en cas de besoin, sur les derrières de la batterie. Le capitaine Ilinski, avec deux compagnies du 1er bataillon, avait l'ordre de se porter dans les montagnes, à gauche, pour tomber ensuite sur le flanc droit de l'ennemi; et le capitaine Laskowski était chargé de pousser en avant, entre Itri et Sperlonga. Ce mouvement était disposé de telle sorte que tout le monde devait être rendu à son poste dans la même minute, pour attaquer ensuite de concert. L'ennemi, posté sur les montagnes, s'apercevant du mouvement combiné des troupes républicaines, prit subitement la fuite, après quelques coups de canon, en les laissant maîtresses de sa position, de sa batterie et de ses pièces. Le général Rey, qui arrive en ce moment, ordonne que l'on se mette à la poursuite de l'ennemi, et, le 10 au matin, les troupes arrivent, sans coup férir,

[redacted]

devant les portes de Gaëte, tandis que le capitaine Sznayder s'avançait de Sperlonga à Gaëte, en côtoyant les bords de la mer.

Dans cette position le général Kniaziewicz, placé à l'avant-garde, poussa jusqu'à Mola-di-Gaëte, avec le 2e et le 3e bataillon, pendant que le général Dombrowski, avec le 1er bataillon et de l'artillerie française, investissait la place de Gaëte. Le général Rey somma le commandant de se rendre, et, celui-ci s'y refusant, il donna ordre de faire feu de l'obusier et de quelques canons, seule artillerie qu'il eût à sa disposition. La garnison répondit très faiblement, et vers le soir le commandant capitula. La garnison, forte de deux mille hommes, fut faite prisonnière de guerre, et l'on trouva dans la place plus de cent bouches à feu et beaucoup de munitions et de vivres. Le même soir, à 10 heures, le 1er bataillon prit possession de la place, et le 11 nivose (31 décembre) la garnison fut envoyée à Rome.

Le général Kniaziewicz, poursuivant ses succès, s'avança le même jour jusqu'à la rivière de Garigliano et occupa Traëtta. Le 12 nivose (1 janvier 1799), les Polonais jetèrent un pont de bateau sur ce fleuve, et le général Rey le passa avec le corps sous ses ordres, ayant seulement laissé cinq compagnies du 1er bataillon

en garnison à Gaëte. Le 14 (3 janvier), il fit sa jonction avec le général Macdonald près de Sparinisi.

Un grand nombre de chevaux de train et d'artillerie napolitaine étant tombés entre les mains des Polonais, ainsi que les haras du roi de Naples aux environs de Mondragone, le général Dombrowski obtint alors du général en chef la permission de former un régiment de cavalerie polonaise. En peu de temps ce régiment, fort de trois cents hommes, composé d'officiers et de soldats qui avaient autrefois servi dans la cavalerie en Pologne, fut en état de faire le service.

Le général en chef Championnet, qui, après avoir ordonné le désarmement de la ville de Rome, l'avait quittée depuis le 20 décembre, suivi des généraux Macdonald, Kellermann, Thiebault, Maurice Dumas, Duhesme, Lemoine, Dupresse, Forest, marcha droit sur Capoue, dès que les troupes gallo-polonaises aux ordres du général Rey eurent nettoyé le chemin qui y conduisait.

La légion polonaise se porta aussi sur Capoue pour bloquer la ville du côté du nord, et fut postée non loin de Volturno. De petits combats insignifians se succédèrent jusqu'au 22 nivose (11 janvier 1799), jour de la conclusion de l'armistice.

Cependant des événemens bien plus sérieux et qui demandaient une attention particulière avaient lieu, pendant ce temps, sur les derrières de l'armée. Plusieurs habitans des villes et surtout les paysans nommés Scarpetti, gens féroces, qui ne vivent que de contrebandes, de chasse et de brigandage, s'étant unis aux soldats napolitains dispersés et commandés par des officiers de cette nation, étaient tombés sur les détachemens républicains, avaient égorgé les garnisons, coupé les vivres, et ruiné le pont de communication sur le Garigliano.

Les petits détachemens envoyés pour arrêter leurs progrès avaient déjà perdu beaucoup de monde sans réussir : ils avaient au contraire rendu les rebelles beaucoup plus opiniâtres et plus audacieux. Si l'armée ennemie eût tenu de pied ferme près de Capoue, et si elle eût secouru les insurgés, les troupes républicaines se seraient trouvées dans la position la plus critique; mais au moment où le général Championnet allait prendre les mesures les plus rigoureuses pour remédier à ce terrible incident, les parlementaires de Capoue lui proposèrent un armistice, afin, dirent-ils, d'arriver à la conclusion d'une paix solide et durable. Ils offraient de rendre la ville, et demandaient qu'une ligne militaire fût tracée pour que les deux armées

pussent y attendre la décision de leurs gouvernemens respectifs. Quelque avantageuses que fussent ces propositions, Championnet, pour imposer et dissimuler sa position aux parlementaires, exigea en outre la soumission et la reddition de Naples. Les officiers napolitains se retirèrent et revinrent le lendemain faire les mêmes propositions; ils furent reconduits comme la veille.

En attendant, l'insurrection devenait générale, et les massacres ne discontinuaient point; l'armée allait se trouver d'un moment à l'autre dans une position des plus critiques. Elle commençait même à désespérer de son salut, lorsque les mêmes parlementaires se présentèrent de nouveau aux avant-postes. Conduits devant Championnet, ils lui dirent qu'ils étaient autorisés par le vice-roi à consentir à toute demande de la part du chef de l'armée française, excepté à la reddition de la ville de Naples. Quelque singulière que parût à Championnet cette nouvelle démarche des chefs napolitains, cependant, ayant recueilli l'opinion des généraux réunis en conseil de guerre, il chargea son chef d'état-major, le général Bonnamy, de traiter avec les deux envoyés napolitains, le prince de Miliano et le duc de Gesso, et la convention fut signée au camp sous Capoue, le 10 janvier 1799 (17 nivose an VII).

Dans la nuit même, le général Eblé entra dans Capoue : le lendemain 11 janvier, elle reçut garnison française, et le chef de brigade Darnaud fut nommé commandant de la place. Le reste des troupes prit position en avant de Capoue.

Débarrassé de l'ennemi qu'il avait en tête par l'armistice conclu, Championnet put s'occuper sérieusement du châtiment des Napolitains insurgés. Le général Rey se mit en mouvement avec sa division, et envoya de forts détachemens pour rétablir le bon ordre, soit par la force des armes, soit à l'amiable. Sezza, Itri, Castiglione, Mola-di-Gaëte, Cascana et Castel-forte, furent prises de vive force. Traëtta, petite ville située dans les montagnes sur la rive droite de Garigliano, et plusieurs autres, se rendirent à discrétion. Dans la nuit du 4 au 5 germinal (24 au 25 mars 1799), la colonne aux ordres du général Watrin, composée de la 30e de ligne, les carabiniers de la 15e légère et un détachement de la 1re légion polonaise, arrivèrent devant cette ville, un des principaux lieux du refuge des brigands de la contrée. Aussitôt que les dispositions furent prises pour cerner la ville, le signal de l'attaque fut donné, et bientôt, malgré la vigoureuse résistance que faisaient les rebelles, la baïonnette française pénétra sur tous les points et fit un carnage affreux; plus

de douze cents rebelles y périrent, la ville fut brûlée et les remparts rasés.

Après cette expédition, le général Watrin, laissant les Polonais à Traëtta, se dirigea sur Castel-Forte, qu'il emporta de vive force; la ville fut livrée aux flammes et les murailles également anéanties. La légion polonaise perdit beaucoup de monde dans ces différentes affaires. Elle eut à regretter surtout le brave chef de bataillon Elie Tremo, massacré avec un détachement de trente à quarante hommes, le 29 nivose (9 janvier 1799), aide-de-camp du général Dombrowski, enfin l'un des fondateurs de ces légions qui perpétuèrent les traditions de la bravoure polonaise.

Le nom d'Elie Tremo, inséparable de celui de Dombrowski, quoique placé sur le second plan, ne demeurera pas moins entouré d'une auréole de gloire fraîche et pure, et l'histoire le redira aux générations pour prouver qu'elle a des pages pour tous les hauts faits et des couronnes pour tous les dévouemens.

Les lieutenans Zelewski, Krause, Ialbrzykowski de l'infanterie, le chirurgien-major Ritter et le lieutenant Vaselle de la cavalerie, eurent le sort du brave Tremo. Vaselle, refusant de se rendre avec vingt hommes aux insurgés à Traëtta, fut tué en s'ouvrant un passage au milieu d'eux, à

la tête de son détachement. Six hommes seulement en revinrent. Les capitaines Kosinski et Kochanski furent grièvement blessés.

Le général Kniaziewicz prit Sezza et Cascano d'assaut avec le 2e bataillon. Le général Dombrowski força le passage du Garigliano avec les deux autres, la 15e demi-brigade légère, le 7e de chasseurs à cheval et deux pièces de canon. De là il s'étendit jusqu'à Terracina pour rétablir l'ordre sur les derrières de l'armée. Dans cette action, Dombrowski eut deux chevaux blessés sous lui.

La terreur qui frappa la ville de Naples vit éclore différens partis. Les Lazzaronis s'emparèrent de toutes les armes, et signalèrent le général Mack comme traître. Réduit à l'alternative de périr victime de cette populace, ou de réclamer un asile du général Championnet, il préféra ce parti; on le vit arriver au quartier-général de Caserta, se rendant à discrétion. Le général français promit au général autrichien un passe-port et une escorte pour l'accompagner jusqu'à Milan, où il demandait à se retirer, et où, quelque temps après, le Directoire français eut la déloyauté de le faire arrê- comme prisonnier de guerre.

Les Lazzaronis, furieux de voir échapper celui qu'ils regardaient comme l'auteur de tous les

malheurs publics, se portèrent sur un des avant-postes français. Cette agression imprévue des Lazzaronis rompait nécessairement l'armistice; elle devint le signal de l'attaque de Naples. Le général Championnet se crut délié envers le roi Ferdinand et ne balança point à envahir sa capitale. Les divisions reçurent en conséquence l'ordre de se mettre en mouvement. Le 20 janvier, l'armée française se dirigea donc sur Naples. La brillante valeur du chef de bataillon Thiébault dans l'attaque de la place Capuana, qui lui valut le grade d'adjudant-général, ainsi que la présence d'esprit et l'intrépidité du chef de brigade Broussier, aux gorges de l'Apennin connues sous le nom célèbre des *Fourches-Caudines*, et qui obtint pour récompense le grade de général, entr'ouvraient les portes de la capitale des deux Siciles. Cependant la possession de Naples coûta beaucoup de sang des deux côtés; mais le 3 pluviose (22 janvier 1799) les Français s'emparèrent de cette capitale; le 6 un *Te Deum* fut chanté solennellement dans toutes les églises par ordre du général Championnet, et la liberté du peuple napolitain fut proclamée. L'armée française prit même le nom d'*armée de Naples*. Le roi Ferdinand s'étant refugié à Palerme, le général en chef choisit vingt-cinq citoyens auxquels il confia le soin de préparer

[redacted]

une nouvelle constitution. On les divisa en six comités qui formèrent une *assemblée législative*. On proclama la nouvelle *république parthénopéenne*, et on nomma, pour composer provisoirement la représentation nationale, les citoyens suivans : Abamonti, Albanese, Baffi, Bassal, Bisciglia, Bruno, Cestari, Ciaja, de Gennaro, de Philippis, de Rensis, Doria, Falcigni, Fasulo, Forges, Laubert, Logoteta, Manthonè, Pagano, Paribelli, Pignatelli-Vaglio, Porta, Riarj, Rotondo.

Le ci-devant prince Moliterni fut nommé président du nouveau gouvernement [1].

[1] En consultant l'ouvrage remarquable sous tous les rapports et intitulé : *Saggio Storico sulla Rivoluzione di Napoli, seconda edizione, Milano* 1806, et publié par un anonyme. Je ne puis m'empêcher ici de payer un tribut à un autre auteur italien anonyme de *l'Histoire militaire d'Italie*. M. César de Laugier, d'une famille originaire de la Lorraine, officier supérieur dans la garde du grand-duc de Toscane, ayant obtenu ses distinctions honorables sur les champs de bataille en Espagne, en Allemagne, en Pologne, en Russie, en Suisse et en Italie, consacre aujourd'hui ses talens à la gloire militaire de sa nation. On lui doit déjà un ouvrage important de *Gl' Italiani in Russia, memorie di un Ufiziale italiano, per servire alla storia della Russia, della Polonia et dell' Italia, nel* 1812. (Florence, 1826-1827, 4 vol. in-8°.) C'est là que cet écrivain met au jour l'infidélité et la partialité que plusieurs auteurs étrangers ont apportée dans leur jugement sur la nation polo-

Le 5 pluviose (24 janvier), le général Dombrowski fut chargé du commandement de la division qui s'étendait depuis Capoue inclusivement jusqu'à Terracina, et le colonel Chamand fut nommé, le 17 (5 février), à la place du général Kniaziewicz, pour chef de la 1re légion [1].

naise, et qu'il rétablit la vérité dans un tableau rapide sur la Pologne et les Polonais. Non content de donner tous les détails relatifs à l'expédition de Russie en 1812, l'honorable auteur s'occupe actuellement, et sur le même plan, de faire figurer l'histoire des guerres en Italie depuis 1798 à 1815.

L'amitié dont M. de Laugier a bien voulu m'honorer pendant mon séjour à Florence (1823-1826), et l'intérêt particulier qu'il prend à la gloire de mes compatriotes, me font présumer que la part que les légions polonaises prirent dans ces événemens, lui procurera peut-être l'occasion de remplir les omissions que je pourrais avoir faites dans cette histoire, et qu'il voudra par cela même ajouter à sa gloire littéraire un nouveau fleuron, et un nouveau titre à une reconnaissance étrangère.

[1] *Voyez* dans les Pièces Offic. et Justif., Nos XLVI, XLVII, XLVIII, XLIX, L et LI, relatives à la part glorieuse qu'ont prise les Polonais dans cette mémorable campagne.

Dans une foule de traits d'héroïsme que les grands bouleversemens et les révolutions font ressortir, le suivant est bien remarquable. Le 5 ventose (23 février 1799), un détachement des troupes gallo-polonaises parcourant avec le général Cambray quelques pays égarés par le fanatisme, et que les sages mesures du général firent rentrer dans l'ordre, arriva à Cingoli, ville du département de Tronto, de la nouvelle république

Les troupes polonaises s'étant couvertes de gloire dans les diverses actions qui avaient précédé la reddition de Naples, le général Championnet était désireux de leur donner un témoignage public de sa satisfaction. A cette époque, l'honneur le plus insigne que l'on pouvait accorder à un militaire était la présentation au Directoire des drapeaux conquis sur l'ennemi. Dès le commencement de la campagne, cette faveur avait été accordée au citoyen Laraitrie, premier aide de camp du général en chef, et qui avait présenté

romaine, d'où les rebelles, qui la veille s'en étaient emparés, venaient d'être chassés par une colonne républicaine. Ces brigands, à leur arrivée dans cette commune, cherchèrent, pour l'assassiner, le citoyen Francesco Confidati, zélé partisan du gouvernement républicain, et, ne le trouvant pas, saisirent ses deux filles, Adélaïde et Hélène Confidati, la première âgée de vingt ans, et la seconde de dix-sept. Après leur avoir lié les mains derrière le dos, ils les attachèrent à un arbre, dressèrent autour un bûcher, et, la torche en main, les menacèrent d'y mettre le feu, si elles ne déclaraient sur-le-champ la retraite de leur père; mais ces héroïnes, que l'appareil de la mort ne put intimider, répondirent qu'elles voulaient mourir avec leur secret.

Les brigands furent saisis de stupeur à cette réponse inattendue; et, tandis qu'ils étaient indécis, le détachement gallo-polonais arriva et leur fit prendre une prompte fuite; en un instant on brisa les liens de ces deux victimes, qu'une foule de citoyens ramenèrent en triomphe, en admirant leur héroïsme et leur piété filiale!

solennellement, le 16 nivose (5 janvier 1799), les drapeaux napolitains pris à l'ouverture des hostilités. Le général Championnet, voulant alors accorder la même faveur aux Polonais, chargea, le 16 pluviose (4 février), l'un de ses plus illustres guerriers, le général Kniaziewicz, de se rendre à Paris pour y présenter, au Directoire, le reste des drapeaux conquis sur l'ennemi. Fier de cet honneur, Kniaziewicz, accompagné des capitaines Drzewiecki, Dombrowski fils et Kossecki, qui, pendant cette campagne, avaient fait auprès de lui le service d'aides-de-camp avec beaucoup de distinction, quitta la ville de Naples, le 17 pluviose (5 février), pour se rendre à sa destination.

Chemin faisant, le général Kniaziewicz fut sur le point de devenir la victime de bandes d'insurgés qui infestaient la route de Rome à Florence. En passant par Rome, il apprit que les rebelles réunis en grand nombre avaient à leur tête un évêque qui habitait Acquapendente. Les deux relais de poste qui précédaient cette ville étaient des plus dangereux; mais, regardant comme une honte de rebrousser chemin, et se fiant à sa présence d'esprit, Kniaziewicz se dirigea sur-le-champ vers les avant-postes des insurgés. Arrivé là, il se fit passer pour l'ambassadeur du roi d'Espagne, qui revenait de Naples à Madrid; annonça formellement l'intention de se rendre chez l'évêque

pour lui communiquer une nouvelle de la plus haute importance, et demanda une sauvegarde pour faire cette route.

Conduit à Aquapendente, Kniaziewicz informe l'évêque de l'objet de son voyage, et lui apprend que Naples se trouve déjà entre les mains des Français. L'évêque, alarmé de cette nouvelle, et redoutant la vengeance des troupes victorieuses, se jette aux genoux du général polonais, en lui demandant sa protection. Comme le général lui-même se trouvait à la merci de ce chef de partisans, on en vint à des concessions mutuelles, et Kniaziewicz écrivit sur-le-champ une lettre au général Championnet, en le priant de vouloir bien accorder un généreux pardon à l'évêque insurgé. Echappant ainsi à une rencontre aussi dangereuse, le général Kniaziewicz poursuivit heureusement sa route pour Paris, chargé de son dépôt glorieux.

La cérémonie qui accompagna la présentation des drapeaux au Directoire eut lieu le 18 ventose an VII (8 mars 1799), à deux heures après midi, dans la salle des audiences publiques, au palais dictatorial (palais du Luxembourg).

Ces drapeaux, ornés de draperies d'or et d'argent, qui par leur magnificence contrastaient si fort avec la simplicité du pavillon national, aussi lâches, aussi faibles que celui-là était grand et

fort, ces drapeaux furent présentés, en cette circonstance, par un citoyen étranger qui en faisait hommage à sa patrie adoptive.

Tous les membres du corps diplomatique assistèrent à cette auguste cérémonie. Une foule nombreuse et choisie assiégeait le palais dictatorial : il s'agissait de célébrer une des plus belles conquêtes qu'eût faites la République; et les trophées ondoyans qui parlaient si bien à la nation de sa gloire et de ses triomphes furent salués par des élans répétés d'enthousiasme. Cette circonstance même, qui avait valu à un Polonais l'honneur de représenter l'armée républicaine dans l'un de ses plus brillans exploits, ajoutait à cette fête un charme et un intérêt de plus.

Comme tous les détails de cette mémorable cérémonie ont une grandeur digne des siècles antiques, on les retrouvera sans doute avec plaisir, minutieusement retracés et tels que les feuilles de l'époque nous les transmettent.

Le ministre de la guerre Dubois-Crancé, en présentant les trente-cinq drapeaux ou guidons enlevés aux Napolitains, ouvrit la séance par le discours suivant :

« Citoyens directeurs, ces trophées sont un nouveau monument des succès de nos armes, du délire de nos ennemis et de la perfidie du gouvernement anglais.

« L'histoire, en retraçant les extravagances politiques, offrira sans doute celles de la cour de Naples comme une leçon effrayante pour les rois; ni le sentiment de sa faiblesse, ni l'expérience de nos forces, rien n'a arrêté cette cour aveugle. La haine d'une femme, les plans d'un étranger, l'or anglais, voilà son mobile et ses ressources.

« L'armée française se réunit; moins terrible par le nombre que par son nom et sa valeur, elle s'avance; sa marche est une suite de victoires. En vain l'étranger, à qui Naples a confié ses destinées, cherche une dernière arme dans le fanatisme, et se hâte de soulever un peuple égaré; l'artisan de la guerre est la première victime de son artifice, et ne trouve que dans notre camp et dans la loyauté française un asile contre la fureur publique. Naples reçoit notre armée, et le fanatisme royal et religieux cède encore une fois à l'ascendant de la liberté.

« O mânes de Sucy et de nos frères égorgés! votre sang germera sur cette terre d'esclaves, et vous y ferez naître des vengeurs.

« Ainsi les rois, trompés par l'Angleterre, deviennent l'instrument des crimes qu'elle soudoie; ils semblent jouer contre ses subsides leurs armées et leurs trônes. Ainsi ce gouvernement corrupteur solde l'Europe, et son or sert à fonder le joug sous lequel il brûle de courber la marine

de toutes les puissances, et le commerce du monde.

« Une foule de prodiges militaires, la guerre de Naples terminée, un Etat entièrement soumis à nos armes, voilà l'ouvrage de l'armée de Naples pendant quelques mois; c'est sous ces glorieux auspices que cette armée, après un long repos, a recommencé la guerre; fille et rivale de l'armée d'Italie, tous ses combats ont été des triomphes; surprise, dépourvue et peu nombreuse, elle a vaincu sa faiblesse de ses besoins mêmes.

« Au nombre des guerriers qui l'ont secondé, le général en chef se plaît à compter, et j'aime à vous citer les braves Polonais qui combattent sous nos drapeaux; leur conduite prouve que ni le talent, ni le courage ne leur ont manqué pour conserver leur indépendance, et qu'ils sont dignes de retrouver parmi nous une patrie et la liberté. Sous ces drapeaux qu'ils ont aidé à conquérir, vous voyez, citoyens directeurs, le général Kniaziewicz, l'un de ces étrangers, qui ne le sont pas pour nous.

« L'honneur de vous offrir ces trophées est le prix de ses vertus militaires et de ses services.

« Ce brave guerrier et ses frères d'armes sont nés presque sous le même ciel d'où, sur la foi de l'Angleterre et de quelques traîtres, un prince, l'oppresseur de la Pologne et notre ennemi jus-

[redacted]

qu'au fanatisme, envoie ses soldats chercher dans des rangs étrangers le mépris, les maladies et la mort. Ainsi nous arrivent à la fois, du nord de l'Europe, des ennemis et des défenseurs.

« Puissent les rois qui sont encore nos ennemis s'éclairer par tant d'exemples! La paix est leur salut. Nos armées n'ont vaincu que pour la paix; mais s'ils osent la refuser, qu'ils tremblent de les obliger encore à vaincre! Le premier cri de la victoire a retenti du bout de l'Italie jusqu'au sommet des Alpes, et jusqu'aux rives du Rhin; il peut se prolonger jusqu'au fond de l'Allemagne; et, j'en atteste le génie de la République, un jour nous en effraierons la Tamise. »

A peine le ministre de la guerre eut-il fini de parler, que le général Kniaziewicz, dont l'attitude républicaine et l'air martial répondaient aux éloges qu'avait faits de lui le général en chef de l'armée de Naples, s'exprima en ces termes :

« Citoyens directeurs, j'ai l'honneur de remettre entre vos mains les drapeaux que l'armée de Rome a conquis sur les Napolitains.

« Cette armée vient d'anéantir toute la puissance d'un roi parjure. Les héros qui la composent, en indiquant aux nouveaux guerriers des Républiques cisalpine et romaine un vaste champ

de gloire, les ont mis à portée de prouver à l'univers que l'homme qui se dévoue à la cause de la liberté sainte devient un soldat invincible.

« Il est encore consolant pour des Polonais, à qui vous avez permis, citoyens directeurs, d'associer leurs travaux à ceux des républicains français, de voir un de leurs frères, autorisé par l'armée de Rome, vous apporter les trophées que celle-ci vient de cueillir. Vous voyez, citoyens directeurs, dans cet acte de l'armée de Rome, une preuve de ce désintéressement sublime qui ne lui permet pas de jouir des triomphes qui appartiennent à elle seule, sans y faire participer ceux qu'elle a bien voulu admettre à y contribuer. Aussi mes compatriotes, pénétrés de reconnaissance, et pleins d'espoir dans la bienveillance de la grande nation, ont juré dans leur ame que la cause de la République française leur sera toujours sacrée, car ils la considèrent comme commune et à jamais inséparable de la leur : *Vive la République!* »

Ce discours, couvert d'applaudissemens unanimes, fut suivi d'une réponse faite par le président du Directoire, Barras :

« Le Directoire exécutif reçoit avec le sentiment de la plus vive joie les nombreux trophées

de la valeur républicaine, ces gages glorieux de l'invincible courage de l'armée de Naples.

« Le sceptre de Ferdinand est brisé; mais infidèle à la foi jurée, misérable jouet d'un ministre insolent et d'une cour corrompue, monarque esclave du tyran de la Tamise, depuis long-temps Ferdinand creusait l'abîme sous ses pas. D'innombrables amis de la liberté appelaient depuis long-temps la foudre sur cette tête coupable. Rien n'égalait l'audace de cet aveugle despote que la magnanime patience de la République française; mais enfin, violateur imprudent des traités les plus saints, il s'arme tout-à-coup : il attaque en brigand les alliés de la grande nation. Une lueur de succès double sa témérité ; il pénètre dans Rome évacuée, et déjà il se croit le maître des destinées du monde, mais la honte suit de près la perfidie et la déloyauté. A peine quelques jours sont-ils écoulés que Rome est rendue à la liberté, le Piémont brise ses fers, Naples est soumise, et l'Italie se trouve délivrée des horribles tyrans qui l'oppriment : ainsi la nouvelle des lâches attentats de la coalition contre le droit des gens n'était pas parvenue aux confins de l'Europe, que déjà les trônes des perfides agresseurs étaient renversés.

« Mais c'est peu : que les nations écoutent, et que leur justice prononce. Détrôné, fugitif, sans

diadème, sans patrie, le lâche Ferdinand a trouvé l'art de flétrir jusqu'à son infortune. C'est par des massacres, par des crimes inouïs dans l'histoire des peuples civilisés; c'est par l'assassinat de malheureux prisonniers, étrangers même à son désastre et couverts d'honorables blessures, qu'il apprend à l'Italie qu'il respire encore.

« Puisse du moins l'exemple de sa chute, en vengeant l'humanité outragée, instruire encore tous les ennemis de la grande nation! La paix, voilà le vœu du Directoire; le bonheur des peuples, la tranquillité de la terre, la prospérité de tous, voilà ce qu'il médite et ce qu'il désire. Quel espoir enivre donc les rois ennemis de la France! Compteraient-ils sur les succès de quelques agens, auxquels ils ont ordonné de fomenter parmi nous les dissensions intestines? mais que la trompette guerrière sonne, et tous les Français, réunis d'intention et de volonté, y répondront en donnant le signal de leur destruction. Ne savent-ils donc pas que le sort d'un peuple libre est de vaincre? Veulent-ils exterminer jusqu'au dernier de leurs sujets, et ne régner que sur des morts? Mais en vain ils se feraient un rempart des cadavres amoncelés, des malheureuses victimes de leurs fureurs. Le génie de la liberté saura les atteindre dans leurs horribles retranchemens : le sort de Ferdinand les attend.

« Retournez, citoyen, vers les vainqueurs de Capoue et de Naples; revoyez ces braves Polonais qui ont préféré l'exil à l'esclavage : la République les a adoptés, et la France est leur patrie. Revoyez les rangs de ces héros républicains, compagnons et témoins de vos exploits; allez partager a [illegible] ous l'estime de la patrie et les félici [illegible] Directoire; dites aux légions romaine [illegible] ne que leur courage a démontré qu'ils [illegible] gnes de la liberté; retournez à l'armée [illegible] es, et dites-lui que si l'histoire n'offre ri [illegible] omparable à ses triomphes; elle doit enco [illegible] couronner des honorables lauriers que le soldat reçoit de la discipline. Objet de l'admiration des guerriers de tous les siècles, qu'elle en soit encore le modèle par la sévérité de sa conduite, et qu'elle ajoute à l'honneur d'être invincible l'honneur non moins durable des mœurs républicaines. »

Après la présentation des drapeaux, le Directoire et tout son cortége se rendirent en cérémonie devant la principale porte de son palais, donnant sur la rue de Tournon, pour assister à la plantation d'un arbre de la liberté. On y avait élevé une estrade, sur laquelle le Directoire se plaça avec ses ministres.

Alors le conservatoire de musique exécuta

l'*Hymne à la Liberté* et la ronde suivante, paroles du citoyen Mahérault, musique du citoyen Grétry:

Unissez vos cœurs et vos bras,
Enfans, citoyens, magistrats;
Plantons l'arbre chéri, l'honneur de ce rivage!
Que ton emblème, ô Liberté,
Soit le signal de la gaîté;
La tristesse en ce jour n'est que pour l'esclavage :
Les jeux, les chants sont un hommage
Pour les succès
Des Français.

CHOEUR.

Les jeux, les chants sont un hommage
Pour les succès
Des Français.

Ornés des civiques couleurs,
Bel arbre, tes rameaux vainqueurs
Triompheront toujours des rois et de l'orage;
Sur ton écorce on lit nos droits;
Ta cime au loin défend nos toits;
Tes fleurs sont de la paix l'ornement et le gage;
La victoire suit ton ombrage,
Grâce aux succès
Des Français.

CHOEUR.

La victoire suit ton ombrage,
Grâce aux succès
Des Français.

Par l'amour à ses pieds conduits,
C'est vous qui cueillerez ses fruits,
Enfans! sa tige heureuse est votre heureuse image.
Croissez, comme elle, entre les fleurs.
Ne l'arrosez jamais de pleurs;
Mais ornez par les arts votre bel héritage.
Que votre jeune ardeur présage
D'autres succès
Aux Français.

CHOEUR.

Que votre jeune ardeur présage
D'autres succès
Aux Français.

A son doux aspect renaissez,
Vous que la vieillesse a glacés;
Son enceinte est l'asile et le temple du sage.
De ses festons voyez vos fils
Ceindre en riant vos fronts blanchis,
Des mœurs, à vos genoux, ils font l'apprentissage.
Applaudissez à votre ouvrage,
Fiers des succès
Des Français.

CHOEUR.

Applaudissez à votre ouvrage,
Fiers des succès
Des Français.

L'arbre planté, le Directoire s'avança auprès de l'arbre, et le citoyen Barras, son président, y attacha un drapeau tricolore.

Sous les racines de l'arbre furent placées deux boîtes en plomb, contenant une médaille d'argent (*à l'Agriculture*); une grande médaille en bronze (*aux Inquisiteurs de la tyrannie*), et plusieurs pièces de monnaie au type républicain.

Tels furent les détails qui accompagnèrent la présentation des étendards napolitains; telle fut l'auguste cérémonie consacrée à la gloire de l'armée gallo-polonaise.



CHAPITRE IX.

Nouvelles hostilités de l[illegible]. — Brune, Bernadotte, Joubert, Schérer, Macdon[illegible]npionnet. — Combats avec les Scarpetti. — Campagne [illegible]ardie sous le général Schérer. — La 2e légion polonais[illegible]l part. — Engagement de Porto-Legnago. — Lipnicki, Straszewski, Regulski, Boguslawski, frères Godebski, Lipczynski, Darewski, Zadera, Malewicz, Kozlowski, Zielinski. — Lettre du Directoire aux Polonais. — Retraite du général Schérer. — Échecs éprouvés par l'armée gallo-polonaise à Magnano. — Mort du général Rymkiewicz. — Zefferyn, Lysakowski, Cyprien Godebski, Louis Dembowski, Krolikiewicz, Wiaskowski, Daszkiewicz, Paciorkowski. — Mouvemens de l'armée et des légions. — La 2e légion polonaise reçoit l'ordre de renforcer la garnison de Mantoue. — Invasion de la Toscane par le général Gauthier. — Sa marche sur Florence. — Son entrée. — Le grand-duc Ferdinand III abandonne sa capitale. — Le gouvernement républicain est proclamé en Toscane. — Démarches du général Dombrowski. — Complément des légions. — Retraite du général Schérer. — Sa démission. — Moreau prend le commandement de l'armée. — Elle se retire derrière le Tésin, et de là à Novarre. — Nouveaux combats. — Progrès du feld-maréchal Souvaroff. — Marche du général Macdonald commandant l'armée de Naples. — La 1re légion polonaise se rassemble à Terracina. — Insurrection en Toscane. — Combat d'Arezzo et de Castiglione. — Kaminski,

Karski, Dembowski, Zoltowski, Pokrzywnicki, Vinert, Rutier, Dziurbas, Notkiewicz, Wonsowicz. — Marche de la légion dans les Apennins. — Divers combats livrés dans cette position. — Arrivée du général Macdonald à Florence. — Manœuvre de l'armée. — Son arrivée à Florence. — Temporisation de Moreau. — L'armée de Macdonald se trouve en face de Souvaroff. — Bataille de la Trebbia. — Dombrowski, Chlopicki, etc. — L'armée est forcée à la retraite. — La légion polonaise est chargée de la soutenir. — Courage personnel du général Dombrowski. — Résultats de cette campagne pour les Polonais. Georges Grabowski. — Iablonowski. — K. De La Roche, etc.

Mais pendant qu'on fêtait à Paris les victoires remportées sur les Napolitains, l'horizon de l'Italie se couvrait encore de sombres nuages, et une nouvelle tempête venait menacer les nombreuses républiques que la gloire française y avait implantées. Une seconde fois les satellites esclaves que vomissait le Nord allaient se précipiter sur ces pays à peine libres, et les champs de la Lombardie devaient être témoins d'une lutte encore plus sanglante et plus funeste.

A cette époque la situation de la France n'était pas assez imposante pour triompher, en se jouant d'une coalition nouvelle. La République, maîtresse alors de toute l'Italie et de la Hollande, n'avait, pour défendre la ligne immense qui s'étend depuis le golfe de Tarente jusqu'au Texel, que cent soixante à cent soixante-dix mille hommes, c'est-à-dire, dix mille en Hollande et quel-



ques milliers d'hommes sur le Rhin, parce que les troupes que l'on avait destinées à ce corps d'observation étaient occupées alors à pacifier l'intérieur de la République et contenir la Vendée. L'armée du Danube était de quarante mille hommes au plus, celle de Suisse de trente mille hommes, celle d'Italie de cinquante mille hommes, et, enfin, celle de Naples de trente mille hommes.

La coalition, de son côté, avait sur pied trois cent mille hommes, outre deux autres contingens russes que l'on annonçait et qui devaient être combinés avec les troupes anglaises, et que l'on destinait, l'un à la Hollande, et l'autre au roi de Naples.

Sur ces entrefaites, le général Brune fut promu au commandement de l'armée batave ou de Hollande ; Bernadotte eut l'armée du Rhin ; l'importante armée du Danube fut confiée au général Joubert ; Masséna fut chef de l'armée d'Helvétie ; le général Schérer, qui remplissait les fonctions de ministre de la guerre à Paris, obtint le commandement de l'armée d'Italie, et le général Macdonald remplaça Championnet dans l'armée de Naples.

Quant aux troupes napolitaines, quoique entièrement dispersées et battues, et que la plus grande partie de ce ci-devant royaume fût occu-

pée par les corps français, on était cependant continuellement obligé de marcher contre les villes insurgées. Les soldats napolitains, disséminés çà et là et unis aux Scarpetti, harcelaient sans cesse les petits détachemens, rendaient les routes peu sûres et coupaient les communications, surtout dans les montagnes, sur le Garigliano, le Volturno et à Itri.

La division polonaise, renforcée de deux demi-brigades françaises, était sans cesse en mouvement et engagée de tous côtés. Elle était obligée en outre de maintenir de fortes garnisons à Capoue et à Gaëte. La troupe ne manquait ni de vivres ni d'argent; mais elle était dépourvue d'habits, et le capitaine Dembowski ne pouvait pas envoyer les uniformes d'Ancône, faute de moyens de transport et à cause des insurrections.

Telle était donc au midi de l'Italie la situation des troupes gallo-polonaises, lorsque s'ouvrit dans le nord une nouvelle campagne contre l'armée autrichienne.

Pour la soutenir avec une force plus imposante, le général Schérer, d'après les ordres précis du Directoire, devait prendre ses positions sur les frontières de la république cisalpine, et se mettre en communication avec le général Macdonald qui commandait l'armée de Naples,

et qui avait des instructions pour se ranger sous la direction du général en chef[1].

Quoique l'armée autrichienne fût supérieure à celle des Français, elle ne crut pas cependant convenable de commencer les hostilités avant l'arrivée du corps auxiliaire de Moskowites, promis par le t[illegible]er. Cette circonstance détermina le gén[illegible]érer à prendre l'initiative, en attaqua[illegible]utrichiens sur le Bas-Adige, et en man[illegible] de manière à les rejeter sur la Brenta[illegible]reusement ce général n'avait pas assez de[illegible]se et s'était dépopularisé pendant son mi[illegible]. Au 5 germinal an VII (25 mars 1799), l'armée autrichienne, commandée par le général baron de Kray, le plus

[1] Les forces totales de l'armée autrichienne sur l'Adige, au 20 mars 1799, étaient de 57,021 hommes, et celles de l'armée française d'Italie sur l'Adige, au 30 mars 1799, étaient de 46,366, et sur ce nombre les troupes polonaises faisant partie de la division de gauche, commandée par le général Grenier, ayant sous ses ordres 800 hommes de la 2[e] légion polonaise, commandés par le général de brigade Wielhorski. Dans la division du centre, commandée par le général Moreau, le général de division Victor avait sous ses ordres le détachement de la même 2[e] légion Polonaise, fort de 700 hommes, tandis que dans l'aile droite, sous les ordres du général de division Montrichard, il y avait 780 polonais. Ainsi, la force entière de la 2[e] légion polonaise aux ordres du général Rymkiewicz était à cette époque de 2,280 hommes.

ancien des lieutenans-généraux, qui remplaça par intérim le général en chef baron de Melas, tombé malade, était campée sur la rive gauche de l'Adige, derrière les places de Vérone et Legnago. Tous les autres corps étaient stationnés de manière que la droite de l'ennemi touchait au lac de Garda, sa gauche à l'Adige; le centre occupait Vérone, San-Massimo et Santa-Lucia.

Le général en chef français avait établi son armée, qui venait d'être renforcée par des conscrits, derrière les places de Peschiera et de Mantoue, où se trouvait le quartier-général. Quant aux Polonais, leur artillerie resta à Mantoue; mais le premier bataillon de la deuxième légion, aux ordres du général Rymkiewicz, se porta à l'aile droite de l'armée, pour faire partie de la division Montrichard. L'adjudant-général Amilcar Kosinski fut employé auprès de ce corps. Le deuxième bataillon, aux ordres du général Joseph Wielhorski, se joignit à la division Delmas, à l'aile gauche de l'armée, et le troisième bataillon fut envoyé au centre de la division Victor.

Brescia et Bergame n'avaient que quatre bataillons; mais le général Schérer pensait que son flanc gauche serait suffisamment garanti par la division de l'armée d'Helvétie, commandée par le général Dessolles qui occupait la Valte-

line, et par les troupes de la même armée, que le général Lecourbe avait ordre de lui envoyer à sa première réquisition.

Décidé à attaquer les Autrichiens, Schérer forma le premier corps de l'armée française, composé des divisions Montrichard, Victor et Hatry, sous la [illegible] lu général Moreau, pour effectuer une [illegible] attaque sur Vérone et sur Porto-Leg [illegible] d'arrêter et de tenir en échec les secou [illegible] l'ennemi pouvait diriger de ces place [illegible] strengo, par la rive droite de l'Adige; le [illegible] l corps, composé de trois divisions comı [illegible] s par les généraux Delmas, Grenier et Serrurier, sous la direction du général Schérer lui-même, devait attaquer et tourner les positions de la droite des Autrichiens sur le lac de Garda.

Le 5 germinal an VII (25 mars 1799), toute l'armée gallo-polonaise se trouva vis-à-vis la ligne de l'Adige. Le lendemain 6 germinal (26 mars), à l'aube du jour, elle attaqua l'ennemi sur tous les points et le culbuta partout, excepté à la droite, où la division Montrichard fut battue près de Legnago. Le premier bataillon polonais fit en cette occasion des prodiges de valeur. Ce bataillon, ayant le brave général Rymkiewicz à sa tête, attaqua l'ennemi à Vaganza et à Vigo, le poursuivit jusqu'au pont de Legnago, et quand

toute la division fut plus tard obligée à la retraite, ce fut lui encore qui eut le soin périlleux de la couvrir. Il se divisa pour cet effet en trois parties, dont une fut commandée par le général Rymkiewicz, l'autre par l'adjudant-commandant Kosinski, et la troisième par son chef de bataillon Louis Dembowski. Chacun de ces commandans, animé d'un courage héroïque, défendit son poste jusqu'à la dernière extrémité. Le major Lipnicki et le capitaine Straszewski se distinguèrent spécialement dans cette journée. Les capitaines Regulski et Boguslawski y furent blessés. Le général Rymkiewicz eut un cheval de blessé sous lui, et le chef Dembowski, un de tué. Le lieutenant N. Godebski et deux cents hommes, tant sous-officiers que soldats, restèrent sur le champ de bataille. Le hasard avait voulu que ce dernier arrivât de la Pologne au commencement de l'action; et, dans le même moment où il serrait la main de son frère Cyprien Godebski, un boulet de canon emporte le nouveau venu et le sépare ainsi à jamais du courageux Cyprien.

Le deuxième bataillon, aux ordres du général Wielhorski, qui commandait une brigade de troupes françaises à la division Delmas, prit part à la victoire de cette division, et poursuivit l'ennemi jusque sous Vérone; mais il paya cher

ces avantages ; car il perdit son brave chef Lipczynski et plus de cent cinquante sous-officiers et soldats, tués ou blessés. Du nombre de ces derniers furent : le colonel Darewski, vieillard septuagénaire, qui, après avoir combattu les Moskowites dans la confédération de Bar (depuis 1768 à 1772), pris plus tard une part glorieuse à la guerre de l'indépendance nationale (1794) sous Kosciuszko, sans égard pour son âge, avait retrouvé sa jeunesse pour combattre l'ennemi, et était accouru en Italie, comme volontaire, sous les drapeaux républicains. Jeune encore de zèle et de bravoure, Darewski fut un des premiers qui se précipita avec ses grenadiers au milieu des feux ennemis. Les lieutenans Théodore Zadera et Rozys, et les sous-lieutenans Michel Zadera et Maïewicz, suivant l'exemple du colonel Darewski, s'y distinguèrent particulièrement et y furent aussi blessés.

Le troisième bataillon polonais, formant ce jour-là l'avant-garde de la division Victor, battit et chassa les Autrichiens. Ce bataillon fut toute la journée constamment aux prises avec ces derniers, et fit par conséquent une perte considérable, ayant été contraint d'arracher le terrain de force à l'ennemi, et de l'occuper pas à pas, en le faisant reculer. Le capitaine Kozlowski et le lieutenant Zielinski trouvèrent la mort des

braves. Quatre cents hommes environ furent tués, blessés ou faits prisonniers de guerre.

De leur côté les généraux autrichiens Minkwitz, Liptay, Kaïm furent dangereusement blessés, et Dewins fut tué. Quant aux Français, ils comptèrent les généraux Delmas et Dalesme au nombre des blessés.

Le général en chef Schérer, d'après les rapports des généraux commandans les divisions, fit au Directoire français un éloge si avantageux de la bravoure de la 2e légion polonaise, que celui-ci envoya, par l'entremise du commandant-général des légions en Italie, Dombrowski, une lettre des plus flatteuses, adressée particulièrement à ces braves phalanges. Cette lettre était conçue dans les termes suivans:

Le Directoire exécutif, aux troupes polonaises qui ont combattu le 6 germinal en Italie, avec l'armée de la république française.

Paris, ce 9 floréal an VII (28 avril 1799).

« Braves Polonais! Vous n'avez pu arracher votre patrie à l'asservissement, mais vous avez juré de défendre la liberté partout où elle portera ses étendards! C'est avec un courage digne

d'elle que vous avez combattu le 6 germinal. Le Directoire exécutif, à qui le général en chef de l'armée d'Italie en a rendu compte, vous en témoigne sa satisfaction. En cimentant de votre sang l'édifice républicain, vous laisserez à vos compatriotes votre souvenir, votre exemple, et le noble désir de vous imiter.

« Le président du pouvoir exécutif,

« BARRAS.

« Par le Directoire exécutif,

« LAGARDE. »

Ce premier avantage remporté par le général Schérer ne put le détourner de son plan de retraite, quoique le général Moreau lui eût judicieusement conseillé de conserver sa position devant Vérone.

Afin de masquer ce mouvement rétrograde, le général en chef donna au général Serrurier l'ordre d'exécuter une fausse attaque sur Vérone; l'action fut brillante, mais les Français perdirent près de cinq mille hommes. Le général Schérer établit son quartier à Isola-Della-Scala, et les forces gallo-polonaises se trouvaient

concentrées entre l'Adige et le Tartaro. Dans cette position un nouveau combat ne tarda pas à avoir lieu.

En effet, le 16 germinal (5 avril), l'armée tenta une nouvelle attaque sur tous les points, mais elle fut cette fois-ci battue et poursuivie de tous côtés ; et quoique la perte fût égale dans les deux partis, elle était cependant plus considérable du côté des Français, surtout en l'artillerie. Dans l'armée autrichienne le feld-maréchal-lieutenant Mercantin, deux généraux-majors et sept officiers de l'état-major, avaient été blessés grièvement, tandis que l'armée française comptait au nombre des blessés les généraux Beaumont, Dalesme, Pigeon et le brave général Delmas lui-même, qui avait été frappé de nouveau par une balle. Le général Montrichard ne tarissait point en éloges sur la conduite du 1er bataillon polonais commandé par le général Rymkiewicz, qui, deux fois blessé dans cette journée, succomba quelques jours après. Cette perte causa dans les légions le plus vif regret, la mémoire de ce vaillant guerrier restera à jamais ineffaçable dans le souvenir des Polonais. Illustre à plus d'un titre, ce général réunissait aux talens d'un guerrier toutes les vertus d'un citoyen. Les dernières paroles qu'il prononça avant d'expirer étaient encore pour

la Pologne, et il s'écriait : « Pourquoi la destinée ne m'a-t-elle pas permis de mourir sur le sol de ma patrie?.... »

Près de trois cents hommes de la légion restèrent sur la place. Les lieutenans Zefferyn et Lysakowski, Cyprien Godebski, frère de celui qui trouva la mort [illegible] rminal (26 mars), furent grièvement bl[illegible] et ce dernier obtint sur le champ de b[illegible] grade de lieutenant.

Le général Moreau, [illegible] n oculaire de la bravoure du bataillon p[illegible], nomma aussi dans le cours de l'action le [illegible] ral Rymkiewicz, général de brigade, mais [illegible] mort ne lui permit pas de jouir long-temps de cet honneur. Le chef de bataillon Louis Dembowski fut également nommé chef de la légion ; le capitaine Krolikiewicz, chef de bataillon, et les lieutenans Zefferyn, Reinhold et Modzelewski, obtinrent le grade de capitaine.

Dans le 2e bataillon polonais, le lieutenant Wiaskowski fut tué ; le capitaine Kirkor et le lieutenant Berensdorf blessés.

Dans le 3e le capitaine Daszkiewicz et le lieutenant Paciorkowski expirèrent sur le champ de bataille.

La 2e légion polonaise entière perdit dans cette malheureuse journée jusqu'à mille hommes en tués, blessés ou prisonniers de guerre.

Cette bataille livrée sous les murs de Vérone fut appelée la bataille de Magnano, parce que le quartier-général français avait été établi la veille dans ce village.

Découragée par ce premier échec, l'armée française se retira, et, ayant pris la ligne du Mincio, Mantoue fut mise dans un état de défense respectable.

Après la bataille, le 1er bataillon polonais eut ordre de couvrir la retraite de sa division.

Alors l'adjudant-général Kosinski se retira avec les restes des 2e et 3e bataillons sur Nogara, où il arriva le 17 et protégea un grand train d'artillerie qui fut dirigé sur Mantoue. Arrivé à Castellaro, il reçut ordre du général Delmas de couvrir le pont de la Molinella et de favoriser la retraite de la division. Le 18, le 2e bataillon se porta à Due-Castelli, et Kosinski avec le 3e bataillon à Roverbella. Quand toute l'armée eut pris position derrière la Molinella, il reçut, le 19, l'ordre d'occuper Rotta-Vecchia avec ce bataillon et une partie de troupes françaises depuis Marengo, non loin du Mincio, jusqu'à Castellaro.

Le 22 (11 avril), dans la nuit, toute l'armée se retira, et la légion polonaise reçut l'ordre fatal de rester à Mantoue, pour y faire partie de la garnison, dont le commandement en chef était confié au général Foissac-Latour. Peu de

temps après les Autrichiens investirent cette forteresse et interceptèrent toute communication avec l'armée [1].

Renfermé dans Mantoue, le général Wielhorski eut le commandement de tous les ouvrages qui se trouvaient hors de la porte Cérèse, c'est-à-dire de l'île du [illegible]gliaretto et du camp retranché, qui étaien[illegible]ndus en plus grande partie par l'infanteri[illegible]ise. L'artillerie, dont la 1re et 2e compag[illegible]saient partie, était sous les ordres du [illegible]e bataillon Vincent Axamitowski. La 3e c[illegible]gnie fut employée à la défense de l'ouvr[illegible] corne de Pradella, et le chef de bataillon Iakubowski commandait l'artillerie du fort de Saint-Georges où était la 4e compagnie. Cet officier supérieur eut occasion, pendant la durée du blocus, de signaler à diverses reprises son courage et ses connaissances militaires.

Mais avant de poursuivre dans ces détails le blocus de Mantoue, reportons un instant nos

[1] Tous les blessés après la bataille de Magnano furent transportés à l'hôpital français de Mantoue. D'après l'ordre qu'on observe ordinairement dans les hopitaux, le tour de chambre pour le pansement des blessés arrivait près d'un grenadier français qui était le premier de la file; mais celui-ci s'écria : « Allez « visiter avant ce Polonais-là vis-à-vis, car il a été dans la bat- « terie ennemie avant moi. »

regards en arrière, et jetons un coup d'œil sur les événemens qui à cette époque agitaient la Toscane, et sur les causes qui les déterminèrent.

L'Autriche venait alors de se souiller par un attentat inouï : trois ministres français à Rastadt, Jean Debry, Bonnier et Roberjot, avaient été indignement assassinés le 9 floréal (28 avril).

Irrité d'une telle perfidie, et effrayé par la déclaration d'une nouvelle guerre dont les chances étaient si défavorables, le Directoire voulut éloigner et expulser de l'Italie tout ce qui tenait directement ou indirectement aux intérêts de la cour de Vienne. Le grand-duc de Toscane Ferdinand III était frère de l'empereur d'Autriche.

Mais, pour subir un changement favorable, la Toscane ne se présentait pas dans ce moment sous un point de vue rassurant pour la cause française. En effet, l'armée d'Italie aux ordres de Schérer ne pouvait alors être secourue par la division stationnée sur les frontières du grand-duché de Toscane, et commandée par le général Gauthier auquel les instructions du Directoire prescrivaient d'envahir la Toscane, ni par l'armée de Naples sous les ordres de Macdonald.

Néanmoins, par une suite de combinaisons mal conçues, et pour obéir aux notes reçues de Pa-

ris, les forces des armées françaises furent éparpillées au moment même où elles avaient besoin de concentration.

La Toscane, placée entre tant de nouvelles républiques et entourée de tant de troupes républicaines, avait résisté jusqu'alors aux changemens qui s'opé[illegible]our d'elle, uniquement par la sage [illegible] de son vertueux grand-duc Ferdina[illegible], quoique déjà dès le mois de mar[illegible] eût vu planter un jour à Florence, [illegible]ace dite du Grand-Duc un petit arbre d[illegible]erté avec cette inscription significative : [illegible]*tra dans peu ;* quoique le lendemain on eût lu sur la porte du palais ducal (Palazzo Vecchio) ces mots en gros caractères : *palais national, ci-devant ducal;* et dans un autre lieu : *le peuple seul est souverain;* quoiqu'enfin Florence eût été inondée de feuilles, de pamphlets patriotiques et d'écrits en faveur de la liberté républicaine, cependant la tranquillité s'était maintenue jusqu'à ce moment. Mais le temps était venu où Ferdinand III allait être obligé d'obéir à la nécessité.

Le 5 germinal an VII (25 mars 1799), les Français se présentèrent à la porte San-Gallo; commandés par le général Gauthier, ils s'avancèrent dans la ville sans trouver aucune résistance, et, dans un moment, les deux citadelles et tous

les établissemens publics furent occupés. Deux camps français furent formés sur les places de Santa-Croce et de Santa-Maria-Novella, et des piquets prirent possession des maisons des ministres d'Autriche, de Portugal, de Naples, d'Angleterre et de Russie.

Toutes ces dispositions se firent au milieu d'un peuple immense, et dans le plus grand calme.

Le 7 au matin (27 mars), le grand-duc sortit de la ville avec sa femme et ses enfans, escorté d'un détachement de troupes françaises, quittant son sceptre et son palais, et prit le chemin de Vienne.

Le même jour, on dressa des arbres de la liberté sur les places publiques, et le nouveau gouvernement fit relâcher le citoyen Micheli, qui avait été mis en prison à la suite d'un jugement intenté contre lui, comme chef du parti révolutionnaire en Toscane.

Pendant que Gauthier occupait Florence, le général Miollis, avec quatre mille hommes, prenait, le 4 germinal (24 mars), possession de la ville et du port de Livourne, où, le 6 germinal, l'arbre de la liberté fut également planté sur la Grande Place d'Armes.

Le citoyen Charles Reinhard, qui faisait les fonctions de commissaire du Directoire français, demeura chargé de l'organisation civile du grand

duché de Toscane. Le régime français fut mis en vigueur : chaque ville eut sa municipalité, et le savant Fontana fut nommé président de ce conseil, où siégeaient les citoyens Ombrosi, Bellucci, Ferroni, Sarchiani, Poloni, Gianni, Maritti, Dini et Nenci. Enfin, le 20 germinal (9 avril 1799), on célébra avec la plus grande pompe une fête sur la place nationale, ci-devant place del Palazzo-Vecchio, pour la plantation solennelle d'un grand arbre de la liberté [1].

Tandis que ces événemens se passaient dans la Haute-Italie, et avant même que les hostilités eussent commencé entre les armées autrichiennes et françaises, le général Wielhorski avait écrit au général Dombrowski que la guerre avec l'Empereur était décidée, et que le général Schérer avait pris le commandement de l'armée d'Italie.

Le général Dombrowski, occupé toujours de son but principal, et revenant à l'ancien projet qu'il avait conçu d'agir avec ses troupes contre une aile de l'armée autrichienne, proposa de nouveau au général en chef ses idées sur la guerre naissante. Il lui développait par quels

[1] Parmi plusieurs autres citoyens de la Toscane qui ont pris une part active à ces événemens, on remarquait Beccheroni et Micheli à Florence; Pierre Corazzi à Livourne, etc.

moyens l'armée autrichienne, étant repoussée sur l'aile droite, le corps polonais pouvait pénétrer en Pologne par la Hongrie.

Il envoya à cet effet son aide-de-camp, le major Zawadzki, auprès du général Schérer, pour solliciter l'ordre pour la légion et pour le régiment de cavalerie de rejoindre l'armée d'Italie. Le citoyen Joseph Wybicki l'accompagna pour appuyer cette démarche de ses conseils. Ils partirent de Sezza le 9 ventose (27 février), et le général Dombrowski, persuadé de la réussite de cette mission, se disposa à marcher avec le régiment de cavalerie polonaise, fort de quatre cents hommes, armés de piques, de pistolets et de sabres, et commandés par le général Karwowski, qui s'était déjà distingué, en 1794, dans la guerre de l'indépendance nationale.

Outre cela, le général Dombrowski forma un bataillon de trois compagnies de grenadiers de la légion, de cent-cinquante hommes chacune, et en confia le commandement au major Kasimir Malachowski. Il en forma également une autre, composée de trois compagnies de chasseurs, en donna le commandement au major Iasinski, et tâcha en même temps de concentrer autant que possible les détachemens éloignés du corps principal.

A ce dessein, Tomaszewski, après la prise de Civita-Vecchia, reçut, à son passage par Rome,

l'ordre de se porter avec son détachement, fort de quatre cents hommes, à Isola et à Sora, dans les Apennins, sur le Garigliano, où les Scarpetti, chassés par les troupes françaises, s'étaient retirés, et coupaient toute communication avec Aquino. Le capitaine Ilinski fut envoyé à Ponte-Corvo pour le sou

Le colonel Ch mmandant le dépôt d'Ancône et it ordre également de se tenir prêt à Dombowski, ayant fait confectionner niformes, se rendit à Foligno, avec les éq pour y attendre de nouveaux ordres.

Le major Zawadzki, de retour le 2 floréal (21 avril), apporta au général Dombrowski l'ordre de rejoindre, avec le corps sous ses ordres, l'armée d'Italie, daté du 7 germinal (27 mars). Il lui apprit en même temps l'issue malheureuse de la bataille de Vérone, et la mort du brave général Rymkiewicz.

Quant au citoyen Wybicki, voyant que ses services étaient inutiles pour le moment, il se retira à Paris pour y cultiver les lettres, et ne reparut sur la scène politique qu'en 1806, lors de la première entrée des armées françaises en Pologne.

Au milieu de ces mouvemens partiels, le général Schérer, que nous avons laissé sur le Mincio, se trouvant débordé, depuis le 8 avril 1799,

par l'armée autrichienne, resta convaincu que cette ligne du Mincio n'était plus tenable, et se détermina à la quitter. Cette résolution, prise sans combat préalable, porta un grand découragement dans les rangs de l'armée française; et ce mouvement rétrograde allait encore avoir pour résultat l'isolement de l'armée de Naples, aux ordres de Macdonald, et la perte des moyens de communication avec Gênes, les états de Parme et la haute Toscane. Mantoue se trouva ainsi resserrée par les Autrichiens. Cependant, malgré les progrès de l'armée autrichienne, le général Kray semblait attendre l'arrivée de l'armée russe pour pousser les Français avec plus de vigueur. En effet, le feld-maréchal Souvaroff entra à Vérone le 14 avril, et arriva le lendemain au quartier-général autrichien à Campagnola, où il prit le commandement suprême des troupes réunies sous la dénomination d'armée austro-russe. Le général Mélas rejoignit aussi l'armée autrichienne et en reprit le commandement, sous les ordres de Souvaroff.

Les forces des deux armées combattantes étaient alors si disproportionnées, que l'issue des chances ne pouvait pas être douteuse. D'après les historiens français, l'armée russe, composée de troupes d'élite, était de quarante mille hommes, et ce nombre, joint à celui des soixante

mille formant l'effectif de l'armée que les Autrichiens avaient déjà en Italie, présentait un total de cent mille combattans. Quant aux troupes françaises, qui se trouvaient affaiblies par les revers essuyés depuis l'ouverture de la campagne, elles n'avaient guère plus de vingt-huit à trente mille hommes, [illegible] compris les troupes cisalpines.

Et, d'après les donn[illegible]s auteurs russes, le corps russe, command[illegible]r le général d'infanterie Rosenberg, était [illegible] de dix-huit mille hommes environ. L'arr[illegible]utrichienne, depuis son entrée en campagne [illegible]ait reçu des renforts de ses derrières, ainsi que du Tyrol, ce qui l'avait portée jusqu'à quarante-quatre mille hommes, malgré les pertes qu'elle avait déjà essuyées. Ainsi, la force de l'armée combinée, à cette époque, peut être évaluée à soixante-deux mille combattans. Un autre corps russe de dix mille hommes, et quatre mille autrichiens, devaient incessamment venir renforcer cette armée. L'armée française se trouvait réduite à trente mille hommes [1].

Dans cette position, le général Schérer, retiré

[1] Voyez *Victoires et Conquêtes des Français*, t. x, p. 172, et *Relation historique et critique de la campagne de 1799 des Austro-Russes en Italie*, par B*** (Boutourlin), officier des chevaliers-gardes, Pétersbourg, en 1812, p. 29.

derrière l'Adda, ne put tenir tête à l'orage. Il donna sa démission et remit, le 26 avril, le commandement provisoire de l'armée à Moreau. Ce dernier prit les dispositions qu'il jugea les plus convenables pour assurer sa retraite. Il essaya, par tous les moyens praticables, de se rapprocher des Apennins et de la côte de Gênes, afin de faciliter la jonction de Macdonald avec l'armée d'Italie. La tête du pont de Cassano fut complétement fortifiée et garnie d'artillerie. Toutefois les Français ne pouvaient tenir longtemps, et pendant qu'à la gauche de la ligne française les austro-russes emportaient le village de Pozzo, le général Mélas avait attaqué Cassano. Après avoir combattu avec toute l'énergie du désespoir, les Français furent forcés dans leurs retranchemens. Moreau se retira jusque derrière la rivière de Ticino ou Tésin, au-delà de Milan, emmenant avec lui les membres du Directoire cisalpin; et, le 29 avril, Souvaroff prit possession de Milan, au nom de l'empereur d'Allemagne. Cependant, comme la garnison française de quinze cents hommes, sous les ordres du général Béchant, tenait encore la citadelle de Milan, elle fut sur-le-champ bloquée par un corps de quatre mille hommes, commandés par le général Latermann.

Laissant alors au général Mélas le soin de la

réorganisation administrative de la Lombardie, Souvaroff poursuivit sa marche victorieuse et se porta avec son armée sur Novare et Pavie. Il détacha, au nord et sur la droite, des colonnes pour occuper successivement les vallées au-dessus des lacs, pénétrer dans les gorges et dans les passages vers la Suisse, et se joindre à la gauche de l'armée de l'archiduc Charles, au-delà du Saint-Gothard. Vers le sud et par sa gauche, il envoya une division pour observer l'arrivée de l'armée de Macdonald.

Après le passage de l'Adda et l'évacuation de Milan, la retraite de l'armée française s'était faite en bon ordre sur Lodi, Plaisance, Voghera, Vigevano et Novare, où Moreau avait établi son quartier-général, le 2 mai. Les forces principales des Français se trouvant dans la direction de Gênes, Moreau se rendit à Turin pour y apaiser les troubles, et pour y mettre en état de défense la citadelle, dont il confia le commandement au général Fiorella. Le 7 mai, il quitta Turin, et porta son quartier-général à Alexandrie. Quoique ses forces fussent, dans une disproportion effrayante, inférieures à celles des Austro-Russes, le général Moreau prit néanmoins position sous les murs de Tortone avec le gros de ses troupes, dans la résolution de s'y maintenir le plus longtemps possible, en étendant sa droite vers les

Apennins, afin de favoriser la jonction de l'armée de Naples.

Souvaroff, en attendant, résolut d'agir contre Moreau avec toute la vigueur possible. Les plaines de Marengo, dans les journées des 15 et 16 mai, furent témoins de la valeur des deux armées combattantes; Moreau, n'ayant pas des forces assez nombreuses pour résister, abandonna ses lignes, fit sa retraite le 19 mai, et se porta, par Asti et Cherasco, sur Coni, où il arriva le 22. Néanmoins, il avait atteint son but le plus important, celui d'avoir donné au général Macdonald le temps nécessaire pour se rapprocher de l'armée d'Italie, achever sa retraite par la Toscane, et tenter sa jonction par le pays de Gênes.

Le 21 mai, Souvaroff occupa Alexandrie. Le 27, il entra à Turin. De son côté, le général Moreau, ayant détaché de son armée la division Victor, l'avait envoyée au-devant de l'armée de Macdonald. Le 7 juin, Souvaroff se présenta sous Coni; mais Moreau, encore plus affaibli par le détachement dont il venait de disposer, n'avait pas cru la défense possible, et s'était déjà retiré sur le col de Tende, en laissant une garnison dans le fort de Coni.

Pressé, comme nous l'avons vu, de se réunir à l'armée de Moreau, le général Macdonald donna ses ordres à toutes les divisions de l'armée de

Naples pour effectuer cette importante jonction. Déjà, dès le 5 floréal (24 avril), le général Dombrowski, dès que le corps polonais eut été relevé par les troupes françaises, reçut la mission de se diriger sur Florence. Le capitaine Amira, qui s'était distingué comme officier du génie pendant la guerre de l'indépendance polonaise en 1794, fit à cette époque les fonctions de chef de l'état-major du corps.

Tout le corps polonais se rassembla en conséquence à Terracina. Ilinski et Tomaszewski reçurent l'ordre de rejoindre le plus tôt possible la légion à Rome; Chamand et le dépôt de se rendre à Civita-Castellana, où la route de Sienne quitte celle de Foligno.

L'entrée de la légion polonaise à Rome eut encore lieu cette fois-ci le 14 floréal an VII (3 mai 1799), anniversaire à jamais glorieux pour les Polonais, par la constitution de l'an 1791! Ilinski et Tomaszewski y arrivèrent en même temps.

A cette époque, la nouvelle de la défaite du général Schérer s'était déjà répandue partout. On savait même que l'armée de Naples commençait à se retirer; ce qui occasiona les nouveaux troubles dans les environs de Foligno, de Spolette et de Pérouse. Le général Belaire, commandant la division de Rome, n'avait point

de troupes, et le consulat point de moyens pour les apaiser. Ils invitèrent en conséquence le général Dombrowski à prendre sa route de ce côté-là, dans l'espérance que dans sa marche il parviendrait à y rétablir la tranquillité, au moins jusqu'à l'arrivée des troupes françaises. Mais ce qui détermina encore le général polonais à choisir cette route, c'est que Chamand avait envoyé un officier pour l'assurer qu'il serait impossible de pouvoir transporter tous les effets et équipages à Civita-Castellana, pour l'époque désignée. Le soldat se trouvait sans souliers, sans chemises et sans habits, et il perdait le tout s'il ne passait pas par Foligno. Le corps polonais partit en conséquence de Rome le 16 floréal (5 mai), et arriva le 21 (10) à Pérouse où l'attendaient les uniformes et les autres effets. Toutes les villes et endroits par où il passa étaient dans la plus parfaite tranquillité, et pour cette fois-ci il n'eut pas besoin de soumettre des rebelles.

Le jour même de l'entrée dans Pérouse, on fit la distribution des habits et autres effets, et le dépôt fut partagé entre les compagnies. Le capitaine Dembowski avait si bien su tirer parti de tout dans la confection de l'habillement, que le régiment de cavalerie reçut en outre des chabraques sur lesquelles on n'avait pas compté à Milan.

Sur ces entrefaites, une insurrection générale avait éclaté en Toscane, et tous ceux qui étaient en état de porter les armes, les militaires ci-devant au service du grand-duc Ferdinand III, tous commandés par des officiers autrichiens, se rassemblèrent à Arezzo et à Cortone, et menaçaient [illegible]nce, où le général Gauthier se trouvait [illegible]roupes. Il avait en effet été obligé d'en[illegible] le peu qui lui restait vers Lucques et [illegible]a, tant pour y réprimer l'insurrection [illegible]pour arrêter les Autrichiens qui, ayant f[illegible]s troupes françaises dans les Apennins, p[illegible]aient déjà en avant vers la Spezia. Ce fut alors que la légion polonaise apprit que l'armée d'Italie avait été mise en déroute, et qu'elle avait pris position dans les Apennins; que Mantoue était bloquée, et que notre 2e légion avec l'artillerie se trouvait renfermée dans la place.

Ainsi donc l'idée que le général Dombrowski avait eue d'agir contre une aile de l'armée autrichienne, pour trouver ensuite les moyens de pénétrer en Pologne, s'évanouissait pour la troisième fois!

En attendant, le général Dombrowski recevait en route lettre sur lettre du général Gauthier, de Florence, et du général Belaire, de Rome, qui le pressaient, l'un de comprimer l'insurrec-

tion autant qu'il lui serait possible; l'autre d'arriver pour le 27 (16 mai) à Florence, et de prendre les villes de Cortone et d'Arezzo.

Le 23 floréal (12 mai) l'avant-garde polonaise se mit en mouvement de Pérouse, et le corps le 24. Avant même d'arriver à Magione sur le lac de Pérouse (autrefois Trasimeno, mémorable par la bataille gagnée par Annibal), la légion polonaise était déjà de tous côtés attaquée dans les défilés par les insurgés : elle les repoussa en continuant sa route jusqu'à Cortone. L'avant-garde, commandée par le chef de bataillon Seydlitz, composée du 3e bataillon et d'un escadron de cavalerie aux ordres du major Kaminski, rencontrait des abatis défendus par des paysans armés, et tous les obstacles qu'un pays coupé peut offrir; mais dès que la légion arrivait, ces obstacles étaient levés et l'ennemi chassé. Il se retira alors dans les jardins, derrière les murs et dans les maisons voisines de Cortone, et s'y défendit en désespéré.

La ville de Cortone, entourée de bonnes murailles, est située sur une hauteur qui domine tout le pays. Le général Dombrowski fit les préparatifs nécessaires pour l'attaquer. L'ennemi fut chassé des maisons et du faubourg, et on lui tua beaucoup de monde. Les sapeurs forcèrent les portes à coups de haches, malgré le

feu désespéré des maisons et des fenêtres. Mais les rebelles avaient élevé derrière ces postes des murs garnis d'embrasures, et il fut impossible de pénétrer plus avant dans la ville. Il ne resta donc d'autre parti à prendre, que d'attendre la nuit dans la position où l'on se trouvait, et d'en p[illegible]ors une où le corps ne pourrait être in[illegible] ni par les sorties de la place ni par les i[illegible] d'Arezzo.

Ces derniers étai[illegible]pleine marche contre Florence; mais lors[illegible]surent l'arrivée d'un corps ennemi, ils se [illegible]ent dans leur bourg.

La légion polonaise [illegible]it dans ce combat le lieutenant Wasilkowski, et une vingtaine d'hommes, et parmi les blessés on compta les majors Kaminski, Karski, les capitaines Dembowski, Zoltowski, Pokrzywnicki, Winert, Rutier; les lieutenans Dziurbas, Notkiewicz et Wonsowicz, et une trentaine d'hommes.

Le major Kaminski surtout y donna des preuves d'une intrépidité et d'une persévérance admirables. Arrivé jusqu'au bas de la porte barricadée, un boulet le frappe à la jambe; quoique boiteux et perdant son sang, il avançait toujours, lorsqu'un autre boulet fracassa sa seconde jambe; tombant encore, il se traîne en avant et donne jusqu'à son dernier soupir un exemple héroïque au détachement qui le suivait.

Le 25 (14 mai), le corps se mit en marche à la pointe du jour. Il fut occupé tout le courant de la journée à soutenir sans relâche les détachemens qui protégeaient ses flancs, et qui étaient sans cesse aux mains avec les rebelles.

Castiglione-Fiorentino, ville de montagne, entourée d'une bonne muraille, fut contrainte d'ouvrir ses portes, dès qu'on eut chassé les insurgés de tous les postes des environs, et dès que les préparatifs pour l'attaque de la place furent faits. Le corps polonais la traversa, et il apprit alors que les Arétins, avec quelques pièces de canon, avaient pris position en avant de leur ville, dans le dessein d'en disputer le passage.

Le général Dombrowski donna en conséquence au colonel Chamand ordre de se porter en avant sur la grande route, avec le 2e bataillon et un escadron de cavalerie pour les tenir en échec, tandis qu'il se porterait lui-même à gauche avec le corps pour prendre position près de Bastardo, se mettant par ce mouvement entre Florence et Arezzo. Les rebelles s'étant aperçus de ce dessein livrèrent plusieurs attaques dans la vue d'en empêcher l'exécution; mais tous leurs efforts furent inutiles, et cette position fut enlevée avant la chute du jour. Le colonel Chamand fut tué dans cette escarmouche, et la nouvelle de la mort de ce brave et digne officier,

généralement aimé, étant parvenue dans les rangs, mit tellement les soldats en fureur, que se précipitant sur ces hordes de rebelles, ils en massacrèrent quelques centaines, taillèrent en pièces un de leurs chefs, et leur arrachèrent un drapeau.

Le général Dombrowski nomma sur le champ de bataille le chef de bataillon Forestier chef de la légion; le major Joseph Chlopicki chef de bataillon, et le capitaine Ossowski major du 2e bataillon.

Le 26 (15 mai), la légion campa près de San-Giovanni, très peu inquiétée par les rebelles. Ils attaquèrent cependant l'arrière-garde, mais elle s'en débarrassa bientôt. Enfin les Polonais entrèrent à Florence le 28 (17) et y séjournèrent pendant le 29 (18 mai 1799).

Le général Dombrowski reçut le même jour l'ordre d'occuper les Apennins, et de prendre le commandement des troupes aux ordres du général Merlin, sous la dénomination de la division des *débouchés des Apennins*.

Les Austro-Russes menaçaient déjà de s'emparer de la Spezia et de couper par là toute communication avec l'armée d'Italie.

Pour ne pas perdre le temps, le général Dombrowski partagea la légion, et donna ordre au 2e bataillon, commandé par le chef Chlopicki,

de renforcer sur-le-champ la porte de San-Pellegrino, occupée par la 3e demi-brigade, formant la droite de la division, pour couvrir avec plus de force le débouché de Modène. Le corps même se porta par Lucques à Sarzana, en laissant dans la première une réserve composée des troupes françaises et de la cavalerie polonaise. L'ennemi avait déjà pénétré jusqu'à Borghetto sur la Vara, à Aulla sur la Magra, et à Sassalbo sur les sommets des Apennins. Le 3e bataillon, renforçant la porte de Fivizzano, se joignit alors à la 55e demi-brigade aux ordres du chef de brigade Ledru. Le 1er bataillon renforça le poste vis-à-vis de Borghetto, en se joignant à la 8e demi-brigade, commandée par le chef de brigade Brun.

Le général Dombrowski s'arrêta à Sarzana avec les grenadiers et les chasseurs, et une partie de la cavalerie sous les ordres du chef Forestier, pour observer l'ennemi à Aulla. Son but principal était de chasser l'ennemi, qui était en force à Pontremoli, et de le forcer par là de quitter les Apennins.

Le 4 prairial (23 mai), il donna ses ordres en conséquence [1]. Ils furent bien exécutés, à l'exception de la colonne du centre où se trouva le 3e bataillon qui, au lieu de tourner Pontremoli,

[1] *Voyez* Pièces Offic. et Justif., N° LII.

en laissant cette ville à sa gauche selon l'ordre donné, se joignit le 8 (27) à la réserve près de Scorsetolo, et n'occupa point Monte-Sungo. Si cette colonne n'avait pas manqué la route prescrite, pas un seul des ennemis n'aurait pu échapper de ce défilé.

La colonne de [illegible] le Ledru, dont le 1er bataillon faisait p[illegible]taqua l'ennemi le 6 (25) près de Borghett[illegible]e poussa en arrière. Ayant ensuite pris p[illegible] à Cento-Croci, elle l'attaqua encore là le[illegible]e contraignit, après un combat très opiniâ[illegible] prendre la fuite.

Brun se porta le 8 ([illegible]orgo-Taro, et il envoya d'abord des détachemens à Bardi, Varzi et Belforte, le long de Zeno et du Taro, pour observer l'ennemi à Fornovo. Le corps des troupes légères françaises, avec un bataillon génois aux ordres du chef Graziani, chassa l'ennemi posté entre la Vara et la Magra, et occupa Cissa le 8 (27 mai.)

Le général Dombrowski commandait la réserve en personne. Il attaqua l'ennemi à Aulla de tous les côtés, et le chassa de sa position; celui-ci s'arrête, et se renforce à Villafranca; mais voyant que le général fait des dispositions pour le tourner avec les chasseurs, et l'attaquer en même temps de front avec les grenadiers, il se retire à Filatiéra, où il est poursuivi par les troupes polonaises qui le forçent jusqu'à Pontremoli. Cepen-

dant, la colonne du centre s'étant trompée de chemin, comme on l'a vu, ne peut plus arriver comme elle le devait le 8 au matin à Monte-Sungo. Dombrowski entre ce jour même à Pontremoli, que l'ennemi avait quitté en toute diligence, et renvoie la colonne du centre à Monte-Sungo, où l'ennemi, voulant opposer quelque résistance, fut à l'instant attaqué et mis en déroute. La colonne pousse aux avant-postes jusqu'à San Terenzo, où l'ennemi se ralliait. Le détachement de cette colonne, destiné à déloger les Impériaux de Sassalbo, l'attaque aussitôt, le contraint à la retraite et le poursuit jusqu'à Culagna sur la Secchia, et occupe à sa gauche le poste d'Abati-di-Liveri.

La colonne de droite, dont le 2e bataillon polonais faisait partie, aux ordres du chef De Partes, se porte en avant le 6, et attaque l'ennemi à Sillano sur le Serchio le 7, le met en fuite et le poursuit jusqu'à Ospedaletto, où elle est jointe par la patrouille de la colonne du centre. La plus grande partie de la colonne fut dirigée par De Partes vers Frasinone, d'où l'ennemi menaçait toujours de lui tomber en flanc. Les Autrichiens, protégés par des montagnes, et défendant le terrain pas à pas, furent pourtant chargés si impétueusement, qu'ils furent contraints de se retirer jusqu'à Paullo et Sassuolo. Cette colonne fit sa jonction à

sa droite avec la division Montrichard, postée à Pieve-Pelago, qui, ayant fait un mouvement rétrograde jusqu'aux Apennins, après la retraite de l'armée d'Italie aux ordres du général Moreau, y avait pris position.

Les troupes gallo-polonaises devenaient donc par ce mouvement m[illegible]s des Apennins et de tous les débouchés [illegible]nent dans la plaine. Six bouches à feu [illegible] Aulla, une grande provision de cartouch[illegible] venaient fort à propos, puisqu'on comm[illegible] à en manquer, de grands magasins de [illegible]bandonnés par l'ennemi à Pontremoli, [illegible] prisonniers, furent les fruits de cette victoire. La légion perdit dans ces différens combats une soixantaine d'hommes, et compta autant de blessés.

Le général Dombrowski avait, le 8 prairial (27 mai), fini cette expédition, et occupé la position que le général Victor, détaché de l'armée d'Italie, aurait dû prendre dans le moment même où il ne faisait que d'arriver à la Spezia.

Sur ces entrefaites, l'armée de Naples, après avoir traversé rapidement le territoire de la nouvelle république parthénopéenne, arriva successivement à Rome dans les journées des 27 et 28 floréal (16 et 17 mai). Le général Macdonald, pressé de se rendre en Toscane, séjourna fort

peu de temps à Rome, et, pour rendre désormais sa marche plus rapide, il y abandonna la plus grande partie de ses gros équipages, et ne garda que l'artillerie et les munitions qui lui étaient indispensables.

L'armée française, partie de Viterbe le 20 (18 mai), passant par Sienne, arriva le 8 prairial (26 mai) à Florence. Les généraux Gauthier, Miollis et Vignolles, qui se trouvaient en Toscane, facilitèrent la marche du général Macdonald, au point que l'activité de ces officiers distingués sut garder tous les débouchés des Apennins, et conserver tous les passages.

A peine arrivé à Florence, Macdonald s'occupa des moyens d'améliorer sa position et de se mettre en communication avec le général Moreau. Tous les détachemens disséminés en Toscane et dans la république romaine furent réunis, et, forts ensemble de neuf à dix mille hommes, furent placés sous les ordres du général Montrichard: ils portèrent ainsi la force effective de l'armée de Macdonald à vingt-huit mille hommes environ. En outre, la jonction espérée de la division du général Victor, détachée par Moreau vers la Toscane, et la légion polonaise de Dombrowski, allaient mettre Macdonald en état de tenir la campagne.

Déjà le général Dombrowski avait reçu l'ordre,

dès que le général Victor aurait occupé Pontremoli, et le général Salm, qui faisait partie de l'armée de Naples, Sillano, de concentrer sa division à Fivizzano, et de renvoyer toutes les demi-brigades et détachemens français dans leurs différentes divisions, à l'exception de la 8e et d'un bataillon de la 62e. [illegible] et 15 prairial (2 et 3 juin), la légion p[illegible], jointe à ces dernières troupes, occupa le[illegible]uchés de Fosdinovo, Fivizzano et Sassalbo.

Le 16 (4 juin), le [illegible]aillon de la légion, commandé par le c[illegible] brigade Forestier, chasse l'ennemi près d[illegible]sano, et le 2e bataillon, commandé par Chlopicki, s'y porta pour le renforcer.

Le 19 prairial (7 juin), arriva un ordre, daté du 18 (6), par lequel la division devait faire sa jonction, le 25 (13), avec le gros de l'armée à Reggio, et cela en conséquence d'une résolution aussi hardie qu'aventureuse qu'avait formée le général Macdonald, et qu'il avait proposée au général Moreau [1].

Il ne s'agissait rien moins que de débloquer Mantoue et de couper la ligne d'opérations de Souvaroff en Italie. Voyant que ce généralissime

[1] Voyez *Victoires et Conquêtes des Français*, t. x, et l'*Histoire des Guerres de la Révolution*, t. xii.

avait partagé ses forces en deux grands corps, dont l'un, sous son commandement direct, était en Piémont, et l'autre, commandé par le général Kray, était dans le Mantouan, le Parmesan, le Plaisantain, le Modénois et le Bolonais, le général Macdonald pensa qu'en se jetant précipitamment dans l'intervalle de ces deux corps, on pourrait peut-être réussir à les battre successivement et délivrer ainsi l'Italie par une manœuvre hardie, digne des conceptions de Bonaparte. Le général Macdonald invita donc Moreau à s'avancer, avec l'armée d'Italie, par la rivière du Levant, sur Pontremoli, pour opérer la réunion des deux armées entre Parme et Plaisance.

Le général Moreau parut d'abord adopter ce plan, dont il saisit toute l'importance. Il fit mouvoir son armée, mais l'irrésolution de son caractère en disposa autrement.

Déjà, le 20 prairial (8 juin), Macdonald avait arrêté à peu près toutes les dispositions de ce plan concerté avec Moreau, et que celui-ci paraissait disposé à exécuter en ce qui le concernait. Le même jour, la division polonaise se porta à Sassalbo, et le 1er bataillon, aux ordres du chef Brun, chassa les avant-postes ennemis de Cervarezza et de Campo-Forte.

Le 24 (12 juin), l'ennemi voulut arrêter la marche de l'armée près de Grassano sur la Mo-

dolena, à la descente des montagnes. Il montrait son infanterie rangée en ligne, et sa cavalerie dans la plaine. Les Gallo-Polonais avaient très-peu de cavalerie, vu que par le chemin qu'ils tenaient sur Sassalbo il était presque impossible de faire passer des chevaux; en outre l'ennemi avait porté de tous les côtés des [illegible] armés pour en disputer les passages.

Le bataillon de c[illegible] polonais fut divisé en deux parties sur les [illegible]x flancs de l'avant-garde à gauche, laiss[illegible]Crostolo à sa droite. Les paysans furent a[illegible]spersés par les chasseurs, et l'ennemi, de so[illegible]té, envoya des détachemens à la rencontre des nôtres. Cependant la division continua toujours à se porter en avant, tandis que l'ennemi se replia de position en position; et, menacé par divers détachemens d'être pris en flanc, il se retira jusque dans la plaine de Reggio. On campa donc près de Vezzano, en poussant les avant-postes jusque sur les hauteurs en avant de Rivalta. Les Polonais firent, dans cette journée, quelques prisonniers de guerre à l'ennemi; ils tuèrent quelques hussards, et prirent des chevaux qui ne pouvaient franchir les haies et sauter les fossés, étant chaudement poursuivis par les chasseurs. Beaucoup de paysans armés furent massacrés sans pitié.

Le 25 (13 juin) au matin, la division était prête

à attaquer l'ennemi à Reggio, et se mit en mouvement, lorsqu'on apprit qu'il avait déjà quitté la place. Les avant-postes le poursuivirent, attaquèrent son arrière-garde à Castelnovo-di-sotto puis à Santa-Vittoria, et le mirent en fuite. La division passa par Reggio, et prit position sur la route de Parme, près de Quaresimo. Vers midi, l'armée de Naples, commandée par Macdonald, arriva de Modène et prit position sur les derrières de la division polonaise. Cette jonction eut lieu après un combat opiniâtre et sanglant, que le général Macdonald, ayant sous ses ordres les généraux Olivier et Forest, livra au général prince Hohenzollern, le 24 prairial (12 juin). Le général Forest fut tué, et Macdonald lui-même fut blessé assez grièvement.

Le 26 (14), l'armée gallo-polonaise se porta à Parme, et, le 27 (15), à Plaisance. La légion se rendit à Gaida par le chemin de Montecchio et de Monte-Chiaraguala au camp de Vicoforte, près de Parme, et appuya sa droite à la division Montrichard. Une batterie d'artillerie légère, deux escadrons de cavalerie polonaise, aux ordres du chef d'escadron Biernacki, et un escadron de cavalerie française se joignirent à cette division.

Le général Macdonald fut très-surpris, à son arrivée dans Plaisance, de ne point y trouver de nouvelles du général Moreau, qui, craignant de

compromettre Gênes, resta dans cette dernière ville, et se contenta d'envoyer sur Bobbio et la vallée de la Trebbia un détachement sous les ordres du général Lapoype.

En attendant, les austro-russes, informés des mouvemens du général Macdonald, réunirent leurs troupes à mar[illegible]ées, et, quelque pénible que fût devenu[illegible]tion de Macdonald, privé de la coopérat[illegible]Moreau, il n'en prit pas moins la résolut[illegible]ombattre, en épargnant à Souvaroff l[illegible] le prévenir [1].

Le 27 (15), la divis[illegible]naise passa le Taro; le 28 (16), elle campa[illegible]e Ponte-Nura, ayant sa droite sur le chemin auquel le général Rusca

[1] L'armée de Naples, dans ses différentes situations dans le midi et dans le nord de l'Italie, comptait, à l'époque du 7 prairial an VII (26 mai 1799), 41,383 hommes de toutes armes. Dans ce nombre, le général Dombrowski composant la 5e division, avait sous ses ordres :

Le général de brigade Calvin.	8e demi-brigade d'infanterie légère...	555 h.
	1re légion polonaise....................	2,800
	La cavalerie polonaise.................	200
	En tout........................	3,555 h.

Quant aux forces des parties belligérantes sur la Trebbia, les Gallo-Polonais avaient 36,686 hommes, en y comprenant déjà les pertes essuyées dans l'affaire de Modène, tandis que l'armée austro-russe avait, le jour de la bataille, 36,786, non compris les corps détachés.

appuyait sa gauche, et le général Victor sa droite. Le 29 (17), elle traversa Plaisance et elle entoura la citadelle de cette place, occupée par l'ennemi, de manière qu'avec ses pièces il ne pouvait faire aucun mal à la colonne. Les Polonais laissèrent ainsi le Pô tout proche sur leur droite.

La division Victor formait l'avant-garde. Elle était suivie par la division Rusca, et celle-ci par la division polonaise. Ayant passé la Trebbia près de San-Antonio, on continua tranquillement la même marche jusqu'à la Tidone. Au moment que l'avant-garde de la division Victor, sous les ordres du général Charpentier, eut traversé cette rivière, l'on commença à se tirailler, et les avant-postes polonais chassèrent ceux de l'ennemi. La division Victor passa la Tidone; la cavalerie du général Rusca opéra le même mouvement avec une partie de l'infanterie et de l'artillerie, qui devança la division Victor à la droite. Le reste d'infanterie et d'artillerie de la division Rusca se forma en ligne. La division polonaise prit position en colonne à l'aile gauche de la division Rusca. Le bataillon de chasseurs fut envoyé en avant, et traversa la Tidone pour couvrir le front; mais le général Dombrowski, s'apercevant que l'ennemi commençait à filer à droite, donna ordre au chef Brun de se porter, avec une partie de la cavalerie française et le 1er bataillon polo-

nais, à gauche, vers Cantone et Arcello, ce qui empêcha l'ennemi de passer la rivière et de tomber sur son flanc gauche. La division se déploya en échelons par bataillons, en refusant sa gauche; l'artillerie était obligée de rester dans l'inaction sur la grande route; le terrain, trop coupé, l'empêchait de manœuvr[illegible]

Dans cette positio[illegible] ınt-garde polonaise repoussa les avant-p[illegible] e Souvaroff jusqu'à Castel-San-Giovanni, o[illegible] son corps d'armée; mais venant à être at[illegible] alors par des forces supérieures, cette avan[illegible] de fut obligée de se replier. Tout ce qui av[illegible] sé la Tidone en vint bientôt aux mains, et fut également forcé de repasser la rivière. Pour donner le temps aux troupes de la division Rusca, sur laquelle l'ennemi tomba en masse, de passer la Trebbia, le général Charpentier fit un mouvement à gauche avec sa division, couvrit ainsi sa retraite et empêcha l'ennemi de passer la rivière, au dos même de la division Rusca. La division polonaise suivit le mouvement à gauche du général Charpentier, en observant l'ennemi, qui cherchait tous les moyens de tomber sur les flancs; mais quelques feux de bataillon et quelques mouvemens le firent renoncer à son projet. La nuit étant survenue, l'armée reçut ordre de venir prendre position derrière la Trebbia, en occupant sa rive droite.

En conséquence, les divisions se retirèrent consécutivement; la division polonaise formait l'arrière-garde. Les Austro-Russes poursuivirent très faiblement, vu la grande obscurité de la nuit. Dans cette affaire périrent beaucoup de Polonais, et le major Iasinski, qui les commandait, fut fait prisonnier de guerre. Après avoir passé la Trebbia dans la nuit, l'armée prit position près de Gossolengo, sur l'aile gauche. Mais Brun, avec son détachement de troupes françaises et le 1er bataillon polonais sous le commandement de Konopka, revint par Campremoldo-di-Sopra à la division, et couvrit l'aile gauche de l'armée.

Le 30 (18 juin) à la pointe du jour, elle se trouva dans cette position. Le 2e bataillon polonais et la cavalerie française aux ordres du chef Chlopicki, passa la Trebbia et occupa Casaliggio. Il est bien d'observer ici que la Tidone, la Trebbia et presque toutes les rivières qui des Apennins se jettent dans le Pô, sont d'une largeur assez considérable, mais guéables, en été, en plusieurs endroits, tant pour l'infanterie que pour l'artillerie, avec la différence pourtant que l'artillerie ne peut manœuvrer qu'avec difficulté hors des grandes routes, et la cavalerie hors du lit même de ces rivières, à cause des bois, des fossés, des canaux et vignobles qui bordent les deux rives. Le général Victor prit

le même jour le commandement de l'aile gauche de l'armée, composée des divisions Victor, commandée par le général Charpentier, celle de Rusca et de Dombrowski.

Vers le midi, le général Dombrowski reçut ordre de passer la Trebbia avec sa division et d'occuper Casaliggio, [illegible] et Gazzola. Il destina la 8e demi-brigad[illegible]er bataillon polonais et une partie de la ca[illegible] polonaise à occuper Gazzola; les grenadier[illegible]s chasseurs et le 3e bataillon, avec le rest[illegible] cavalerie aux ordres du chef de brigade [illegible]er, avec lesquels le général Dombrowski se [illegible]uvait en personne, devait occuper Tuna. Le 2e bataillon commandé par Chlopicki, avec la cavalerie française, avait déjà pris position à Casaliggio. La division se forma en trois colonnes et traversa la Trebbia à la vue de l'ennemi, à l'endroit où elle se trouva le plus guéable. Les avant-postes ennemis furent aussitôt mis en fuite; mais à peine les Polonais arrivaient-ils à la position de Tuna et Gazzolo, que toute l'armée austro-russe tomba sur eux et attaqua avec toutes ses forces les positions qu'ils avaient occupées. Brun, avec sa demi-brigade et le 1er bataillon polonais commandé par Konopka le cadet, tâchait d'atteindre Tuna; mais le trouvant déjà occupé, il fut obligé de se retirer vers les montagnes. Le général Dom-

browski voulant le suivre se forma sur-le-champ en angle composé d'un front et d'un flanc pour se maintenir dans sa position; mais après avoir eu une pièce démontée et l'officier commandant blessé à mort, sans cesse attaqué avec impétuosité par l'ennemi, il commença à se retirer vers Casaliggio. Le détachement qui avait occupé ce poste, ayant aussi été attaqué avec des forces supérieures, s'était retiré lentement derrière la Trebbia et y avait pris position. Se voyant donc devancé encore là par l'ennemi, on se jeta vers la Trebbia; les grenadiers et le 3e bataillon s'y défendirent avec la plus grande opiniâtreté; mais entourés par l'ennemi, une grande partie fut faite prisonnière de guerre, et le reste se retira vers le 2e bataillon, dont le chef Chlopicki avait déployé ce jour-là un talent militaire peu commun. Le chef de la division Forestier, les chefs de bataillon Zawadzki et Malachowski ainsi que plusieurs autres officiers, après des efforts inouïs, furent du nombre des prisonniers faits par l'ennemi. Le général Dombrowski luimême s'était trouvé entre les mains de la cavalerie ennemie, et, quoique blessé, il s'était frayé un chemin à coups de sabre. Les officiers de cavalerie Biernacki et Potrykowski, ainsi que son aide de camp Stuart, se battirent en lions contre les dragons autrichiens et les Cosaques

pour ne pas laisser prendre leur général. Enfin Dombrowski coupa la lance d'un Cosaque qui allait le percer, en lui criant en moskovite *rendez-vous!* et il eut le temps de pousser son cheval vers le fleuve, et de le traverser à la nage. Les officiers de son état-major le suivirent, et le capitaine Stuart fut ble[illegible]e général, ayant rejoint le 2e bataillon, pr[illegible]sition à l'aile gauche de l'armée, qui penda[illegible]faire était tranquillement demeurée dans le[illegible]. Brun, étant obligé de s'ouvrir avec le 1e[illegible]illon un passage au travers de l'ennemi, n[illegible]va au corps que le lendemain à midi.

Le lendemain, toute l'armée ennemie se présenta en face de l'armée française, de l'autre côté de la Trebbia, l'aile droite de l'une dépassant de beaucoup la gauche de l'autre. Le général Victor arriva au moment où l'ennemi paraissait vouloir passer la rivière en partant de Tuna. Toute l'aile opposée se porta vers la gauche pour déborder l'ennemi, où l'on forma en arrivant à ce point des colonnes par bataillons de front d'une compagnie. A la droite de la division polonaise suivait la division Rusca, et ensuite celle de Victor. On attaqua alors de cette manière l'ennemi de front en colonnes, et on le renversa sur tous les points.

Dans cette situation le 2e bataillon polonais

prend deux canons aux Russes, et les Français repoussent l'ennemi au delà de la Trebbia; mais la cavalerie, quoiqu'ayant chargé l'ennemi à propos, ne peut cependant le poursuivre plus loin, parce que le terrain était extrêmement coupé, et il prend position derrière les fossés et des haies impénétrables, renforcé par sa seconde ligne. Cette seconde ligne est attaquée à son tour avec impétuosité, mais elle est mise en déroute comme la première. On combattait en désespérés des deux côtés, quoique très fatigués. Enfin l'ennemi reçut encore une fois des renforts, et alors il parvint à faire repasser la rivière à l'armée gallo-polonaise. Chlopicki fut en conséquence obligé d'abandonner les deux pièces qu'il avait prises. On regagna l'ancienne position sur la rive droite de la Trebbia en face de l'ennemi, sans qu'il osât poursuivre, et la nuit tombante mit fin à ce combat terrible. L'armée française eût à regreter dans cette journée le brave Leblanc chef du 16e régiment de dragons, qui quoique blessé à mort exhortait ses dragons à venger sa blessure.

Brun s'étant ouvert un chemin au travers des Austro-Russes avec sa demi-brigade et le bataillon polonais, l'avait si bien tenu en respect, qu'il n'avait eu ni le temps, ni même la hardiesse de tomber sur le flanc gauche de l'armée. Le major

Konopka, commandant le 1er bataillon, fut grièvement blessé. Pendant la nuit la division fit un mouvement vers sa gauche, pour être vis-à-vis de Rivalta; elle fut renfermée par la brigade Calvin.

Le 1er messidor (19 juin), toute l'armée gallo-polonaise attaqua de n[illegible]u celle des Austro-Russes. La division p[illegible]e traversa la Trebbia près de Rivalta. [illegible]a par sa droite, de manière que le 2e bat[illegible] était en tête: le bataillon composé des gr[illegible]rs, chasseurs, et du reste du 3e bataillon su[illegible] 2e et la brigade Calvin formaient la queue. L[illegible]errain de l'autre côté de la rivière n'étant pas propice aux mouvemens de l'artillerie et de la cavalerie, elles restèrent en réserve de ce côté-ci, pour protéger la retraite en cas de besoin. Brun avec sa demi-brigade et le 1er bataillon couvrait ce mouvement vers la gauche.

L'ennemi voulut disputer le passage de la Trebbia, mais fut chassé aussitôt de Rivalta.

La division fit un demi-tour à droite, dont le pivot était ce village, et se posta en avant. Cependant l'intervalle étant trop grand, le général Dombrowski prit une demi-brigade française qui n'avait pas encore achevé son mouvement, et s'y plaça pour la couvrir. Par ce mouvement cette position devenait perpendiculaire à la Treb-

bia et à l'armée. On commença l'attaque par échelons; la brigade Calvin la première, puis la légion polonaise, et ensuite la demi-brigade française. L'ennemi fut délogé d'une position à l'autre. On le chassa de toutes les maisons et jardins qu'il avait occupés, sans cesser de le poursuivre. L'aile droite de la division avait déja dépassé Tuna et s'était jointe à la division Rusca qui avait attaqué et poussé l'ennemi en front, de telle sorte que le corps polonais fut obligé de se porter encore plus vers sa gauche. La brigade Calvin tomba à son tour sur le flanc droit de l'ennemi avec une bravoure étonnante, et le mit en déroute, sans jamais lui permettre de reprendre position. L'ennemi reçut encore des renforts, et la division fit un nouveau mouvement vers la gauche pour tourner ses flancs, le prendre à revers et faire place à la division Rusca, afin qu'elle pût s'avancer encore. Son artillerie était déjà en pleine retraite, lorsque tout-à-coup, par une impulsion qui venait au moins du centre de l'armée, et qui se communiquait à la division Rusca, cette division fut contrainte de battre en retraite; l'aile droite de la division polonaise commençait déjà à suivre ce mouvement; mais le général Dombrowski, qui avait eu deux chevaux blessés sous lui, accourt en toute hâte, et ramène la légion vers l'ennemi, s'em-

pare de Rivalta tandis que la brigade Calvin prend position sur les hauteurs à la gauche de ce village. Ce mouvement empêche les Impériaux de poursuivre plus loin et ne leur permet pas de se jeter entre la division Rusca et la division polonaise. La bonne contenance surtout de la demi-brigade française q [illegible] leur droite les fit échouer dans leur en [illegible]

L'armée gallo-pol [illegible] retire enfin derrière la Trebbia, repr [illegible] re sa position sur la rive droite de cett [illegible] et y reste jusqu'à la nuit. Le général Do [illegible] i était légèrement blessé. Son aide-de-cam [illegible] beile eut son cheval blessé sous lui, et ne put revenir que deux jours après, parce qu'il fut obligé de marcher à pied. Au reste l'on perdit peu de monde ce jour-là ; on fit six cents prisonniers de guerre, et la brigade Calvin enleva un drapeau.

Ainsi se terminèrent les terribles journées de la Trebbia. Si l'héroïsme et la bravoure avaient pu triompher du nombre, l'armée austro-russe eût été anéantie. De tous les généraux de l'armée de Naples, Watrin et Calvin restèrent seuls intacts ; les autres furent tous ou tués ou blessés : au nombre des premiers étaient Forest et Cambray, et parmi les derniers Olivier, qui eut la jambe emportée, Rusca, Dombrowski, Salm, Grandjean, Sarra-

zin, Liébaud et Blondeau; en tout, vingt-huit à trente officiers supérieurs. Des demi-brigades perdirent jusqu'à quarante officiers; le reste en proportion. D'après ces données, on peut évaluer la perte des Gallo-Polonais à sept mille, et celle des alliés à cinq mille six cents hommes hors de combat.

Le général Rusca, commandant de la 2e division, malgré sa bravoure personnelle, ne conserva pas toute sa présence d'esprit dans les journées de la Trebbia, quoique le général Dombrowski eût été obligé de ramener à l'ennemi la 2e division qui commençait à plier. Néanmoins le général Rusca, en rendant compte, dans son rapport, des divers engagemens de cette journée (1er messidor), crut, en rejetant sur un autre les fautes qu'il y avait commises, se laver du reproche qu'elles devaient faire retomber sur lui : « Il est certain que « cette journée eût été à notre avantage et assu- « rait pour jamais la liberté de l'Italie, si les « généraux Calvin et Dombrowski avaient pu « percer et soutenir notre gauche. On croit en- « core que le général Charpentier a mis trop de « lenteur dans son passage; il est vrai qu'il avait « en opposition presque toute l'artillerie de l'en- « nemi; mais, dès qu'il vit que son feu se diri- « geait sur notre flanc, en pressant son mouve-

« ment, tandis que nous le pressions en flanc,
« nous aurions immanquablement été les maî-
« tres de son artillerie, pour peu qu'il eût voulu
« tenir. »

L'ordre fut donné à toute l'armée, pendant la nuit, de commencer la retraite. La légion polonaise partit pour San[illegible]o sur la Nura, sans être poursuivie par l'e[illegible].

Le chef de brigade [illegible] rejoignit alors avec sa demi-brigade et le 1[illegible]taillon. Le général Rusca, ayant été bless[illegible] ensuite fait prisonnier de guerre à [illegible]. L'aile gauche de l'armée française ne cons[illegible]ait plus qu'en deux divisions; celle de Victor, commandée par le général Charpentier, et celle de Dombrowski. La légion polonaise fut placée à la gauche de la division.

Le 2 messidor (20 juin), vers midi, les avant-postes commençaient à se tirailler et les pièces à faire feu des deux côtés. Pendant ce temps le corps de l'armée effectua sa retraite, quoique l'ennemi fût parvenu à se glisser entre notre division et le corps d'armée même. Le général Victor fixa la marche rétrograde sur Cadeo et Firenzuola, ayant les troupes légères de l'ennemi sur les bras, et étant obligé de passer par de très petits chemins avec toute l'artillerie et le train de l'armée. Il fallait penser sérieusement à

la mettre en sûreté. Une demi-brigade française et le 2e bataillon polonais reçurent aussitôt l'ordre de les couvrir, pendant que le corps même les protégerait de front et de flanc. Toutes les tentatives de l'ennemi pour l'entamer furent inutiles. Il chargea de tous côtés à plusieurs reprises, et ce ne fut qu'après avoir repoussé vaillamment ces attaques, que ce corps put effectuer sa retraite. Une fois le train en sûreté, il commença enfin à marcher en quatre colonnes, formées de deux ailes de chaque division; le 1er bataillon couvrait en conséquence la retraite de la colonne gauche.

L'ennemi se mit à la poursuite de l'armée gallo-polonaise, et la chargea impétueusement de front et de flanc, mais il fut repoussé avec la même bravoure. A chaque pas il fallait sauter les fossés, franchir les haies, endurer le feu le plus terrible, et laisser souvent des détachemens en arrière. Tout le train fut pourtant heureusement sauvé, et pas un chariot ne tomba entre les mains de l'ennemi. Le général Dombrowski se trouva encore, dans cette affaire, enveloppé par les chasseurs ennemis; il paraissait même impossible qu'il pût leur échapper, mais les braves grenadiers de la 1re demi-brigade, commandés par le capitaine Castel, l'apercevant en ce danger, se précipitèrent à son secours, dispersèrent les en-

nemis et lui procurèrent le temps de sauter le fossé et de se mettre en sûreté. Son cheval fut deux fois blessé dans cette mêlée. Sa suite était tellement dispersée, que les deux officiers de service, le capitaine Chlusowicz et le lieutenant Nieborski, purent seuls le suivre.

Dans cet état de chose [illegible] général Victor fut contraint de ne plus opé[illegible] retraite par Firenzuola, mais par Castel-A[illegible]o. La division passa la Larda, et put même [illegible]mper. De son côté l'ennemi, voyant que [illegible] ses tentatives pour l'entamer étaient infructu[illegible]es, cessa de la poursuivre. On continua la marche le 3 (21 juin) sur Borgo-San-Donino. Le Taro fut passé, et la 1re légion polonaise fit sa jonction avec le corps d'armée, et prit position à Ponte-Taro-Rovinato.

Le 4 (22), la division de Victor se détacha du corps de l'armée, et partit pour se rendre dans les montagnes de Pontremoli, en suivant toujours le Taro. La division gallo-polonaise, qui était à l'arrière-garde, arriva à Reggio le 5 (22) sans être poursuivie par l'ennemi. Elle y laissa l'artillerie et la cavalerie françaises, et alla occuper les montagnes de Fivizzano, avec le 17e et le 55e de ligne et 8e légère. Le corps d'armée passa par Modène, Bologne, pour ensuite se diriger sur les Apennins.

D'après la nouvelle organisation qui avait été

faite dans l'armée par l'ordre du jour du 4 messidor an VII (22 juin 1799), sur le pont de la Enza, il résultait que le général Watrin, commandant la 1re division, composée de l'avant-garde et de son corps de bataille, avait pour généraux de brigade le général Calvin et le chef de brigade d'Arnault; pour chef d'état-major, l'adjudant-général Gautrin.

L'avant-garde, aux ordres du général Calvin, était composée de la 15e légère, la 11e de bataille et du 11e de hussards.

La 1re division, composée des 12e, 30e, 78e et 97e de bataille, des 7e et 19e de chasseurs à cheval, ainsi que du 25e, et d'une compagnie d'artillerie légère.

La 2e division, aux ordres du général Dombrowski, était composée de sa légion, de la 8e d'infanterie, des 17e et 55e de ligne.

La 3e division, aux ordres du général Montrichard, resta telle qu'elle était.

La 4e, dite de réserve, aux ordres de l'adjudant-général Pamphile-Lacroix, était composée des 62e et 78e de ligne, des 16e et 19e dragons, et d'une demi-compagnie d'artillerie légère.

Le 7 (25), le quartier-général et la légion arrivèrent à Fivizzano. La division envoya ses avant-postes à Castelnuovo-ne'-Monti, à Cervarezza, à Culagna, etc.

Dans la sanglante et terrible bataille de la Trebbia, ainsi que dans les autres combats où l'on se battit avec un acharnement sans égal, la légion polonaise fit des pertes énormes. A cette époque, le soldat polonais bravait la mort avec d'autant plus de rage et d'animosité, qu'il avait en face les deux ennen [illegible] rés, les deux oppresseurs de sa malheureu [illegible] rie; qu'il voyait devant lui ce même S [illegible] ff, avec les mêmes Moskovites qui avaient [illegible] pé leurs mains dans l'horrible carnage de [illegible], faubourg de Warsovie. Venger sur des [illegible] iers la mort de leurs frères, écraser les troupe [illegible] oalisées de leurs tyrans, voilà quel était le but des légions, et si le sort trahit encore cette fois leurs espérances, elles prouvèrent, en tombant à leurs postes, en balançant par leur courage le succès de ces fatales journées, que s'ils étaient toujours dévoués à la cause française, ils l'étaient plus encore quand une circonstance quelconque venait les lier à celle de la Pologne opprimée. Aussi la légion avait-elle perdu mille hommes en tués ou prisonniers, et cinq cents blessés environ, outre un nombre considérable d'officiers blessés et prisonniers. Il est vrai qu'elle fit par contre beaucoup de mal à l'ennemi, mais ses pertes n'en furent pas moins irréparables.

Si cependant tout malheur porte sa compen-

sation, elle eut au moins cet avantage que beaucoup de soldats polonais qui avaient été faits prisonniers de guerre trouvèrent le moyen de s'échapper, et revinrent à leurs corps; d'autres encore, qui furent pris dans cette journée, s'enrôlèrent avec joie dans les bataillons compatriotes.

A cette époque, la cavalerie ne pouvant subsister dans les montagnes à cause de la disette du fourrage, le régiment polonais fut envoyé à Massa et Carrara, où la partie qui était restée à Lucques, aux ordres du général Karwowski, vint le rejoindre [1].

Après avoir retracé tous ces événemens, nous ne pouvons nous empêcher de dire encore quelques mots sur la formation des légions romaines par Championnet, lors de son commandement en chef. Les officiers supérieurs français, si nécessaires à leur propre armée, ne pouvaient être employés à commander ces nouvelles troupes; les militaires nationaux étaient sans expérience; il fallut donc jeter les yeux sur ceux d'entre les Polonais qui n'avaient pas de com-

[1] *Voyez* Pièces Offic. et Justif., Nos LIII et LIV, où nous donnons les deux rapports des généraux Victor et Calvin, qui eurent une communication plus directe avec la division polonaise, et qui par conséquent fournissent beaucoup plus de détails sur cette dernière, que n'en donnent les autres rapports français.

mandement direct dans les légions polonaises, et, à cet effet, on invita les généraux Georges Grabowski et Wladislas Iablonowski à présider à cette formation. Ce fut alors aussi que plusieurs autres Polonais tels que Joseph Turski, Nielepiec, Szumlanski, Lapinski, Zenowicz, Deschert et autres commençaient à se grouper autour de ces notabilités militaires. K. De la Roche, que nous avions perdu de vue depuis les premiers chapitres de cette histoire, accourait aussi pour faire accélérer la marche de l'armée de Naples après les désastres de Legnago et de Vérone. Il accepta le grade de capitaine dans les nouvelles légions romaines, et fut attaché pendant quelque temps à l'état-major du général Grabowski. Cependant, malgré l'exemple et les efforts de ces divers officiers polonais, pour l'organisation de l'*armée romaine,* le défaut d'ensemble, de moyens pécuniaires, et surtout le manque de soldats et sous-officiers disponibles, firent échouer tous ces projets. D'ailleurs, malgré la bravoure qu'avaient déployée quelques détachemens volontaires des corps romains aux ordres de Championnet, il ne restait de cette armée que deux officiers distingués : le prince de Santa-Croce et Palombini, qui durent leur origine et leur grade de généraux à cette formation de l'*armée romaine.*



CHAPITRE X.

Marche des légions. — Wladislas Iablonowski. — Strzalkowski, Kasimir Konopka. — Dépôt à Nice, Pflugbeile, Zagorski, Au, Stuart, Potrykowski. — Paul Tremo, Dembowski, Ascier, Smauch, sont attachés à l'état-major du général. — Downarowicz, Borowski. — Severoli attaque les avant-postes ennemis près Monte di Carega. — Les citadelles de Turin et d'Alexandrie capitulent. — Mantoue est vivement pressée par l'armée austro-russe. — Position des quartiers ennemis. — Ost, Lattermann et Zopf. — Bagrathion. — Foissac-Latour, commandant de Mantoue. — Conduite des Autrichiens vis-à-vis des prisonniers polonais. — Le général Joseph Wielhorski est chargé de la défense de Migliaretto. — Sortie vigoureuse des assiégés. — La légion polonaise s'y distingue. — Iakubowski commandant l'artillerie du fort. — Wolinski, Borkowski, Skwarkowski, Strzemecki, Potocki. — L'armée assiégeante redouble de vigueur. — Axamitowski, Viereck, François, Krawczynski, Kobylanski, Piéckowski. — Le général Kray ouvre la première parallèle. — Lettre anonyme au général Foissac-Latour. — Kosinski s'en déclare l'auteur. — Le fort Saint-Georges est évacué. — Le général-commandant rend compte du dévouement des Polonais qui l'occupaient. — Conseil d'officiers convoqué par le général Foissac-Latour. — Parlementaire. — On se décide à capituler. — Proposition des assiégés. — Elles sont refusées par l'armée assiégeante. — La place de Mantoue capitule. — Clauses de cette capitulation. — Conduite machiavélique des Autrichiens. — Mauvais traitemens envers les soldats polonais.

Cependant les légions polonaises, affaiblies par ces divers engagemens, songeaient à réparer leurs pertes.

Le général Wladislas Iablonowski, surnommé *le Noir*, ancien condisciple de Bonaparte à l'école de Brienne, le même que nous avons vu arriver de Constantinople à Rome avec le général Rymkiewicz, et qui avait d'abord accepté du service dans les troupes romaines, venait de se réunir aux légions polonaises, et [illegible] é nommé général de brigade. On s'occ[illegible]ent de recompléter les cadres, et [illegible] furent de nouveau envoyés dans le[illegible]épôts de prisonniers de guerre pour [illegible]Polonais. Pour arriver plus facilement à [illegible]ces officiers s'étaient présentés chez le gén[illegible] chef Moreau, commandant l'armée d'Italie, et avaient pris des ordres en conséquence.

Cependant les avant-postes de deux armées se harcelaient quelquefois près de Gastelnovo-ne'-Monti, mais aucun engagement remarquable n'avait eu lieu.

L'armée de Naples aux ordres de Macdonald, commençant, après la bataille de la Trebbia, à faire sa retraite vers Gênes par son aile droite, le tour de la légion arriva bientôt. Elle quitta Fivizzano le 1er thermidor (19 juillet 1799), et prit position, le 2, à Fosdinovo, où toute la division devait se rassembler.

La cavalerie polonaise vint la rejoindre le 3 (21) à Sarzana, et le corps entier continua sa marche

le long de la côte de la Méditerranée jusqu'à Gênes.

Le colonel Strzalkowski, qui se trouvait à Milan lors du commencement des hostilités sous le général Schérer, et qui avait quitté cette capitale de la république cisalpine, avec l'armée française, avait suivi l'état-major du général Moreau; il arriva aussi à Gênes auprès de ses compatriotes, et prit le commandement de la légion.

Le major Kasimir Konopka, commandant le dépôt à Milan, y vint aussi à la suite de l'armée et à la tête de cinq cents Polonais, ainsi que divers officiers de la 2e légion, malades ou blessés aux batailles de Magnano et de Vérone. Ce petit corps trouva plusieurs fois l'occasion de se distinguer pendant la retraite sur Gênes.

Un détachement de l'artillerie polonaise, qui avait fait partie de la division Montrichard, et qui occupait, avant la bataille de la Trebbia, les Apennins, entre Florence et Bologne, arriva également au quartier-général sous la conduite du lieutenant Zielinski.

Le général Dombrowski obtint l'ordre d'établir un dépôt à Nice : il en confia le commandement à son aide-de-camp Pflugbeile, nommé ensuite major de la légion. Le chef de bataillon Zagorski y devait rassembler et former un dépôt pour la 2e légion ; le major Au pour la 1re, le capitaine

Stuart pour l'artillerie, et le capitaine Potrykowski pour la cavalerie.

Tous les malades, les officiers, les soldats blessés, et les équipages dont on n'avait pas besoin, furent embarqués à Gênes et transportés à Nice.

Les soldats nouvellem[illegible] arrivés avec le major Konopka furent part[illegible]ans la 1re légion, à l'exception de ceux qui [illegible]aient partie de la 2e; et la 1re légion, jointe a[illegible]giment de cavalerie, se trouva alors forte d'[illegible]ron deux mille cinq cents hommes sous les a[illegible]s.

Le général Dombrow[illegible]leva au grade de chef de bataillon le major Dembowski, et à celui de major le capitaine Paul Tremo, frère d'Elie Tremo, mort sur le champ de bataille à Traëtta, et les nomma tous deux ses aides-de-camp. Le capitaine Ascier et le lieutenant d'artillerie Szmauch furent adjoints à l'état-major du général. Il remplaça en outre les officiers morts ou prisonniers de guerre, à proportion que le nombre de soldats s'augmentait. Le bataillon de grenadiers et celui de chasseurs furent réorganisés : le 1er aux ordres du major Downarowicz, et le dernier à ceux du major Borowski.

Le 8 thermidor (26 juillet), la division renforcée par la brigade Calvin occupa les montagnes et les débouchés de Toriglio. Le général

Dombrowski établit son quartier-général à Toriglio même.

A cette époque, le général Macdonald, souffrant de ses blessures, quitta l'armée et partit pour Paris. La cavalerie polonaise resta à Gênes, excepté un escadron qui se rendit à Cosella, pour entretenir la communication entre la première et celle de Toriglio.

Les grenadiers et le 1er bataillon furent placés à ce dernier endroit; le 2e à Scafera; le 3e à Caglio, et les chasseurs à Monte-Bruno. La division occupait les postes entre Cabane et Coreglia, se joignant à l'aile gauche de la division Watrin et du poste de Barba-Gelata, s'y joignant à la droite de la division Miollis. Cette position était importante, il est vrai, mais fatigante aussi à l'excès. Les troupes s'y relevèrent tous les trois jours, de manière que la légion polonaise l'occupa aussi à son tour. Les avant-postes ennemis venaient souvent harceler les postes français près de Monte-di-Carega. Le général Dombrowski envoya le chef Sévéroli avec un bataillon de troupes cisalpines pour les chasser, ce qu'il effectua avec beaucoup de bravoure et d'intrépidité. On occupa ensuite les hauteurs, et l'ennemi n'osa plus se montrer.

Tel était donc l'état et la position de la 1re légion polonaise sous les ordres immédiats du

général Dombrowski, lorsque de nouveaux revers menacèrent une nation si long-temps victorieuse et amenèrent la bataille de Novi, dont les résultats furent si funestes aux armes françaises. Mais, avant de poursuivre le fil des événemens, retournons à la 2e légion polonaise, que nous avons laissée bloquée d[illegible] Mantoue, sous les ordres du général Wielh[illegible]

Les résultats de la ba[illegible]e de la Trebbia, qui avait tant influé sur le sor[illegible] de l'Italie, devaient nécessairement entraîne[illegible] a perte des places fortes qui se trouvaient [illegible] pouvoir des armées républicaines. Pendant que les généraux Moreau et Macdonald manœuvraient pour opérer la réunion des troupes à leurs ordres, les divisions austro-russes avaient poussé avec vigueur le siége des différentes places fortes. En voyant ainsi les deux généraux en chef abandonner successivement les diverses contrées de l'Italie, les commandans français perdaient l'espoir d'être secourus.

La citadelle de Turin, où commandait le général Fiorella, capitula le 23 juin, après un bombardement continuel, dirigé par Kaïm.

La citadelle d'Alexandrie, ayant une garnison aux ordres du général Gardanne, bombardée par le feld-maréchal Souvaroff lui-même, capitula aussi le 22 juillet.

Mantoue, la fameuse Mantoue, cette pomme de discorde des parties belligérantes, depuis l'ouverture de la campagne de 1796, après les événemens de la Trebbia, voyait devant ses remparts quarante mille hommes environ de troupes austro-russes, et six cents bouches à feu, sous les ordres du général Kray.

L'armée de siége fut distribuée en trois camps, qui enveloppèrent la presque totalité de l'enceinte extérieure de la place. Les généraux Ott, Lattermann et Zopf commandaient sous la porte de Pradella. Les Russes, aux ordres de Bagration, campaient séparément et serraient de près la citadelle ou forteresse de Porto. Tous les habitans de la campagne à la ronde furent forcés d'aider les assiégeans.

Le général de division Foissac-Latour, nommé commandant en chef de la place de Mantoue, s'y trouvait depuis le 9 germinal an VII (29 mars 1799), et le lendemain, par un ordre du jour, il avait donné signe d'autorité. La force totale de Mantoue consistait dans une garnison d'à peu près douze mille hommes [1]. C'est donc dans cette situation des deux parties belligérantes que les Autrichiens commencèrent le siége.

Quoique le ressentiment de l'Autriche fût grand envers les Français qui avaient tant de fois écrasé

[1] *Voyez* Pièces Offic. et Justif., N° LV.

ses armées, elle semblait, dans sa pitoyable et mesquine vengeance, vouer une haine plus éclatante encore aux soldats des légions polonaises, qu'elle considérait comme déserteurs de l'armée autrichienne. En effet, dès le commencement du siége, toutes les fois que des officiers polonais avaient le malheur, dans leurs sorties, de tomber entre les mains de leurs oppresseurs, on les forçait de servir dans l'armée autrichienne comme simples soldats. Une pareille conduite pénétra d'indignation le général Foissac-Latour, et il ne manqua pas de l'exprimer au général Kray, par une lettre qu'il lui adressa, le 24 germinal, en l'invitant à agir dorénavant avec plus d'égards envers de braves alliés de la France [1]. Bien mieux, comme au milieu des dispositions que le commandant en chef avait prises pour sa garnison, la 2e légion polonaise ne se trouvait pas traitée à l'égal des autres troupes, le général Wielhorski soumit à ce sujet quelques observations à la justice de Foissac-Latour, et, par sa lettre du 28 germinal (17 avril), ce général rendit une satisfaction complète aux demandes légitimes du général Wielhorski, en ordonnant que la légion polonaise fût comprise dans les distributions comme tout le reste de la garnison. Par la même lettre, le général Wielhorski obtint le

[1] Voyez Pièces Offic. et Justif., N° LVI.

commandement en chef des postes avancés de Migliaretto, que l'ennemi avait attaqués le même jour.

Au sujet de cette mission, le général Foissac-Latour, dans son *Précis sur le siége de Mantoue*, page 70[1], parlant du général polonais, ajoute : « Le général Wielhorski, officier-général plein « de courage, de connaissances, de présence « d'esprit, méritait d'autant plus la confiance « que je lui marquai, en lui assignant ce poste, « qu'à toutes ces qualités il joignait ce zèle ré- « publicain qui lui avait fait abandonner sa for- « tune en Pologne pour se réunir, dans le midi « de l'Europe, aux défenseurs de la liberté, qui « fut toujours chère à sa valeureuse nation[2]. »

Investi d'un poste aussi important, le général Wielhorski s'occupa, avec son activité ordinaire, des travaux de la défense; mais ses fatigues lui

[1] Cet ouvrage, auquel nous empruntons les détails circonstanciés du siége de Mantoue, est intitulé : *Précis ou Journal historique et raisonné des opérations militaires et administratives qui ont eu lieu dans la place de Mantoue, depuis le 9 germinal jusqu'au 10 thermidor de l'an VII de la République française, sous le commandement de* F. P. Foissac-Latour, *général de division; écrit par lui-même*. Paris, chez Magimel, libraire, quai des Augustins, n° 73, an IX (1800), 1 vol. in-4°, 32 pages d'avant-propos, 103 pages de la 1re partie, et 500 de la 2e partie.

[2] *Voyez* Pièces Offic. et Justif., Nos LVII et LVIII.

ayant causé de fortes souffrances, ce fut le citoyen Girard, chef de bataillon de la 31e demi-brigade, qui fut nommé commandant temporaire de Migliaretto, sous les ordres du général Wielhorski. L'ordre du jour, du 4 floréal (23 avril 1799), qui l'avait annoncé, avait statué en même temps qu'il ne devait être reçu dans la place aucun déserteur, à l'exception des seuls Polonais, parce que, y était-il dit, « cette nation républi-
« caine peut fournir de bonnes recrues aux corps
« polonais qui y servent. »

Cependant l'armée assiégeante poussait les travaux avec une vigueur remarquable; et le général commandant en chef la place, à l'effet de s'entourer des avis de ses officiers, réunis en conseil de guerre, les avait convoqués, par l'ordre du jour du 6 floréal (25 avril), pour rendre toutes les mesures de défense plus efficaces. Ce conseil de défense, qui s'assemblait chaque jour de décade chez le général en chef, fut présidé par lui-même, et composé de dix membres, 1° le général commandant en chef Foissac-Latour, président; 2° le général de brigade Meyer, commandant au fort Saint-Georges; 3° le général de brigade Monnet, commandant à la citadelle; 4° le général de brigade Wielhorski, commandant à Migliaretto; 5° le chef de brigade Balleydier, commandant à Pradella; 6° l'adjudant-général Gastine, chef de l'é-

tat-major; 7° le chef de brigade Borthon, commandant l'artillerie; 8° le chef de brigade Maubert, commandant le génie; 9° le lieutenant Pagès, commandant la marine; 10° le commissaire des guerres Leclère, secrétaire.

Différens travaux des assiégeans étant entrepris pour serrer de plus près la place, le général en chef, par son ordre extraordinaire du 15 floréal (4 mai), avait annoncé une sortie par toutes les issues de la place. En vertu des dispositions générales, cette sortie était composée de quatre colonnes principales, savoir, celle qui devait sortir par la porte de Cérèse, celle par Saint-Georges, celle par la citadelle, et celle enfin par la porte de Pradella.

La journée du 19 floréal (8 mai) fut indiquée pour ce fait d'armes; la légion polonaise, qui devait se couvrir de gloire en rivalisant avec ses frères d'armes dans cette occasion, eut l'honneur de former la première colonne principale, sortie par la porte Cérèse, et commandée par le chef de brigade Louis Dembowski.

L'action qui suivit cette sortie générale fut longue et vigoureuse; on combattit avec acharnement des deux côtés. La légion polonaise eut six hommes tués, tant sous-officiers que soldats; dix officiers et cinquante-neuf sous-officiers et soldats blessés; dix-neuf sous-officiers ou soldats

prisonniers. Le général Wielhorski, dans son rapport du 19 floréal, rend justice à la valeur des troupes sous ses ordres, ainsi qu'à un détachement de la 31[e] demi-brigade française [1].

Le chef de brigade Dembowski, commandant en second la colonne sortie par la porte de Cérèse, emporté par sa bravoure personnelle, s'oublia, au milieu d'une action, jusqu'à frapper quelques soldats sous ses ordres. Cette circonstance fit naître une dé[illegible]tion qui fut portée contre lui. Les officiers de la légion adressèrent à ce sujet leurs remontrances au général Foissac-Latour; mais ce dernier, pour étouffer dès sa naissance ce germe de mésintelligence, qui pouvait être funeste dans la position des troupes, recommanda l'oubli du passé. Les résultats de cette conciliation ne furent pas d'abord fructueux, mais ensuite le calme se rétablit. Toutes ces démarches donnèrent lieu pourtant aux explications détaillées que l'on pourra trouver dans les pièces justificatives [2].

Quoi qu'il en soit de ces différends, les soldats de la 2[e] légion polonaise méritèrent, pour cette sortie du 19 floréal, la mention la plus honorable de la part du général en chef. Parmi les différentes

[1] *Voyez* Pièces Offic. et Justif., N° LIX.

[2] *Voyez* Pièces Offic. et Justif., N[os] LX, LXI, LXII et LXIII.

récompenses qui furent décernées aux plus braves, l'ordre du jour du 23 floréal (12 mai 1799) mentionnait le citoyen Iakubowski, commandant de l'artillerie du fort, qui mérita de grands éloges pour la manière avec laquelle il dirigea son service, et qui obtint, au nom de la nation française, une gratification de cent francs. Quant à la deuxième colonne de Cérèse, dirigée par le général Wielhorski, et où le détachement de la 31e demi-brigade française acquit une belle réputation, le général en chef adjugea en masse à cette colonne une gratification de douze cents livres.

Cependant, pour altérer la joie que causaient les hauts faits de cette mémorable journée, où la légion polonaise s'est tant distinguée, on eut néanmoins à déplorer la mort de plusieurs braves officiers, perte d'autant plus grande qu'elle ne pouvait être remplacée par d'autres guerriers compatriotes. Parmi les morts se trouvent les capitaines Wolinski, Borkowski et Skwarkowski, le lieutenant Strzemecki et le sous-lieutenant Potocki. Plus de deux cents hommes furent tués, blessés ou faits prisonniers de guerre. Le chef de bataillon Krolikiewicz, les capitaines Sieradzki, Biernacki; les lieutenans Borkowski, Bergonzoni, Litwinski et Lipinski, étaient au nombre des blessés.

En conséquence des mutations du personnel des officiers supérieurs, le général en chef, par l'ordre du jour du 28 floréal (17 mai), chargea le chef de brigade Dembowski des fonctions d'adjudant-général près de l'état-major de la division; et le chef de brigade Amilcar Kosinski devait remplacer provisoirement le chef de brigade Dembowski dans le commandement de la 2e légion polonaise, sous les ordres du général Wielhorski. Le chef Kosinski avait d'abord refusé de se conformer à l'appel du général en chef, mais ce dernier lui adressa une lettre en date du 9 prairial (28 mai), en l'engageant fortement à ne pas lui refuser cette marque de confiance [1].

L'armée assiégeante poussait, en attendant, ses travaux avec la plus grande vigueur. Le 18 messidor (6 juillet), deux redoutes en face du canal de Pajolo, entre Cérèse et Pradella, furent commencées par les Austro-Russes. Le citoyen Axamitowski, commandant l'artillerie polonaise, en conséquence des ordres qu'il recevait du commandant de l'artillerie de la place Borthon, opposait une vive résistance. Le 20 messidor (8 juillet), le feu de pièces polonaises força les ennemis à abandonner leurs ouvrages, et ils furent obligés d'en commencer de nouveaux

[1] *Voyez* Pièces Offic. et Justif., N° LXIV.

sur la gauche. Le 22 messidor (10 juillet), l'artillerie polonaise ne cessa pas de jouer, même la nuit, avec tout le succès que l'on pouvait désirer, et les travaux des ennemis ne pouvaient nullement avancer. Le chef de bataillon Axamitowski et le citoyen Viereck, adjoint du commandant en chef de l'artillerie, se distinguèrent d'une manière plus particulière. François, canonnier polonais; Krawczynki, caporal d'artillerie polonaise, méritèrent une mention honorable.

Parmi tant de braves qui se distinguèrent dans tous ces combats meurtriers, il faut citer le lieutenant Kobylanski, de l'artillerie, qui perdit le bras gauche à l'attaque de la porte de Pradella. Le lieutenant du même corps, Pieckowski, fut blessé en défendant la tour de Cérèse. En un mot, l'artillerie polonaise s'attira l'admiration de toute la garnison, pendant tout le temps du siége, par la justesse, la précision et l'infatigable activité, tant des officiers que des artilleurs polonais.

Cependant le moment fatal approchait, où toute cette bravoure et le dévouement le plus héroïque devaient succomber devant les maladies et l'affaiblissement progressif de la garnison. Le 10 juillet, le général Kray attaqua la place du côté du sud, et le général Saint-Julien réussit à

emporter de vive force les retranchemens de la porte Cérèse, ainsi que la tête du pont qui couvrait l'écluse. Dans la nuit du 13 au 14, la première parallèle fut ouverte en face des ouvrages de l'île de Thé. Le général Foissac-Latour ripostait vigoureusement, mais l'ennemi ne cessait de battre de front et de rev[illegible]s retranchemens de l'île de Thé et de Migli[illegible]o. Le front de Pradella se trouvant plus [illegible], le général Kray le choisit pour son attaqu[illegible]ncipale. Le 29 messidor (17 juillet), les trav[illegible]x de l'ennemi furent poussés avec une activité [illegible]nnante [1].

Ce fut sur ces entrefaites que, parmi les différens projets qui furent débattus dans le conseil de défense, sur le choix des moyens les plus convenables, il fut un jour adressé une lettre anonyme au général Foissac-Latour, contenant les observations critiques sur les dispositions données par ses ordres. Au lieu d'en être fâché, le commandant en chef, par un ordre du jour, loua le zèle de l'auteur de la lettre en question, et désirait savoir l'anonyme. L'adjudant-général Kosinski renouvela, dans une seconde lettre en date du 1er thermidor (19 juillet), les mêmes observa-

[1] *Voyez* Pièces Offic. et Justif., Nos LXV, LXVI, LXVII, LXVIII et LXIX, où on trouve tous les détails des faits d'armes de la légion polonaise, depuis le 18 messidor au 1 thermidor (6 au 19 juillet 1799).

tions, et la signa de sa main. Le général Foissac-Latour lui fit, le lendemain, une réponse flatteuse, et l'invita chez lui pour s'entendre avec l'officier polonais [1].

Du 3 au 6 thermidor (21 au 24 juillet), l'attaque des assiégeans devint plus meurtrière encore. Le général Wielhorski était alors retenu au lit par la goutte, et ce furent le général Fontanier et le chef Girard qui le remplacèrent dans un moment aussi important. Le chef de bataillon Axamitowski dépendait alors de ce premier, et recevait ses ordres. Le général de brigade Meyer, commandant la défense de Migliaretto et du Thé, en remplacement du général Wielhorski, malade, ne cessait d'un autre côté de se louer de l'activité du commandant de l'artillerie Iakubowski, qui se trouvait dans le fort de Saint-Georges, qu'il fallait évacuer faute de pouvoir tenir plus long-temps. La perte qu'avait éprouvée la garnison de Saint-Georges était considérable. Le général de brigade Meyer, dans son rapport du 8 thermidor (20 juillet), au général Foissac-Latour, ne put s'empêcher d'en faire une peinture vraiment touchante. « Ces braves « gens, y disait-il, aussi recommandables par « leur désintéressement, leur discipline, leur dé-

[1] *Voyez* Pièces Offic. et Justif., N° LXX.

« licatesse, que par un courage à toute épreuve, « aperçoivent, au moment où j'ordonnais leur « retraite, encore quelques petites pièces d'ar- « tillerie qui avaient été placées sur le flanc de « la tête du pont, et que, faute de chevaux suf- « fisans, on n'avait pu conduire dans la ville, alors « grand nombre d'entre eux se mettent aussitôt « à les faire descendre; ils les ont ramenées à bras « avec eux.

« Rien n'égalait leur peine au moment qu'ils « ont appris l'ordre de l'évacuation du fort Saint- « Georges; ils l'appelaient leur colonie favorite, « parce qu'ils avaient vu naître en quelque sorte « et former sous leurs yeux ses établissemens; « ils avaient tant de fois cimenté son maintien de « leur sang! Vous vous rappelez, général, que « les divers camps que j'avais établis avaient l'air « d'autant de villages séparés : les hommes qui y « étaient réunis avaient bâti, chacun à son gré, « de vastes et commodes cabanes sur les ruines « d'une ville jadis opulente et florissante par son « industrie et par ses arts. Chaque cabane avait « ses abris contre le soleil, des animaux domes- « tiques, son jardin formé avec goût et intelli- « gence, son ménage établi en forme. C'est là « où, sous un climat brûlant et meurtrier, ils « s'entretenaient sans cesse de leur chère patrie, « de leurs familles en deuil, de l'éclat de leurs

« anciens exploits; c'est là, au sein de la plus « douce concorde, qu'ils s'étaient tant de fois « consolés de toutes les privations que leur im- « posait le moment présent, et qu'ils puisaient « constamment de nouvelles forces dans l'amour « de leur pays, et dans cette noble émulation qui « s'était établie parmi eux. »

Enfin, la place n'était plus tenable, car la digue qui joignait le bastion Saint-Nicolas au bastion n° 2 de Migliaretto, ayant été rompue, les eaux s'écoulaient avec une rapidité effrayante. L'ennemi ne discontinuait pas son feu, et les bombes et les obus tombaient jour et nuit dans la ville [1].

Le général Foissac-Latour, voulant s'éclairer complétement sur l'état de la défense, convoqua le même jour, 9 thermidor, pour dix heures du matin, un conseil général de tous les officiers supérieurs et généraux de la garnison, avec l'invitation faite préalablement par le chef d'état-major, à chacun, de se transporter au front d'attaque avant de se rendre à la séance, afin qu'il pût opiner en connaissance de cause. Le général en chef était prêt lui-même à s'y porter, pour

[1] *Voyez* Pièces Offic. et Justif., Nos LXXI, LXXII, LXXIII, LXXIV, LXXV et LXXVI, contenant les détails des faits d'armes de la légion polonaise, depuis le 2 au 9 thermidor (20 au 27 juillet).

en raisonner avec eux, lorsque le silence des batteries de l'ennemi et un officier de la place lui annoncèrent l'arrivée d'un parlementaire. Il était monté sur une nacelle et avait arboré pavillon blanc, demandant à être admis de la part du général assiégeant : il proposait de faire cesser les feux de la pla[illegible] Autrichiens étant déjà suspendus.

Le gé[illegible]ur accéda à cette demande, et [illegible]heure après, arriva le comte Orla[illegible]t-colonel au corps du génie impéria[illegible]compagné d'un lieutenant de hussard[illegible]ide-de-camp du général Kray. Orlandini remit alors une lettre du général Kray, datée de Castellucchio, le 26 juillet 1799 (8 thermidor an VII), qui fut une dernière sommation, et qui fournissait la preuve officielle que la retraite des deux armées françaises, au-delà des Apennins, ne lui laissait plus d'espoir d'être secouru.

Après avoir lu cette lettre, le général en chef répondit au parlementaire qu'il ne croyait pas que les circonstances fussent, pour la place de Mantoue, aussi extrêmes que le disait le général autrichien; qu'au surplus, se trouvant au moment d'entrer au conseil de guerre, il lui ferait part de la lettre du général Kray, et qu'on le tiendrait au courant de la décision.

Le lieutenant-colonel Orlandini fit observer qu'il lui était enjoint d'attendre une réponse, et pria le général en chef de permettre qu'il restât jusqu'à l'issue du conseil; que s'il lui refusait cette demande, il avait ordre, à son retour, de ranimer les feux de l'attaque, et qu'il valait mieux, pour les deux partis, que l'effet en fût suspendu. Le général Foissac-Latour se rendit à cette raison, toutes ses batteries étant ruinées. Il pria donc les parlementaires de se retirer dans une chambre séparée, où ils demeureraient avec des officiers de l'état-major, jusqu'à ce que sa réponse fût expédiée; il commanda qu'on profitât du moment pour avancer, le plus qu'il serait possible, les réparations les plus urgentes, et qu'on montrât partout beaucoup d'activité et de résolution. De toutes parts les travailleurs répondirent à ces ordres et au couvre-face de Pradella, les grenadiers demandèrent des outils pour les seconder.

Le commandant de Mantoue se rendit alors au conseil de guerre qui était composé de quarante-cinq officiers supérieurs : ce furent Obert, chef du 2e bataillon de la 29e légère; Girard, chef de bataillon de la 1re demi-brigade cisalpine; F. Pagès, lieutenant, commandant la marine; Jovéroni, capitaine, commandant les sapeurs cisalpins; Chapuis, capitaine, commandant les

pontonniers; Mérique, chef de bataillon d'artillerie; Mosiecki, major, commandant du 2e bataillon polonais; Wolinski, commandant du 3e bataillon polonais; Baron, chef de bataillon de la 31e demi-brigade de bataille; Cappi, chef de bataillon de la 1re demi-brigade cisalpine; Marguel, commandant de bataillon de la 93e demi-brigade; Lelmi, chef de bataillon de la 56e demi-brigade; Tourel, chef de bataillon de la 31e demi-brigade; P. Varennes, chef de brigade; L. Fédon, commandant la 31e demi-brigade; Delisle, chef d'escadron du 7e régiment de dragons; Lacroix, chef de bataillon de la 45e demi-brigade; Sicard, chef de bataillon, *idem;* Malbrun, chef de bataillon, *idem;* Jayet, chef de bataillon de la 2e légion helvétique; Mesmer, chef de bataillon de la 1re légion helvétique; Ott, chef de bataillon, *idem;* Bucher, chef de bataillon, *idem;* Armand-Gros, chef d'escadron des carabiniers piémontais; Abyberg, chef de bataillon de la 1re légion helvétique; Eugène, chef de la 1re demi-brigade cisalpine; Dembowski, chef de la 2e légion polonaise; Cerutti, chef de brigade d'artillerie cisalpine; Kosinski, adjudant-général, commandant la 2e légion polonaise; Barthès, chef de brigade de la 1re légion helvétique; Jonquière, chef de bataillon de la légion helvétique; Girard, chef de brigade; Borthon, chef de bri-

gade, commandant l'artillerie; Wielhorski, général de brigade; Balleydier, chef de brigade de la 29e légère; Meyer, général de brigade; Périgord, chef de bataillon du génie; Fontanieu, général de brigade, commandant la 2e demi-brigade d'infanterie de bataille piémontaise; Labadie, chef de bataillon du 6e régiment d'artillerie; Gastine, adjudant-général, chef de l'état-major de la division; Girardelet, chef de bataillon de la 26e; Monnet, général de brigade; Morel, chef de brigade de la 56e; Soulier, commandant temporaire de la place de Mantoue; le général Foissac-Latour, président du conseil, et le commissaire des guerres Leclere faisait fonctions d'ordonnateur et secrétaire du conseil.

Il leur soumit la question de savoir si, avec les forces qui restaient, on pouvait espérer de se défendre contre un prochain assaut. Après les discussions et pourparlers échangés entre les membres de ce conseil, le général invita tous les membres à fournir toutes les instructions qu'ils seraient à même de donner. On déposa sur le bureau l'état de l'effectif de la garnison, constatant le nombre d'hommes par corps, et celui des soldats dans chaque corps, qui pouvaient faire le service de l'infanterie. Il en résulta que la quantité de fantassins capables de servir, déduction faite des hommes tués ou blessés depuis

le blocus, des malades, des soldats employés comme infirmiers de l'hôpital, des malades dans les corps, des marins, des officiers, des sapeurs, des musiciens, tambours, mineurs, travailleurs, des canonniers, etc, était de trois mille six cent soixante-un hommes qui, étant répartis, savoir : quinze cents hommes pour la défense des portes de Migliaretto et du Thé; mille hommes pour le service de la place et pour la police, et neuf cents hommes en réserve, il ne restait plus que deux cent soixante-un soldats portant baïonnettes, pour défendre le passage de la brèche. Ces trois mille six cent soixante-un hommes étaient répartis comme suit dans les divers corps :

La 26e demi-brigade	221 hommes
31e *idem*, non compris la garnison de la citadelle, qui se gardait elle-même	161
29e demi-brigade	517
45e ..... *idem*	370
93e ..... *idem*	226
1re légion helvétique	190
2e .... *idem*	156
1re demi-brigade cisalpine	411
2e légion polonaise	580
56e demi-brigade	509
Corps dans la place	3,341 h.

Report................	3,341 h.
A Migliaretto....................	600
Total..............	3,941 h.
A déduire pour auxiliaires aux canonniers, demandés par le chef de brigade Borthon...............	280
Restent..............	3,661 h. actifs.

Deux membres du conseil soutinrent que la place pourrait encore être défendue pendant deux ou trois jours au plus. Le général ayant mis cette question aux voix, six personnes se déclarèrent pour l'affirmative. C'étaient Monnet, Borthon, Labadie, Soulier, Pagès, Chapuis. Tous les autres, au nombre de trente-huit, opinèrent pour la négative. A la mise aux voix de la seconde question, si l'on devait continuer la défense de la place durant deux ou trois jours, il ne se trouva plus que quatre membres pour l'affirmative : Borthon, Labadie, Pagès, Chapuis; et les autres, au nombre de quarante, pour la négative.

Cependant le parlementaire Orlandini était là qui attendait impatiemment une réponse définitive. Le temps pressait, et le général Foissac-Latour, fort de la majorité d'opinions des membres du conseil, fit proposer au général Kray de prendre pour base de la capitulation les con-

ditions que le général Bonaparte avait accordées, en 1797, au maréchal Wurmser, dans une position à peu près semblable. Il demandait que la garnison fût renvoyée par le chemin le plus court et par marches militaires à l'armée française, dans le pays de Gênes. Le général Monnet, qui fut porteur de ce [illegible], revint du quartier-général de Castellucc[illegible]ec la nouvelle que le général Kray, moins [illegible]ux que Bonaparte ne l'avait été envers le v[illegible]maréchal autrichien, refusait les proposit[illegible] Foissac-Latour.

En conséquence, le [illegible] jour, 10 thermidor, un nouveau conseil de [illegible]rre fut sur-le-champ convoqué; et, quoiqu'il fallût céder à l'impérieuse nécessité, cependant tous les membres s'opposèrent unanimement à ce que la garnison fût conduite prisonnière de guerre dans les États héréditaires de l'Empereur, pour être échangée à la première occasion. Le conseil étant consulté pour savoir s'il acceptait cette condition, tous ses membres déclarèrent qu'il valait mieux périr sur la brèche que se soumettre au joug de la servitude.

Alors le général proposa un projet de lettre de sa part au général Kray, par laquelle il offrait de se rendre lui et tous les officiers comme prisonniers de guerre en place de leurs soldats, et que les officiers serviraient ainsi d'otages pour garan-

tir leur non activité dans les troupes françaises pendant un temps limité.

Le conseil adopta à l'unanimité cette proposition, étant fermement résolu, si elle était refusée, de s'ensevelir plutôt sous les murs de Mantoue, pour laisser à la postérité un exemple mémorable de son dévouement patriotique, à côté de l'acte honteux d'un ennemi qui souillait sa loyauté en abusant de la supériorité de ses armes.

Cette noble et énergique protestation fut signée par les officiers suivans : Obert, chef du 2e bataillon de la 29e légère ; Girardelet, chef de bataillon de la 26e ; Krolikiewicz, commandant du 1er bataillon polonais ; Mosiecki, commandant du 2e bataillon polonais ; Labadie, chef de bataillon du 6e régiment d'artillerie ; Périgord, chef de bataillon du génie ; Sicard, chef de bataillon de la 45e ; Mérique, chef de bataillon d'artillerie ; Jonquière, chef de bataillon ; Fédon, chef de bataillon, commandant la 31e demi-brigade ; Marguel, commandant de bataillon de la 93e demi-brigade ; Abaffour, chef de bataillon, commandant la place de la citadelle ; Eugène, chef de la 1re demi-brigade cisalpine ; Tourel, chef de bataillon de la 31e demi-brigade ; Girard, chef de brigade ; Girard, chef de bataillon ; Jayet, chef de bataillon de la légion helvétique ; Verlato, chef de bataillon d'artillerie cisalpine ; Bucher,

chef de bataillon de la 1re légion helvétique; Mesmer, chef de bataillon, *idem;* Armand-Gros, chef d'escadron, commandant les carabiniers piémontais; Kosinski, adjudant-général, commandant la 2e légion polonaise; Varennes, chef de brigade; Malbrun, chef de bataillon; Morel, chef de la 56e demi-brigade; atti, chef de brigade d'artillerie cisalpine; Ot ief de bataillon de la 1re légion helvétique; J oni, capitaine, commandant les sapeurs cis s; Deslisle, chef d'escadron du 7e régiment d ragons; Baron, chef du 1er bataillon de la 31e d mi-brigade; Foissac-Latour, général de division; Cappi, chef de bataillon; Lacroix, chef de bataillon; Lelmi, chef de bataillon à la 56e demi-brigade; Fontanieu, général de ronde, commandant la 2e demi-brigade de bataille piémontaise; Meyer, général de brigade; Gastine, adjudant-général; Soulier, commandant; Leclere, secrétaire du conseil.

Enfin les articles de la capitulation furent conclus le 10 thermidor an VII (28 juillet 1799), à Castellucchio, entre les deux généraux, et il fut convenu que la garnison serait considérée comme prisonnière de guerre jusqu'à parfait échange, et renvoyée en France sous escorte autrichienne; mais que les officiers ne s'y rendraient, sur leur parole de ne pas porter les armes contre les alliés, qu'après avoir séjourné pendant trois

mois dans les Etats héréditaires en qualité d'otages.

Le 11 thermidor (29 juillet), à la pointe du jour, le lieutenant-colonel Orlandini arriva à Mantoue avec la capitulation signée, et le 12 thermidor (30 juillet), la garnison sortit avec les honneurs de la guerre par la citadelle et déposa les armes sur les glacis.

CAPITULATION DE MANTOUE.

Au quartier-général à Mantoue,
ce 10 thermidor an VII (28 juillet 1799).

Foissac-Latour, général de division, commandant les place et citadelle de Mantoue, propose

A M. le baron de Kray, général d'artillerie, commandant les troupes de S. M. l'Empereur sous Mantoue, de lui rendre cette place sous les conditions suivantes, délibérées par le conseil de guerre de défense :

Art. I. La garnison de Mantoue sortira de la place le 12 thermidor (30 juillet) par la citadelle de Mantoue, à midi, avec tous les hon-

neurs de la guerre, six pièces de campagne en tête. Elle se rendra prisonnière de guerre. Pour lui éviter la honte et les misères de la détention, le général qui la commande, les autres généraux sous ses ordres, les offi [illegible] e l'état-major, et tous les autres de la g [illegible] consentent à se rendre prisonniers en [illegible] ne, dans les pays héréditaires les plus vois [illegible] ils resteront en otage pour les sous-offi [illegible] oldats qui seront renvoyés en France par l [illegible] e la plus courte et ne pourront repren [illegible] armes contre les troupes de l'empereur et de [illegible] es alliés qu'après avoir été échangés. En conséquence, la garnison mettra bas les armes sur le glacis de la forteresse. Les officiers conserveront leurs épées, leurs équipages, et le nombre de chevaux qu'ils ont droit d'avoir, selon leurs grades respectifs. Les employés de l'armée seront également renvoyés en France. Les généraux pourront garder leurs secrétaires, et tous les officiers leurs domestiques. On accordera un drapeau au général Foissac-Latour, en considération de la vigoureuse défense qu'il a faite.

Réponse. — Accordé dans toute son étendue, en y ajoutant, en considération de la manière franche, brave et loyale avec laquelle la garnison de Mantoue s'est conduite, qu'il sera libre au commandant, à son état-major et aux officiers

de la garnison, après avoir demeuré trois mois dans les états héréditaires, de retourner dans leurs pays respectifs, sur leur parole d'honneur de ne pas porter les armes contre sa majesté impériale et royale, jusqu'à ce qu'ils aient été échangés. Les trois mois se compteront du jour de la capitulation signée.

Art. II. Les troupes cisalpines, suisses, polonaises et piémontaises seront considérées et traitées, sous tous les rapports, comme les troupes de la république française. — Accordé.

Art. III. Il sera accordé au général commandant la place, trois fourgons couverts pour transporter ses équipages, papiers et autres objets à lui appartenant personnellement; ces fourgons ne seront pas visités, et il pourra en disposer à volonté. — Accordé.

Art. IV. Le chef de l'état-major et les autres officiers supérieurs auront la faculté d'emporter les papiers relatifs à leur administration, et pourront amener les fourgons destinés à cet usage et au transport de leurs effets particuliers. Les commissaires seront responsables de la remise des objets qui, par leur nature, appartiennent à la place. — Accordé.

Art. V. On recommande à la loyauté et à la générosité du gouvernement autrichien la tranquillité des habitans qui ont été employés dans le

gouvernement cisalpin, formellement reconnu par l'empereur dans le traité de Campo-Formio, ainsi que celle de tous ceux qui ont manifesté des opinions républicaines; les commissaires impériaux et les canonniers bourgeois ayant été traités de la même manière dans la capitulation conclue entre Bonaparte et le général Wurmser. — Accordé.

Art. VI. Il sera nommé des officiers commissaires du génie et de l'artillerie, auxquels seront remis tous les objets appartenant à cette arme. — Consenti.

Art. VII. Il sera nommé aussi des commissaires des guerres et des vivres pour remettre et recevoir les magasins qui se trouvent dans la place. — Consenti.

Art. VIII. Les malades et blessés qui ne peuvent pas être transportés continueront à recevoir les soins nécessaires à leur guérison. A cette fin, les chirurgiens français qui les traitent actuellement resteront près d'eux. Le général commandant nommera un officier qui sera commis à leur garde, et à mesure qu'ils seront en état d'être transportés, il leur sera fourni tous les moyens nécessaires pour rejoindre l'armée s'ils ont été échangés, ou de se rendre en France ou en Allemagne, sous les conditions accordées aux autres, sous le grade respectif. — Consenti.

Art. IX. Il sera fourni par les Autrichiens une escorte convenable et suffisante pour garantir tous les individus compris dans la présente capitulation contre toute insulte et émeute populaire, et les commandans de l'escorte en seront personnellement responsables. — Accordé.

Art. X. Tout ce qui, dans la présente capitulation, pourrait être douteux et faire naître des difficultés sera interprété en faveur de la garnison et selon les lois de l'équité. — Consenti.

Art. XI. Après la signature de la capitulation, on se donnera réciproquement des otages qui seront, du côté des Français, un chef de brigade et un capitaine; du côté des Autrichiens, un colonel et un capitaine. — Consenti.

Art. XII. En attendant la signature de la capitulation et l'échange des otages, il y aura une suspension d'armes de part et d'autre. — Consenti.

Art. XIII. Migliaretto sera occupé par un bataillon autrichien, qui détachera cinquante hommes pour occuper la partie extérieure de la porte de Cérèse. Les deux corps d'armée n'auront aucune communication, à la réserve des chefs et de ceux qui auront la permission des généraux respectifs. — Consenti.

Art. XIV. Le commissaire du pouvoir exécutif et l'inspecteur-général de la police de la

République cisalpine à Mantoue auront la faculté de sortir de la place pour aller où ils voudront.— Consenti.

Art. XV. Il sera accordé deux voitures pour les gens de la suite du général, et quelques autres qui auront reçu de lui l'ordre de suivre le sort de la garnison. — Accordé.

Art. XVI. On accordera également les voitures nécessaires pour le transport des effets des officiers et des chefs de l'armée française faisant partie de la garnison, et même de ceux qui n'y étant plus pourront en avoir laissé dans cette place. — Accordé.

Art. XVII. Les généraux et officiers qui voudraient envoyer en France une partie de leurs équipages, pourront leur faire suivre la marche des soldats, si toutefois le général Kray, qui se connaît en vraie gloire, ne pense pas que la sienne lui commande de faire suivre aux généraux et aux officiers eux-mêmes la destination de leur troupe, en les renvoyant en France sur parole d'honneur. —Réglé par l'article premier.

Article additionnel.

Les déserteurs autrichiens seront livrés à leurs régimens et bataillons respectifs.

Le commandant général de S. M. I. leur promet la vie sauve.

Au quartier général de Castellucchio, le 28 juillet 1799.

Le Baron De KRAY, *général d'artillerie.*

MAUBERT, *chef de brigade,*
commandant en chef le Génie.

FOISSAC-LATOUR, *général de division.*

Le chef de brigade Borthon, commandant l'artillerie, n'a pas signé pour des motifs qui lui sont personnels.

Le général FOISSAC-LATOUR.

La 2e légion polonaise partagea aussi le sort de ses frères d'armes. De quatre mille hommes qu'elle comptait à l'ouverture de la campagne, elle se trouvait réduite, à cette époque, à huit cents hommes, tant par l'effet des maladies que par les pertes essuyées sur la brèche.

Cependant un événement plus malheureux attendait encore ces nobles victimes du dévouement patriotique. Quoique la légion fût comprise dans la capitulation comme nous venons de le voir, néanmoins un article additionnel ajouté au traité, mais tenu secret pour le mo-

ment, garantissait aux Autrichiens le retour des déserteurs de guerre, avec condition de conserver leurs vies. Comme la légion se composait pour la plupart de soldats natifs de Pologne qui, devenus sujets autrichiens par suite de l'odieux partage de 1772 et 1795, étaient enrégimentés dans les cadre[illegible] leurs oppresseurs, le général autrichien [illegible]ge à leur égard de cette condition secrè[illegible]a torturant par une interprétation machia[illegible]e. Ainsi, lorsque la garnison quittait la place, [illegible] ordonna à la légion polonaise de fermer la colonne, et, au moment où elle défilait ainsi et lorsque la tête et le centre des Français se trouvèrent hors l'enceinte de la ville, les Autrichiens se jetèrent sur les Polonais, arrachèrent les soldats de leurs pelotons, insultèrent même des officiers, et, les accablant d'injures, ils les firent entrer de force dans leurs rangs ou dans les maisons du voisinage. Toutes les remontrances du général Wielhorski et des officiers supérieurs furent infructueuses : on poussa cet acte d'injustice à tel point, que le chef d'artillerie Axamitowski, chargé avec douze officiers de ramener nos soldats en France, nonobstant tous ses soins, ne put conduire à Lyon qu'à peu près cent cinquante hommes.

Le général Wielhorski, l'adjudant-général Kosinski et tout le reste des officiers furent conduits

à Léoben en Autriche comme prisonniers de guerre.

Ainsi se termina cette campagne qui s'était ouverte sous des auspices si favorables. Jamais les Polonais n'avaient entrevu l'avenir sous des couleurs plus brillantes qu'au début de cette nouvelle guerre, et jamais leur espoir n'avait été plus cruellement déçu. Ils se trouvaient en présence de leurs plus cruels ennemis, combattant le front tourné vers leur patrie, pouvant de nouveau la conquérir à force de succès, et la fatalité qui s'attachait à leurs pas voulut que cette lutte qui leur donnait des espérances si directes devînt pour eux une nouvelle source de revers; il voulut qu'au moment où ils espéraient secouer leurs chaînes, elles fussent rivées plus étroitement que jamais.



CHAPITRE XI.

La France reprend l'initiative des hostilités. — Ses préparatifs de guerre. — Position des armées. — Bataille de Novi. — Mouvemens de la légion polonaise. — Nouvelle action près de Novi. Le général Melas prend le commandement de l'armée autrichienne. — Dénuement des soldats polonais à cette époque. — Démarches du général Dombrowski pour le faire cesser. — Kosciuszko à Paris. — Légions polonaises sur le Danube. — Kniaziewicz. — Mouvement de l'armée d'Italie. — La légion polonaise occupe San-Pietro-d'Arena. — Engagement de la légion. — Action générale. — Gozon, Piawecki, Gryglinski, Szczubielski, Billing, Laskowski, Koszucki, Kozakiewicz, Storski, Kolodynski, Lukiewicz, Wasilewski, Serwacki, Szremer, Galecki, Truszkowski. — Iablonowski. — Dombrowski atteint d'une balle. — Nouvelle bataille de Novi. — Mouvement des légions. — L'armée se retire vers les montagnes. — Délabrement des corps polonais. — Misère générale de l'armée française. — K. De la Roche. — Le général Dombrowski se rend à Paris. — Lettre que lui écrit Bonaparte. — Conditions avantageuses que Dombrowski obtient pour ses légions. — Recrutement en France. — Réorganisation des corps polonais.

Quoique la république française eût prouvé depuis quelques années que seule elle pouvait soutenir avantageusement la lutte contre la coa-

lition des puissances européennes, quoiqu'elle eût à diverses époques fait trembler ses ennemis, même pour leurs propres foyers, ses ennemis ne se rebutaient pas, et restaient convaincus que, tôt ou tard, la valeur céderait au nombre. A cette époque surtout, où l'Autriche, la Russie et l'Angleterre, liguées ensemble, avaient mis en mouvement trois cent quarante mille hommes qui menaçaient la France sur toute sa ligne, depuis Gênes jusqu'à la Hollande, on croyait impossible qu'elle pût résister à un pareil déploiement de forces, et l'on présumait que c'était pour elle une campagne finale. Toutefois, dans cette circonstance solennelle où le sort de la nation allait se décider par les armes, le Directoire exécutif montra du courage et de la fermeté. Loin d'être épouvanté par les préparatifs de ses ennemis et de se tenir sur une timide défensive, il résolut de reprendre l'offensive : cette généreuse hardiesse, bien conforme au caractère national, releva la confiance des citoyens dans l'intérieur, et remplit d'enthousiasme les soldats qui combattaient au dehors pour leur patrie.

A cet effet, le général Brune était chargé de présider à l'organisation d'une nouvelle armée qui devait être répartie sur les côtes de la Manche, en Belgique et en Hollande.

Une autre armée, dont le quartier-général de-

vait être à Mayence, et dont la ligne s'étendrait depuis Dusseldorf jusqu'à Huningue, allait passer sous le commandement du général Moreau, qui connaissait si bien cette partie du théâtre de la guerre. Mais en attendant qu'il pût se rendre, de l'armée d'Italie où il se trouvait encore, à sa nouvelle destination, le général de division Muller fut chargé de présider à l'organisation de cette armée.

L'armée du Danube, portée dans le point le plus intéressant des frontières de la république, obéissait au général Masséna.

Afin de défendre le Dauphiné et la Savoie, et pour renforcer, suivant les circonstances, les armées d'Italie et du Danube, le Directoire organisa de plus une réserve sous la dénomination d'armée des Alpes; le général Championnet reçut l'ordre d'aller présider à sa formation à Grenoble.

Enfin, l'armée d'Italie, destinée à défendre les frontières de la France entre les Alpes et les Apennins, devait contenir les Austro-Russes.

Telle était la position des deux partis au moment où le général Joubert prit le commandement de l'armée d'Italie. Le maréchal Souvaroff, avec son corps principal, composé des troupes moskovites sous ses ordres, et des troupes autrichiennes que commandait le général Mélas, cou-

vrait les siéges de Tortone et de Coni ; le général Kray était en route pour venir joindre Souvaroff, avec les troupes qui avaient servi au siége de Mantoue, ou appuyé cette opération. L'armée française était toujours cantonnée sur les frontières de l'Etat de Gênes et du Piémont.

Le général en chef Joubert arriva à Gênes vers la fin de juillet, et Moreau voulait lui remettre le commandement ; mais Joubert le pria de retarder son départ, et de l'aider encore quelque temps de ses conseils.

D'après l'avis des généraux français, on devait attendre, avant d'agir, l'arrivée du général Championnet, qui allait déboucher des Alpes avec sa nouvelle armée. Mais les ordres du Directoire étaient d'attaquer sur-le-champ les Austro-Russes, et de faire tous les efforts pour débloquer Tortone.

Telle était la situation des corps respectifs au moment de la bataille de Novi, une des plus sanglantes de la révolution [1].

[1] Les forces totales des Français en action, y compris les 8,160 hommes détachés, étaient de 43,090. Parmi ceux-là, il y avait un détachement de Polonais dans la brigade de Colli, et la division de Dombrowski, composée des 17e et 55e demi-brigades de ligne françaises, de la légion polonaise, de la 1re légion cisalpine et de la cavalerie polonaise, formant en tout six bataillons, c'est-à-dire 2,070 hommes d'infanterie et 50 cava-

Sans vouloir entrer ici dans les détails de cette bataille, qu'on trouvera dans le rapport officiel du général Moreau [1], nous dirons seulement que, le 24 thermidor (11 août), le général Dombrowski reçut l'ordre de se rendre à Ronco avec les troupes françaises et cisalpines à ses ordres, et de laisser la légion dans sa p[illegible]ion. En conséquence la légion occupa seule [illegible]s les postes qu'elle avait gardés jusqu'alors e[illegible] commun avec la division.

Le 27 (14), nouvel ordre par lequel la légion polonaise doit se porter sur-le-champ à Arquata. En effet, on la relève de sa position, et elle arrive le 28 (15), après midi, à sa destination, au moment de la bataille de Novi. Le général Dombrowski la fait avancer sur-le-champ pour protéger la retraite de l'armée aux ordres du général Moreau, Joubert étant déjà tué, et les troupes françaises de la division vont bloquer Serravalle. Les troupes cisalpines et la 55e demi-brigade furent toutes à leur tour envoyées pour renforcer l'aile droite commandée par le général Watrin, dans la bataille même de Novi. La légion polo-

liers. Ces troupes, faisaient alors partie du centre et de l'aile droite aux ordres du général Saint-Cyr. La totalité des forces alliées, à portée d'entrer en action, s'élevait à 63,000 hommes, dont 12,000 de cavalerie.

[1] *Voyez* Pièces Offic. et Justif., N° LXXVII.

naise s'avance à Monterotondo et Balestrina. Ce mouvement empêche l'ennemi, qui poursuivait l'armée, de lui tomber sur le flanc droit, et l'oblige de se porter vers la gauche. On le côtoie jusqu'aux hauteurs de Gavi, où quelques décharges l'empêchent de pénétrer plus avant. La nuit étant survenue, Dombrowski reçut ordre du général Saint-Cyr, qui déjà commandait l'aile droite de l'armée, d'aller occuper le débouché d'Arquata et Rigoroso, et d'y tenir jusqu'à la dernière extrémité. Le 25ᵉ régiment des chasseurs se joignit à la division, et la légion se mit en mouvement dans la nuit. Elle atteignit cette position le 29 au matin, et y trouva l'ennemi bien résolu de la disputer. Cependant la légion l'attaque impétueusement de front; la 8ᵉ demi-brigade partant de Burlasco, et la 17ᵉ demi-brigade de Pratolungo (la 55ᵉ demi-brigade et la cavalerie étaient restées pour soutenir l'attaque à la réserve), le chargent si bien, qu'il est obligé de se sauver à Serravalle, et d'abandonner ses équipages et ses vivres. Le combat dura très tard dans la nuit, recommença le lendemain, et continua pendant tout le 1ᵉʳ fructidor (18 août). La division Watrin s'étant formée le 2, derrière la légion à Ronco, vint la relever, et elle put alors se porter à gauche dans les défilés de Campofreddo, laissant en arrière le 25ᵉ des chasseurs à

cheval. Elle arriva le 3 (20) à sa destination. La cavalerie polonaise resta à Voltri et Masone. Le quartier-général, les grenadiers et le 1er bataillon se rendirent à Campofreddo, le 2e à Ronciglione, le 3e à Cabane et à Marcharolo, et les chasseurs à Montebello. Les troupes françaises de la division se portèrent en avant, appuyant leur aile droite à la gauche de la division Watrin, près de Carosino; le centre se prolongea sur Montebanno et Costa, et la gauche se joignit à celle de droite du général Saint-Cyr, près de San-Lucca et Montebello.

Le 1er bataillon polonais partit pour Gênes le 7 (24 août), et le 2e se rendit au quartier-général à Campofreddo. La 106e demi-brigade arriva dans la division et occupa les positions de Montebello, Cabane et Marcharolo; les chasseurs et le 3e bataillon polonais se portèrent vers la gauche et occupèrent Ceretto-di-Sopra et San-Lucca, et le centre Ronciglione et Rossiglionalto.

Pendant que l'on faisait ces contre-marches pour se rendre aux positions ci-dessus mentionnées, quelques escarmouches eurent lieu entre les avant-postes. L'ennemi se trouvait alors en position dans la plaine en face de la légion.

Le 21 fructidor (7 septembre), la division, rangée de cette manière, attaqua l'ennemi dans sa position. Les Français, près de Casta, et le

2e bataillon avec les grenadiers formaient la réserve. La division Watrin s'avança jusqu'à Novi, et celle de Saint-Cyr jusqu'à Acqui.

Dans cet état, l'ennemi fut attaqué le soir, surpris et renversé sur tous les points. Toute la division se mit à sa poursuite et occupa, le 22 (8), à midi, la position de Bisio sur la Lemme, Castel-Adorno, Silvana jusqu'à Trisobbio, où les chasseurs polonais furent placés, et le 2e bataillon à Roccagrimaldi. L'état-major de la division, les grenadiers et le 3e bataillon se rendirent à Ovada, et le régiment de cavalerie à Molare et Cremolino. L'ennemi se retira vers Alexandrie, et la légion poussa ses avant-postes jusqu'à Spinola, Castel-Vero et Monte-Alto. Quelques prisonniers de guerre et une grande quantité de vivres et de fourrages, furent le fruit de cette expédition.

Le général Watrin fut cependant contraint de se retirer de Novi, et de reprendre son ancienne position; en conséquence la légion rentra également dans la sienne le 24 (10 septembre) au soir, sans que l'ennemi la poursuivît. La division Saint-Cyr fit ensuite le même pas rétrograde.

Le 26 (12 septembre), l'ennemi effectua un grand mouvement vers Molare, en paraissant vouloir avancer jusqu'à Ponzone. On renforça d'après ce motif le poste de Costa, et le 2e ba-

taillon polonais se porta dans la position de San-Lucca et Murbello. L'ennemi, voyant qu'on était prêt à le recevoir sur tous les points, prit le parti de se retirer dans ses anciennes positions, et de laisser les troupes françaises dans les leurs.

Cependant ces mouvemens annonçaient une direction nouvelle dans les opérations des cabinets alliés de Pétersbourg et de Vienne. En effet, le feld-maréchal Souvaroff avait reçu l'ordre de marcher avec les troupes russes qui se trouvaient à ses ordres, pour renforcer l'armée alliée de Suisse, que la marche inconsidérée de l'archiduc en Suabe avait affaiblie et compromise.

Le 7 septembre, Souvaroff remit le commandement de l'armée autrichienne d'Italie au général Mélas, et continua sa marche vers la Suisse sur une seule colonne. Le 12 septembre, ses troupes arrivèrent à Mortara, le 13 à Turbigo sur le Tésin; le 15 elles entrèrent sur le territoire de la Suisse, et campèrent à Taverne. Le 17, le quartier-général de Souvaroff fut porté à Bellinzona, sur le chemin de Saint-Gothard, par lequel il devait se réunir avec les autres troupes aux ordres des généraux Hotze et Rimskoï-Korsakoff, dans le cœur de l'Helvétie. On sait les résultats de la bataille de Zurich, des 3 et 4 vendémiaire an VIII (25 et 26 septembre 1799.) Ce fut là que, selon l'expression de l'historien Thiers « l'énergie

brutale des Russes allait rencontrer l'énergie savante et calculée, et se briser devant elle. »

En attendant, le général Dombrowski apprenait, par des rapports encourageans, que les dépôts commençaient à s'accroître à Nice et à Villefranche, qu'un grand nombre d'officiers et soldats étaient guéris de leurs blessures, quoiqu'une partie demeurât hors de service; et que la troupe, quoique absolument dénuée de vêtemens, était en continuelle activité, et sans cesse aux mains avec les Montagnards et les Barbets. De leur côté, les officiers prisonniers de guerre se servirent de plusieurs occasions pour écrire qu'ils étaient traités par les Autrichiens, comme les autres officiers français, et qu'on les transportait en Hongrie.

Cependant le soldat polonais était sans solde, sans souliers, sans chemise et sans uniforme, posté sur des montagnes affreuses et des rocs arides, obligé de les franchir sans cesse avec la pluie, la neige et la gelée, manquant de vivres, quelquefois pendant trois à quatre jours, et contraint alors de vivre de racines, n'ayant jamais un moment de repos, et toujours en présence de l'ennemi. Telle est en effet la situation affreuse dans laquelle les troupes polonaises et toute l'armée d'Italie se trouvèrent à cette époque. Cependant, au milieu de toutes ces privations, le

Polonais souffrait avec une admirable résignation; et, marchant sur les cimes glacées des Apennins, son regard planait encore au loin, tourné vers la terre natale, et son énergie morale, plus forte que toutes les peines physiques, lui faisait voir dans l'avenir cette patrie, pour laquelle il combattait si loin, puissante et régénérée.

Ce fut sur ces entrefaites que le généralissime Kosciuszko, le général Kniaziewicz, ainsi que le major Kasimir Konopka, et Biernacki, avertissaient le général Dombrowski que le gouvernement français avait résolu de créer sur le Rhin une nouvelle légion aux ordres du général Kniaziewicz, et qu'on commençait à la former. Mais on lui écrivit en même temps que l'on ne pensait nullement au sort de la légion en Italie, tandis qu'elle supportait de son côté les privations les plus cruelles.

Le chef de bataillon d'artillerie Axamitowski et le major Moscicki annonçaient au général Dombrowski leur arrivée à Lyon avec plusieurs officiers et 285 hommes, formés tant du reste de la garnison de Mantoue que d'autres Polonais qui s'étaient concentrés dans cette ville.

Tel était donc l'état des légions, lorsque le général Championnet, ayant eu connaissance des changemens survenus dans l'armée des alliés, redoubla d'efforts pour opérer sa jonction avec

l'armée d'Italie, dont Moreau conservait toujours le commandement provisoire.

Le général Championnet, après avoir confié la direction des troupes de l'armée des Alpes au général Duhesme, arriva le 30 fructidor (16 septembre) à Gênes, pour prendre le commandement en chef. Moreau, pressé par le Directoire, se rendit à Paris, où il devait s'entendre avec le ministre de la guerre Bernadotte, avant d'aller sur le Rhin recevoir du général Muller le commandement de l'armée d'observation dont celui-ci avait commencé l'organisation.

Quant à la légion polonaise, elle se trouvait alors dans l'aile droite de l'armée d'Italie, sous le général Saint-Cyr, dont les Polonais formaient la 2e division.

Il ne se passa rien de nouveau jusqu'au dernier jour complémentaire de l'an VII.

Le général Mélas ayant succédé au feld-maréchal Souvaroff dans la direction des armées coalisées en Italie, il était réservé aux troupes autrichiennes d'achever seules la conquête de ce pays. A cet effet, des levées organisées dans les états héréditaires, dans les provinces arrachées à la Pologne, et dans les états de Venise, furent dirigées successivement et avec beaucoup d'activité sur les points où se trouvaient les deux généraux Mélas et Kray, au point que toutes les forces im-

périales formaient une armée de plus de soixante mille hommes, auxquels les Républicains ne pouvaient alors opposer que trente et quelques mille combattans.

Le 2 vendémiaire an VIII (24 septembre 1799), la division gallo-polonaise se porta à gauche pour occuper les défilés de Sass llo, Ponzone et Squanello, et arriva le 3 (25) à cette position, ayant son quartier-général et grenadiers à Sassello, le 3e bataillon à Voltri e renzano, sur le bord de la mer, les chasseurs à Cartasio et Malvicino, le 2e bataillon à Ponzone. La cavalerie se trouvait à Moglia. Les troupes françaises occupaient Spargnetto, Monteacuto et Murbello. A l'aile droite, l'aile gauche de la division Watrin à Ponte-Molara, et à la gauche celle de droite du général Laboissière à Ponti, et les avant-postes le long de l'Erro, jusque tout près d'Acqui. Dans cette position, des escarmouches eurent lieu avec les avant-postes ennemis, surtout à Cartasio et à Cavatora, à cause des vivres; et ces deux points étaient occupés tantôt par les Français, tantôt par les ennemis.

Le 11 (3 octobre), la division reçut ordre de se porter rapidement à San-Pietro d'Arena, tout près de Gênes. Onfit en conséquence une marche forcée et on y arriva le 12 (4), ayant passé par Voltri. La légion et la cavalerie occupèrent Con-

négliano; le quartier-général et les troupes françaises San-Pietro d'Arena.

Le 19 (11 octobre), la division reçut ordre de traverser Gênes, et d'en attendre de nouveaux près d'Albaro; le soir il fut ordonné de marcher toute la nuit vers Sori. Elle couvrait par cette marche une expédition que le général Saint-Cyr avait projetée avec la division Miollis, postée à Sori, et sur les côtes de la mer. La légion y arriva le 20 (12) au matin, et elle fut obligée de retourner le même soir prendre son ancienne position de San-Pietro d'Arena, où elle arriva le 21 (13 octobre)[1].

Par suite de nouvelles dispositions, le général Dombrowski reçut ordre, le 28 (20), d'envoyer la 55e et la 17e demi-brigades, qui avaient été jusqu'alors dans sa division, à Gênes, et on lui donna en place la 3e et la 106e, et le 1er bataillon polonais. Cette division se rassembla le 29 (21) à Campo-Marone, et arriva le 30 (22) à Voltag-

[1] D'après la situation de l'armée d'Italie, au 17 octobre 1799, après la réunion de l'armée des Alpes, lorsque le général Championnet en vint prendre le commandement, la force totale de l'armée active était de 54,053, non compris le détachement de Pouget, gardant le col de Tende et les Alpes maritimes, et la division militaire de Grenoble et Briançon, aux ordres du général Pallaprat, forte d'environ 2,500 Italiens ou Polonais, et de 6,000 conscrits français. Les étrangers gardaient les passa-

gio, où le général Saint-Cyr établit son quartier-général. La division se porta le même jour en avant vers Novi. Ses avant-postes ayant rencontré ceux de l'ennemi, le général Dombrowski renforça de suite l'avant-garde par ses grenadiers et ses chasseurs. Aussitôt elle attaqua l'ennemi et le chassa de Novi.

ges des Alpes pour arrêter la désertion ; les autres formaient les garnisons des postes.

Quant à la division Dombrowski, elle était dans l'état suivant :

DOMBROWSKI, général de division.
IABLONOWSKI, général de brigade.

Régimens.		Emplacemens
3e légère	540	Campo Marone, Voltaggio.
17e *id.*	193	San-Pietro d'Arena.
55e de ligne	442	*id.*
106e *id.*	697	A Sori.
106e *id.*	1,494	Campo Marone, Voltaggio.
Grenadiers et chasseurs polonais	550	Sori, San-Pietro d'Arena.
1re légion polonaise	608	Campo Marone, Voltaggio.
Cavalerie polonaise	128	*id.*
Total	4,652	

Quand l'armée prit l'offensive, il paraît que le général Miollis fit relever les troupes de Dombrowski, et que celles-ci suivirent en partie la colonne de Saint-Cyr, et en partie celle de Victor, car la 3e légère se retrouva à la bataille de Fossano

Le 1er bataillon de la 3e demi-brigade, les grenadiers et chasseurs de la légion, ainsi qu'avec un escadron de la cavalerie polonaise, le tout aux ordres du chef de la 3e demi-brigade Mouton, traversèrent la ville, et occupèrent les jardins du faubourg vers Pozzolo. Le 3e bataillon polonais resta dans la ville même.

La division du général Laboissière s'avança vers Pasturana, et celle de Watrin passa par Novi dans la nuit, et prenant position entre la division polonaise et celle de Laboissière, de manière que la première formait l'aile droite.

Dans la matinée, le général Dombrowski reçut ordre de se porter dans la plaine avec sa division, et d'attaquer l'ennemi partout où il se trouverait. La division ayant joint son avant-garde, se mit en mouvement vers Pozzolo-Formigara. Le général Laboissière commença à l'attaquer, Watrin ensuite, et puis Dombrowski. On chassa l'ennemi de Pozzolo, et il se retira peu à peu en se défendant d'une position à l'autre. Plus il se retirait, plus il renforçait son front jusqu'à ce qu'il arriva à Bosco. On donna alors un obusier à la division.

L'ennemi se rangeant en bataille devant ce village, le général Saint-Cyr ordonna d'imiter son mouvement. La légion polonaise vint à former une colonne à l'aile gauche, ayant le 1er ba-

taillon en tête. Le général Dombrowski jeta les chasseurs à sa gauche, et les grenadiers en masse étaient postés un peu en avant à la droite de cette colonne. La 3e demi-brigade suivait aussi en colonne. Un bataillon de la 106e demi-brigade formait la colonne droite, son 2e bataillon formait la réserve, et l'ob[illegible] était placé entre la 3e et la 106e demi-brigade. Il n'y avait point de cavalerie pour placer [illegible] a ligne.

L'ennemi avait douze [illegible]èces et quatre batteries, une ligne suffisante [illegible]fanterie et beaucoup de cavalerie. Ces forces [illegible]ient en face de la division polonaise, séparée d'elle par une plaine et par Bosco, sur ses derrières.

Les divisions Laboissière et Watrin chassèrent dans le même temps tous les corps ennemis qu'elles trouvèrent devant elles, et les poussèrent jusqu'à Bosco : ils y prirent position, en appuyant leur aile droite aux marais qui s'y trouvent, et joignant leur gauche à la droite de la ligne qui se trouvait devant la légion, couronnant ainsi le village, et couvrant la grande route de Novi à Alexandrie. Le général Karaczay, commandant les troupes autrichiennes, ayant donc assuré sa droite, chargea la division Laboissière avec une telle impétuosité, qu'elle fut au commencement obligée de se replier. Dans le même moment, le général Saint-Cyr ordonna aux gé-

néraux Watrin et Dombrowski d'attaquer l'ennemi qui avait déjà commencé à faire jouer ses batteries, et qui, voyant peu de cavalerie, fit avancer la sienne. Il s'aperçut aussi qu'on ne lui répondait qu'avec une seule pièce. L'aile gauche de Watrin avait suivi le mouvement de la division Laboissière; mais sa droite couverte de buissons et de fossés tint ferme dans sa position. Le général Dombrowski fit ses préparatifs pour l'attaque de la manière suivante : le 2e bataillon resta dans sa position, et le 1er se porta à droite pour remplir l'intervalle entre la légion et la 3e demi-brigade; les grenadiers rétrogradèrent un peu pour couvrir à gauche les chasseurs, à droite le 2e bataillon. La division formait, de cette manière, quatre colonnes; deux polonaises, ayant ses deux intervalles couverts par les grenadiers et les chasseurs, et les deux autres, de la 3e demi-brigade, ayant ses intervalles couverts par quelque cavalerie et l'obusier. Le général Saint-Cyr laissa la 106e demi-brigade en réserve et pour observer la gauche de l'ennemi. Le général Wladislas Iablonowski commandait la colonne polonaise de gauche, et le chef Strzalkowski celle de droite.

L'attaque commença au pas de charge, en présentant la baïonnette : le 2e bataillon polonais chargea la cavalerie ennemie, postée vis-à-vis

de lui, et la culbuta. Cette cavalerie renversée, les grenadiers suivent la queue de ce bataillon à gauche, et se précipitent sur une batterie de quatre pièces vomissant la mitraille, et faisant beaucoup de mal à son [illegible]ntre. Ils se saisissent des canons, les laissent en arrière, et se forment de suite pour se jeter [illegible]ur l'infanterie qu'ils voyaient devant eux. I[illegible]iemi, en ce moment, renouvelle un feu terri[illegible] qui fait chanceler un instant les Polonais; ils [illegible]portent vers la gauche, et ce mouvement [illegible]ompre la colonne. La cavalerie ennemie, s'en a[illegible]rcevant, charge aussitôt le bataillon ainsi que les grenadiers; et nonobstant le feu que lui opposent ces derniers et les chasseurs, elle se met à les sabrer. Le 1er bataillon, de son côté, avait renversé l'infanterie ennemie qui se trouvait devant lui, et forcé l'artillerie à se sauver dans le village. Dans ce moment, le général Dombrowski voyant ce qui se passait à son aile gauche, et sûr de la fuite de l'ennemi repoussé par le 1er bataillon, fait à l'instant exécuter par ce bataillon un demi-tour à gauche, ordonne une décharge générale, et fond avec la baïonnette sur la cavalerie ennemie qui avait déjà presque défait tout le 2e bataillon. Les grenadiers s'arrêtent aussi, et se mettent en position. Il fait faire au 1er bataillon de la 3e demi-brigade un mouvement vers la gauche, et tout ce

bataillon cria : « Allons! il faut soutenir ces bra-« ves Polonais! » et il attaque à la baïonnette la cavalerie ennemie. Le général Saint-Cyr arrive avec la réserve; la droite du général Watrin se porte en avant; on se précipite à la baïonnette sur l'ennemi; on le culbute et on le renverse sur Bosco. La cavalerie ennemie, qui avait sabré notre 2e bataillon, n'a plus ni le temps ni le terrain suffisant pour se sauver, et on la fait presque toute prisonnière de guerre. L'aile droite de l'ennemi qui avait attaqué la division Laboissière, voyant ce que le reste de son corps était devenu, commença à prendre la fuite; mais elle fut obligée de se sauver à la débandade le long de l'Orba, parceque Bosco était déjà occupé par les troupes polonaises. Tout notre corps s'avança en poursuivant sur tous les points l'ennemi par Bosco. La légion se porta en avant par Frugarolo; la 3e demi-brigade fut envoyée par le général Saint-Cyr à Quatro-Cassini. La nuit survint sur ces entrefaites, et Watrin reçut ordre de prendre position à droite sur la Scrivia, près de Rivalta; Dombrowski, près de Pozzolo et Quatro-Cassini, et Laboissière à Bosco et Frugarolo, près de l'Orba.

La légion polonaise prit quatre canons dans cette journée victorieuse du 2 brumaire an VIII (24 octobre 1799), et fit six cents prisonniers de

guerre. Elle perdit par contre environ trois cents hommes, morts sur la place ou des suites de leurs blessures. Les lieutenans du 2e bataillon Gozon, Piawecki, Gryglinski et Szczubielski, trouvèrent le trépas des braves, et, à l'exception de deux seulement, tous les officiers de cet intrépide bataillon furent blessés; entre autres les capitaines Billing, Laskowski, Ko[illegible]ki et Kozakiewicz; les lieutenans Storski, K[illegible]ynski, Lukiewicz, et les sous-lieutenans Wa[illegible]wski, Serwacki, Szremer, Galecki, et Trus[illegible]ski.

Les blessés du 1er bataillon furent les capitaines Melfort, Winnert, Ilinski; et dans les grenadiers, le lieutenant Bogdanowicz.

Le général Iablonowski fut légèrement blessé et fait deux fois prisonnier par la cavalerie ennemie, mais il fut repris par les Polonais à Bosco.

Le général Dombrowski lui-même n'échappa que par miracle à cette mêlée : à l'instant même où d'un coup de sabre il coupait la mèche d'un canonnier autrichien qui allait faire feu de sa pièce, une balle l'atteint, perce un exemplaire de l'*Histoire de la guerre de trente ans*, de Schiller, qu'il avait ce jour-là sur lui, et perd ainsi la force de le blesser dangereusement [1].

La division reprit dans la nuit sa position à Pozzolo, où tout le monde bivaqua ; les chasseurs oc-

[1] *Voyez* Pièces Offic. et Justif., N° LXXVIII.

cupèrent Castel-Gazo; de manière que, le 3 brumaire (25 octobre) au matin, chacun se trouva rendu à sa destination.

Le poste de Quatro-Cassini fut renforcé par les grenadiers et une partie de la cavalerie polonaise. Le 2e bataillon marcha à Pasturana, pour se rétablir un peu. Le 3e, aux ordres du chef Swiderski, resta avec l'autre partie de la cavalerie à Novi, où le général Saint-Cyr avait son quartier général.

Le détachement de Quatro-Cassini poussa sans interruption ses avant-postes jusqu'à San-Giuliano, près de Marengo, entre Tortone et Alexandrie, ayant souvent de petites escarmouches avec l'ennemi.

Le général Championnet, voyant avec peine son corps d'armée se consumer dans des combats partiels, le plus souvent sans résultat, résolut de tenter les chances d'une bataille décisive. Pour y parvenir, et ayant disposé les autres troupes, le général Dombrowski reçut, le 10 (1 novembre), l'ordre de détacher le général Iablonowski avec les chasseurs et le 2e bataillon, pour bloquer Serravalle, ayant avec lui quelque peu d'infanterie et d'artillerie française.

Le 12 (3 novembre), la division polonaise, excepté le corps de Iablonowski, se porta à Fresonara, sur l'Orba, pour protéger la division La-

boissière, que l'ennemi, par quelques mouvemens, se proposait d'attaquer.

Le 13 (4) au matin, l'armée autrichienne se montra en pleine marche sur deux colonnes : l'une venait par la grande route d'Alexandrie à Tortone, et se porta de San-Giuliano vers Quatro-Cassini; l'autre at[illegible] la division Laboissière à Frugarolo. La d[illegible]n polonaise s'avança d'abord; mais la colon[illegible]nnemie de San-Giuliano faisant mine de vo[illegible] la prendre en flanc, et se portant à cet effe[illegible] la plaine entre Pozzolo et Bosco, pendant [illegible]e forte colonne d'ennemis se portait directement sur Pozzolo et Rivalta, où la division Watrin était postée, on ne put attendre son attaque, et on forma le flanc à droite vers la colonne ennemie. En même temps on envoya autant de cavalerie qu'il fut possible en avant, pour couvrir ce mouvement. Laboissière quitta Frugarolo et Bosco, et se joignit à Dombrowski près de Fresonara, et Dombrowski fit avancer quatre pièces pour protéger la position de deux divisions, qui se mirent en ordre de bataille. Laboissière appuya sa gauche à Fresonara, et Dombrowski forma sa droite en échelons, en refusant un peu pour ne pas être pris en flanc. On se canonnait de part et d'autre, sans pourtant rien entreprendre de considérable. L'armée autrichienne se tirait toujours vers la

Scrivia, en masquant ce mouvement sur les côtés avec sa cavalerie, dont elle était abondamment pourvue.

Le général Dombrowski envoya un bataillon de la 106ᵉ pour occuper les hauteurs entre Basaluzzo et Pasturana, et pour faire accroire à l'ennemi que l'on était en force sur ce point-là. Pendant ces différens mouvemens et manœuvres, la nuit survint. Laboissière reçut l'ordre du général Saint-Cyr d'occuper Pasturana, et Dombrowski celui de se placer sur les hauteurs qui dominent cet endroit et Novi.

Le 14 (5 novembre) dans la matinée, cn se trouvait en position. La division Watrin, ayant été délogée par l'ennemi de Pozzolo et Rivalta, était devant la division polonaise, couvrant Novi, qui était encore entre nos mains. La division formait plutôt la réserve, ayant à sa droite la 3ᵉ demi-brigade avec deux canons et un obusier, tout près de la route qui conduit de Gavi à Novi; au centre la légion polonaise et la valeureuse 106ᵉ demi-brigade, couvrant le chemin de Novi à Francavilla, et la cavalerie polonaise en position entre la division et celle de Laboissière. En un mot, cette position était la même que celle occupée par l'armée française lors de la bataille de Novi, où le brave Joubert fut tué, bataille sanglante dont les armées françaises devaient tirer ven-

geance sur les lieux mêmes où elle s'était donnée, en couvrant un nom de revers par un nom de victoire.

Le général Iablonowski continuait à bombarder, en attendant, Serravalle où l'ennemi opposait une bonne résistance.

Le 15 (6 novembre 1799) au matin, Dombrowski reçut encore deux pièces. Il les plaça sur une éminence entre la légion et la 106e demi-brigade. Le corps d'armée ainsi disposé, le général Saint-Cyr attendait l'ennemi.

Le général Kray, commandant l'armée autrichienne qui était opposée à la division polonaise, commença l'attaque à dix heures du matin, le brouillard l'ayant empêché de le faire plus tôt. Il la dirigea sur Novi, et sur les hauteurs de Pasturana. Ces positions étaient faiblement garnies, mais elles furent si bien défendues, qu'elles firent accroire à l'ennemi que le général Saint-Cyr y tenait beaucoup de monde. Les troupes eurent ordre de se retirer et de se défendre de position en position, de sorte que l'ennemi employa toutes ses forces. La division Watrin se plaça à droite de la légion, et celle de Laboissière à sa gauche.

L'ennemi, obligé de passer par le défilé entre la position de l'armée française et Novi, se met à sa poursuite, se précipite en désordre derrière elle avec son artillerie, cavalerie et infanterie, et

se laisse attirer dans le piége que le général Saint-Cyr lui avait tendu. Alors ce général ordonne qu'on l'attaque aussitôt de front, et toute la légion le charge à la baïonnette. L'ennemi pressé tâche de se rallier et de prendre position, mais il est culbuté et renversé sur tous les points. On lui prend tous ses canons, avec lesquels il s'était mis à poursuivre. La légion polonaise en prend deux, et le chasse la baïonnette aux reins jusqu'à Pozzolo. La division Laboissière tombe sur son flanc droit, et le repousse jusqu'à Bosco. L'avantage fut décidément du côté des Français et le combat gagné.

L'ennemi laissa beaucoup de monde sur le champ de bataille, et un grand nombre de prisonniers resta entre les mains des gallo-polonais. La légion polonaise, qui se distingua comme à son ordinaire, perdit une soixantaine d'hommes tués et elle eut autant de blessés. Du nombre de ces derniers se trouva le chef de la légion, le brave Strzalkowski, blessé si dangereusement aux deux mains d'un biscayen, qu'on dut l'enlever du champ de bataille. Cet officier rempli de mérite avait déjà eu le malheur d'être blessé dans toutes les affaires où il s'était trouvé en Pologne, en défendant sa patrie contre l'agression étrangère. Le lieutenant Zakrzewski fut aussi blessé.

Les troupes gallo-polonaises occupèrent vers le soir Novi et Basaluzzo, et le général Dombrowski rentra dans sa première position.

Le 19 (10 novembre), la division eut ordre de prendre position d'Ovada [illegible] gauche; le général Iablonowski de lever le blocus de Serravalle et de nous rejoindre. L'enn[illegible]i étant en face, on fut obligé de faire ce mou[illegible]nent dans la nuit du 19 au 20. La légion fila e[illegible] conséquence par la gauche, en passant par Ta[illegible]rolo et Bisio, et prenant le 20 la position s[illegible]nte : l'artillerie fut renvoyée à Gavi, vu l'impossibilité de la mettre en position; la 3e demi-brigade avec le 1er bataillon polonais à Silvana et à Castelletto, et ses avant-postes à Capriata; la 106e demi-brigade, cette compagne inséparable des travaux et de gloire de la division polonaise, alla à Carponetto et Racca-Grimalda, poussant ses avant-postes jusqu'à Padagiera; les chasseurs étaient entre ces deux demi-brigades; le quartier-général à Ovada, les grenadiers et le 3e bataillon à Cremolino, le 3e à Taglioto, et enfin la cavalerie à Molara; à droite de la division se trouvait celle du général Watrin, et à gauche celle du général Miollis, que Laboissière venait de quitter.

Le 24 (15), la 3e demi-brigade partit pour Gênes; le 1er bataillon polonais occupait Castelletto; le 2e et le 3e Silvano.

On fit encore quelques mouvemens, tant pour la commodité de la troupe que pour celle des habitans, pendant lesquels quelques légères escarmouches eurent lieu entre les avant-postes.

Toute l'aile droite aux ordres du général Saint-Cyr resta dans cette position jusqu'au 5 frimaire (26 novembre).

Le général Dombrowski tâcha, en attendant, de se procurer autant de vivres que possible, attendu qu'il allait être bientôt obligé de quitter la plaine, à cause des grandes neiges qui tombent ordinairement dans cette saison-là, et pour ne pas perdre entièrement la communication entre Gênes et les montagnes; il parvint à se faire de petits magasins pour quinze jours à Campo-Freddo et à Masone.

Le général Miollis se retira le 5 frimaire dans les montagnes, et notre aile gauche fit en conséquence un mouvement rétrograde, en faisant face vers Acqui.

L'ennemi attaqua les avant-postes de cette aile; mais ceux-ci ayant été renforcés, il dut se retirer sans avoir pu réussir dans le projet qu'il avait de lui faire quitter cette position. Le général Saint-Cyr permit au général Dombrowski de se maintenir dans la plaine autant qu'il le trouverait bon, et ce dernier garda si bien tous les débouchés, que l'ennemi ne put jamais l'en-

tamer, et il fit subsister sa troupe aux dépens des Piémontais.

Le 10 et le 11 (1 et 2 décembre 1799), la neige tomba en si grande quantité, qu'on ne pouvait, qu'avec grande peine, trouver les chemins qui mènent aux montagnes, aussi fallut-il se retirer.

Le quartier-général se [illegible]ansporta à Masone avec les grenadiers, la 1[illegible]emi-brigade à Montebello, à Cabane et à [illegible]o. La légion polonaise à Ronciglione et [illegible]o-Freddo; la cavalerie à Voltri. Toutes le[illegible]es communications, tant à droite qu'à gauche [illegible]ient devenues tellement impraticables à cause des neiges, qu'il était aussi impossible à l'ennemi de venir attaquer la légion qu'à elle d'aller à lui.

Tous ces différens combats et escarmouches avaient cependant coûté beaucoup de monde et de chevaux aux Polonais. Le soldat sans être ni soldé ni habillé, mais continuellement en marche ou en service, était souvent malade; d'ailleurs la mauvaise saison contribuait à doubler la mortalité, et l'impossibilité où l'on était de les bien soigner dans les hôpitaux faisait qu'il n'en revenait guère, et le nombre en conséquence diminuait considérablement. La cavalerie était déjà réduite à 100 chevaux, qui même n'étaient pas en état de servir, mais harassés par des continuelles fatigues et exténués par la faim. Le dépôt à Nice

et Villefranche était dans l'état le plus affreux, et on ne donnait absolument qu'une demi-ration de pain par jour, tant à l'officier qu'au soldat, dans le moment même où une guerre quotidienne avec les Barbets les maintenait constamment sur pied.

L'artillerie et la 2e légion étaient absolument dans le même sort, et on les faisait tantôt marcher au fort Barraux, entre Grenoble et Chambéry, et tantôt revenir à Lyon.

Le général Dombrowski n'épargna aucune démarche auprès du général en chef Championnet pour améliorer le sort de ses malheureux compatriotes, et ne pouvant se rendre en personne auprès de lui, sa présence étant toujours nécessaire au camp, il lui envoya son aide-de-camp pour lui exposer l'extrême misère où se trouvait la légion polonaise. Mais ces démarches furent infructueuses, parce que toute l'armée était alors dans le même état. Les corsaires anglais coupaient toute communication avec la France par mer, de manière qu'aucun bâtiment n'entrait dans les ports de la Ligurie, et comme le chemin par terre de Nice à Gênes n'était point encore à cette époque carrossable, et que ce n'était qu'à dos de mulets, et à force de travail et de difficultés extraordinaires, qu'on pouvait transporter des vivres, à cause des mauvais che-

mins et du manque de fourrages, l'armée ne pouvait jamais être suffisamment pourvue. Le général Championnet consentit cependant à ce que l'artillerie et la 2e légion pussent se rassembler à Marseille.

Au milieu d'une situation aussi désespérante pour les Polonais en Italie, leur sort en France n'était pas moins pénible. Biernacki, comme on l'a vu plus haut, expédié par le général Dombrowski à Paris, revint à cette époque de sa mission, et il apporta la nouvelle qu'il était vrai que le général Kniaziewicz avait obtenu du gouvernement français l'ordre de former une nouvelle légion polonaise sur le Rhin, mais que l'état des choses ne permettait pas qu'on pût lui fournir tout de suite ni argent ni aucun autre moyen pour l'organiser, et que par conséquent la légion polonaise d'Italie ne pouvait rien espérer elle-même.

Dans une situation aussi accablante, tous les corps polonais s'adressèrent au général Dombrowski, et lui écrivirent une lettre, en le priant de vouloir bien se rendre en personne à Paris, et d'y aviser lui-même aux moyens de faire cesser tant de malheurs. Ce qui augmentait leur espoir à cette époque, et ce qui soutenait le général Dombrowski dans cette mission difficile, c'était l'arrivée du général Bonaparte à Paris, de retour de son expédition de l'Egypte.

Les officiers du corps polonais, au général de division Dombrowski, *commandant ledit corps.*

Ovada, ce 11 frimaire an VIII (2 décembre 1799).

« D'après l'ordre du gouvernement français, vous étiez envoyé pour former les légions polonaises en Italie sous les yeux de Bonaparte; vous leur avez donné une existence distinguée, laquelle plus tard par les généraux en chef Berthier, Brun, Moreau, a été confirmée par la justice qui leur a été rendue. Nos légions sont diminuées par la guerre à moitié. Veillez, général, à leur augmentation, c'est le moment. Qui peut être un meilleur organe auprès de Bonaparte, qui est consul, de Berthier, qui est aujourd'hui ministre de la guerre, si ce n'est pas vous? Pour le bonheur de votre patrie, pour nous, partez, général, pour Paris.

Imitant votre exemple par la manière avec laquelle vous partagez ce que vous possédez, nous vous offrons pour les frais de ce voyage un mois de nos appointemens.

(Suivent les signatures.)

Dombrowski obtint la permission de faire ce voyage, et il partit de Gênes le 17 (8 décembre), après avoir remis le commandement des troupes polonaises au général Iablonowski.

Ce fut encore dans cette [illegible]irconstance difficile que le citoyen De la Roche rendit un service aux légions, en facilitant cette [illegible]ission importante du général Dombrowski. Il [illegible]it alors de retour de l'excursion qu'il fit de Ro[illegible] à Naples, se trouvant attaché au corps du géné[illegible] Sarrazin, qui chassa les Anglais débarqués à [illegible]stelamare, et ce fut lui qui, conjointement avec le commandant Sibile et le capitaine Seneguier, parvinrent à sauver l'artillerie de l'armée embarquée à Porto-Lerici et débarquée en présence des Anglais au golfe de la Spezia. De la Roche arrivait à Gênes au moment où la pénurie était sur le point d'amener les désordres, et touché de l'abandon dans lequel on laissait les troupes des légions polonaises, fit toutes les démarches nécessaires auprès de l'état-major, de l'intendance de l'armée et des payeurs de la place de Gênes, et obtint la liquidation ainsi que le paiement de leurs arriérés. Une coopération aussi active changea la position précaire des troupes polonaises; à la place de misère on vit répandre l'abondance et la joie dans tout le corps. C'est alors que ce corps fit une si noble application envers son général en chef Dom-

browski des sacrifices pécuniaires qu'il s'était imposés; ces sacrifices subvinrent aux frais de sa mission auprès du consul Bonaparte, mission qui amena une nouvelle réorganisation des légions polonaises.

Dombrowski rencontra sur son chemin l'artillerie et la 2e légion polonaise, qui étaient déjà en marche pour se réunir à Marseille, et il donna ordre que tous les individus de ces deux corps qui se trouvaient au dépôt de Nice et de Villefranche se rendissent à Marseille pour les yrejoindre.

Arrivé à Paris, et précédé d'une réputation que ses talens et son dévouement lui méritaient à tant de titres, le général Dombrowski fut reçu de la manière la plus distinguée. Le consul de la république, Bonaparte, s'empressa en toute occasion de rendre justice à l'illustre chef de ces légions polonaises qu'il avait vu s'élever sous ses auspices et vaincre avec lui. Il donna même au général un nouveau témoignage de sa satisfaction dans la lettre qu'il lui adressa aussitôt après son arrivée à Paris.

PARIS, ce 5 nivose an VIII (26 décembre 1799).

De retour en Europe, citoyen général, j'ai appris avec intérêt la conduite que vous et vos braves Polonais avez tenue en Italie pendant la dernière campagne.

Des revers ont obscurci un instant la gloire de nos armes, mais tout nous promet qu'elle brillera bientôt d'un nouvel éclat. Dites à vos braves qu'ils sont toujours présens à ma pensée, que je compte sur eux, que j'apprécie leur dévouement pour la cause que nous défendons, et que je serai toujours leu [illegible] leur camarade.

Soyez assuré, cito [illegible] iéral, de ma considération distinguée et [illegible] attachement.

BONAPARTE.

Profitant d'un accueil aussi flatteur, le général Dombrowski avait présenté, dans des notes détaillées, ses idées et ses demandes, et il obtint :

1° Un ordre pour que tous les corps polonais se réunissent à Marseille;

2° Que ce corps serait reçu à la solde de la République française, et qu'il serait composé de sept bataillons d'infanterie, et d'un bataillon d'artillerie, sous la dénomination de 1re légion polonaise, à la solde de la République française, et qu'en conséquence le régiment de cavalerie polonaise se rendrait à l'armée du Rhin pour y faire partie de la légion dite du Danube, commandée par le général Kniaziewicz;

3° Que des officiers polonais, munis d'ordres du gouvernement, se rendraient aux dépôts des prisonniers de guerre pour y enrôler les Polonais qui s'y trouvaient;

4° Enfin, un ordre par lequel les Polonais jouissant des mêmes droits aux bienfaits du gouvernement français que les Français eux-mêmes, tous les officiers et les soldats des légions pouvaient entrer à l'Hôtel des Invalides [1].

En conséquence de cette détermination, le colonel Grabinski, de retour de l'Egypte à Paris, fut placé dans la légion comme chef de brigade, et envoyé à Dijon pour le recrutement; le major Kasimir Konopka et le capitaine Komorowski se rendirent à Lille pour le même objet, car, dans le sein de toutes les armées russes ou autrichiennes, il se trouvait des sujets polonais qui soupiraient après l'instant favorable où, désertant les étendards qui avaient guidé les hordes étrangères à l'asservissement de leur patrie, ils pourraient la servir encore en passant sous les drapeaux qui seuls devaient lui rendre un jour sa liberté!

Marseille fut le lieu assigné pour l'armement et l'habillement de la légion. L'infanterie reçut des paremens et revers cramoisis, couleurs na-

[1] *Voyez* Pièces Offic. et Justif., N° LXXIX.

tionales de Pologne, et l'artillerie conserva son ancien uniforme en entier. Les marques de distinctions polonaises ne subirent aucun changement parmi les officiers.

Le chef de bataillon d'artillerie Axamitowski reçut le commandement des troupes polonaises, tant d'infanterie qu [illegible] llerie, qui se trouvaient dans les dépar [illegible] du Rhône, des Bouches-du-Rhône et du [illegible] vec ordre d'envoyer à Toulon, Besançon, [illegible] des officiers pour le recrutement.

Le général Dombro [illegible] ayant enfin terminé les affaires du corps po [illegible] is, quitta Paris pour se rendre à Marseille, où il arriva le 4 prairial an VIII (24 mai 1800). Il laissa pourtant le chef de bataillon Dembowski, son aide-de-camp, à Paris, pour y recevoir du ministre de la guerre ce qui n'avait pas encore été remis, et par conséquent il le chargea de sa correspondance avec lui.

Le régiment de cavalerie était déjà parti, sous les ordres du chef d'escadron Alexandre Rozniecki. Les dépôts de Nice et de Villefranche arrivèrent à leur tour à Marseille. Le général Karwowski, n'étant point parti avec la cavalerie, fut placé comme chef de brigade dans la légion, et reçut le commandement de l'infanterie polonaise répartie dans les départemens ci-dessus mentionnés.

L'infanterie et l'artillerie divisées en différens détachemens étaient continuellement en guerre avec les Barbets dans l'intérieur du pays, et avec les Anglais sur les côtes. Ceux-ci menaçaient souvent de débarquer, et même ils réussirent parfois sur quelques points, mais ils furent aussitôt contraints de s'enfuir plus vite qu'ils n'étaient venus. Les Autrichiens, ayant pénétré jusqu'au Var, les troupes françaises furent obligées de marcher sur Antibes, et de se porter ensuite à Nice. Des recrues arrivaient de toutes parts, et, dans un très petit espace de temps, le 7e bataillon, dont le major Biernacki avait obtenu le commandement provisoire, fut organisé et porté au complet. Il occupa les villes d'Avignon, Manosque, Arles, Mont-Dragon, Tarascon, etc., et apaisa les troubles qui éclatèrent souvent dans ces endroits.

On augmenta ensuite les 4e, 5e et 6e bataillons, les mêmes qui avaient composé la ci-devant 2e légion polonaise, et qui avaient fait partie de la garnison de Mantoue lors de la capitulation de cette place; et dès qu'ils furent à la moitié de leur complet, on les envoya à Aubagne, à Toulon, etc., et on forma en même temps des dépôts de recrutement pour les trois premiers bataillons qui se trouvaient toujours à l'armée. Ces trois batail-

lons ne purent jamais arriver jusqu'à Marseille, car ils se trouvaient toujours dans des marches et combats continuels à l'armée, où leur service était nécessaire.



CHAPITRE XII.

Nouveaux combats. — Engagement avec les Barbets. — Mort de Championnet. — Masséna prend le commandement supérieur. Mouvement du général Mélas. — Blocus de Gênes. — La légion rétrograde jusqu'au Var. — Iablonowski. — Les Autrichiens poursuivent l'armée. — Escarmouches et actions partielles sur cette ligne. — Iablonowski. — La légion se rend à Oneille. — Le général Bonaparte traverse le Saint-Bernard. — Campagne de trente jours. — Bataille de Marengo. — K. De la Roche. — Masséna retourne à Gênes vingt jours après sa capitulation. Bonaparte à Milan. — Son retour à Paris. — Nouvelles tentatives de Dombrowski pour la régénération de la Pologne. — Le général Dombrowski se rend à Milan. — Nouvelles hostilités. — La légion polonaise entre en campagne. — Elle reçoit l'ordre d'investir Peschiera et Sermione. — Siége de ces deux places fortes. — Flottille sur le lac de Guarda. — Détail des divers engagemens sous les murs de Peschiera. — Le général Chasseloup-Laubat prend le commandement du siége. — Activité des assiégeans. — Dévouement des troupes polonaises. — Parlementaire envoyé au commandant autrichien. — Son refus. — Vigoureuse attaque. — Bataille de Pozzolo; Wollodkowicz. — Armistice de Trévise. — Suspension d'hostilités. — Peschiera et Sermione sont évacués. — Occupation de Mantoue. — Mouvement des légions pendant la suspension d'armes. — Paix de Lunéville. — Jonction des légions polonaises d'Italie et de celles du Danube à Milan. — Leur dispersion et leur anéantissement. — Conclusion.

Pendant que le général Dombrowski faisait à Paris toutes ses démarches pour améliorer le sort

de ses égions, les troupes polonaises gardant toujours leurs anciennes positions étaient constamment occupées à combattre les Autrichiens. Ces derniers s'étant portés sur Cabane, Marcharolo et Ronciglione, avaient forcé le 3e bataillon aux ordres du chef de bataillon Swiderski de quitter sa position ne forte résistance, et de se retirer à ddo. Le 30 frimaire an VIII ( ), le général Iablonowski Konopka (le jeune) d'attaquer l'enn iglione avec quatre compagnies du , et de le chasser de cette position. Kon cuta cet ordre, fondit avec impétuosité sur les troupes impériales, les culbuta sur les montagnes en arrière, les poursuivit jusqu'auprès d'Ovada, et, leur faisant beaucoup de prisonniers, il occupa la position qui lui avait été désignée.

Le 5 nivose (26 décembre), la légion se concentra à Voltri pour couvrir les côtes contre les Anglais en croisière dans la mer qui baigne ces rivages, et pour contenir les Barbets dans l'intérieur des montagnes. Le 27 nivose (17 janvier 1800), elle se porta à Oneille (Oneglia); le 29 elle fut obligée de revenir sur ses pas, et de marcher à Albenga où elle occupa le 1er pluviose (21 janvier) le passage de Zuccarello et de Castel-Bianco, et de là enfin elle se dirigea vers Garessio.

Sur ces entrefaites, le régiment de cavalerie polonaise partit pour Marseille.

Dans cette position, la légion était obligée de se battre journellement contre les troupes régulières, ou contre les Barbets, seulement pour se procurer quelque nourriture. On n'avait absolument pour vivre que ce qu'on pouvait arracher à l'ennemi; les magasins de Gênes et autres étaient vides. Lorsque le soldat fut réduit à l'extrémité, et dans l'impossibilité de résister à une misère si affreuse, des troupes françaises vinrent relever la légion, et les officiers et soldats républicains partagèrent avec les nôtres les vivres qu'ils avaient apportés. La légion se porta le 10 pluviose (30 janvier) à Oneille, et le 17 (6 février) à Ponte d'Assio, pour occuper les montagnes vers le Piémont.

Tel était l'état des choses en Ligurie, où l'armée était en butte aux plus cruelles privations, lorsque le général Masséna fut nommé au commandement de l'armée d'Italie. En effet il entra en fonctions dès le 21 pluviose (10 février 1800), jour de son arrivée à Gênes.

Quant au général Championnet, atteint d'une épidémie qui moissonnait journellement les officiers comme les soldats, il succomba le 10 janvier 1800 à Antibes. Cet illustre général, dont toutes les pensées étaient pour ses soldats et pour

la patrie, qui conduisit si glorieusement les légions polonaises dans la guerre de Naples, et auxquelles il donna tant de preuves d'intérêt dans la campagne actuelle, emporta dans sa tombe les regrets et l'estime universels.

Le successeur de Championnet, Masséna, *cet enfant gâté de la victo* [illegible] recevant du premier consul Bonaparte tou [illegible] ouvoirs nécessaires pour remédier à l'[illegible] ituation des troupes dont la direction lui [illegible] onfiée, ne put avec son incroyable acti [illegible] ssembler sous ses ordres qu'environ 2 [illegible] mbattans, la misère et la maladie ayant enl [illegible] tant de monde que la désertion. Encore les efforts de ce général ne devaient-ils procurer à ses troupes qu'un soulagement momentané !

En attendant, Masséna avait réduit les cadres de l'armée dans la proportion du nombre des combattans ; plusieurs demi-brigades furent fondues en une seule. Des mutations s'étaient opérées parmi les officiers-généraux, Gouvion Saint-Cyr avait été rappelé à l'armée du Rhin, Victor et Lemoine étaient destinés à faire partie de l'armée de réserve : Soult, Suchet et Gazan les remplacèrent. Au 5 avril, l'armée d'Italie, partagée en deux corps ou deux grandes divisions, occupait les positions suivantes : Le corps de droite, aux ordres du général Soult, était distribué dans les

postes de Roses, Monte-Cornua, Toriglio, la Bochetta, Campo-Freddo, Stella, Monte-Legino et Cadibone. Il fournissait en outre des garnisons à Gênes, à Savonne, à Gavi; il devait pourvoir à la sûreté de la côte, et faciliter les arrivages des subsistances à Gênes. Le corps de gauche, commandé par le général Suchet, dont la légion polonaise faisait partie, avait sa droite à Noli et sa gauche au Var; le quartier-général était à Pietra.

Un développement aussi considérable ne pouvait pas cependant être resserré puisqu'il était important de garder les débouchés de la Toscane, du Plaisantain, de la Lombardie, du Piémont; de défendre l'entrée des Alpes, et par conséquent les frontières de la république; aussi le général Mélas se préparait-il à rompre cette ligne et à isoler les deux corps qui la défendaient. Le 5 avril, le quartier-général autrichien vint à Cairo. L'intention du général autrichien était d'attaquer simultanément les débouchés principaux de la chaîne des Apennins, mais il voulait surtout occuper la ligne française le plus près possible de Gênes, afin de forcer Masséna à replier ses troupes sur cette ville, l'affamer par la coopération de l'escadre anglaise, et par conséquent en hâter la reddition.

Cependant ces combinaisons trouvèrent une opposition constante de la part de l'armée républicaine; elle défendit ses positions avec sa valeur

ordinaire. Le général Iablonowski dans des engagemens partiels donna de nouvelles preuves de sa bravoure personnelle, il battit complètement la division ennemie qui débouchait par le Tanaro, et lui fit 500 prisonniers.

Sur ces entrefaites, et dans la journée du 10 germinal (31 mars), l[illegible] polonaise se porta à San-Remo, et de là [illegible] le 13 (3 avril), pour aller se réorganiser à [illegible] lle; mais les Autrichiens ayant déjà for[illegible] locus de Gênes dès le 21 avril, et repouss[illegible] u'au Var le corps du général Suchet, avec l[illegible] e trouvait la légion, elle reçut l'ordre de reste[illegible] ice jusqu'à nouvelle disposition.

Quant à la ville de Gênes, dont le siége est devenu depuis si célèbre, le général Masséna avait alors sous ses ordres pour la défendre un effectif de troupes s'élevant à peine à 12,000 hommes, dont une partie se composait des réfugiés italiens alors à Gênes, et auxquels se réunirent volontairement quelques centaines de Polonais faits prisonniers dans les rangs ennemis lors des dernières affaires. Le chef de bataillon Rossignol fut nommé pour les commander.

Tout le corps d'armée de Suchet prit le 15 floréal (5 mai 1800) position derrière le Var; la légion qui était à l'aile gauche occupa Gillette et les hauteurs des environs. Le chef de bataillon

Bialowieyski prit le commandement de la légion; le général Iablonowski avait obtenu une brigade française faisant partie de la division Poujet.

Les Autrichiens se tiraient toujours vers leur droite, et menaçaient de passer le Var vis-à-vis de l'aile gauche. La légion occupa le 25 (15) Malaussène, et y arriva au moment même que l'ennemi était en pleine marche, et venait de passer le fleuve. Bialowieyski l'attaque de suite, et l'oblige, après une vive et opiniâtre résistance, à repasser le Var, dont il occupa même la rive gauche, après l'avoir poursuivi.

De continuelles escarmouches eurent lieu vis-à-vis de Malaussène avec les avant-postes ennemis, sur lesquels la légion remportait toujours l'avantage jusqu'à ce qu'enfin le chef Bialowieyski passa le Var, le 1er prairial (21 mai). Le major Konopka tourna à gauche la position de l'ennemi avec le 1er bataillon, tandis que Bialowieyski l'attaqua de front avec le reste de la légion. Après un combat très opiniâtre, on força les Autrichiens à quitter leur position et à se retirer à Utelle, où ils furent poursuivis. Dans cette affaire une trentaine d'hommes furent tués et autant de blessés au nombre desquels le capitaine polonais Parys.

Le 4 (24 mai) Bialowieyski renouvela l'attaque, et chassa l'ennemi d'Utelle; il y fit un grand bu-

tin en vivres et munitions. Le 6 et le 7 (26 et 27), Mélas voulut attaquer à son tour la légion, mais le chef Bialowieyski se porta en avant sur la rivière de la Vesubia et fit manquer son entreprise. Le général manœuvrait pourtant toujours vers la gauche, et la légion polonaise le côtoyait en conséquence vers [illegible] é et près la position de Lantosque, de m[illegible] que les Autrichiens, voyant qu'ils ne pou[illegible] pas parvenir à déborder cette aile, se reti[illegible] vers le col de Raus où ils furent poursu[illegible] t se trouvant là débordés eux-mêmes p[illegible] te manœuvre, ils se jetèrent sur le col de [illegible] où ils furent encore poursuivis et obligés à la retraite.

Dans cette défense de la ligne sur le Var, sur l'actif de l'armée française, composée de 13,465 hommes, le général de brigade Iablonowski, faisant partie, dans le centre, de la division Rochambeau, eut sous ses ordres 1,305 combattans.

Alors la légion reçut ordre d'aller bloquer Ventimiglia, qui se rendit le 22 (11 juin), et ce fut là qu'elle apprit que, d'après une convention entre les deux armées belligérantes, le général Masséna avait évacué Gênes le 16 prairial (5 juin 1800), emportant avec lui la gloire d'une résistance qui tient du fabuleux.

La légion polonaise se mit en marche pour Nice, et revint le 28 (17) à Oneille pour occuper

la vallée de ce nom, et y contenir les insurgés qui lui avaient coupé toute communication.

Ce fut au milieu de ces événemens que l'armée de réserve sous les ordres immédiats du général Alexandre Berthier et sous la direction suprême du consul Bonaparte allait ouvrir la mémorable campagne de trente jours.

En effet, le 24 floréal an VIII (14 mai 1800), commença à s'effectuer le merveilleux passage du grand Saint-Bernard. Les 25 et 26 (15 et 16 mai), après un engagement partiel à Etroubles, le pont de la Cluse est forcé et la ville d'Aoste occupée. Le 28 (18 mai), après l'affaire et la prise de Châtillon, la ville de Bard partage le même sort le 1er prairial (21 mai). Le 5 (25 mai), le premier consul arrive à Verrez. Les 6, 7 et 8 (26, 27 et 28 mai), le combat de la Chiusella, la prise de Varallo et de Verceil s'effectuent avec la même rapidité. Le 9 (29 mai), la Sesia est franchie. Le 11 (31 mai), le passage du Tesin et le combat de Turbigo ouvrent aux Français les plaines de la Lombardie. Le 12 (1 juin), Pavie se rend à discrétion. Le 13 (2 juin), ils entrent à Milan. Le 17 (6 juin), ils passent le Pô sous Belgiojoso, et livrent le combat de San-Cipriano. Le 18 (7 juin), ils s'emparent de Crémone et de Plaisance, après un combat dans lequel mille six cents hommes sont faits prisonniers, et cent Fran-

çais délivrés. Le 20 (9 juin), la bataille de Montebello sert de précurseur à celle de Marengo, et le 25 prairial an VIII (14 juin 1800) ses plaines sont témoins d'une affaire décisive, dont le résultat était la restitution du Piémont, de la Ligurie, de la Lombardie, la cession de douze places fortes aux Fr[illegible]t l'évacuation par les troupes autrichienn[illegible]ute l'Italie jusqu'auprès du Mincio, pou[illegible]rantie de la convention conclue à Alexa[illegible] le 26 prairial an VIII (15 juin 1800), ent[illegible] généraux Alexandre Berthier et Mélas [1].

[1] Un ouvrage beaucoup plus connu dans l'étranger qu'en France, fait avec luxe et à grands frais, fut publié immédiatement après et sur les événemens dont il est question. Dans son introduction, comme dans les explications qui accompagnent les belles cartes et plans, il caractérise parfaitement cette mémorable campagne. Voici la manière large et énergique dont elle est décrite dans les *Fastes militaires; Campagne de l'armée de réserve :* « Il n'est point de lieu dans l'Univers, y est-« il dit, qui retrace autant de glorieux exploits, qui parle aussi « puissamment à la pensée et à l'imagination, que cette vaste « plaine que ferment les Alpes majestueuses et le superbe Apen-« nin. Chaque siècle nous l'offre comme le théâtre des faits mi-« litaires les plus éclatans, des actions qui ont décidé le sort « des Empires, des scènes terribles, mélancoliques, qui ont « coûté des larmes à l'humanité, et mérité des statues aux « héros. Là, le voyageur découvre à chaque instant des cam-« pagnes consacrées par les souvenirs les plus imposans ; à

Quant à ce qui concerne la légion polonaise, celle-ci, après tant de marches et de combats, après la misère et la fatigue qu'elle avait endurées sur les

« chaque pas, il foule la cendre d'un guerrier : tous les demi-
« dieux des temps modernes viennent réclamer son admiration.
« Les Alpes, le Tésin, Marignan, Marengo, s'enorgueillissent
« des noms d'Annibal, de César et de François Ier, de Charles-
« Quint, de Catinat, de Bonaparte : la nature et les hommes se
« sont réunis pour rendre ces contrées célèbres..... »

Nous retrouvons dans les expressions de cet auteur le tableau fidèle des sensations qu'ont éprouvées nos compatriotes, lorsque, accourus en ces belles contrées, pleines des souvenirs de leurs ancêtres, ils sont venus sceller de leur sang le dernier hommage rendu à leur mémoire et annoncer à l'Univers étonné que la gloire militaire des Polonais existait encore.

Voici ensuite la manière concise dont le même ouvrage a tracé en peu de lignes le vaste tableau de cette campagne : « La
« principale armée autrichienne, aux ordres du général Elsnitz,
« se trouvait sur les bords du Var; une autre, sous les géné-
« raux Hohenzollern et Ott, assiégeait Gênes; des corps consi-
« dérables étaient distribués sur différens points; le général en
« chef Mélas, n'écoutant plus une sécurité imprudente, réunit
« ses forces divisées; une armée formidable et une artillerie nom-
« breuse se trouvent rassemblées sous les murs d'Alexandrie. Il
« restait aux Français un nouveau triomphe à obtenir, un triom-
« phe qui complétât toutes leurs victoires, et la journée de
« Marengo anéantit toutes les espérances de nos ennemis, et
« hâta l'instant heureux de la paix. Détruire les dispositions de
« l'ennemi les plus savamment combinées, diviser ses forces,
« paralyser ses mesures principales, couper ses communica-
« tions et ses retraites, changer le théâtre de l'action, harceler

crêtes des Alpes et des Apennins, se trouva réduite à huit cents hommes seulement sous les armes. La mauvaise saison, les montagnes qu'il

« et battre les corps isolés, couper les armées sur divers points,
« et les concentrer sur un seul pour les attaquer et les vaincre
« dans leur réunion total [illegible] les opérations importantes
« de l'armée de réserve, [illegible] re de combinaisons, et qui
« offre dans l'espace de [illegible] tous les prodiges de l'art
« militaire, prodiges [illegible] esoin que l'éloignement des
« temps les agrandisse p[illegible] ider l'admiration de l'Uni-
« vers. »

Enfin l'auteur, en term[illegible] récit, jette les considérations suivantes : « Un rappr[illegible] t des exploits qui ont illus-
« tré ces contrées deux cen[illegible] ans avant l'ère chrétienne,
« au commencement du XVIe siècle ainsi qu'à la fin du XVIIIe,
« et la comparaison historique de leurs résultats respectifs, indi-
« queront assez laquelle des trois époques mérite le plus de
« fixer l'attention.

« Après avoir percé les Alpes, Annibal soumet Turin,
« triomphe des armées romaines ; il maîtrise la fortune à force
« d'audace et de talens. Des espaces immenses sont franchis, de
« terribles difficultés surmontées, des légions formidables vain-
« cues, Rome allait reconnaître une domination étrangère : elle
« enfante des héros, la patrie est sauvée ; elle oppose à la va-
« leur, au génie d'Annibal, la patience de Fabius et l'héroïsme
« brillant de Scipion.

« François Ier fait valoir, dans la Lombardie, de vains titres
« qui avaient déjà coûté des flots de sang sous ses prédécesseurs ;
« il force le col d'Argentière, triomphe à Marignan, couvre
« quatre fois sa tête de lauriers. Prince généreux, guerrier in-
« trépide, il sut mériter qu'on applaudît à son bonheur, et

fallait franchir sans relâche, la faim et la nudité presque totale, avaient occasioné beaucoup de maladies. Les soldats se succédaient aux hôpitaux, et rarement on en voyait revenir en convalescence.

Cependant les résultats de cette campagne de Marengo, campagne à jamais mémorable, ne tardèrent pas à influer sur le sort des légions polonaises, et de nouveaux lauriers attendaient les patriotes dans les champs de la Lombardie.

« qu'on partageât ses revers ; mais, attachant plus de prix à la « gloire militaire qu'à ses résultats, il ne sut être ni homme « d'État, ni politique ; avec moins de qualités brillantes, moins « de franchise, Charles-Quint fut plus heureux et eut une plus « grande part aux destinées de l'Europe.

« Emule des guerriers les plus célèbres, et s'attachant à les sur- « passer tous, sachant concevoir avec prudence, exécuter avec « audace, recueillir les fruits de la victoire, Bonaparte change « la face des États, le système de l'Europe, fixe sur lui tous les « regards, déconcerte les plus habiles politiques : comme héros « et comme homme d'État, sa vie offrira une des plus intéres- « santes époques de l'histoire moderne. »

Tel est l'esprit et le plan de cet ouvrage très peu connu à présent, et dont le succès au moment de son apparition a été prodigieux. Il nous est agréable de dire aujourd'hui que les initiales K. D. L. R. sous lesquelles a paru cet ouvrage sont celles de Kasimir De la Roche. Il l'avait conçu et composé pendant ses loisirs en temps de paix, et ne pouvant comme membre des légions polonaises en 1802 être utile à sa patrie, il voulut l'honorer du moins comme publiciste et historien.

Les débris de l'ancienne armée d'Italie venaient, en attendant, reprendre possession de Gênes, et le général Suchet y entra le 22 juin, à la tête de ses troupes. Masséna s'y rendit lui-même, le 24, vingt jours après en être sorti d'une manière si honorable.

Le consul Bona [illegible] son côté, se rendit à Milan presque imn [illegible] nt après avoir ratifié la convention d' [illegible]. Il fut reçu avec un enthousiasme ir [illegible]. Quoique son séjour fût de courte durée, [illegible] e temps de réorganiser la république [illegible], dont il avait été le premier fondateu [illegible] a que les troupes de l'armée de réserve et celles de l'ancienne armée d'Italie seraient réunies en un seul corps, sous le nom d'armée d'Italie, dont le général Masséna prendrait le commandement.

Le 28 juin, le premier consul, accompagné du lieutenant-général Murat, du chef de brigade Duroc, et de plusieurs autres officiers-généraux et supérieurs, quitta Milan pour aller à Turin, où le général Berthier s'était déjà rendu pour organiser le gouvernement provisoire du Piémont. Le 30, il arriva à Lyon, où le préfet Verninac et les Lyonnais célébrèrent la présence du héros. Le 1er juillet, il prit le chemin de Paris, et cette route, ornée de berceaux de fleurs et couverte d'une population immense, n'était d'un

bout à l'autre qu'un long arc de triomphe.

Sur ces entrefaites, le général Dombrowski travaillait à Marseille à l'exécution de la nouvelle organisation, au complément et à l'habillement de la légion polonaise, ainsi qu'au moyen de la rassembler dans un même endroit.

Ne doutant pas d'un autre côté que Bonaparte ne voulût profiter de son triomphe à Marengo pour écraser la puissance autrichienne, ou au moins pour relever la Pologne, le persévérant et infatigable Dombrowski écrivit la lettre suivante au premier consul, en y ajoutant le résumé de ses plans libérateurs :

Marseille, ce 18 messidor an VIII (7 juillet 1800).

« Daignez, citoyen premier consul, jeter un moment vos regards sur l'état ci-joint; il contient des matériaux pour un de vos plus beaux trophées, et vous prépare une gloire d'autant plus pure qu'elle ne coûtera pas une seule goutte de sang au peuple français.

« Les Polonais vous demandent, citoyen premier consul, l'honneur de tenter un dernier effort en faveur de leur malheureuse patrie; leurs frères les attendent et les appellent. Veuillez donc leur laisser la gloire d'aller briser leurs fers, ou de mourir pour une cause si belle. La même

ardeur enflamme tous les cœurs de nos compatriotes; et moi, en traçant ce plan, je ne suis que l'interprète de leur dévouement unanime. Si vous en désirez le développement, citoyen premier consul, ordonnez, et je vole pour me rendre à vos ordres.

« Il y a d'autres [illegible] l'appui de ce projet dont les citoyens [illegible] et Zaïonczek auront l'honneur de vo[illegible]ompte.

[illegible] DOMBROWSKI. »

« Au cas que la [illegible]ontinue avec la maison d'Autriche, ou que les négociations traînent en longueur, ne serait-il pas praticable de rassembler sur l'aile gauche de l'armée du Rhin tous les corps polonais qui dans ce moment sont en partie en Italie, de les porter à vingt et à trente mille hommes, et de les mettre en état d'entrer en campagne le plus tôt possible. Ce corps ainsi rassemblé, organisé et commandé par un général entreprenant, zélé pour sa patrie, et pourvu de tous les talens que nécessite une entreprise audacieuse, devrait diriger sa marche, par exemple, de Mayence droit sur Eger, éviter autant que possible des batailles et des siéges, et chercher uniquement à pénétrer en Gallicie, en s'avançant par la Bohême et la Moravie. L'empereur

d'Allemagne, ne pouvant pas en si peu de temps envoyer une armée contre les Polonais, ne sera pas en état d'arrêter leurs progrès, il ne saura leur opposer que des recrues de Bohême et de Gallicie, peuples las d'esclavage, rêvant toujours liberté et révolution, et qui à la vue d'une armée pénétrée d'un même esprit ne tarderont pas à se joindre à elle.

« Cette armée, conduite par un homme désintéressé et ferme à l'égard de l'ordre et de la discipline, n'a pas à craindre que les villes et les villages lui ferment leurs portes, elle les verra au contraire se prêter à tous ses besoins.

« L'avantage qui résulterait de cette expédition pour l'armée française n'est que trop évident, car la marche des Polonais obligera l'aile droite des Impériaux à se replier sur la Bohême, tandis que l'aile gauche de l'armée française, la tenant toujours en respect, l'empêchera d'employer toutes ses forces contre les Polonais.

« Quant à ceux-ci, c'est le seul, l'unique moyen de parvenir au but de leurs vœux constans, la régénération de leur pays. Leur armée ne courant aucun risque, voyant toujours devant elle sa ligne d'opération, sans inquiétude sur ses derrières et sur ses flancs, n'aura qu'à marcher en avant, cueillir des lauriers et reconquérir la Pologne autrichienne.

« Les efforts que les Polonais ne manqueront pas de faire pour recevoir l'armée de leurs frères, et l'aider à chasser l'usurpateur, seraient aisés à deviner pour quiconque n'ignore pas avec quelle impatience ce peuple attend le moment propice pour secouer le joug qui l'opprime, habitué qu'il est à tou [illegible] r pour conserver son indépendance. D'aill [illegible] vertueux Kosciuszko est encore là ; son n [illegible] un mot de ralliement pour tous les bons cit [illegible] l'estime dont il jouit, la confiance que sa [illegible] le inspire, feront revivre l'espérance da [illegible] les cœurs, et l'armée conduite sous ses aus [illegible] droit d'espérer une suite de succès les plus brillans.

« Quant aux opérations politiques qui seraient à prendre dès que l'armée aurait mis le pied en Pologne, on doit en abandonner la direction aux conseils et au désir du gouvernement français, dont toutes les intentions seraient remplies par ceux des Polonais qui ont fait preuve de leur patriotisme et de leurs lumières, avec d'autant plus d'ardeur qu'elle tiendrait au bien général de la nation polonaise.

« Mais que dira alors le roi de Prusse? Rien; car le gouvernement français ne se déclarant point ouvertement pour les Polonais peut désavouer une démarche qui sera censée entreprise à son insu.

« Le roi de Prusse rassemblera une armée en Silésie? Tant mieux, car l'empereur sera obligé d'en faire autant, et il affaiblira par là ses armées sur le Rhin et en Italie.

« Le roi de Prusse attaquera les Polonais? Non, il faut croire au contraire qu'il ne mettra aucun obstacle à leur entrée dans les possessions autrichiennes.

« Mais que dira Paul Ier? Il sera ravi que l'Autriche ait un ennemi de plus sur les bras, qui paraîtra tomber comme des nues. Il est possible qu'il rassemble aussi une armée sur les frontières de la Gallicie; mais cette mesure même forcera l'empereur à lui opposer des forces proportionnées.

« A l'ouverture des négociations pour la paix, les Polonais étant en possession d'un tiers du territoire de leur patrie, et constitués en nation, auront des titres légaux à réclamer l'assistance de la République française et de ses alliés, et le gouvernement français aura alors un droit fondé de secourir un peuple opprimé, de soutenir ses intérêts, et de négocier pour lui. Une protection aussi puissante facilitera le consentement de la Prusse et de la Russie à se dessaisir des provinces envahies, moyennant un dédommagement en Allemagne pour la première, en Turquie pour la seconde.

« Que diront enfin les Polonais? Ils professeront une vénération religieuse pour la nation française, comme leur divinité protectrice. Ils élèveront des monumens au grand Bonaparte, qui attesteront aux générations futures et la grandeur de leur reconnaissance et celle de ce héros, au génie duq[illegible] levront la conquête de leur antique ind[illegible]e. »

DOMBROWSKI.

Ayant ainsi rempl[illegible] de son cœur, et ne voulant laisser éch[illegible]cune circonstance, le général Dombrow[illegible]r obtenir, en attendant, avec plus de certitude la permission d'organiser de nouveau sa légion, chargea le chef de brigade Grabinski et le chef de bataillon Axamitowski de se rendre auprès du général en chef Masséna à Milan, pour lui exposer l'urgence de son consentement, et lui faire les observations nécessaires à ce sujet. Le premier (Grabinski) devait ensuite rester à Milan, pour y former un dépôt de recrutement polonais, l'armer et l'habiller à l'aide des magasins autrichiens qui y étaient tombés au pouvoir de l'armée républicaine.

Pendant ce temps-là, grand nombre de recrues arrivaient à Marseille. Le général Wielhorski, étant de retour des prisons d'Autriche, ainsi que les autres officiers compris dans la capitulation de

Mantoue, se rendit avec eux dans cette ville. Ils rentrèrent sur-le-champ dans leurs anciens corps, qu'ils trouvèrent à moitié complets.

Le général en chef Masséna reçut très bien les deux officiers supérieurs Grabinski et Axamitowski, et donna ordre aux trois bataillons dispersés dans la Ligurie et dans le Piémont de se rendre à Milan, et pour faire promptement exécuter cet ordre, il chargea le capitaine Hauké, qui fut plus tard aide-de-camp du général Dombrowski, de réunir toute la légion à Milan. En conséquence, celui-ci confia le commandement des troupes polonaises stationnées à Marseille et aux environs au général Wielhorski, le chargea de présider le conseil d'administration générale de la légion, de réunir tout son monde, pour marcher ensuite à Milan, et, ces instructions données, il se mit lui-même en route pour devancer le corps.

Fort des nouvelles espérances que présentait aux Polonais l'ouverture de la campagne d'hiver (1800 et 1801), le général Dombrowski s'achemina vers le théâtre de la guerre, et arriva à Milan le 11 vendémiaire an IX (3 octobre 1800). Là, il trouva déjà réunis le 1er et le 2e bataillon; les autres bataillons y arrivèrent successivement, et le dépôt de Marseille, avec le général Wielhorski, s'y rendit le 10 brumaire (1er novembre).

Toute la légion fut alors organisée. Le gouvernement cisalpin n'épargna ni peines ni argent pour l'habiller; la caisse française fournit la solde, et les arsenaux italiens des armes.

Le 17 (8 novembre), le général Dombrowski passa toute la légion en revue; plus de cinq mille hommes se [illegible] déjà habillés et sous les drapeaux, à ce [illegible]e, et plusieurs officiers qui avaient [illegible]isonniers de guerre dans les campagn[illegible]ntes revenaient alors de l'Autriche. C[illegible]r canal que la légion polonaise apprit [illegible] digne et brave chef de légion Forestie[illegible]vait succombé à de graves blessures, en Hongrie, où il avait été relégué comme prisonnier de guerre.

La reprise des hostilités ayant éprouvé quelques retards en Italie, on songeait néanmoins des deux côtés à en venir aux mains. Le cabinet de Vienne avait ordonné au général en chef Bellegarde d'éviter, autant qu'il le pourrait, de rouvrir la campagne avant que le corps d'armée qui occupait le Tyrol ne fût à même d'entrer en ligne avec l'armée impériale d'Italie pour appuyer ses opérations, quoique cette dernière fût alors forte de 60,000 combattans.

L'armée française restait dans l'inaction par les mêmes motifs qui retenaient l'armée autrichienne dans ses retranchemens. Le général

Brune, nommé au commandement en chef après le départ de Masséna, ne voulait point s'engager sérieusement avec son adversaire Bellegarde, avant que le général Macdonald ne fût assez avancé dans le Tyrol pour couvrir son flanc gauche et empêcher les troupes ennemies de tourner le lac de Garda.

Quoi qu'il en soit, par suite des dispositions générales données aux autres corps d'armée, le général Dombrowski reçut, dès le 29 brumaire (20 novembre), l'ordre d'entrer le plus tôt possible en campagne avec la légion polonaise, pour y former la 2e division de réserve. Il partit donc de Milan le 30 (21) avec les 1er, 2e, 3e et 7e bataillons, forts de quatre mille quatre cents hommes, et une compagnie d'artillerie.

Le général Wielhorski, l'adjudant-commandant Kosinski, chef de l'état-major, et tous les autres officiers, prisonniers de guerre, rentrés seulement sur parole, ne pouvaient pas être employés pendant cette campagne. Ils restèrent en conséquence à Milan, ainsi que les 4e, 5e et 6e bataillons, et trois compagnies d'artillerie, pour achever d'être complétés.

Le capitaine Royer fit alors le service de chef de l'état-major auprès du général Dombrowski; les chefs de bataillon Konopka et Regulski, celui d'aides-de-camp, et les capitaines Komorowski

et Szmauch, celui d'adjoints. Ce corps arriva à Brescia le 4 frimaire (25 novembre 1800).

Le général en chef Brune n'était point sans inquiétude sur son flanc droit; ce flanc était commandé par le général Dupont, qui était rentré en ligne après son expédition de Toscane; et comme il n'avait lai [illegible] ce duché qu'un petit corps aux ordres [illegible] al Miollis, on devait craindre que cette [illegible] ne pût résister aux efforts de l'armée [illegible] e, déjà parvenue sur les frontières de la [illegible], tandis que, de son côté, le général S[illegible] s'approchait du Pô avec les Autrichien[illegible] insurgés, et qu'un fort détachement de la garnison de Mantoue attaquait à Marcaria, sur l'Oglio, l'extrême droite du général Dupont.

Dans cette expédition, le général Iablonowski commandait une brigade française. Sa bravoure ne se démentit pas dans cette occasion, comme dans toutes celles où il se trouva présent.

Aussi, pour neutraliser cette attaque, le 22 frimaire (13 décembre), deux compagnies du 7e bataillon de la légion polonaise furent envoyées à Guastalla, sous les ordres du chef Biernacki, pour occuper ce poste et tenir les troupes autrichiennes de Ferrare en respect. Ce détachement eut quelquefois de petites affaires avec l'ennemi, et s'en tira toujours avec avantage.

Le corps du centre de l'armée d'Italie était alors aux ordres du général Suchet, et l'aile gauche à ceux du général Moncey.

Lorsque l'armée commença à agir offensivement, sa réserve, et surtout le corps polonais renforcé par une batterie d'artillerie légère, suivit le quartier-général, et partit en conséquence de Brescia le 28 frimaire (19 décembre), pour se porter le même jour à Rezzato, le 29 (20) à Lonato, le 1er nivose an IX (22 décembre 1800) à Castiglione, le 3 (24) à Cavriano, où le général Dombrowski reçut l'ordre de marcher vers la gauche pour investir Peschiera, tandis que le corps de l'armée passerait le Mincio [1].

[1] La situation de l'armée totale d'Italie, à l'époque du mois de décembre 1800, sous le commandement du général en chef Brune, était de 95,200 hommes, et 354 bouches à feu, mais à ce nombre il faut ajouter 27,000 hommes aux hôpitaux.

Quant aux chefs et à l'armée polonaise, elle était alors composée :

Le général Dombrowski, faisant partie de la réserve du corps aux ordres du général Michaud, commandait 4 bataillons polonais forts de.. 3,000 h.

Tandis que le général Wielhorski, faisant partie de la division Lapoype, stationnée en Lombardie, commandait une légion polonaise forte de............ 2,120 h.

Total des troupes polonaises....... 5,120 h.

Le général de brigade Iablonowski, faisant à la même épo-

Pendant que le général en chef Brune livrait la bataille de Pozzolo, dont les résultats étaient si funestes à l'armée autrichienne, le général Dombrowski partit le 4 nivose (25 décembre) de Rivoltella pour investir la forteresse de Peschiera, avantageusement située sur les bords du lac de Garda, à l'e[illegible]re du Mincio, point très important, et [illegible] toujours été disputé dans toutes les gue[illegible]eprises pour la conquête de l'Italie.

En faisant sa retr[illegible]s les journées des 4, 5 et 6 nivose an [illegible]t 27 décembre 1800), l'armée autrichienne, [illegible]u'elle fut forcée dans la ligne du Mincio, jeta deux mille cinq cents hommes de ses troupes dans Peschiera : elle établit en même temps un détachement de cinq cents hommes dans le bourg de Sermione, qui, par la facilité de ses communications par eau, ne formait qu'une même garnison avec la ville de Peschiera, dont il était cependant éloigné de 4 à 5 milles d'Italie.

Sermione est situé dans une presqu'île qui s'avance vers le milieu du lac, sur une longueur de près de deux milles, et y forme une langue de

que partie de la division Petitot, stationnée à Bologne, commandait la 4e demi-brigade provisoire d'Orient, et la 29e demi-brigade de ligne, formant en total 2,240 hommes.

terre étroite, où la nature semble offrir une défense facile. C'est vers l'extrémité de cette presqu'île couverte d'oliviers, qu'on trouve encore des ruines antiques et des routes souterraines, appelées dans le pays *grottes de Catulle*. En effet, ce sont les restes d'un grand palais appartenant à l'illustre famille des Catulle, nobles romains, et où le chantre de Lesbie trouva des inspirations. Ce fut donc sur ces champs, illustrés par une antiquité si reculée, que les soldats de la légion polonaise, aux ordres du général Dombrowski, allaient se couvrir d'une gloire moderne.

Pour préserver Peschiera de toute surprise, les Autrichiens, déjà depuis quelque temps, entretenaient une flottille bien équipée, qui dominait le lac et interceptait les communications françaises. Blumenstein, capitaine de marine au service d'Autriche, en était le chef; il l'avait organisée lui-même en 1798, par ordre de la cour de Vienne. La plupart des bâtimens qui la composaient avaient été construits à Riva, situé à l'extrémité du lac opposée à Peschiera; mais toutes les parties principales de ces mêmes bâtimens avaient été travaillées et numérotées dans l'arsenal de Venise, puis transportées par eau, ainsi que l'artillerie et tous les agrès, jusqu'à Vicence, et de là, par terre, jusqu'à Riva.

Cette flottille, à l'époque du mois de nivose an IX, consistait en douze à quinze bâtimens armés, et environ six cent cinquante hommes d'équipage.

Ces bâtimens stationnaient à Peschiera, Sermione, Torri, etc.; de là ils faisaient des incursions sur les rive [illegible] et dans les villages d'alentour, où ils se [illegible] ient des vivres, dont ils ravitaillaient con [illegible] nent la ville de Peschiera et les retran [illegible] de Sermione.

Les forces frança [illegible] vales sur le lac de Garda étaient, à cet [illegible] que, pour ainsi dire nulles. On n'y avait [illegible] neuf barques et six canons, dont deux de 8 en fer et quatre de 3, dépourvus de munitions, avec soixante hommes d'équipage seulement. Ces barques mouillaient à Salo, d'où elles n'osaient s'éloigner que rarement, vu l'extrême disproportion de leurs forces.

Le chef de division Sibille était alors à Salo. Ses rapports des 1er, 16 et 17 nivose an IX (22 décembre 1800, 6 et 7 janvier 1801) annonçaient au corps d'armée la faiblesse de ses moyens; il y disait n'avoir pas encore reçu l'artillerie qui lui avait été promise dès le 4 frimaire (25 novembre 1800), en ajoutant qu'il lui était impossible de seconder par eau les opérations du siége. Les barques qu'il commandait ne furent cependant pas inutiles, puisqu'elles servirent à transporter

à Riva, vers le haut lac, un convoi de munitions de guerre destiné à l'armée des Grisons. Le citoyen Sibille dirigea lui-même cette expédition, qui était dangereuse, et dans laquelle il perdit une barque dont les Autrichiens s'emparèrent.

Cependant le brave lieutenant-général Delmas, commandant la lieutenance d'avant-garde, avait déjà serré de près la ville de Peschiera dès le 30 du mois de frimaire précédent (21 décembre 1800). En y arrivant avec le général de brigade Cassagne, il avait enlevé, sur les glacis même de cette place, un poste assez considérable commandé par un officier autrichien. Ce général ne quitta cette position que pour s'avancer sur Vérone avec toute l'armée. La seconde division de la lieutenance de réserve vint, le 3 nivose, l'y remplacer (24 décembre). Cette division, commandée par le général Dombrowski, était composée de la 1re légion polonaise, de deux escadrons du 21e régiment de chasseurs à cheval, de cent soixante-onze hommes du 1er régiment des chasseurs italiques à cheval, et de la 1re demi-brigade provisoire légère, dite d'Orient.

Le 1er bataillon de la légion polonaise, avec les chasseurs du 3e bataillon de la même légion, prirent poste en travers de la presqu'île de Sermione, faisant face aux retranchemens ennemis,

appuyant leur gauche au lac de Garda. Deux pièces d'artillerie légère étaient placées de manière à battre le chemin et à repousser les approches de la flottille ennemie.

Les 2e, 3e et 7e bataillons de la légion marchèrent vers Ponti, et ils se placèrent en avant de cette commune pou [illegible] tir Peschiera, sur la rive droite. Quant au [illegible] i-brigades françaises, elles marchèrent ju [illegible] r le Mincio.

L'artillerie fut pl [illegible] la grande route qui conduit de Desenza [illegible] chiera, et la cavalerie en réserve près de Po [illegible] n régiment de cavalerie cisalpine se joign [illegible] division gallo-polonaise, et fut placé à Lonato pour soutenir l'aile gauche, et maintenir la communication avec Salo où la division Rochambeau se rassemblait.

Des combats particuliers eurent lieu le 5 et le 6 nivose (26 et 27 décembre). Les Autrichiens dans cette dernière journée firent une sortie du côté de la route de Brescia, et ils y attaquèrent les avant-postes polonais. Une chaloupe canonnière de l'ennemi surtout avait le dessein de chasser le 1er bataillon de la langue de terre de la presqu'île de Sermione, mais ce fut en vain; ni les canonniers des chaloupes, ni une sortie que fit la garnison de Sermione, ne purent l'empêcher de se maintenir dans ce poste, et les Autrichiens furent même repoussés avec vi-

gueur, après avoir tué six hommes et fait vingt prisonniers.

Le 7 nivose (28 décembre), les divisions Loison et Gazan, faisant partie de la lieutenance du centre, étaient placées à Castel-Novo et Cavalcacello. Elles y resserrèrent l'ennemi dans Peschiera, par la rive gauche du lac de Garda. Plusieurs compagnies d'éclaireurs de la division Gazan, après avoir fait rentrer précipitamment dans la place les troupes autrichiennes qu'elles rencontrèrent, prirent poste à une très petite distance des glacis, pour mieux observer les mouvemens de l'ennemi.

Combinant dans leur ensemble tous ses mouvemens, la légion polonaise fit dans la même journée du 7 nivose des prodiges de valeur, et fit preuve d'une intrépidité soutenue. Le général Dombrowski, posté du côté de la rive droite du Mincio, attaqua sur toute la ligne les avant-postes autrichiens, dans les positions qu'ils occupaient en avant de la ville jusqu'à Ponti. Il parvint à les resserrer autour de Peschiera dans un terrain d'environ 400 toises de profondeur, où l'ennemi se maintint quelque temps à la faveur de trois maisons dites Casa-Campustri, Casa-Monteferro et Casa-Bianca. Les Autrichiens y logèrent des postes assez considérables protégés par le feu des remparts et celui des lunettes situées près

de la ville, vers la route de Brescia. Dans le courant de cette journée, la légion polonaise combattit à différentes reprises avec ce courage fougueux qui lui était propre, et toujours contre des forces supérieures. Le chef de brigade Grabinski, ajoutant d[illegible]aux lauriers à ceux qu'il avait cueillis s[illegible]rds du Nil, sut doubler l'énergie des [illegible] qu'il conduisait au combat; toujours [illegible]e, il les animait par son exemple. Le b[illegible]f de bataillon Chlopicki et les autres [illegible]olonais ne se signalèrent pas moins; [illegible]osité qu'ils mirent à attaquer un ennem[illegible]rieur en nombre fit disparaître la disproportion de leurs forces, et ils eurent la gloire de sortir avec avantage de ce combat inégal. L'ennemi se défendit vaillamment; mais il fut contraint de se retirer dans la forteresse qui dès lors fut tout-à-fait cernée, tandis que le chef polonais Bialowieyski, de son côté, resserrait de plus près Sermione. Les Autrichiens perdirent dans cette journée 60 hommes dont 16 restèrent sur le champ de bataille. Le chef de brigade Grabinski fut blessé très dangereusement d'un coup de feu qu'il reçut à la tête, et la légion eut une cinquantaine d'hommes blessés et une vingtaine de morts.

L'artillerie polonaise, se portant en avant, empêcha la communication de l'ennemi entre Pes-

chiera et Sermione. Le 3e bataillon polonais et une demi-brigade française furent envoyés sur la rive droite du Mincio, pour cerner aussi la forteresse de ce côté-là. On avait établi un pont de bateaux près de Paradiso, pour entretenir la communication entre les deux rives, et le quartier-général de la division gallo-polonaise s'établit à Ponti.

Le 8 nivose (29 décembre), l'ennemi, cherchant à harceler de nouveau les assiégeans, fit paraître six bâtimens armés qui se présentèrent à dix heures du matin, sur la rive droite du lac, entre Peschiera et Sermione. Ils attaquèrent ces postes avec un feu soutenu de leurs batteries flottantes. Les troupes gallo-polonaises se présentèrent sur le rivage avec une pièce d'artillerie légère. Cette pièce, dont le feu battait vers l'entrée du port, ne permit pas aux chaloupes ennemies de rentrer à Peschiera; elles furent donc obligées de gagner le large et de se réfugier dans le fort de la ville de Sermione.

Dans la même journée, vers les huit heures du soir, la garnison de Peschiera fit une vigoureuse sortie sur la gauche de la division Dombrowski, dans le dessein de reprendre les anciennes positions qu'elle avait perdues la veille en avant de la ville. Les Polonais, guidés par leur intrépide chef de bataillon Chlopicki, dispu-

tèrent le terrain avec opiniâtreté. Ils furent parfaitement secondés par cinquante hommes du 21e régiment de chasseurs à cheval, qui eurent à supporter le feu très vif des batteries des remparts. Après une forte résistance, l'ennemi fut obligé de céder. Il se retira avec précipitation dans ses retranche laissant les Polonais maîtres du poste de son dite Monteferro. Six hommes furent t vingt-cinq blessés dans cette escarm Le capitaine Linkiewicz du 7e bataillon gion, qui se distingua dans cette action, nombre de ces derniers.

Le 9 nivose (30 décembre) se passa sans attaque. Le général Dombrowski employa cette journée à placer deux compagnies du 7e bataillon sur la rive droite du lac, et à mettre en batterie deux pièces d'artillerie légère qu'il fit braquer vers l'entrée du port de Peschiera. Ces deux compagnies polonaises furent commandées et conduites avec bravoure et intelligence par le capitaine Laskowski.

Malgré la vivacité avec laquelle les troupes gallo-polonaises commandées par le général Dombrowski attaquaient Peschiera qui renfermait une garnison de deux mille cinq-cents hommes, la force du corps assiégeant, n'allant pas au-delà de quatre mille combattans, était par

conséquent fort au-dessous de la proportion exigée par les règles de l'attaque et défense des places. Pour donner donc au siége toute l'activité convenable, le général en chef Brune écrivit au général divisionnaire Chasseloup-Laubat, commandant en chef du génie de l'armée d'Italie, une lettre en date du 6 nivose an IX (27 décembre 1800), par laquelle il le chargeait de deux grandes opérations, le siége de Mantoue et celui de Peschiera. Après lui avoir donné des témoignages particuliers de la confiance que ses talens militaires lui inspiraient, il lui prescrivait de commencer par le siége de cette dernière ville, en lui promettant tous les secours dont il pourrait avoir besoin pour forcer la place.

Toutes les troupes et l'artillerie qu'exigeait cette opération n'étaient pas encore arrivées sous Peschiera. Ce ne fut qu'au 10 nivose (31 décembre 1800) que le général Chasseloup reçut l'ordre formel de prendre la direction du siége et le commandement supérieur des troupes qui y étaient destinées, et qui selon l'ordre du jour du 10 nivose (31 décembre), donné au quartier-général de Villafranca par le général de division Oudinot, chef de l'état-major-général de l'armée d'Italie, devaient se composer de la 1re légion polonaise, de la division italique, de la 1re demi-brigade provisoire, dite d'Orient, du 1er régiment

des chasseurs cisalpins à cheval, d'un détachement du 21e régiment des chasseurs à cheval français, et d'un bataillon des volontaires de la réserve. Le général Dombrowski commandait en second toutes les troupes du siége, et le chef d'escadron F. Hénin fut nommé chef d'état-major des troupes du siége [1].

Ce dernier se ren [illegible] nséquence auprès du général Chasseloup, [illegible] it parti pour Calvacacello situé à un mill [illegible] ni de Peschiera, sur la rive gauche du [illegible] où il avait établi son quartier-général.

A l'arrivée du géné [illegible] asseloup, la division Dombrowski, dont le quartier-général était toujours à Ponti, se trouvait encore placée tout entière du côté de la rive droite du Mincio; la rive gauche avait été gardée jusqu'alors par la 19e demi-brigade légère provisoire, le 21e régiment de chasseurs à cheval, et la 99e demi-brigade de ligne qui avait reçu l'ordre de partir dans la nuit du 10 au 11 nivose (du 31 décembre 1800 au 1er janvier 1801), pour se réunir à la lieutenance du centre

[1] C'est cet officier distingué qui est auteur du *Journal historique du Siége de Peschiera*, qui fut imprimé en l'an IX (1801) à Gênes, in-8°, p. 110, et auquel nous empruntons plusieurs détails concernant les faits d'armes de la légion polonaise, à laquelle l'honorable M. F. Hénin (depuis maréchal de camp) paie le tribu d'éloges qu'elle avait mérité.

dont elle faisait partie. Cette demi-brigade devait retarder son départ de quelques heures, ainsi qu'il lui était prescrit par son ordre de mouvement, et attendre que la 1re demi-brigade légère provisoire, qui était sur la rive droite, eût passé sur la rive gauche pour la remplacer; mais cette dernière ne pouvait être rendue à son poste que le 11 à la pointe du jour. L'officier Petit, qui commandait la 99e, insistait continuellement auprès du général Chasseloup pour qu'il le laissât partir. Le général au contraire lui fit sentir combien la présence de sa demi-brigade était nécessaire pour quelques heures encore, jusqu'à l'arrivée de la 19e. Petit demanda alors un ordre par écrit, qui pût mettre sa responsabilité à couvert. Le général Chasseloup le lui envoya de suite dans la nuit du 10 au 11. Cependant, par une inconséquence qui pouvait devenir fatale aux assiégeans, le citoyen Petit fit partir sa demi-brigade sans en prévenir le général, et quoique dès le moment même qu'il eut démandé cette autorisation elle lui eût été remise, il n'y eut aucun égard.

La conduite de ce chef compromettait le blocus de la place sur la rive gauche. Elle se trouvait alors entièrement dépourvue de troupes, et l'ennemi pouvait impunément faire une sortie,

enlever les dépôts, et détruire toutes les ressources françaises aux environs [1].

Une position aussi critique engagea le général Chasseloup à passer la plus grande partie de la nuit à cheval et à bivaquer sur le terrain avec son état-major et ses ordonnances. Il se posta de manière à pouvoir ob[illegible] les mouvemens de la garnison ennemie, e[illegible]s de nécessité se ménager une retraite s[illegible]ti par le pont de bateaux que nous avi[illegible] vu jeter par le général Dombrowski sur [illegible]incio, à deux milles environ au-dessous d[illegible]ice.

Les troupes form[illegible]rs, 11 nivose an IX (1er janvier 1801), le blocus sur la rive droite du Mincio ne s'élevaient qu'à trois mille cinquante hommes, c'est-à-dire :

	hommes.
Première légion polonaise..................	2,125
1re demi-brigade provisoire légère, dite d'Orient......................................	417
21e régiment de chasseurs à cheval (détachement)................................	47
1er régiment de chasseurs italiques à cheval...	171
	2,760

[1] Voyez *Journal histor. du Siége de Peschiera*, par F. Henin, p. 16-17.

	hommes.
Report	2,760
1er régiment d'artillerie légère (détachement)	24
Mineurs, 3e compagnie	66
Sapeurs de différentes compagnies	130
Pontonniers	45
Train d'artillerie	25
Total, officiers, sous-officiers et soldats compris	3,050

Outre cela l'armée de siége reçut un accroissement d'environ mille hommes qui arrivèrent successivement dans le courant du siége, savoir, la 86e demi-brigade de ligne le 19 nivose (9 janvier 1801); un détachement du 5e régiment d'artillerie à pied; une compagnie de canonniers polonais, le 29 (19 janvier); et environ trois cents sapeurs de différentes compagnies.

La division italique et le bataillon des volontaires de la réserve qui avaient été annoncés dans l'ordre du jour du 10 nivose ne parurent point au siége.

Ainsi toute l'armée gallo-polonaise n'avait que quatre mille quatre-vingt-trois combattans dont les Polonais formaient la majorité. Ils se portèrent donc dans la presqu'île de Sermione pour y contenir les retranchemens autrichiens. Le reste

fut employé à resserrer le blocus de Peschiera et à fournir des hommes aux travaux du siége. Cette troupe se trouvait placée dans un circuit assez étendu, divisé par le Mincio, que ses eaux profondes ne permettaient pas de passer au gué. On ne pouvait communiquer d'une rive à l'autre que par un pont de , les marécages et le feu des remparts rer ce détour nécessaire pour trouver un chem ticable.

Cette position était reuse. Les Gallo-Polonais avaient à se mes contre une garnison d'environ trois mille es, soutenus de plus de six cents marins ar qui formaient l'équipage d'une flottille hérissée de canons. Le corps de troupes assiégeantes devait être considéré comme trop faible pour résister aux sorties d'un ennemi retranché dans une forteresse. Il pouvait se présenter à l'improviste et diriger à son gré toutes ses forces vers un seul point. En attaquant avec plus de hardiesse, il aurait infailliblement détruit les travaux des assiégans et poussé leurs troupes jusque dans leurs cantonnemens; mais heureusement les Autrichiens se bornèrent à quelques engagemens sans résultats. La vivacité avec laquelle on les reçut dès les premières sorties leur en imposa. Ils semblaient redouter l'ascendant des républicains, qui, déjà familiarisés avec la victoire et habitués aux combats iné-

gaux, brûlaient de se mesurer avec un ennemi dont ils pressentaient la défaite.

D'après les dispositions du général Chasseloup, le chef d'état-major Hénin expédia les ordres nécessaires pour l'emplacement des troupes. La 1re demi-brigade légère provisoire, forte de quatre cent dix-sept hommes, passa le 11 nivose (1er janvier 1801), de très-grand matin, sur la rive gauche du Mincio, avec le 3e bataillon polonais fort de six cents hommes, et le détachement de quarante-sept hommes du 21e régiment de chasseurs à cheval.

La 1re demi-brigade légère provisoire prit position depuis le bord du Mincio, et le plus près possible de la place, jusqu'à la Casa-Massei, resserrant ses postes vers le lac, et se plaçant à cheval sur la route de Cavalcacello à Peschiera et sur le chemin de cette dernière ville à Lacize.

Le 3e bataillon de la légion polonaise avait ses différens postes depuis le moulin, sur le Mincio, jusqu'à Val-Paradiso et au-dessous de Monte-Piano.

Le détachement du 21e régiment de chasseurs à cheval se cantonne à Paradiso.

De cette manière, l'ennemi sur la rive gauche du Mincio se trouvait entièrement resserré dans la place, tandis que du côté de la rive droite il s'était maintenu autour des murs de la ville dans

un terrain d'environ 400 toises de profondeur, et y aurait logé des postes, protégés par les feux des remparts et des lunettes.

Le général Chasseloup avait transféré, le 11 nivose (1er janvier 1801), son quartier-général à Paradiso. Il le plaça définitivement, le 12, à Monte-Piano, à un [illegible] Peschiera. C'est dans ce moment qu'il o[illegible] l'établissement d'une traille ou pont-vol[illegible]e Mincio, au-dessous de Paradiso, afin d[illegible] et d'abréger les communications avec l[illegible]ite; mais, vu la difficulté du terrain, [illegible]ouvait fournir qu'un sentier peu propre [illegible]es mouvemens militaires.

Le général commandant, après avoir régularisé les réquisitions de vivres et de fourrages qu'on fut obligé de faire faire dans le pays par des agens provisoires, le 14 nivose (4 janvier), ordonna une reconnaissance sur la rive gauche du lac jusqu'à Garda. Le capitaine du génie Huart déploya dans cette mission toute l'activité et les moyens d'un officier distingué. Il parvint, par ses bonnes dispositions, à contenir la flottille ennemie, à l'empêcher de faire des réquisitions, et enfin à l'éloigner jusque dans le haut lac.

Le général Dombrowski, de son côté, observait la même surveillance sur la rive droite du

Mincio et du lac, et sur les retranchemens autrichiens dans la presqu'île de Sermione, que le chef Bialowieyski attaquait, resserrait toujours davantage, en faisant à l'ennemi plusieurs prisonniers de guerre.

Le 11 nivose, le général Dombrowski, ayant été instruit du mouvement que les Autrichiens faisaient hors de leur ligne à Sermione, ordonna au 1er bataillon polonais d'aller à leur rencontre. Ces braves s'élancent avec rapidité, repoussent l'ennemi jusque dans ses retranchemens; vingt-huit hommes sont faits prisonniers et cinq restent sur la place. Le même jour, sur les dix heures du soir, on aperçut sur le lac six barques qui se présentaient vers l'entrée du port pour ravitailler la ville; le capitaine Marchand, commandant l'artillerie de la division, les obligea bientôt à s'éloigner en pointant sur elles une pièce de six.

Le lendemain 12 nivose (2 janvier), l'ennemi parut vouloir prendre sa revanche dans la presqu'île de Sermione. Il s'y montra vers les six heures du soir, soutenu de plusieurs barques remplies d'infanterie, pour renforcer la garnison de Sermione. Tout annonçait un projet d'attaque d'autant plus à craindre, que le corps de troupes assiégeantes, sur la rive droite du Mincio, se trouvait diminué du 3e bataillon polonais qui était passé du côté de la rive gauche. L'ennemi,

sans doute, en était informé; mais le général Dombrowski, par son activité et la précision de ses mesures, déjoua ce projet. Il sut employer si à propos le peu d'artillerie légère qui était à sa disposition, qu'après quelques décharges les bâtimens armés prirent le large et la garnison de Sermione fut repoussée [illegible]te fois-ci encore jusque dans ses retran[illegible]. Les troupes gallo-polonaises se rangè[illegible]ite en bataille sur le rivage, et la flottille [illegible]ienne, croyant apparemment se venger, fi[illegible]er sur elle, pendant plus de trois quarts [illegible]s, un feu soutenu de ses batteries.

Les 13, 14 et 15 nivose (3, 4 et 5 janvier), l'ennemi continua à harceler les troupes de la rive droite; mais la vigilance du général Dombrowski rendait toujours vaines les tentatives des Autrichiens. Dans ces trois dernières rencontres, il leur fit une quarantaine de prisonniers, et quinze à vingt hommes restèrent sur la place, sans compter les blessés.

Le 16 (6 janvier), la garnison de Peschiera fit à deux heures du matin une nouvelle sortie par la porte de Brescia, mais elle fut repoussée jusque sur les glacis de la ville. Le lendemain, la garnison de Sermione en fit autant, mais la valeur des assiégeans l'emporta sur le nombre. Les Polonais, qui s'y distinguèrent de nouveau, eu-

rent de leur côté les capitaines Iurkowski et Parys blessés.

Tandis que ces différentes actions se succédaient sans interruption, et que les troupes gallo-polonaises en sortaient toujours victorieuses, le général Chasseloup s'occupait sans relâche de tous les préparatifs du siége. Les 16, 17 et 18 nivose (6, 7 et 8 janvier), il parcourut lui-même, en plein jour et non sans danger, toute la ligne qui pouvait lui offrir des points d'attaque. Les officiers du génie s'empressaient toujours de l'accompagner; également exposés, ils montraient la même ardeur et le même courage. Les sapeurs travaillaient aussi dans les différens dépôts qui leur étaient assignés.

La grande attaque était commandée par le citoyen Dabadie, et la petite attaque par le citoyen Breuille, tous deux chefs de bataillon du génie, et d'un mérite distingué.

Le général Lacombe-Saint-Michel, commandant l'artillerie de siége de l'armée d'Italie, qui se trouvait déjà dès le 13 nivose (3 janvier) au quartier-général du siége, fit lui-même la reconnaissance du blocus sur les deux rives du Mincio. Il se rendit ensuite au quartier-général, près du général de division Marmont, commandant en chef l'artillerie de l'armée. Le 15, il était de retour sous Peschiera.

L'artillerie de siége étant prête et les premiers parallèles tracés (les travailleurs étant couverts par les tirailleurs polonais), on ouvrit la tranchée le 22 nivose (12 janvier) à six heures du soir des deux côtés du Mincio. Depuis ce jour jusqu'au 28 nivose (18 janvier), l'armée assiégeante rivalisa de zèle, de talent et de courage; on distinguait particulièrement le chef de brigade d'artillerie Taviel, les capitaines d'artillerie Pellegrin, Devaux, Pauly, et le lieutenant Pion. L'officier de marine Eugène Lacombe-Saint-Michel fils, le capitaine Marchand, commandant l'artillerie de la division Dombrowski, les pontonniers de la 8e compagnie du 1er bataillon, et le lieutenant Helek qui les commandait, se distinguèrent également par leur activité et leur intelligence. On doit des éloges au chef de bataillon Melliny, aide-de-camp du général Lacombe-Saint-Michel.

Enfin, d'après la situation générale des troupes gallo-polonaises, à l'époque du 28 nivose (18 janvier), il y avait trente bouches à feu de différens calibres et près de quatre cents hommes d'artillerie, et en tout quatre mille quatre-vingt-neuf hommes de toutes armes.

Cependant, avant de tenter une attaque générale contre l'ennemi, le général Chasseloup envoya le capitaine du génie Victor Martin, faisant fonction d'aide-de-camp du général commandant,

en parlementaire, vers le commandant de Sermione, le lieutenant-colonel Schnech, en l'engageant à se rendre par capitulation; ce dernier s'en rapporta au général Rogolsky, commandant à Peschiera. D'un autre côté, le même général Chasseloup envoya en parlementaire le chef de l'état-major Hénin auprès du capitaine de marine autrichienne Blumenstein, pour qu'il rendît par capitulation la flottille dont il avait le commandement.

Ces démarches n'ayant produit aucun effet, on se prépara à de nouveaux combats. Le moment d'enlever le poste ennemi dans la maison Campustri était arrivé. L'attaque eut lieu à quatre heures de l'après midi du 21 nivose (11 janvier). Le général Dombrowski en avait fait toutes les dispositions. Il voulut diriger en personne cette expédition périlleuse. Encourageant ses soldats, il leur montrait l'exemple et s'exposait lui-même au feu continuel de l'artillerie, et ajouta ainsi un de ses plus beaux fleurons à sa couronne militaire.

Le capitaine Marchand, commandant l'artillerie de la division Dombrowski, avait braqué sur la maison un canon et un obusier de six. Mais comme ce poste était protégé par les batteries de la ville et celles des lunettes, l'ennemi ne tarda pas à répondre à ces deux pièces par un feu roulant de ses batteries de rempart. Les bombes, les

obus et les boulets pleuvaient de toutes parts, et plusieurs dépassèrent de beaucoup le lieu de l'attaque. Cent trente Polonais, ayant à leur tête dix sapeurs français de la 8e compagnie du 2e bataillon, commandés par le sergent Rottanger, se présentèrent avec intrépidité pour enlever le poste. Il s'avancèrent au [illegible]s de charge sous le feu de la place, et dir[illegible]nt leur marche vers la maison. Arrivés à p[illegible] à la portée du fusil, les Gallo-Polonais furent [illegible]ueillis par une fusillade des mieux nourries. [illegible]s l'essuyèrent sans y répondre. Cependant l'e[illegible]mi retranché dans la maison ne cessait de tirer sur eux par les fenêtres et par les trous qu'ils s'étaient pratiqués dans le mur. Les Polonais rivalisaient d'audace avec les sapeurs français. Tous, sans balancer, prirent le pas de course. Par un mouvement spontané, ils se divisèrent en deux colonnes, et, s'élançant avec la rapidité de l'éclair, ils fondirent de deux côtés sur la maison, dont bientôt ils enfoncèreut les portes à coups de hache. De pareils soldats sont autant de héros. Le nommé Brouillard, sapeur de la 8e compagnie du 2e bataillon, mérita d'être distingué parmi ces braves. C'est lui qui constamment à la tête de ce détachement arrive le premier contre la porte principale, la force avec une pique de fer, entre dans la maison la baïonnette en avant, tue et renverse tout ce qui

s'oppose à son passage. Ses camarades le suivent, et le poste est enlevé de vive force. L'ennemi fit une résistance opiniâtre jusqu'au dernier moment; vingt-deux périrent les armes à la main, quarante-cinq furent faits prisonniers. D'autres s'échappèrent par différentes issues à la faveur de l'obscurité.

La garnison de Peschiera faisait en même temps une sortie de la place avec un détachement de deux cents hommes, sans doute pour secourir le poste de Campustri; mais en un instant ils furent mis en fuite et obligés de regagner avec vitesse leurs retranchemens, en laissant aux soldats animés le regret de ne pouvoir les rejoindre.

La tranchée de petite attaque allait enfin s'ouvrir sur la rive droite du Mincio. Le 22 nivose (12 janvier) était le jour désigné pour cette opération. D'après les ordres qui furent expédiés dès la veille, cinquante canonniers, tant français que polonais, étaient destinés pour les travaux de la tranchée. Deux cents Polonais en avant couvraient les travailleurs. Cent hommes de la 86e demi-brigade de ligne, et quatre cents Polonais avec deux pièces de trois, formaient la réserve. Cent chasseurs à cheval du 1er régiment italique étaient placés à la queue de la tranchée.

A six heures de l'après-midi, toutes les troupes étaient à leur poste. Le chef de l'état-major Hénin

en rectifia lui-même les positions, et l'ouverture de la tranchée se fit en silence, à huit heures du soir.

Tous les travaux furent poursuivis pendant toute la nuit avec une telle activité que le lendemain la tranchée avait assez de largeur et de profondeur pour couvrir suffisamment les travailleurs. L'ennemi ne s'ap[illegible]t de nos opérations que vers les sept heures [illegible] matin du 23 nivose (13 janvier), ce qu'il a[illegible]ça par de fortes décharges d'artillerie, q[illegible]ntinuèrent toute la journée, et auxquelles o[illegible]e répondit point. Le canon des assiégés tua [illegible]ux hommes, et des éclats de bombes en blessèrent sept à huit.

Les jours suivans, 24, 25 et 26 nivose (14, 15 et 16 janvier), les travaux furent poussés activement. Le 27, la compagnie des mineurs, jointe à cent Polonais, furent employés à terminer les banquettes et à donner à la parallèle et à toutes les communications la largeur convenable; de manière que le 28 nivose (18 janvier) tous les ouvrages de la petite attaque étaient perfectionnés, excepté la dernière batterie, qui devait cependant être terminée pour le 29 au matin.

Le général Chasseloup, sans perdre de temps, ordonna que le 24 (14) au soir on ouvrirait la tranchée de grande attaque, sur la rive gauche du Mincio. Toutes ses dispositions étant arrêtées, le chef de l'état-major en expédia sur-le-champ

les ordres. Deux cents sapeurs, deux cents hommes de la 1re demi-brigade légère provisoire et deux cents Polonais, tous munis d'outils de siége, mais portant en outre les armes pour se défendre eux-mêmes en cas de sortie de la part de l'ennemi, se rendirent sur le terrain à l'heure indiquée. Une garde de cent hommes était placée en avant pour couvrir les travailleurs. La compagnie des grenadiers de la 86e demi-brigade de ligne, et trente chasseurs à cheval du 21e régiment, formaient la réserve. Ces deux détachemens étaient postés vers le dépôt du génie près de la maison dite la Mondella, sur la grande route entre Peschiera et Cavalcacello. La compagnie des éclaireurs du 3e bataillon polonais, avec quinze chasseurs à cheval du 21e régiment, était également placée en réserve vers le dépôt d'artillerie, près de la maison dite Val-Paradiso, sur les bords du Mincio.

L'ouvrage entier s'avançait ainsi sans interruption. Le général Chasseloup, accompagné de tout son état-major, était au milieu des travailleurs, qu'il animait de sa présence. Une obscurité profonde voilait les travaux. On était si proche des assiégés, qu'on entendait dans le silence de la nuit les soldats autrichiens parler dans la ville de Peschiera. Il était près de minuit lorsque tout à coup une fusillade se fait entendre; elle était

accompagnée de quelques coups de canon à boulets et à mitraille. Trois hommes furent blessés. Cet événement, qui pouvait nous être funeste, n'eut heureusement aucune suite. Il avait été provoqué par l'imprudence d'une patrouille de la 86e demi-brigade, qui s'était avancée trop près des murs de la pl L'ennemi, pendant tout le reste de la nuit, émoigna plus de défiance; il ne lança pas ne de pots à feu, qui auraient pu trahir les tr x des assiégeans. Cet accident, loin d'être nu e, ne servit qu'à exciter les travailleurs à foncer dans la tranchée; de sorte que cette nuit fut entièrement dérobée à l'ennemi, et le matin la tranchée était assez profonde pour cacher les soldats.

Le lever de l'aurore rendit les Autrichiens témoins de la rapidité et de l'étendue des travaux de la nuit. Ils en montrèrent leur dépit d'une manière plus sensible encore qu'ils ne l'avaient fait lors de la petite attaque. On put en juger par le feu roulant que toutes leurs batteries ne cessèrent de vomir le 23 nivose et les jours suivans. Ils se contentaient pendant la nuit de faire d'heure en heure de vigoureuses décharges d'artillerie, et alors ils lançaient principalement des corps creux. Les environs de la place semblaient embrasés. La mitraille pleuvait sur les travaux avancés, et des boulets et des bombes tombaient à

des distances fort éloignées de la ville : ils arrivaient quelquefois jusqu'à Monte-Piano et Paradiso, où les généraux Chasseloup et Lacombe Saint-Michel avaient établi leurs quartiers-généraux.

Il restait encore un poste à enlever, pour expulser entièrement l'ennemi du terrain qu'il occupait en avant de la place, sur la rive droite du Mincio. Ce poste était logé dans la maison dite Casa-Bianca. Le feu des remparts de Peschiera et celui des quatre lunettes la protégeaient. Le général Dombrowski en fit commencer l'attaque le 25 nivose (15 janvier). La résistance des Autrichiens fut si opiniâtre qu'ils se maintinrent dans la maison jusqu'au lendemain 26 (16). Ce jour-là le chef de bataillon de la légion Chlopicki, ce brave entre les braves, dont le nom se rattache à tous les exploits glorieux des campagnes d'Italie, fut commandé pour conduire une seconde attaque. A la tête des Polonais, il fait un mouvement qui tient de l'audace; ses soldats, animés par l'exemple de leur chef, redoublent d'efforts et de courage, et le poste est enlevé à la baïonnette.

Les jours suivans, les travaux furent continués avec la même ardeur et sans interruption jusqu'au 28 nivose (18 janvier). Déjà l'on conduisait les pièces, on démasquait les embrasures, et le

feu allait s'ouvrir de tous côtés à la fois, lorsque la nouvelle de l'armistice conclu à Trévise le 26 du même mois (16 janvier 1801) parvint dans l'après-midi du 28 nivose. Dans la même journée, le général de division Oudinot, chef de l'état-major-général, passa par Peschiera, pour porter les conditions de l'armistice [illegible]ris. Tous les travaux du siége furent dès-lors [illegible]endus, les hostilités cessèrent, et les corp[illegible]trèrent dans leurs camps.

Le 29 nivose (19 janv[illegible] le général Rogolsky, commandant à Peschie[illegible]reçut une copie officielle de l'armistice que lui apporta De Bolza, officier de l'état-major-général autrichien. Le jour pour l'évacuation de la place fut fixé.

Le 2 pluviose (22 janvier 1801) à sept heures du matin, le général Chasseloup, à la tête des troupes gallo-polonaises, se plaça sur la grande route de Vérone près les glacis de Peschiera. Là, il fit défiler devant lui la garnison autrichienne, forte de deux mille cinq cent cinquante-huit hommes, sans compter les équipages, consistant en 65 chariots, qui évacuèrent immédiatement après. On entra ensuite dans la ville, dont la 1re demi-brigade d'infanterie légère provisoire, et le détachement du 21e régiment de chasseurs à cheval, formèrent la garnison. Les autres corps qui faisaient partie des troupes du siége se mirent le

même jour en marche, conformément aux ordres qu'ils en avaient reçus, pour se rendre à leurs destinations respectives.

Le chef de brigade Sémélée, nommé commandant de la place de Peschiera, arriva le même jour, 2 pluviose (22 janvier), et prit immédiatement possession de son commandement. C'est lui qui veilla à l'exécution des articles de l'armistice concernant l'artillerie, les munitions, les magasins de la place et la reddition de la flottille [1].

[1] A l'effet de saisir l'ensemble des opérations militaires de l'armée française depuis le 18 décembre 1800 au 16 janvier 1801, les lecteurs trouveront parmi les Pièces Offic. et Justif. N° LXXX, un journal historique de l'armée d'Italie, et dans lequel les mentions les plus honorables de la bravoure des soldats polonais sont exprimées si énergiquement que nous avons cru devoir donner ici cette pièce officielle en son entier.

C'est dans ce même document que se trouve désigné sous le simple titre de général Henry, commandant une des brigades de cavalerie du corps du lieutenant-général Moncey, le général polonais Henry Wollodkowicz. Issu d'une famille illustre de la Lithuanie, et impatient de se signaler, il servit volontairement sous les drapeaux français, et s'y distingua pendant plusieurs campagnes sous le seul nom de général Henry, pour ne pas compromettre sa famille, qui parut souffrir de cette généreuse résolution de Wollodkowicz.

Ce général s'étant distingué le 25 décembre au passage du Mincio, sur les hauteurs du moulin de Volta, en face de Pozzolo, le capitaine K. De la Roche, attaché à l'état-major de Wollodkowicz, accompagné d'un artiste nommé Muller, fut oc-

Avant la conclusion de l'armistice, huit cents hommes des bataillons polonais qui étaient restés à Milan furent envoyés pour bloquer la citadelle de Ferrare, sous les ordres du chef de brigade Karwowski. Dès que cette forteresse eut été rendue aux troupes françaises, conformément aux clauses de l'a[illegible]tice, Karwowski rejoignit la légion polo[illegible] sous Mantoue, avec le détachement à ses o[illegible].

En vertu du 12ᵉ arti[illegible] la convention de Trevise entre les généraux [illegible]e et Bellegarde, Mantoue devait, il est vrai, [illegible]er au pouvoir des Autrichiens, mais les troupes françaises se réservaient de tenir cette place bloquée à la distance de 800 toises de ses glacis. Le général Dombrowski fut chargé du commandement supérieur de ce blocus; et toute la légion, forte de sept mille hommes armés et habillés, s'y rassembla et formait la partie du blocus sur la rive gauche du Mincio. Une demi-brigade française et un régiment de cavalerie s'y

cupé à tracer et dessiner cette lutte terrible d'une portion de l'armée d'Italie contre toute l'armée autrichienne, pour faire suite à leur ouvrage publié sur l'armée de réserve, dont nous avons précédemment parlé. Le général Wollodkowicz fit depuis peindre en grand, par le même Muller, le tableau de ce passage qu'ils destinaient à représenter l'armée d'Italie dans leur nouveau travail sur cette campagne ; et nous avons lieu de croire que ce travail ne tardera pas à être connu du public.

joignirent encore. Le blocus sur la rive droite était formé par des troupes cisalpines aux ordres du général de division Lecchi, sous le commandement duquel Dombrowski envoya le chef de brigade Karwowski avec les 4e et 5e bataillons, pour le mettre en état de bien cerner la place de ce côté-là, en partant de Goïto.

Le quartier-général de Dombrowski, les grenadiers de la légion, réunis à une batterie d'artillerie légère, étaient à Roverbella; l'artillerie du siége, et le 6e bataillon à Goïto; l'artillerie à Pozzolo; le 1er bataillon à Marmirolo; le 2e bataillon à Due-Castelli; le 3e bataillon à Bancola.

Le 2e bataillon se joignit à l'infanterie, et la cavalerie française à Motella. Le 7e était stationné à Formigoro et à Barbaro.

Sur l'autre côté du Mincio étaient les 4e et 5e bataillons à Montanara et Cortalone, qui se lièrent avec les troupes cisalpines, lesquelles appuyèrent leur aile droite à Mincio, près de Pietole, et communiquaient avec le 7e bataillon par un pont de bateaux.

Après quelques conférences entre le général Dombrowski et le général autrichien commandant la forteresse, celui-ci retira ses avant-postes, et l'on prit position à 800 toises des glacis. Le 4 pluviose (24 janvier), chacun se trouvait à son poste.

Sur ces entrefaites, le chef de bataillon Dembowski, aide-de-camp du général Dombrowski, arriva de Paris le 10 (30 janvier), et apporta les drapeaux pour la légion, ainsi que les deux lettres suivantes, écrites à ce sujet par le ministre de la guerre Berthier :

Paris, ce 3 [illegible] an IX (24 novembre 1800).

« Je vous annon[illegible]oyen général, que je prends des mesur[illegible]us efficaces pour que les huit drapeaux [illegible]s me réclamez vous soient expédiés très promptement.

« Je suis assuré que ces signes de ralliement ne peuvent être confiés à de plus braves guerriers.

« La nation française saura toujours apprécier la valeur des Polonais, que la même cause fait combattre honorablement sous ses drapeaux.

« BERTHIER. »

Paris, ce 4 frimaire an IX (25 novembre 1800).

« Je vous préviens, général, que le chef de bataillon Dembowski va recevoir les huit drapeaux destinés pour la première légion polonaise que vous commandez.

« Ils porteront l'inscription, et seront décorés d'une broderie selon votre vœu et celui des polonais qui composent le corps.

« BERTHIER. »

Le 25 pluviose (14 février 1801), on publia à l'armée la paix conclue à Lunéville le 6 pluviose an IX (26 janvier 1801), d'après laquelle les Autrichiens devaient évacuer Mantoue, et l'on fixa le 28 (17) pour le jour de son exécution.

La légion entière se porta en ordre de bataille sur la grande route de Mantoue à Vérone. L'aile droite, composée d'une demi-brigade française, était appuyée à la citadelle; l'artillerie polonaise venait ensuite, puis le bataillon de grenadiers, composé de sept compagnies, et après elles les sept bataillons d'infanterie. Sur deux rangs, à l'aile gauche, était placée la cavalerie française, et le général avait fait distribuer, le matin même, les drapeaux avec les cérémonies ordinaires.

Toute la troupe était ainsi formée en parade, superbement habillée et armée. La garnison autrichienne défila devant elle avec tous les honneurs de la guerre. Une partie de troupes françaises et cisalpines, et les 2e et 7e bataillons polonais prirent possession de la place.

Le général Dombrowski se rendit avec les au-

tres bataillons à Milan, en passant par Brescia. Il reçut ordre, chemin faisant, d'envoyer deux bataillons à Florence et à Livourne. Le 1er et le 3e bataillon aux ordres du chef de brigade Grabinski furent destinés pour cette expédition, et partirent le 6 ventose (25 février). L'état-major, l'artillerie, le bataillon grenadiers, et les 4e, 5e et 6e bataillons arriv le 7 ventose (26 février) à Milan.

Vers la fin de ce m ous les officiers qui avaient été faits prisc de guerre revinrent de Hongrie.

Le 29 et le 30 (20 et nars 1801), le général Dombrowski passa une revue de rigueur, et envoya un état de la légion au ministre de la guerre, et un autre au général en chef Brune, daté du 1er germinal an IX (22 mars 1801).

Sur ces entrefaites, la légion polonaise du Danube qui, sous les ordres de l'illustre général Kniaziewicz, venait de cueillir une moisson de gloire, entrait aussi en Italie, et vers la fin du même mois elle arriva à Milan. Cette légion, forte de six mille hommes environ, formait encore, réunie à ses frères d'armes, une armée polonaise de *quinze mille hommes!*

La légion du Danube ayant relevé les deux bataillons de celles d'Italie en Toscane, ils se rendirent à Reggio. Au mois de messidor (juillet

1801), le général en chef Moncey confia au général Dombrowski le commandement des départemens de Panoro et Crostolo.

Peu de temps après le général en chef Murat prit le commandement de l'armée, et au mois de fructidor an IX (fin d'août et commencement de septembre), la légion fut réunie dans les deux départemens ci-dessus mentionnés.

Un corps considérable de troupes polonaises choisies parmi celles qui se trouvaient en Italie, et commandé par Wladislas Iablonowski, s'embarqua à Livourne et à Gênes pour la malheureuse expédition de Saint-Domingue. Là, victime d'un ciel brûlant, il fut presque entièrement détruit en devenant la proie du fléau qui moissonna les troupes françaises.

Enfin, quelques détachemens polonais furent dirigés sur le midi de l'Italie, où depuis on les enrôla dans la garde du nouveau roi de Naples. C'est dans ce corps et à côté de plusieurs braves militaires qu'on remarquait un officier très distingué, Adam Huppé, qui mérita ses grades sur les champs de bataille en Pologne, à Mantoue, lors du siége en 1799, et sur le Danube, sous le général Kniaziewicz.

Ainsi finirent, après cinq ans entiers de luttes et de travaux, les légions polonaises d'Italie, si fidèles à leur cause adoptive et si mal récompen-

sées de leur fidélité. Livrés en holocauste au machiavélisme des trois puissances voisines, ces patriotes exilés servirent la cause d'une république menacée dans son indépendance, et tandis qu'ils versaient leur sang pour faire triompher ses armes, ils ne purent obtenir d'elle un appui pour la conquête de leu[illegible]rie et de leur liberté. Mais lorsqu'on voit avec [illegible]lle pieuse constance ces enfans proscrits s'[illegible]paient du sort de la mère commune, quand [illegible]s voit rattacher leurs combats en pays étrang[illegible]ette intention patriotique, on ne peut se d[illegible]re de l'émotion que commandent les traits gé[illegible]éreux; et l'histoire, dans sa justice impartiale, doit réserver de belles pages à un dévouement sublime, alors même qu'il demeure sans résultat.

PIÈCES
OFFICIELLES ET JUSTIFICATIVES
DE L'HISTOIRE
DES
LÉGIONS POLONAISES
EN ITALIE.



N° XXXII.

Projet présenté au général en chef de l'armée d'Italie BONAPARTE.

MANTOUE, ce 5 germinal an V (25 mars 1797.)

Si le gouvernement français veut faire renaître la Pologne par les Polonais mêmes, et produire en même temps une forte diversion contre l'empereur, il faut qu'il agisse aujourd'hui, comme lors de la guerre de l'Amérique, où l'on envoya directement et de suite à Washington des secours en hommes et en argent. Ce projet a l'avantage de ne point compromettre la France en cas de non réussite, et son exécution tirera infailliblement les Turcs du sommeil léthargique où ils sont ensevelis; le voici :

On attachera au corps polonais deux mille hommes d'infanterie française, cinq cents chevaux, et un service d'artillerie pour soixante pièces de canons.

La légion polonaise d'Italie, forte de six mille hommes, peut, en agissant avec célérité, être rendue en vingt jours de temps à Palma-Nuova, armée et habillée, et s'y joindre au corps français demandé. Ces troupes doivent recevoir deux mois de solde; trois cent mille

francs doivent être versés dans leur caisse militaire pour entreprendre l'opération suivante :

La colonne marchera à l'instant sur Fiume, et de là prendra la route de Carlstadt pour inquiéter l'ennemi qui, trop faible pour se défendre, se repliera sur le Calpa et la Corona, pour disputer aux républicains le passage de ces deux rivières, [illegible]ais après l'avoir trompé par ce stratagème, ils se jet[illegible]nt sur le territoire turc.

Les patriotes polonais e[illegible]deront aussitôt à Constantinople des négociateurs [illegible]our justifier leurs demandes auprès de la Sublim[illegible] Porte. Les Turcs, amis des Polonais, les habitans de la Dalmatie et de la Servie, ceux de la Walachie et de la Moldavie turque, tous ennemis naturels de la maison d'Autriche, ne contrarieront point les Polonais, et ceux-ci, après avoir traversé ces provinces, entreront dans la Boukovine et dans la Gallicie, faisant ci-devant partie de la Pologne, et qui fourmillent d'hommes attachés à leur pays, et prêts à combattre pour lui rendre son indépendance et sa liberté.

L'empereur, surpris par une invasion si imprévue et si prompte, devra enfin opposer des forces à cette colonne, et il sera obligé de détacher un corps de l'aile gauche de son armée d'Italie pour défendre ses États : mais la colonne polonaise deviendra bientôt un corps d'armée imposant et formidable. Des milliers de patriotes qui languissent dans la Walachie et dans la Dalmatie se réuniront à leurs frères d'armes ; une insurrection éclatera en même temps dans la partie de la Pologne sujette aux Autrichiens, et le corps d'Impé-

riaux qui traversera la Hongrie et la Transylvanie pour côtoyer la colonne polonaise (car l'empereur ne risquera pas d'entrer sur le territoire turc, de crainte de s'attirer un nouvel ennemi), l'arrêter dans sa marche, et l'empêcher d'envahir la Boukovine, tombera entre deux feux, et ne sera pas difficile à culbuter.

Le grand seigneur est trop intéressé à la régénération de la Pologne pour ne pas aider sous main les Polonais dans leurs marches, et il sera foreé de former une armée d'observation sur les frontières voisines du théâtre de la guerre.

L'empereur de Russie n'étant pas aujourd'hui, d'après ses principes, éloigné d'améliorer le sort de la Pologne, les patriotes pourront bien négocier avec lui, et se flattent de réussir. Le roi de Prusse, enchanté de voir tout le poids d'une nouvelle guerre dans le Nord tomber sur l'éternel ennemi de sa couronne, s'entendra avec la Russie, et peut-être de concert avec Paul Ier remettra la Pologne sur le tapis.

Au cas que ce projet ne réussisse pas, personne n'y perdra rien; en voici la preuve :

1° Les Polonais formant aujourd'hui la légion ne rentreront jamais dans leur pays, tant qu'il sera privé de son indépendance et de sa liberté, et, au cas que leur plan ne réussisse pas, ils reviendront au point d'où ils étaient partis avant de l'entreprendre, et chercheront encore une fois un asile étranger.

2° Les militaires français qui partageront avec les Polonais la gloire et les dangers de cette entreprise

seront toujours à tout événement protégés par le gouvernement turc, et pourront être rendus en France.

3° Enfin le gouvernement français, sous la protection duquel la légion polonaise se trouve, ne s'étant qu'indirectement mêlé de cette expédition, ne peut en aucune manière se compromettre et en sera quitte pour quelque argent.

Mais l'on m'objectera peut-être que les Turcs s'opposeront à la marche des Polonais, et ne les laisseront point passer sur leurs terres. Je réponds à cela qu'il est extrêmement difficile qu'on rencontre cet obstacle, et que, si jamais il a lieu, les Polonais auront du moins la satisfaction d'avoir montré qu'il n'est point de danger qu'ils ne soient prêts à courir dans l'espoir de rentrer dans leur chère patrie, et de briser les fers honteux qui la tiennent asservie.

Dombrowski.

N° XXXIII.

Plan projeté par les patriotes polonais réunis à Paris pour la régénération de leur République.

Paris, ce 26 germinal an V (15 avril 1797).

La Pologne, sans existence politique et sans représentation nationale, ne peut calculer la possibilité de sa régénération que sur l'intérêt de ses alliés. Son espoir n'est fondé que sur des événemens qui changent la face de l'Europe, et c'est là-dessus qu'elle doit fixer son système d'opération.

C'est sur ces principes que doit être basé tout plan projeté par les patriotes polonais, c'est aussi sur ces principes que reposent les réflexions suivantes :

La république française, qui triomphe partout de ses ennemis, trouve tous les jours de nouveaux motifs pour se convaincre de la haine que lui porte la maison d'Autriche. Cette puissance, malgré les échecs continuels qu'elle éprouve, persiste obstinément dans le système de continuer la guerre. Elle restreint son union avec les ennemis naturels de la France; elle cherche d'attiser le feu de la discorde entre cette nation et ses amis naturels; elle entretient la fermenta-

tion dans l'esprit des voisins; elle enfante et nourrit les dissensions intérieures.

Il n'est pas à douter, d'après cette observation, que la France, profitant des circonstances favorables qui se présentent et de la supériorité de ses forces, ne veuille réduire la maison d'Autriche à l'impossibilité de lui nuire à l'avenir par [illegible]s opérations soit politiques soit militaires.

Les triomphes continuels [illegible] la république française ne l'ont pas mise encore, [illegible]u'à présent, dans le cas de n'avoir plus rien à crai[illegible] pour son gouvernement et pour l'intégrité de ses [illegible]sessions. La perte des Bays-Bas pour la maison [illegible]triche non seulement est contrebalancée par les nouvelles acquisitions sur la Pologne, mais même ces nouvelles conquêtes, en arrondissant ses Etats, renforcent très considérablement sa puissance dans le Nord. Les alliés naturels de la France ne sont point en état de balancer les forces réunies de l'Autriche à celles de la Russie, et par conséquent ils ne sauraient maintenir l'influence de la république dans cette partie de l'Europe.

Le gouvernement français qui conçoit toute la force de cette vérité, voulant s'assurer le premier rang entre les puissances de l'Europe, maintenir l'équilibre des forces politiques, ne peut point s'écarter de ses alliés dans les rapports politiques et commerciaux, et enfin consolider son existence et assurer l'intégrité de ses possessions, jugera sans doute indispensable de mettre la maison d'Autriche dans l'impossibilité de lui être préjudiciable. C'est en partant de ces principes qu'il

faudra réduire la maison d'Autriche à se confiner dans ses possessions en Allemagne, et rendre l'indépendance à toutes possessions, en commençant depuis l'Italie jusqu'à la Gallicie. C'est le vrai moyen d'affaiblir les forces réelles de l'Autriche, et d'augmenter celles de la France et de ses alliés.

Déjà des combinaisons politiques commencent à se réaliser, soit directement, soit indirectement. La protection marquée que la France donne aux républiques naissantes de l'Italie fait présumèr que, si les Karinthiens, les Kroates, les Slavoniens, les Hongrois et les Galliciens ne suivent l'exemple des Lombards secouant le joug de la maison d'Autriche, leurs insurrections ne pourraient que convenir au système du gouvernement français sous plusieurs points de vue.

En premier lieu, parce que tous ces peuples limitrophes, réunis par l'identité d'intérêts et d'opinions, formeraient une ligne fédérative assez puissante pour résister aux efforts de la maison d'Autriche, et pour assurer leur existence politique à l'instar des Suisses.

En second lieu, parce que toutes les nations nouvellement insurgées sous les auspices de la France affaibliraient autant les forces de son ennemi naturel, qu'elles augmenteraient celles de la république française, pour faire face soit à la maison d'Autriche, soit à quelque autre puissance ennemie.

En troisième lieu, parce que la Porte-Ottomane, cet allié le plus ancien de la France, menacé de sa ruine du côté de la Russie, ne pourrait trouver de barrière plus efficace pour se mettre à couvert de ce danger,

qu'en se séparant de la maison d'Autriche, amie et alliée de la Russie, par les Etats de nouvelles républiques pacifiques et tranquilles d'après les principes de leurs constitutions ennemies de l'Autriche, par l'intérêt de leur propre conservation, et se conformant par système aux impulsions de la France.

Enfin, nous ajouterons e[illegible]re que, la Méditerranée et l'Autriche étant affran[illegible] par ce moyen de la domination de l'Angleterre, [illegible]ommerce du Levant, le plus lucratif pour la Fra[illegible]ourrait reprendre cette supériorité dont il a joui [illegible]ant tant de siècles.

Voilà le fondement de[illegible]re plan, que l'état des circonstances actuelles n[illegible]suggère. Ce plan, dont l'exécution ne peut avoir lieu qu'autant qu'il répondra aux vues du gouvernement français, doit lui être présenté avant tout, dans le dessein de lui faire connaître et les motifs de nos espérances, et les moyens que nos propres forces offrent pour la destruction de son ennemi naturel et pour augmenter le nombre de ses alliés.

Voyons à présent ce qu'il nous convient d'entreprendre pour l'effectuer avec autant d'activité que d'énergie.

1° Il est indispensable que trois de nos concitoyens, jouissant de notre confiance et de celle de toute la nation, se rendent incessamment en Italie pour tenter d'obtenir du général Bonaparte, de l'aveu du gouvernement, que les légions polonaises qui sont à la solde de la Lombardie s'avancent par Trieste, du côté de la Hongrie, et que d'un autre côté les Polonais épars en

Walachie et en Moldavie se rapprochent du Danube, et tentent égalcment de pénétrer par la Transylvanie dans l'intérieur de la Hongrie.

2° Pour rendre plus efficace la marche des légions polonaises, et faciliter l'insurrection en Hongrie, il serait nécessaire que ces citoyens qui se chargent d'aller en Italie choisissent deux de leurs compatriotes pour pénétrer dans la Hongrie, pour prendre des renseignemens sur l'opinion publique, pour se concerter avec les patriotes hongrois, pour les informer de la marche des légions polonaises, et pour leur communiquer tout le plan, d'après les circonstances ultérieures; il leur sera remis une notice exacte que nous avons entre nos mains, touchant les bonnes dispositions des patriotes hongrois, ainsi que des renseignemens sur le local de la Hongrie.

3° Dans le dessein de faciliter et d'accélérer l'explosion en Hongrie, nous enverrons dans le même temps un émissaire chez nos patriotes en Gallicie, en leur insinuant de ne point se compromettre par des démarches trop précipitées, mais d'envoyer sans délai plusieurs d'entre eux, connus par leurs lumières et leur patriotisme, en Hongrie, avec ordre de communiquer à ceux des patriotes hongrois qui mériteraient leur confiance, notre plan, en les assurant de l'esprit patriotique qui anime les Galliciens, et en leur faisant part de la marche des légions polonaises pour former un noyau de forces militaires en Hongrie.

Quant à ce qui regarde l'acte d'insurrection des Galliciens, il devrait être conçu en Hongrie, prenant

pour motif que les Galliciens et les Hongrois, ayant été jadis sous la domination des princes russiens et ensuite sous celle de la famille des Jagellons, et n'ayant cessé d'être rapprochés par les principes de liberté et par les liaisons d'amitié et du bon voisinage, réunissent présentement leurs efforts communs et inséparables pour secouer le joug [illegible]llemands. Cette démarche circonspecte, en m[illegible]tant les intentions des Galliciens, les mettrait à [illegible]ert des hostilités russes, en cas que ceux-ci soient [illegible]erminés d'embrasser la cause de la maison d'Au[illegible]e, et au moins elle ne choquerait point ouvertem[illegible]t les puissances intéressées au partage de la Pologne[illegible]

D'après les sentimens patriotiques et l'amour de la liberté qui caractérisent la nation hongroise, il ne faut pas douter de l'énergie qu'ils mettront dans leur explosion, lorsqu'ils seront informés des intentions de la république française à leur égard. Il faut observer encore que l'absence du prince Joseph-Palatin de Hongrie, et le départ de tous les principaux magnats du pays pour Vienne, ne contribueront pas peu à lever les obstacles que l'insurrection pourrait éprouver.

4° Les citoyens polonais qui vont se rendre en Italie entretiendront une communication exacte avec les émissaires de Gallicie qui se trouveront en Hongrie, pour concerter, d'après les événemens, le moment où les Galliciens pourront agir par eux-mêmes sans compromettre la cause commune.

5° Ils s'adresseront aussi aux gouvernemens respectifs des nouvelles républiques naissantes en Italie, pour

leur faire connaître l'intérêt qui doit les conduire à faire une diversion aux forces de la maison d'Autriche, en appuyant notre plan. Et pour faciliter la formation de la légion fédérative, ils devraient les engager à faire des adresses aux Kroates, Slavoniens, Dalmates, Hongrois et Galliciens; il ne faut point douter que toutes les nations dépendantes de la maison d'Autriche s'empresseront de secouer le joug qui les opprime, et les Dalmates, vexés par les Vénitiens et peu accoutumés à subir l'esclavage, embrasseront le plan de la fédération dès qu'il parviendra à leur connaissance.

N° XXXIV.

En considération de l[illegible] *particulier qui se rattache aux événemens dont il es*[illegible]*n, où les Polonais prirent une part très active, et o*[illegible]*rs d'entre ces braves scellèrent de leur sang la fin*[illegible] *surrections que l'Autriche fomentait sans cesse, il ne*[illegible] *pas inutile de rapporter ici le tableau des soulèvemens*[illegible]*rone, des États de Venise* en terre-ferme, *et la fin*[illegible] *république aristocratique.*

« Pendant que le général en chef Bonaparte employait tous les moyens pour paralyser les intentions hostiles du gouvernement vénitien, au moment de l'ouverture de la campagne de 1796, l'adjudant-général Landrieu avait été chargé de correspondre avec les sociétés secrètes organisées dans les villes de terre-ferme, de fomenter et d'entretenir l'esprit d'insurrection contre le gouvernement aristocratique, afin de faire une diversion puissante aux projets du sénat déterminé à seconder les efforts autrichiens dans cette nouvelle campagne. Un mouvement insurrectionnel devait éclater lorsque l'armée française aurait franchi le Tagliamento; le sénat fut informé de trames ourdies contre lui, et s'empressa de diriger un corps d'Esclavons sur le principal foyer de la révolte Bergame. Ces troupes étaient sur le point d'entrer dans la ville,

lorsque, le 15 mars au matin, les conjurés et leurs nombreux partisans s'arment, s'emparent des portes de la ville pour en défendre l'entrée aux Esclavons. La garnison française, sous le prétexte de l'émeute, se rassemble sous les armes; les officiers encouragent les mécontens et leur promettent un appui. Les Bergamasques sortent de la ville avec résolution, attaquent les troupes du sénat, les culbutent et les poursuivent sur la route de Brescia. Ce premier succès enhardit les insurgés; ils proclament la liberté, établissent un gouvernement municipal, et nomment sur-le-champ des députés pour aller à Milan demander des secours à la république cispadane. Celle-ci leur envoie des habits, des armes, des munitions. En peu de jours plusieurs bataillons sont organisés; des Italiens de différentes contrées, des Polonais, quelques Français se réunissent à ces troupes et marchent sur Brescia, où déjà les familles Lecchi et Gambara avaient préparé l'insurrection. Cette armée improvisée arrive le 27 aux portes de Brescia, qui lui sont ouvertes par les habitans. Ceux-ci se réunissent aux Bergamasques, et vont attaquer la caserne où se trouvaient cinq cents Esclavons arrivés depuis peu de jours. Attaqués à l'improviste, ces soldats sont désarmés et faits prisonniers. On s'assure de la personne du provéditeur Battaglia; et, dans l'ivresse de leur enthousiasme, les habitans de Brescia imitent ceux de Bergame, proclament leur liberté, et établissent une municipalité.

« A la nouvelle de ces deux événemens, le sénat de Venise, voyant que la force était insuffisante pour ar-

rêter les progrès d'un incendie aussi bien calculé, eut recours aux moyens des gouvernemens sans énergie : il envoya de nombreux émissaires en terre-ferme, chargés de prodiguer l'or pour faire changer la disposition des esprits, et opérer une contre-révolution. Des prêtres et des moines, auxiliaires puissans en pareil cas, se répandent dans les [illegible]nes, cherchent à fanatiser le crédule habitan[illegible]aumières, et, par leurs discours insidieux, à [illegible]uader que c'est œuvre méritoire et propre à l[illegible]r les portes de la béatitude céleste, que de s'a[illegible]ontre les Français, serviteurs du démon. Ces [illegible]s réussissent au gré de ceux qui les emploient[illegible]t toute la population de la rive occidentale du la[illegible]arda et de la vallée de Sablia, réunie aux troupes du sénat, vient former un camp à Santa-Eufemia, auprès de Brescia. Toutefois les nobles vénitiens, moins aveuglés par leurs intérêts personnels, auraient dû se rappeler que le fanatisme de la liberté est au moins aussi puissant que celui de la religion ; ils n'auraient point dû oublier que la poignée d'habitans de Padoue dont ils tiraient leur origine, réfugiés dans les lagunes de l'Adriatique, pour éviter le joug oppresseur des Goths, avait su tenir en échec les forces de ces barbares.

« Les habitans de Brescia ne se laissèrent point intimider par ce ramas de fanatiques et de soldats soudoyés ; ils avaient mis la ville en état de défense. Attaqués le 4 avril 1797, ils soutinrent avec vigueur une canonnade long-temps prolongée ; et le lendemain, bien qu'informés que leurs adversaires avaient reçu

pendant la nuit des renforts, surtout en cavalerie, venus de Vérone, ils ne craignirent point de tenter une sortie sur le camp de Santa-Eufemia. Ils en forcèrent les retranchemens, dispersèrent les troupes qui les défendaient, et les poursuivirent jusqu'aux environs de Lonato. Après ce premier avantage, il ne leur fut pas difficile de dissiper un corps assez nombreux d'insurgés de la plaine, qui s'était également approché de Brescia.

« Le sénat de Venise avait fait de la ville de Salo le point d'appui de ses opérations contre les insurgés : il fut résolu qu'on marcherait sur cette ville. Un corps de douze cents hommes commandés par Lecchi, et quatre pièces de canon, sortirent de Brescia dans ce dessein : les insurgés n'ayant point d'artilleurs, quelques canonniers français se travestirent pour le service des pièces. Termini, poste qui domine Salo, fut promptement enlevé; et les habitans de la ville, pour éviter les malheurs d'une entrée de vive force, firent leur soumission et livrèrent des otages. Mais au moment où les Brescians allaient entrer dans Salo, les troupes esclavonnes, battues le 5 avril devant Brescia et réunies aux paysans insurgés des montagnes, tombent à l'improviste sur la colonne de Lecchi, et la refoulent dans Salo. Dans le désordre qu'entraîne cette surprise, quelques soldats français et polonais qui faisaient partie de la troupe bresciane se réunissent et se font courageusement jour au travers de l'ennemi. Les Brescians et les Bergamasques se réfugient dans les maisons et s'y barricadent; mais les soldats et les paysans vénitiens

parviennent à les faire prisonniers malgré leur résistance désespérée.

« Cet échec jeta la consternation dans Brescia et dans Bergame : ces deux villes demandèrent de prompts secours à Milan. Le général Lahoz rassembla quelques Français et Polonais qui se trouvaient dans les dépôts, et quelques bataillons lo[illegible]s, et se mit en marche sur Salo. D'un autre cô[illegible]ommandant français de Peschiera et le chef de [illegible]ine, gagnés par les séductions des conjurés, [illegible]cidèrent à envoyer, le 10 avril, la flottille fran[illegible]du lac de Garda devant Salo. Le commandant de[illegible]oupes, qui avaient quelques troupes de terre à [illegible]fit sommer le provéditeur Cicogna et le général Fiora[illegible]vanti, qui commandait les Esclavons, de rendre la place, dont l'occupation, disait-il, était nécessaire aux Français pour leurs opérations contre l'armée autrichienne. Le général Fioravanti répondit que la république vénitienne avait un besoin encore plus urgent de cette place, pour s'en faire un rempart contre les Brescians insurgés, et refusa en conséquence d'obtempérer à la demande qui lui était faite. Le commandant français ayant alors fait tirer sur la ville, les habitans et la garnison effrayés cherchèrent un abri dans les montagnes.

« Quoique l'intervention des Français dans la querelle des insurgés de terre-ferme contre le gouvernement vénitien ne fût plus un mystère, l'officier qui commandait la flottille voulut sauver les apparences, en déclarant que les habitans de Brescia étaient prêts à déposer leurs armes, si ceux de Salo et les Vénitiens

qui étaient dans cette ville en voulaient faire autant; et il s'offrit lui-même en otage pour garantir la promesse des Brescians. Ces propositions furent rejetées par le général Fioravanti. Alors la colonne milanaise, commandée par le général Lahoz, après s'être réunie aux débris de celle de Lecchi, marcha sur Sarezzo, dont elle s'empara. Les troupes vénitiennes perdirent dans cette action deux à trois cents hommes, trois canons, et une grande quantité de fusils abandonnés par les paysans dans leur fuite.

« Le 11, le général Lahoz marcha sur Salo, abandonné par ses habitans, mais dont quelques Esclavons défendaient les approches. Ils furent promptement dispersés; et un acte de trahison fut, dit-on, la cause du sac de la ville. Un détachement vénitien, ayant été coupé par les troupes de Lecchi, fit feu sur les Brescians après s'être rendu prisonnier : ceux-ci se précipitèrent en furieux dans Salo, qu'ils pillèrent et ravagèrent.

« Dans cette situation des choses, Bonaparte avait atteint le but qu'il s'était proposé, en paralysant les secours que le sénat de Venise aurait pu fournir aux Autrichiens dans la campagne de Karynthie. Mais tandis que la république de Venise cherchait à retenir sous son joug aristocratique une partie du peuple de terre-ferme, les fidèles Tyroliens, satisfaits sans doute du gouvernement paternel de l'Autriche, s'étaient levés en masse pour défendre sa cause, antérieurement à l'époque dont il est question; et cet incident sembla favoriser pendant quelque temps la haine et les pro-

jets de vengeance du sénat vénitien contre les Français.

« Lorsque le général Joubert, dont le général Laudon avait vainement cherché à troubler la marche, quitta le Tyrol pour joindre, par la vallée de la Drave, le corps principal de l'armée d'Italie à Villach, le général autrichien revint d[illegible]iecken à Botzen, et de cette dernière ville à Tr[illegible]où il arriva le 10 avril, après avoir d'abord env[illegible]r la rive droite de l'Adige une colonne pour a[illegible]er les détachemens que les Français avaient lais[illegible]co, Riva et Torbole, au nord du lac de Garda. T[illegible]ibles pour résister à des forces supérieures, ces dét[illegible]mens se replièrent après une résistance assez vigoureuse. Ceux qui n'ayant pu gagner Peschiera par le chemin de Garda, Bardolino et Lacize, se jetèrent sur Castel-Nuovo, furent armés et faits prisonniers : ceux d'Arco et de Riva gagnèrent la chaussée de Trente sur la rive gauche de l'Adige, laissèrent garnison à la Chiusa, et arrivèrent à Vérone.

« Les habitans de cette ville n'avaient point partagé la révolte de Bergame et de Brescia; l'événement de Salo acheva d'exaspérer les esprits contre les Français, que l'on regardait comme les premiers moteurs des troubles de la contrée. Une fermentation générale se manifesta ; et le général Balland, qui commandait dans Vérone, ne se croyant pas en sûreté au milieu d'une populace ameutée, se renferma, avec le peu de troupes et les Français qu'il avait avec lui, dans le fort Saint-Félix et les deux autres châteaux qui défendent la place; mais, soit oubli, soit impossibilité de faire

cette opération, les hôpitaux, remplis de blessés et de malades, ne furent point évacués.

« Le moment parut favorable au sénat de Venise pour mettre à exécution ses projets de vengeance. Bonaparte était enfoncé dans la Karinthie; le général Laudon, chassant devant lui tous les postes français, s'avançait sur le Bas-Adige : toutes les mesures étaient déjà prises; tous les magistrats et autres agens du gouvernement avaient reçu leurs instructions, avec les précautions et le secret que l'on met à une conspiration. Le tocsin donna le signal d'une insurrection générale dans les provinces de terre-ferme : il sonna le même jour à Vicence et à Padoue; et ce ne fut qu'avec la plus grande peine que les Français parvinrent à échapper au massacre dans ces deux villes. Ils furent moins heureux à Vérone. Le lundi de Pâques, après vêpres, tous les soldats isolés furent poignardés, les malades et les blessés égorgés dans les hôpitaux. La ville se remplit bientôt d'une multitude de paysans fanatiques, conduits par des prêtres et des moines, et qui s'avancèrent simultanément contre les trois forts ou châteaux, dans lesquels le général Balland et trois mille Français s'étaient renfermés.

« Instruit de l'issue de la conspiration, le sénat de Venise ordonna aussitôt au général Fioravanti de marcher avec le corps d'Esclavons qu'il commandait, pour seconder les insurgés; et, dans le même temps, l'avant-garde du général Laudon s'avançait par les revers du Monte-Baldo, à quelque distance de Vérone. La garnison du fort de la Chiusa capitula faute de vivres :

les insurgés, dans le délire que leur donna le succès qu'ils venaient d'obtenir, massacrèrent ces soldats français de la manière la plus barbare.

« Cependant le général Lahoz, après l'expédition de Salo, était redescendu vers Lonato. Informé des événemens de Vérone et des autres villes de la terre-ferme, il marcha vers l[illegible]dige. D'un autre côté, l'armistice conclu entre [illegible]rte et l'archiduc Charles fut notifié au généra[illegible]n; et celui-ci, se retirant sur la Rivalta, le 18 [illegible] avec tous ses Tyroliens, abandonna les insurgés e[illegible] sclavons à leurs propres forces.

« Le siége des trois f[illegible]e Vérone n'en fut pas moins continué. Le sénat av[illegible] envoyé au général Fioravanti des renforts d'hommes, d'artillerie et de munitions, et les insurgés n'ignoraient point que le corps du général Lahoz était trop faible pour rien entreprendre contre eux. Ce général s'était en effet arrêté à Somma-Campagna, où il avait pris position pour attendre le général Kilmaine, qui accourait en toute hâte avec environ cinq mille hommes tirés des garnisons de la Lombardie et du Mantouan. La jonction des deux corps eut lieu le 21 avril.
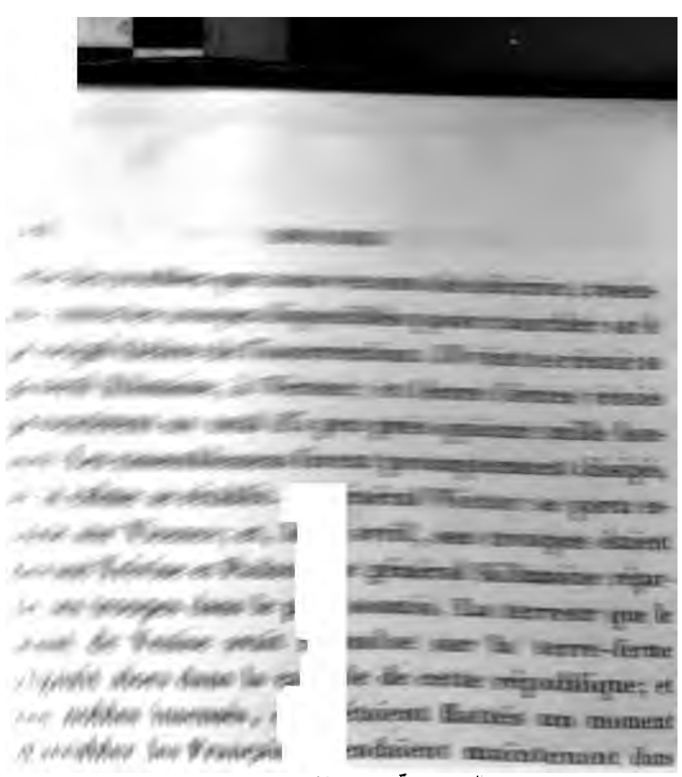
« Le général Fioravanti, informé de la marche de Kilmaine, voulut prévenir l'attaque des Français, en ordonnant pour le 22 une sortie générale. Kilmaine avait eu précisément la même intention que son adversaire; de sorte que les deux partis se rencontrèrent à six heures du matin, à la Crocé-Mianka. Les Français se jetèrent avec impétuosité sur leurs ennemis, et les

culbutèrent au premier choc. Le général Fioravanti essaya de rallier les Esclavons dans une grande ferme, dans l'espérance de s'y maintenir; mais un obus ayant mis le feu aux caissons vénitiens, l'explosion chassa de la ferme tous ceux qui s'y trouvaient réunis; une grande partie fut ensevelie sous les décombres du bâtiment, le reste se dispersa dans la campagne; un bien petit nombre rentra dans Vérone.

« En s'avançant à la rencontre des Vénitiens, Kilmaine avait ordonné au général Lahoz de marcher sur Pescantina, occupé par les insurgés, à l'effet d'y passer l'Adige pour tourner Vérone. Les insurgés se défendirent avec vigueur; mais l'artillerie française ayant mis le feu au village, celui-ci fut abandonné. La colonne gallo-lombarde vint couronner les hauteurs qui dominent le fort de Saint-Félix, et le général Lahoz put communiquer avec le général Balland. Ainsi, dans la soirée du 22, Vérone fut investi sur les deux rives de l'Adige.

« Le général Fioravanti avait été si effrayé de sa défaite, qu'au lieu de se retirer sur Venise par la route de Vicence, qui restait encore libre, il préféra s'en remettre à la générosité des vainqueurs. Il vint, avec les trois mille Esclavons qu'il commandait, déposer les armes à Croce-Bianca, et se rendre prisonnier de guerre. Le même jour, 23 avril, les Français prirent possession de Vérone.

« Le général Victor, dont la division était cantonnée dans une partie de la nouvelle république cispadane et dans la marche d'Ancône, avait, à la première nou-



[illegible] sont les événemens atroces [illegible] guerre.

[illegible] des préliminaires de paix qui [illegible], avait dû suspendre les effets [illegible] que provoquait la conduite du [illegible] vénitien. Toutefois le doge avait [illegible] avril, une lettre du général français [illegible] satisfaction des atten[illegible] Français. Le sénat avait fait une [illegible] de la destruction de la ré[illegible]

[illegible] préliminaire de Léoben étaient [illegible] de l'armée fran[illegible] Venise, [illegible] les grief[illegible]

dans les provinces de terre-ferme, vers la fin d'avril. La division Masséna occupa Padoue; le corps de Joubert s'établit à Vicence et à Bassano; le général Serrurier était à Sacile, Augereau à Vérone, et la division Victor rétrograda sur l'Adige, et prit position le long de cette rivière.

« Ce rassemblement de l'armée française, dans un moment où la paix venait d'être conclue avec l'Autriche, inspira les plus vives alarmes au sénat. Impuissans pour se défendre, ces nobles altiers eurent recours aux négociations, et implorèrent la clémence d'un ennemi irrité. Une conférence eut lieu le 3 mai, dans les lagunes de Marghera, entre Bonaparte et une députation de sénateurs; et le résultat fut une suspension d'armes, en attendant la conclusion d'un traité de paix que les patriciens Mocenigo, Giustiniani et Dona, furent chargés de négocier au nom de la régence.

« Bonaparte mettait à la conclusion de la paix la condition préalable que les trois inquisiteurs d'état et dix des membres les plus influens du sénat, regardés comme les instigateurs de l'insurrection, seraient livrés au gouvernement français. Mais le sénat ne croyant pas devoir abandonner aussi lâchement des hommes dont il avait sanctionné les opérations, chercha à traîner les négociations en longueur, afin de donner aux individus désignés le temps de s'échapper.

« Cependant l'Autriche voyait tranquillement, et même avec une joie secrète, ce qui se passait dans les Etats de Venise. Il paraît qu'un des articles secrets des préliminaires, qui n'ont jamais eu une entière publica-

tion, promettait déjà à l'Empereur des dédommagemens de ce côté, pour la cession de la Belgique et l'abandon de la Lombardie. Bientôt aussi le gouvernement vénitien, autrefois si prudent, si mesuré dans ses déterminations, allait apprendre à ses dépens à quoi l'avait exposé son alliance secrète ou sa perfide connivence avec l'une des t [illegible] issances qui, deux ans auparavant, avaient an [illegible] et s'étaient partagé le malheureux royaume de [illegible] ne.

« Une fermentation g [illegible] e et extraordinaire agitait tous les esprits, et [illegible] gnes précurseurs d'un grand bouleversement [illegible] e avaient déjà précédé, comme on l'a vu, le retou [illegible] Bonaparte dans la terre-ferme. Des cris de libert [illegible] la manifestation de la haine la plus forte contre le despotisme vénitien étaient prononcés par tous les habitans des classes intermédiaires entre les patriciens et la populace; ils désiraient la destruction d'un gouvernement qui les avait tenus eux et leurs ancêtres dans la plus humiliante oppression. L'insurrection s'était propagée jusque sur la flotte, où les mécontens parlaient d'arborer le pavillon tricolore. Le sénat avait à craindre de voir les vaisseaux livrés aux Français : l'olygarchie était expirante.

« Le 11 mai, le grand conseil se démit de ses fonctions, et remit l'autorité entre les mains de trente sénateurs, qui déclarèrent solennellement dans leur première assemblée que l'ancienne forme démocratique serait rétablie comme elle existait avant la révolution de 1209. Cette détermination tardive, qui deux

mois plus tôt aurait sauvé l'État, était désormais impuissante pour empêcher sa destruction. Cependant Bonaparte, qui ne se voyait peut-être pas sans répugnance l'instrument de la dissolution de cette antique république, semblait disposé à protéger les opérations de son nouveau gouvernement, lorsque le délire de quelques patriciens vint précipiter la catastrophe dont Venise était menacée, et affaiblir le reste de pitié que le général français avait pour elle. Le lendemain de l'installation du nouveau comité de gouvernement, un rassemblement d'Esclavons et de matelots soudoyés portant devant eux l'étendard de Saint-Marc parcourut les rues, entraînant tout sur son passage, et mit au pillage les maisons des trente sénateurs, membres du gouvernement. Venise, n'ayant point de force armée capable de rétablir l'ordre en dissipant ces mutins, fut exposée pendant seize heures à toutes les horreurs d'une guerre civile, et se vit sur le point d'être ensevelie, par la fureur des séditieux, sous les ruines de son gouvernement. Toutefois les insurgés, dans leurs plus grands excès, respectèrent les droits des nations, et l'hôtel du ministre de France (Lallement) fut épargné.

« Dans cette extrémité, il ne restait d'autre parti à prendre que d'appeler les troupes françaises. Aussi les négocians, les principaux artisans et les membres même de l'ancien gouvernement, jugèrent-ils à propos de hâter la fin de cette crise terrible, en invitant les Français à accélérer leur arrivée. Ceux-ci débarquèrent le 16 sur la place Saint-Marc, au nombre de deux à trois mille hommes, prirent possession du fort Saint-

Marc, de l'arsenal, du pont de Rialto. La terreur succéda bientôt au premier mouvement de fureur parmi la populace, qui se vit abandonnée par ceux qui l'avaient excitée à ce soulèvement.

« Une municipalité choisie au nom du peuple fut installée par le commandant des troupes françaises. Elle prit des mesures p[illegible] restituer, autant qu'il était possible, une par[illegible] qui avait été pillé dans la journée du 12. Afin de [illegible]ner l'esprit public, elle publia une proclamation [illegible]aquelle elle parlait avec modération, et même e[illegible]nes honorables de l'ancien gouvernement: elle [illegible]gageait à maintenir la banque, l'hôtel de[illegible] et les autres établissemens publics; elle re[illegible]it la dette publique, et promettait de l'acquitter. On pouvait donc augurer que le nouvel ordre de choses serait maintenu. Toutefois Bonaparte, qui savait mieux que personne combien l'espoir des patriotes vénitiens était chimérique, eut la pudeur de ne pas l'affermir par sa présence, et s'abstint d'entrer dans Venise. »

Victoires et Conquêtes des Français de 1792 *à* 1815, t. VIII, p. 144-156. Paris 1818; C. L. F. Panckoucke, éditeur.

N° XXXV.

STANISLAS MALACHOWSKI, *maréchal de la diète constituante de Pologne, au citoyen* BONNEAU, *chargé d'affaires de la République française près la République polonaise.*

Il a été bien consolant pour moi d'apprendre le conseil que vous donnez à vos bons et anciens amis, relativement aux moyens qui pourraient nous ramener à notre ancienne existence politique. Quel que soit le mode que les événemens actuels indiqueront pour opérer le rétablissement de notre malheureux pays, il est de notre devoir de saisir tous les moyens légitimes qui peuvent nous conduire à ce but. Celui que vous nous avez indiqué coïncide bien exactement avec nos intentions, et il est évident que c'est votre dévouement à coopérer autant qu'il est en vous à notre restauration qui vous en a fait prévenir les effets. Oui, citoyen, la reprise des fonctions de notre représentation nationale de l'an 1791 est le seul moyen que, dans les circonstances actuelles, il nous convient à suivre. Qui est-ce en effet qui, dans ces momens d'arrangemens généraux parmi les puissances européennes, peut plus légitimement, et, j'ose le dire, avec plus

d'efficacité, provoquer en faveur de notre nation l'intérêt des puissances garantes de l'intégrité de notre pays, si ce n'est nous, que cette même nation avait rendus dépositaires de ses droits imprescriptibles?

Tous ceux qui, comme vous, sont au fait de nos lois ne peuvent ignorer, citoyen, que c'est uniquement à nos diètes légalemen[illegible]nvoquées qu'appartient l'exercice des actes de souv[illegible]neté nationale. Nos ennemis respectaient ce prin[illegible]; ils en reconnaissaient la légitimité dans le temps [illegible]me qu'ils se livraient à l'usurpation de notre terri[illegible]e. Leur conduite, lors du partage de 1772, en [illegible]rnit une preuve irrécusable.

Il est aussi universellement connu que la diète, librement convoquée en 1788 et continuée jusqu'au 29 mai de l'an 1792, n'a été que limitée, qu'elle n'est point dissoute, et qu'existant par le droit, ses membres n'ont qu'à se réunir pour la rendre aussi légitime qu'elle l'a été avant d'être ajournée.

C'est d'après ces principes incontestables, citoyen, que j'ai cru devoir convoquer les nonces de nos diétines, et les représentans de nos villes. Ce n'est pas, leur ai-je dit, par des insurrections partielles, et par conséquent infructueuses, que nous pouvons encore sauver notre patrie; mais en élevant une voix commune à l'effet d'invoquer la garantie des traités les plus solennels, l'intérêt des nations et des gouvernemens, ainsi que les principes de la justice universelle.

Cette diète vient d'être convoquée, comme vous l'avez désiré, citoyen; mais comme l'exercice de ses

fonctions ne peut être rempli sur une terre inondée par des troupes étrangères, je me propose de la transporter, conformément à l'acte de la limitation du 29 mai 1792, dans un pays où elle ne soit pas troublée dans ses tranquilles opérations.

La république cisalpine, dont les légions sont composées en partie de nos compatriotes qui se sont dévoués au maintien de son indépendance et de sa liberté, ne refusera sans doute pas un asile à nos représentans.

J'ai recommandé à notre concitoyen et envoyé Barss de faire des démarches auprès du Directoire cisalpin, afin d'engager celui-ci à nous désigner un lieu pour la réunion dont il s'agit, et dont le but ne peut pas raisonnablement inquiéter les puissances même copartageantes de la Pologne. Nous ne nous en proposons d'autre, dans la suite de nos opérations, que celui d'invoquer, je vous le répète, les engagemens des traités, les principes reconnus du droit des gens et de la justice, considérés comme base de toute société politique.

Veuillez, de votre côté, cher et respectable citoyen, en vous concertant avec notre envoyé Barss, ainsi qu'avec les citoyens Kochanowski et Woyczynski, nonces de cette diète de 1791, que j'ai engagés d'aller vous faire part de sa convocation; veuillez, dis-je, appuyer leurs sollicitations de tous vos moyens.

J'ai cru indispensable de m'adresser à vous dans cette occasion, comme agent près de nous de votre république, et j'ai lieu d'espérer que votre expérience dans les affaires, le zèle que vous avez toujours mis aux intérêts de notre pays pendant votre séjour de

vingt-cinq ans parmi nous, la connaissance de nos lois et de nos intérêts, l'estime générale que vous vous y êtes conciliée, une captivité de quatre ans soufferte pour la cause de la liberté, vous serviront de titres à fixer l'attention du gouvernement français sur la sagesse des conseils que vous nous avez donnés, et sur notre juste demande de po[illegible]r au plus tôt en faciliter l'exécution.

Je vous salue, respectal[illegible]ni, avec toute la cordialité et l'estime que vous n[illegible]ivez inspirées. Veuillez donner communication d[illegible]résente lettre et en faire l'usage que vous jugerez [illegible]us utile à nos intérêts. Elle n'est que l'expressior[illegible]ia ferme volonté à saisir une voie légitime de faire nos derniers efforts pour le rétablissement de notre infortunée patrie.

MALACHOWSKI.

N° XXXVI.

Lettre du citoyen OGINSKI *au citoyen* BONNEAU.

PARIS, ce 9 floréal an V (28 avril 1797).

Citoyen, un séjour de vingt-cinq ans en Pologne vous a fait connaître très particulièrement notre pays, ainsi que le caractère de la nation polonaise. Votre conduite sage vous a concilié l'estime générale; et la persécution que l'amour de la liberté vous a fait éprouver a mis le sceau à tous les titres qui vous rendent recommandable à votre patrie, intéressant aux yeux des amis de l'humanité, et digne de l'estime de tous les gens de bien. C'est sous tous ces rapports que nous avons éprouvé un plaisir indicible, en apprenant votre arrivée à Paris. Vous ne pouviez manquer de parler au gouvernement français de la Pologne; vous le deviez comme son agent, comme bon citoyen, et comme tenant à la cause de la liberté et de l'indépendance.....

Il ne nous appartient pas d'approfondir les intentions du gouvernement français sur les moyens de rétablir la Pologne; mais nous voudrions deviner et prévenir tout ce qu'il désirerait que nous fissions de notre côté pour répondre à ses vues.....

Vous connaissez, citoyen, notre zèle et notre dévouement pour la patrie; vous n'ignorez point les liaisons et les rapports que nous avons conservés avec nos compatriotes en Pologne; vous ne serez donc point surpris de la sollicitude avec laquelle nous vous prions de nous donner quelques éclaircissemens à ce sujet. Il nous importe surtout de sa[illegible] si le projet d'une diète polonaise, à Milan, a été p[illegible]osé de l'avis et d'après les insinuations du gouver[illegible]ent français. Nous serions charmés de l'appre[illegible]ar l'organe de celui qui réunit comme vous, cito[illegible] notre estime et notre confiance.

[illegible]ichel Oginski.

N° XXXVII.

Liberté. *Egalité.*

Bonneau, *consul général, chargé d'affaires de la République française en Pologne, au lieutenant général* **Dombrowski**, *commandant les légions polonaises auxiliaires de la République cisalpine, et aux braves citoyens composant ces légions.*

Digne général, braves Polonais, qui, forcés de chercher un asile et des vengeurs contre la tyrannie qui opprime votre pays, vîntes préluder au recouvrement de sa liberté, en faisant triompher à côté de nos invincibles légions et sous les ordres du héros qui les guidait, la liberté de l'Italie; recevez la vive expression de la reconnaissance dont m'a pénétré la lettre que vous avez daigné m'adresser. Vous avez attaché sans doute trop de prix au peu qu'ont pu me faire tenter pour vous le zèle et le dévouement qui m'attachent à votre cause. Quel cœur sensible, quel appréciateur d'une nation illustre et valeureuse, digne d'un destin plus heureux, ne partage pas avec moi les mêmes sentimens? Long-temps habitué parmi vous, j'ai joui de l'avantage de pouvoir vous apprécier plus particuliè-

rement, parce que j'ai pu plus particulièrement vous connaître. Vous vous êtes trop honorés en tombant, votre réexistence devient trop nécessaire à l'Europe, pour devoir craindre d'en être oubliés. Recevez mes vœux à cet égard, partagez les espérances qui m'animent. Le moment où elles seront accomplies ne vous remplira pas d'une joie plus [illegible]uce que celle qu'il me fera éprouver. Jouissez, en a[illegible]ndant, de la gloire que répandent sur votre natio[illegible]latante valeur que vous montrez, votre sagesse et [illegible]e patriotisme. C'est le feu sacré que vous avez em[illegible]é avec vous, qui ne s'éteindra pas entre vos mains, [illegible]t que vous rapporterez dans votre patrie renaissan[illegible]uissé-je alors jouir du touchant spectacle que vou[illegible]ffrirez, et, replacé au milieu de vous, me rendre l'heureux témoignage d'y avoir en effet contribué autrement que par mes vœux.

BONNEAU.

N° XXXVIII.

Explication remise par le citoyen Bonneau *au citoyen* Talleyrand-Périgord, *ministre des relations extérieures, sur le contenu de la dépêche en date du* 27 *thermidor an V* (14 *août* 1797) *du citoyen* Parandier.

Paris, ce 18 fructidor an V (4 septembre 1797).

Citoyen ministre, la note que j'ai eu l'honneur de vous remettre hier, 17 du courant (3 septembre), dissipe d'avance le nuage que pouvait élever sur mon compte le rapport contenu dans la lettre en date du 27 thermidor dernier (14 août 1797), écrite par le citoyen Parandier.

Je n'ai jamais eu la coupable audace ou la folle témérité de rien faire qui pût compromettre le gouvernement, en le mettant en avant dans le conseil que j'ai donné aux Polonais. Ce qu'ils font en ce moment, ils le font entièrement pour leur compte, sans promesse quelconque, sans autorisation, uniquement par le motif de tenter un dernier effort pour relever de quelque façon que ce soit l'existence de leur malheureuse patrie, en profitant pour cet effet, s'il est possible, de

l'intérêt qu'ils pourront inspirer à l'Europe dans la prochaine pacification.

C'est ce dont il ne sera pas permis de douter, en lisant la lettre que m'a adressée à ce sujet le maréchal Malachowski, que je n'ai pas manqué, citoyen ministre, de remettre en original entre vos mains.

Le conseil que j'ai do[illegible]x Polonais est donc un conseil que je leur ai ann[illegible]ur donner uniquement de moi-même, et qu'au r[illegible]je n'ai eu garde de me permettre, même de cett[illegible]n, sans auparavant en avoir expressément prévenu, [illegible]omme tout m'en faisait un devoir.

C'est ce que j'ai fait peu de [illegible]ours après mon arrivée ici, d'abord dans le Mémoire [illegible]ar moi présenté au ministre des relations extérieures, Mémoire mis par celui-ci sous les yeux du pouvoir exécutif; c'est ce que j'ai répété depuis, plusieurs fois, auprès du même ministre, en lui annonçant à diverses reprises la résolution qu'étaient sur le point de prendre les Polonais, de rouvrir leur diète constitutionnelle en Lombardie, et en lui faisant connaître le but de cette détermination pour laquelle je lui représentais qu'ils n'avaient besoin d'autorisation de personne, et qu'en cas d'utilité préjugée de notre part, il suffisait de ne pas chercher à troubler.

J'espère que cette explication, conforme à la vérité la plus exacte, en faisant connaître l'état réel de cette affaire, ne laissera aucun sujet de reproche à mon égard. J'ai donné un simple conseil aux Polonais : je l'ai donné comme étant uniquement de moi : c'est

d'eux-mêmes qu'ils se sont déterminés à le suivre. Je ne me suis cependant permis de hasarder ce même conseil qu'après en avoir prévenu plusieurs fois, et m'être ainsi assuré contre toute désapprobation, puisqu'un mot eût suffi pour m'arrêter, si on l'eût jugé convenable.

Au surplus, le rapport du citoyen Parandier portant sur des discours peut-être interprétés de sa part au-delà de la signification qu'on voulait leur donner, peut-être aussi produits de la part de ceux qu'on annonce les avoir tenus par des espérances exagérées, tombe de la manière la plus complète par les explications que Bonneau n'a pas manqué de donner, dès leur arrivée, aux deux nonces que le citoyen Parandier cite, et que le maréchal a en effet dépêchés ici pour s'aboucher avec moi. J'ai eu l'honneur de vous les présenter, citoyen ministre; ainsi me référant de nouveau à la lettre du maréchal Malachowski, comme dissipant tout sujet de reproche, j'invoque votre témoignage même sur les espérances qu'ils vous ont manifestées, et sur les discours qu'ils vous ont tenus.

Bonneau, *consul général,*
et chargé d'affaires en Pologne.

N° XXXIX.

ALEXANDRE BERTHIER, *général de division, chef de l'état-major-général de* [illegible] *mée d'Italie, au général de division* DOMBR[illegible]SKI, *commandant les légions polonaises.*

Au [illegible]ier-général de MILAN,
ce 25 bru[illegible] an VI (15 novembre 1797).

Il est ordonné au général Dombrowski, commandant les légions polonaises, de réunir à Rimini les trois bataillons polonais qui se trouvent dans l'Emilie (ci-devant Romagne). Il est prévenu que le bataillon qui est à Milan doit également se rendre à Rimini, et qu'il sera remplacé par celui qui est à Mantoue. Il aura de plus sous ses ordres un bataillon vénitien qui est à Mantoue, trois bataillons bresciens, la 1re légion cisalpine, et tous les hussards bresciens, douze pièces d'artillerie qui sont avec le général Lahoz. Les généraux Lahoz et Lecchi, employés dans ce corps d'armée, seront sous ses ordres. Le citoyen Bianchi d'Adda, officier du génie, y sera aussi attaché, ainsi qu'un officier supérieur d'artillerie. L'adjudant-général Trivulzi sera chef de l'état-major. Le général Dombrowski se rendra à Rimini pour rassembler et établir ces différens corps de troupes.

N° XL.

Adresse des habitans du duché d'Urbino, présenté par les députés du même duché au général en chef de l'armée d'Italie Alexandre Berthier, *à Milan.*

Après l'horrible attentat par lequel la cour de Rome mit le comble à ses crimes, nous nous attendions, de jour en jour, à voir une armée dévastatrice s'élancer sur le sol du fanatisme et de la trahison. Nous nous attendions que la France, aussi juste et généreuse envers les peuples innocens, que terrible et inexorable envers les coupables, signalerait, par la plus mémorable vengeance, son juste ressentiment; et, réduisant en poudre le trône usurpé des rois-prêtres, détruirait d'un seul coup le siége de l'infame imposture qui causa tant de maux à l'Europe. Nous fûmes trompés dans notre attente. La voilà cette armée qui, même de loin, épouvante le Capitole : terrible dans sa vengeance, qu'elle bannisse pour toujours de la patrie des Scipions et des Camilles la sainte fraude et l'hypocrisie mitrée; oui, qu'elle vienne, le vœu de tous les peuples sollicite sa présence.

Vous, accoutumé à la guider à la victoire, montrez-lui le chemin de Rome, et nous vous appellerons

le second libérateur de l'Italie. Nous mêmes nous unirons nos faibles bras à votre bras terrible ; et, quoique nous ne puissions pas nous flatter de contribuer à vos victoires, nous vous prouverons du moins que les crimes de la perfide Rome nous ont remplis d'indignation, et que nous voulons avoir quelque part à la plus juste et à la plus sainte des vengeances nationales.

Souvenez-vous cependant, citoyen général, que tous les peuples chez qui passera votre armée ne méritent pas votre colère ; que l'aveugle fanatisme n'a pas inspiré à tous, contre vous, une haine implacable ; que presque tous ont désapprouvé hautement les violences et les perfidies de la capitale. Souvenez-vous que si, par une nécessité fatale, les peuples doivent être les victimes innocentes des crimes des rois, ceux-là méritent d'être respectés et protégés qui signalèrent en tout temps leur attachement pour les principes républicains ; ceux qui, à l'époque des cruautés romaines, avaient secoué le joug des tyrans sacrés, et demandé l'union à la république cisalpine.

La France ne pourrait confondre leur sort avec celui des Romains sans manquer aux principes de justice, sans renoncer aux droits de l'homme, sur lesquels elle a élevé sa république, sans se couvrir d'une éternelle ignominie aux yeux de l'Europe, sans déshonorer son nom au tribunal terrible de la juste postérité.

La province d'Urbino, dès l'année dernière, fit remettre par ses députés à Gorice, au général en chef, son vœu unanime pour la liberté et pour son incorpo-

ration à la cisalpine. Les procès-verbaux et les documens authentiques de notre déclaration solennelle existent auprès du héros Bonaparte. Si notre demande ne fut pas couronnée du succès, elle obtint du moins des applaudissemens et des promesses. Remis par les combinaisons fatales de la politique sous le joug de nos tyrans, nous avons montré avec quelle impatience nous attendions l'occasion favorable pour nous en délivrer, et nous avons saisi le premier moment que le sort nous a présenté.

Pesaro, Fano, Urbino, Fossombrone, s'étaient affranchis dès le 2 nivose; ils avaient, dès cette époque, envoyé des députés à Milan pour demander d'être réunis à la cisalpine, lorsque le 9 du même mois on commit à Rome un attentat exécrable contre le droit des gens et de l'humanité. Quels que soient les bruits sinistres que l'envie et la calomnie répandent contre la révolution de ces villes, leur vœu était bien prononcé; elles ont elles-mêmes contribué à leur affranchissement; elles ont senti leurs droits, et les armes cisalpines ne furent appelées que pour maintenir la tranquillité et le bon ordre. La justice, la raison, les droits sacrés de l'homme, exigent donc de vous que cette province soit distinguée des autres, et ne soit pas également exposée au fléau d'une armée vengeresse. Le faible avantage qui en résulterait pour votre nation magnanime ne pourrait servir de compensation à la gloire qu'elle perdrait.

La province d'Urbino, citoyen général, vous envoie les députés Mosca-Barzi et Galantara pour vous

faire de si justes représentations; ils vous diront que ces peuples, en recouvrant leurs droits, ont tellement senti la dignité de l'homme, qu'ils sont prêts à expirer sous le fer plutôt que de subir l'humiliation d'être confondus avec les coupables; ils vous diront que ces peuples partageront avec leurs frères d'armes leurs foyers, leurs récoltes, les [illegible] de leur industrie, mais qu'ils comptent les recevo[illegible]omme des hôtes reconnaissans, et non comme e[illegible]is et vengeurs des crimes de Rome; ils vous di[illegible] enfin que toute la province est pleine de co[illegible] en votre patriotisme éclairé, et qu'elle attend [illegible]cœur généreux de Berthier ce qui lui avait été [illegible]rdé, en partie, par le héros libérateur de l'Italie. [illegible]erminez un si bel ouvrage; ne trompez pas nos espérances, et faites que nous puissions élever devant l'Europe un monument de reconnaissance à votre justice et à votre bienfaisance héroïque.

Salut et respect,

Vizzoli, *président.*

Ronconi, Mazzolari, Giorgi, Gioacchino, Picchi, Donato, Serra, *députés.*

N° XLI.

Les Consuls, au nom de la République romaine, au Directoire exécutif de la République française.

Citoyens directeurs, Rome qui fut le siége de la liberté et l'exemple des vertus, et qui par la vicissitude des siècles et de la fortune était réduite au plus honteux esclavage, vient enfin d'être rendue à son ancienne dignité ; l'invincible et généreuse armée française qui, en vengeant les nations, protége les droits de l'homme, a opéré ce prodige mémorable.

L'aigle romaine, à l'exemple du phénix, est ressuscitée de ses propres cendres, et l'arbre de la liberté est planté sur celles des Brutus, des Fabricius, des Pompée et des Tullius. Les ombres magnanimes de nos héros, évoquées par le héros Berthier, se rassembleront toutes sur le Capitole, se réjouissant de voir la voie triomphale de la république romaine chargée des triomphes de la république française.

Le peuple romain accourut des sept collines à ce spectacle sublime, et compara cette grande époque de son nouveau destin à celle où nos ancêtres réglaient le destin du monde ; tous les cœurs étant pénétrés d'horreur pour l'esclavage, et transportés par l'enthou-

siasme de l'indépendance, le peuple réclama d'une voix unanime sa souveraineté, et reconnut en tenir le bienfait et la garantie du digne général Berthier, agissant au nom de la grande nation ; et il attend avec impatience des citoyens Monge, Daunou et Florent la grande charte du contrat social. Mais le gouvernement de la république romair [illegible] avait été à peine confié par le peuple souverain, [illegible] ıfirmé par le général en chef, que nous avons eu l [illegible] ıleur de voir le berceau de la république menacé [illegible] l'hydre du fanatisme. Nous avons été amplem [illegible] dédommagés de cette inquiétude passagère par [illegible] ɔie que nous avons ressentie en voyant, au mêm [illegible] stant, les têtes de cette hydre, abattues par les for [illegible] de l'armée française, réunies à la milice nationale, de sorte qu'il s'est formé de nouveau entre nous un lien indissoluble de fraternité, vos braves soldats et leurs valeureux officiers se montrant au même moment nos défenseurs et nos libérateurs.

Sans doute, l'arbre de la liberté a déjà jeté de profondes racines, et produira les germes les plus vigoureux, puisqu'il a été arrosé du sang et des sueurs des patriotes français et romains. Pleins d'admiration pour l'énergie du peuple souverain, c'est avec l'expression de la plus grande sensibilité, que nous nous empressons, citoyens directeurs, de vous assurer de la plus vive reconnaissance, que nous transmettrons à nos générations futures. Les travaux les plus glorieux de la république française, qui éclipseront la renommée et la splendeur des gouvernemens anciens et modernes,

auront cet avantage qu'ils auront étendu, pour la première fois, les principes éternels de la morale aux droits des nations; et les liens qui uniront désormais, grâces à vous, les nations aux nations, seront les mêmes que ceux qui unissent l'homme à l'homme.

Salut et respect,

Riganti, *président;* Constantini, Angelucci, Bonelli, Pessuti, Russi, *consuls*; Bassal, *secrétaire-général.*

N° XLII.

Note sur les négociations [illegible]re avec la cour d'Autriche, pour le rétabl[illegible]nent de la Pologne, envoyée au général B[illegible]DOTTE, *ministre de la République française a[illegible]s de la cour de Vienne.*

RIMINI, ce 6 ven[illegible] an VI (24 février 1798).

Comme le rétablissement de la Pologne ne peut s'effectuer sans le concours de quelques unes des puissances du nord, il faut considérer laquelle de ces puissances est la plus capable d'y coopérer, et la plus facile à y déterminer. La présomption tombe sur l'empereur d'Allemagne, et voici les motifs sur lesquels elle est fondée. De trois puissances qui ont partagé la Pologne, l'empereur a eu le moins d'intérêt à son démembrement, il n'avait pas le même besoin de s'agrandir que le roi de Prusse, à qui l'usurpation du territoire polonais a acquis l'avantage d'améliorer la position géographique de ses anciens domaines. La maison d'Autriche n'a pas pu concevoir les mêmes vues d'ambition et de conquête que la Russie, qui ne s'est frayé un chemin facile à Constantinople qu'en anéantissant par ce partage une puissance formidable, qui s'est si

souvent opposée avec succès à ses efforts contre la Porte-Ottomane.

La restitution des provinces acquises sur la Pologne coûtera donc moins à l'empereur qu'à ces copartageans, parce qu'il perdra moins. Ajoutons : « Que « l'empereur est le seul qui retirera des avantages réels « du rétablissement de la Pologne, car la Pologne res- « tituée à son état primitif lui servira de barrière « contre deux puissances que leurs intérêts respectifs « rendent très-dangereuses à la maison d'Autriche, « lorsqu'elles confinent avec ses états. » L'empereur, plus fort que chacune de ces deux puissances prises séparément, aurait moins à craindre la coalition de ses deux adversaires en se déclarant en faveur des Polonais, parce que, sa qualité de protecteur lui conciliant la confiance universelle de ceux-ci, ils le seconderaient puissamment, ils se réuniraient à l'envi pour combattre les ennemis communs ; animés par des sentimens de reconnaissance qui leurs sont chers, ils auraient d'autant plus de déférence pour ses insinuations et ses avis, qu'ils les croiraient dictés par l'amour du bien général. Ni la Russie, ni la Prusse, ne sauraient en aucune manière captiver les esprits des Polonais ; l'une en est détestée à cause des persécutions dont elle les a accablés depuis un demi-siècle ; l'autre en est haïe pour les trahisons et les perfidies dont ce peuple tant de fois séduit fut la triste victime en 1793. De tous les torts reprochés par la Pologne à ses usurpateurs, l'empereur est celui qui s'en est toujours le moins permis ; la publique opinion même des Polonais lui est

par cela même moins contraire; il aura conséquemment moins de difficultés à obtenir leur confiance, surtout lorsqu'ils sauront que la France l'aurait préféré pour les aider à recouvrer leur liberté et leurs droits. Il résulte de ces considérations et de ces motifs que c'est sur l'empereur que doit tomber le choix de la république française pour [illegible] faire l'instrument du rétablissement de la Pol[illegible]nais quel moyen pour l'y engager? Le traité d'al[illegible] fait avec la France, la garantie de ses secours en[illegible]nt sur le trône constitutionnel de Pologne le p[illegible]e Charles d'Autriche, marié avec la princesse de S[illegible] est incontestablement le plus sûr et le plus efficac[illegible]r le déterminer.

Voyons si la France peut le faire sans se compromettre vis-à-vis des autres puissances du nord, et sans courir le risque d'une guerre avec quelques unes d'elles. Il n'y en a que deux auxquelles l'union de la France avec l'empereur porterait de l'ombrage : la Russie et la Prusse, tant que la Pologne ne leur servira de rempart, sont intéressées à son rétablissement, que l'Angleterre doit désirer par l'intérêt de ses relations commerciales, et que l'empereur doit voir au moins avec indifférence, parce que la garantie de sa constitution par la France, et le traité qui en sera la suite, le rassurera contre les vains fantômes d'agrandissement de la maison d'Autriche, que le roi de Prusse pourrait lui faire redouter. Il n'y a donc que la Russie et la Prusse qui pourraient s'alarmer de l'union de l'empereur avec la France; mais la Russie par sa position locale et par sa situation politique ne saurait

rien entreprendre contre la France, mais la Prusse ne pouvant se confier à ses propres forces, et trop faible pour soutenir deux guerres à la fois, elle n'oserait commettre aucune hostilité contre la France. Ces deux puissances ne s'en prendraient donc qu'à l'empereur et il est probable qu'elles le feraient par plusieurs raisons :

1° Par la crainte d'un trop grand agrandissement de la maison d'Autriche, agrandissement toutefois imaginaire, car l'élévation d'un prince de la famille de l'empereur au trône de Pologne ne pourrait jamais lui procurer par la suite l'avantage d'y dominer les esprits, le caractère national des Polonais lui opposerait le plus grand obstacle; constamment attachés à leurs droits, habitués à lutter sans cesse avec leur roi, ils se tiendraient encore plus en garde contre les prétentions de celui que la puissance de sa maison ferait à leurs yeux un objet de méfiance et de surveillance continuelle ; d'ailleurs la confiance qu'ils auraient dans la protection de la république française encouragerait les bons patriotes à avoir toujours les yeux ouverts sur les démarches du roi, et l'expérience, le souvenir récent du passé les préserverait de l'aveuglement et leur ferait éviter les piéges dans lesquels on voudrait les entraîner ;

2° Par l'intérêt de la possession. Il importe en effet à la Russie et à la Prusse de conserver celles qu'elles ont acquises sur la Pologne, au moins jusqu'à une certaine époque ;

3° D'un côté par la prévoyance des obstacles que la

Pologne accrue en forces pourrait mettre aux projets de conquêtes de la Russie, qui en est très avide et qui a constamment l'intention d'augmenter son territoire aux dépens de la Porte-Ottomane, de l'autre par la crainte du roi de Prusse, que les Polonais ne fussent un jour tentés de reconquérir les provinces qui leur ont été enlevées par ses prédécesseurs, et que, redevables envers l'empereur, ils ne l'aidassent à se réemparer des siennes.

Il est néanmoins plus vraisemblable encore que les raisons qui pourraient conduire ces deux puissances à s'opposer aux dispositions de l'empereur en faveur des Polonais, céderaient à leurs réflexions sur les difficultés qu'elles auraient à surmonter.

Elles ne peuvent pas se dissimuler qu'en entrant en guerre avec l'empereur, comme allié de la France et protecteur des Polonais, elles risqueraient d'en venir aux prises tout à la fois avec lui, avec les Polonais, la Turquie, la Suède, l'électeur de Saxe, et même avec la France. D'ailleurs les circonstances particulières ne leur permettent pas de réunir des forces assez considérables pour être en état de faire face à leurs adversaires. Le Tzar, à peine assis sur le trône, n'y est pas assez affermi pour ne pas tenir toujours prête une partie de ses troupes contre les efforts des mécontens, qui l'inquiètent sans cesse en tramant en différens endroits de ses états des complots contre lui. Les troupes du roi de Prusse étant en plus grande partie composées des Polonais engagés par force à son service, on les verrait déserter à la première nouvelle

d'une guerre entreprise pour la Pologne; des preuves aussi fréquentes que récentes ne peuvent lui permettre aucun doute là-dessus. La Russie et la Prusse ne manqueraient pas de se représenter ces obstacles, et auraient la prudence de ne pas tenter de vains efforts; et, pour se soustraire aux dangers d'entreprises trop hasardées, elles se soumettraient à ce qu'on voudrait bien leur accorder par la pacification générale. Le rôle que la France jouerait dans cette pacification convient à sa dignité, à sa générosité, à son caractère et à ses principes. Il appartient à la première nation de l'Europe de réprimer l'injustice et l'oppression. La postérité, comme la génération présente, la verra avec une égale admiration fonder une république dans le Midi, et en faire presqu'en même temps sortir une autre de ses ruines dans le nord. Ce double triomphe mettra le comble à sa gloire. Pour parvenir au rétablissement de la Pologne, dans les vues et les termes ci-dessus exposés, la république française ne pourrait-elle pas, après avoir fait un traité d'alliance avec l'empereur, reconnaître conjointement avec lui et la république cisalpine une représentation nationale de Pologne dans les personnes du maréchal de la diète constituante et des députés à cette même diète, qui s'assembleraient sur le territoire de la république cisalpine. Cette diète est reconnue de toute l'Europe; n'étant point terminée, mais seulement suspendue, elle pourrait être légalement réassemblée. Cette représentation nationale, après s'être mise à la tête des troupes polonaises subsistantes en Italie, tâcherait, de concert avec

les puissances amies, d'instruire le plus tôt possible toute la nation de son rétablissement, dans les formes qui seraient convenues sur le lieu de ses séances. Si la Russie et la Prusse, prévoyant les conséquences de cet événement politique, se décidaient d'abord à prendre le parti convenable d'accéder à la pacification générale, alors la représentati[illegible]tionale polonaise devrait être secondée par la [illegible]e, à l'effet d'intervenir dans les négociations à la [illegible] générale. Si au contraire ces deux puissances, [illegible]glées par leurs intérêts particuliers, voulaient les [illegible]ndre et s'opposer aux progrès de la diète, cette di[illegible]procéderait aux opérations qui conviendraient au[illegible]rconstances et qui lui seraient indiquées par les puissances coopérantes au bonheur de sa nation.

DOMBROWSKI.

N° XLIII.

BONNEAU, *consul-général et chargé d'affaires de la République française en Pologne, au citoyen* BERNADOTTE, *général des armées de la République et son ambassadeur à Vienne.*

PARIS, ce ventose an VI (février-mars 1798).

Citoyen ambassadeur, le seul mouvement de mon zèle me faisant entreprendre de vous adresser cette lettre sans avoir l'avantage d'être connu de vous, vous voudrez bien, j'espère, excuser en faveur du motif ce que pourrait avoir d'un peu hasardé de ma part pareille démarche.

Mon but, citoyen ambassadeur, est de vous offrir le produit de mes faibles lumières sur un objet que j'ai particulièrement médité.

J'ai imaginé en effet que, parmi les intérêts commis en ce moment à vos soins, celui de la malheureuse Pologne, si important en lui-même et relativement au système général, si précieux aux amis de la liberté, aux ennemis de l'oppression la plus odieuse, ne saurait avoir été oublié. J'ai été plus loin, et je me suis persuadé qu'ayant remis au retour de ma longue captivité, sur la restauration possible de cette intéressante

nation, un projet dont les vues n'ont point été désapprouvées, on pourrait s'être décidé à en faire usage dans les instructions dont on aurait jugé devoir vous munir, auquel cas, des développemens plus étendus sur ce projet, sur les moyens d'en amener l'exécution et d'y faire concourir quand et de quelle manière il sera convenable les Po[illegible] qui m'entourent en ce moment de leur confi[illegible] pourraient vous être agréables et vous paraître [illegible]uelque utilité.

En partant de cette su[illegible]tion, citoyen ambassadeur, recevez l'offre de tout ce qui pourrait dépendre de moi, et veuillez disposer de mon zèle. Relever la Pologne par les voies d'une négociation, dont les circonstances actuelles, ainsi que l'intérêt bien réel de deux cours co-partageantes, paraissent offrir les moyens; et rétablir avec elle l'équilibre entièrement perdu dans le nord; ne la relever que partiellement, afin de ne pas exciter d'irrésistibles oppositions de la part des oppresseurs qui se la sont partagée, et cependant en faire désormais une puissance solide dans le système général à provoquer en Europe; faire glorieusement triompher, par cette réexistence, la puissance de notre république et la cause sacrée de la liberté; soutenir l'empire et nos alliés les plus menacés; faciliter même la paix avec le premier, en maintenant et au-delà son intégrité, et lui rendant du côté du nord plus que ne lui auraient fait perdre du côté du Rhin nos conquêtes; tel est au milieu de divers autres effets éminemment importans pour l'Europe et pour nous, que je ne m'attacherai point ici à détailler, le

résultat des idées que j'ai pris la liberté d'exposer, en offrant un plan pour la restauration polonaise.

Ce plan se réduit en substance à réintégrer la Pologne dans ce que le dernier partage lui a ravi, au moyen de rétrocessions à obtenir des trois cours ; à réunir ce pays ainsi partiellement relevé à la Saxe destinée à le renforcer; et, pour achever de tout consolider, à incorporer l'un et l'autre à l'empire.

Je crois être informé, citoyen ambassadeur, que vous-même n'avez pas refusé quelque assentiment à ce projet, lorsque les patriotes polonais qui l'avaient évidemment adopté ont eu l'honneur de vous en entretenir à Paris, et vous ont en même temps parlé du dessein de le provoquer en rouvrant au dehors et faisant agir leur diète. Je désire que les dispositions personnelles où ils ont eu alors le bonheur de vous trouver aient été secondées depuis par les déterminations que le gouvernement aura prises et se sera déterminé à vous confier.

En tout état de cause, je me flatte du moins que vous voudrez rendre justice aux sentimens qui m'ont animé en vous adressant celle-ci ; souffrez que je la termine par l'hommage qu'un martyr de la liberté, qui a souffert quatre ans pour elle et pour la nation dans les fers de la tyrannie russe, se croit particulièrement en droit de rendre à l'un des héros qui l'ont fait si glorieusement triompher.

BONNEAU.

Rue Dominique, près celle du Bacq, n° 167.

N° XLIV.

In nome della Repubblica cisalpina una ed indivisibile. Il Direttorio esecutivo al generale DOMBROWSKI, *commendante le legioni polacche.*

MILANO, 16 pratile an VI (4 giugno 1798).

Il direttorio aggradendo le disposizioni da voi manifestate nella vostra lettera recatogli col mezzo del colonello Chamand deve però prevenirvi, che la necessità di stabilire le più ponderate e precise intelligenze, esigono che lo stesso direttorio debba aggiornare la discussione e la deliberazione sull' ogetto della convenzione tra le legioni polacche ed il governo cisalpino motivato nella sudetta vostra lettera sieno al ritorno delle stesse legioni nella repubblica cisalpina.

Il presidente del direttorio esecutivo.

COSTABILI.

Pel direttorio esecutivo.

Il segretario générale PAGANI.

N° XLV.

Lettre du général en chef MACDONALD *au citoyen* FLORENT, *commissaire français.*

ROME, ce 23 thermidor an VI (10 août 1798).

Terracina est au pouvoir des Français; cette ville coupable a éprouvé le sort de Ferentino et de Frosinone.

Hier, à six heures du matin, l'adjudant-général Maurice Mathieu a réuni les colonnes à environ une lieue de Terracina, sur la route qui y conduit. Là, il a été attaqué sur tous les points par environ mille brigands parfaitement armés, traînant avec eux huit pièces de canon. Une partie de ces révoltés s'était éparpillée dans les marais et les roseaux. Après six heures d'un combat terrible, la valeur française, secondée et rivalisée par la bravoure polonaise, a vaincu. Les pièces des insurgés ont été emportées, et la ville prise à la pointe de la baïonnette. En vain quelques poignées de rebelles s'y sont refugiées et ont cherché à se défendre; ils ont été taillés en pièces, ou se sont sauvés dans les montagnes; une autre partie a gagné les bords de la mer et s'est embarquée.

Nous avons à regretter des braves, parmi lesquels

le major polonais Podoski, qui a été tué. Le capitaine Lacroix, mon aide-de-camp, a eu la cuisse percée d'une balle ; quelques officiers polonais et deux français ont été blessés. La perte totale en tués et blessés se monte environ à 40 hommes y compris les officiers.

L'adjudant-général Maurice Mathieu, commandant l'attaque, l'a dirigée avec une intelligence rare, et a fait les meilleures dispositions. Il a eu un cheval et un domestique tués.

Tous les officiers, soit français, soit polonais, toutes les troupes ont déployé une bravoure distinguée. Les chefs ont parfaitement secondé le général.

Lebrun, capitaine aide-de-camp, est entré le premier dans la ville qui est absolument déserte. »

P. S. Je reçois à l'instant un nouveau rapport de l'adjudant-général Mathieu ; il m'annonce que la ville de Terracina a été entièrement pillée, malgré les efforts du général et des chefs. Il était impossible, dit-il, d'obvier à tout ce désastre. Une ville rebelle, où un de nos commandans a été assassiné, où nos troupes ont été reçues à coup de fusil, pouvait-elle trouver grâce devant des soldats ivres de vengeance ?

Une barque montée par des rebelles qui prenaient la fuite a été coulée bas par notre artillerie.

Le drapeau des rebelles représentant une Madone a été pris.

MACDONALD.

N° XLVI.

Championnet, *général en chef, au Directoire exécutif.*

Au quartier-général à Terni,
le 15 frimaire an VII (5 décembre 1798).

Citoyens directeurs, depuis les combats de Terni et de Porto-Fermo, je m'attendais tous les jours à de nouvelles attaques par les Napolitains, et j'étais fort surpris de leur inactivité; mais ils employaient ce temps à réunir leurs troupes éparses, et à les porter sur ma droite. En effet le général Macdonald a été attaqué dans la journée d'hier, dans son camp de Civita-Castellana, par cinq colonnes parties de Baccano. La force de l'ennemi était de 40,000 hommes. Le général Macdonald, environné de toutes parts, a fait preuve de grands talens; il a reçu l'attaque avec ce courage qui distingue l'homme à caractère, et par ses habiles dispositions il a déconcerté les projets de l'ennemi.

Le général Kellermann, commandant son avant-garde placée en avant de Nepi, a été attaqué par la première colonne, venant de Monterosi, qui poussait

avec vigueur. Ce général n'avait avec lui que trois escadrons du 19e régiment des chasseurs à cheval, deux pièces d'artillerie légère, et le 1er de la 11e de bataille; cette poignée de braves a mis en déroute la colonne de l'ennemi, forte de 8,000 hommes, lui a tué ou blessé 400 hommes, pris 15 pièces de canon de tout calibre, 30 caissons de munitio[illegible] 2,000 prisonniers, dont 50 officiers, et plusieurs d[illegible]es supérieurs, des drapeaux, des étendards, 8[illegible] chevaux ou mulets, la caisse militaire, 3,000 fusils, [illegible]ous les bagages et effets de campement; il les a pou[illegible]ivis jusqu'à Monterosi, où le soldat a fait un but[illegible]mense. Les talens et la bravoure du général Kell[illegible]n sont trop connus pour recevoir ici un éloge inutile.

J'ai nommé sur le champ de bataille le chef d'escadron Bru, chef de brigade du 19e de chasseurs à cheval, qui par son activité et son dévouement a parfaitement secondé le général Kellermann. Je vous demande, citoyens directeurs, de confirmer cette nomination, le citoyen Humbert commandant ce régiment étant mort à Rome le jour de notre départ.

Le chef de brigade Lahur, commandant la 15e légère, a empêché la seconde colonne de pénétrer par Rignano, d'où, suivant la vieille route de Rome, elle voulait déboucher : l'ennemi a perdu sur ce point 30 chevaux.

La troisième colonne a été culbutée par le général polonais Kniaziewicz, au moment où elle débouchait par Fabrica sur Santa-Maria di Falari. Ce brave officier, à la tête de sa légion, de la légion romaine, des 2e et 3e

bataillons de la 30e de bataille, deux escadrons du 16e régiment de dragons, une compagnie du 19e de chasseurs à cheval, et trois pièces d'artillerie légère, par la rapidité de son attaque, a enlevé à l'ennemi 8 pièces de canon, 15 caissons de munitions, et a fait 50 prisonniers, dont deux officiers supérieurs.

La nuit a mis fin au combat, et il paraît que les Napolitains ont laissé beaucoup de monde sur le champ de bataille. La légion romaine, qui a été pour la première fois au feu, s'est parfaitement battue.

Le résultat de cette journée est de 23 pièces de canon, toutes de calibre français, 45 caissons, 8 à 900 chevaux et mulets, drapeaux étendards, caisse militaire, 52 officiers, 2,000 prisonniers, bagages, etc., etc.

De notre côté, la perte se réduit à 30 hommes de tués et le double de blessés.

Tous les corps qui se sont battus hier ont fait des merveilles. J'ai recueilli à la hâte les noms de ceux qui se sont particulièrement distingués.

Bru, chef d'escadron au 19e régiment de chasseurs à cheval; Villeneuve, chef de bataillon; les citoyens Ielsch, Esse, capitaines; Espoulier, Delfortain, Faile, Ser, lieutenans; Coquet, Lemaire, sous-lieutenans, tous de la 15e demi-brigade d'infanterie légère; les citoyens Lelcin, capitaine; Callandre, Estafor, lieutenans; Dérouche, capitaine de grenadiers; Fermot, capitaine, qui, quoique blessé, s'élança sur les pièces et les prit : tous de la 11e de bataille.

Les citoyens Laforge, sous-lieutenant, Doucerin, maréchal-des-logis; Segnier et Siber, brigadiers du 19e

régiment de chasseurs, se sont parfaitement comportés; le citoyen Laforge, hier, dans la surprise de Monterosi, a pris et blessé sept cavaliers napolitains. »

Salut et respect,

CHAMPIONNET.

N° XLVII.

CHAMPIONNET, *général en chef, au Directoire exécutif.*

Au quartier-général à RIETTI,
le 21 frimaire an VII (7 décembre 1798).

Citoyens directeurs, la colonne ennemie, battue le 16 à Otricoli, se retira sur les hauteurs de Calvi, où elle se retrancha. Je fus instruit, le 18, que le général Mack en personne avait passé le Tibre sur un pont de bateaux, à la hauteur de Civita-Castellana, avec un corps de 8 à 10,000 hommes, et qu'il avait pris position à Cantalupo, pour aller renforcer le corps de Calvi, et tenter encore de nous couper nos communications en se portant de nouveau sur Otricoli ou sur Terni par Aspra et Collisepoli. Je donnai sur-le-champ ordre à Macdonald de porter la brigade du général Mathieu sur Calvi par Otricoli, et celle du général polonais Kniaziewicz sur le même point, débouchant par Magliano, tandis que Lemoine débouchait de Rieti portant un corps sur Calvi par Contigliano, et s'emparait de Civita Ducale, pays de Naples, et menaçait Aquila. Le mouvement s'est parfaitement exécuté. Dans la nuit du 18 au 19, toutes les colonnes se sont

mises en marche avec une pluie horrible et par des chemins épouvantables. Les troupes de Macdonald arrivèrent le 19, à la pointe du jour, devant Calvi; elles attaquèrent l'ennemi sur les hauteurs, et après un combat très-vif, la 11ᵉ demi-brigade de bataille, gravissant une montagne très rude, jeta l'ennemi dans la ville, où il fut suivi et cerné. On [illegible] omma de se rendre, il fit des propositions ridicule[illegible] Macdonald survint, et lui fit passer son *ultimatum* ainsi conçu : « *La colonne prisonnière à discrétion, ou pa[illegible] au fil de l'épée.* » Elle se rendit sur-le-champ; 5,000 [illegible]isonniers, parmi lesquels le maréchal de Moesk, [illegible] officiers supérieurs et 100 subalternes, 5,000 bon[illegible]sils avec les gibernes, 300 chevaux, 15 drapeaux ou étendards, dont 8 ont été brûlés par une explosion de gibernes près d'un bivac, et 8 pièces de canon tombées en notre pouvoir, sont le fruit de cette attaque. Je ne parlerai pas de la bravoure des troupes, l'action parle pour elles. Des éloges particuliers sont dus aux généraux Mathieu et Kniaziewicz, à l'aide-de-camp Trinqualli, au citoyen Calvin, chef de la brigade de la 11ᵉ, aux trois chefs de bataillon, et au citoyen Borghèse, ex-prince romain, adjudant-général de la garde nationale de Rome.

Je reçois, dans l'instant, la nouvelle que le corps de gauche de l'armée s'est emparé du fort de Civitella; je n'ai aucun rapport circonstancié, on m'annonce seulement qu'il était garni d'une artillerie nombreuse.

Salut et respect,

CHAMPIONNET.

N° XLVIII.

Rapport de l'adjudant-général Bonnamy, *chef de l'état-major-général, au Ministre de la guerre.*

Au quartier-général de Rieti,
ce 21 frimaire an VII (7 décembre 1798).

Citoyen ministre, je vous ai rendu compte du combat et de la victoire d'Otricoli.

Pour rétablir parfaitement les communications de la droite au centre de l'armée, il fallait chasser l'ennemi de la montagne de Calvi, et se rendre maître de la route qui mène de Terni à Rome par Cantalupo.

Le général en chef Championnet ordonna au général Macdonald de porter deux colonnes sur Calvi. Le général Mathieu fut détaché, dans la nuit du 18 au 19, avec la 11e demi-brigade de ligne, deux escadrons du 16e régiment de dragons, et marcha sur Calvi, tandis que le général Kniaziewicz en tournait la position, conduisant avec lui les 1er et 2e bataillons de sa légion, le 2e bataillon de la 30e de bataille, et un escadron du 19e régiment de chasseurs à cheval. Terni était couvert par quelques compagnies d'infanterie, les seules qu'on avait pu y réunir, et pendant ce temps-là le général Lemoine se portait sur Rieti, où il avait ordre de

prendre position en avant de cette ville, de s'emparer de Civitta-Ducale, ce qu'il fit, et de pousser des partis par Introdozo sur Aquila. Le général Duhem, campé à Ascoli, reçut avis de ce mouvement, et eut ordre de harceler l'ennemi, de le maintenir de son côté par une guerre de parti.

Le général Mathieu et le général polonais attaquent Calvi, culbutent tout ce qui se présente, bloquent cette ville, et somment les Napolitains de se rendre. Ils parlementent, ils veulent temporiser pour recevoir les renforts qu'ils attendent; mais le général Macdonald les somme, et livre à notre colonne victorieuse 2 généraux, 20 officiers supérieurs, 100 officiers subalternes, 4 à 5,000 hommes, 300 chevaux, 5,000 fusils, autant de gibernes, 15 drapeaux ou étendards, 8 pièces de canon : tel est le résultat de cette journée.

Le général Mathieu prit position, et bientôt il apprit que le général Mack marchait en personne à la tête d'un corps considérable, pour porter des secours sur ce point; mais les nouvelles qu'il apprit ralentirent sa marche, et tous les rapports qui sont faits apprennent au général en chef que M. Mack est campé à Cantalupo, à cheval sur la route qui conduit de Terni à Rome, par la rive gauche du Tibre, qu'il passa sur un pont de bateaux à la gauche de Civita-Castellana.

Les journées des 20 et 21 ont été employées à pousser différentes reconnaissances pour s'assurer du mouvement de l'ennemi. A cet effet le général Lemoine éclaira la route d'Introdozo, celle de Rieti à Rome, fit fouiller les rives du Tanaro, celles du Satto. Les pa-

trouilles n'ont rien appris ; les communications s'établirent cependant de la droite au centre par Contigliano.

L'ennemi n'ayant été signalé que sur le point de Cantalupo, le général en chef a conjecturé que, battu toutes les fois qu'il a détaché des colonnes, M. Mack se réunissait enfin pour pénétrer avec toutes ses forces.

Autant que sa position l'a permis, le général Championnet se réunit de son côté, et demain il sera en présence, se dirigeant de Terni, Calvi, par l'hôtellerie de Vacone, sur Cantalupo, et gardant Rieti. Les troupes déjà victorieuses sont parfaitement disposées, et j'espère, citoyen ministre, n'avoir que des succès à vous apprendre.

Salut et respect,

BONNAMY.

P. S. Le général Duhem s'est emparé de la citadelle de Civitella. Par l'occupation de cette place, il appuie la gauche de l'armée, et sera plus libre des mouvemens qui lui sont ordonnés.

N° XLIX.

Championnet, *général en chef, au Directoire* e[illegible]

[illegible]artier-général à Calvi,
ce[illegible]ôse an VII (4 janvier 1799).

Citoyens directeurs, [illegible] dais, avec une impatience extrême un résultat [illegible]s opérations pour vous donner des nouvelles de l'armée. Il a fallu vaincre bien des obstacles pour l'atteindre; les pluies continuelles, les neiges, le débordement des torrens, les insurrections des paysans qui harcelaient nos flancs, coupaient nos ponts, interceptaient nos communications, m'ont souvent donné de vives inquiétudes; mais le courage de l'armée, l'énergie des officiers-généraux, ont tout surmonté, et j'ai aujourd'hui à vous annoncer que la république française est maîtresse des deux Abruzzes, par la prise de Pescara; que ses troupes occupent la forteresse de Gaëte, et que la droite de l'armée de Rome est campée devant Capoue.

Je ne ferai qu'indiquer les points de passage de l'armée; je charge mon chef d'état-major d'entrer à cet égard dans de plus grands détails.

La première division, aux ordres du général Mac-

donald, après des marches des plus pénibles, a passé le Garigliano sur deux points, Ceprano et Isola; les chemins étaient affreux, les positions retranchées en avant de cette rivière étaient formidables : l'ennemi y a laissé 80 pièces de canon.

Pendant que cette division opérait son mouvement, j'avais détaché sur Terracina le général Rey, avec les 7e et 25e régimens de chasseurs, la légion polonaise et quelques pièces d'artillerie légère; il avait ordre d'emporter les batteries placées dans les défilés de Fondi à Itri, armées de 7 pièces de canon, ce qu'il a fait; de s'emparer de Gaëte, de passer le Garigliano et d'arriver devant Capoue : on n'exécute pas mieux un ordre que ne l'a fait le général Rey.

Sur ces entrefaites, le général Kellermann, que les débris de la colonne de Damas et la résistance de Viterbe retenaient loin de l'armée, m'annonce enfin qu'après avoir battu le général Damas, soumis Viterbe, et délivré les prisonniers français que cette ville rebelle retenait en otage, il marcha pour rejoindre l'armée; sa cavalerie reçoit l'ordre de rejoindre la première division à Ceprano; de sa personne, avec la 15e légère et son artillerie, il se réunit à Fondi avec le général Rey.

La première division, après avoir passé le Garigliano, se porte, en trois marches, devant Capoue, somme cette place de se rendre. Le général Mack, qui commande en personne, répond que, couvert par le Volturno, ayant une place forte et un camp retranché, il veut se défendre. A cette réponse, le général Mac-

donald ordonne l'attaque; deux redoutes sont emportées par les grenadiers de la 3e de ligne; nous perdons quelques hommes, et le brave général Mathieu a le bras cassé d'un biscayen. Tous ceux qui le connaissent sont vivement affectés, et la république perd pour quelque temps un militaire distingué. Je vous ferai connaître, par mon prochain courrier, le[illegible] traits de bravoure de plusieurs militaires.

Le général Rey, fidèle à ses i[illegible]structions, joint par les troupes aux ordres du gé[illegible]l Kellermann, se présente devant Gaëte; cette p[illegible] défendue par 4,000 hommes, 70 pièces de canon, [illegible]2 mortiers, le tout en bronze, ayant des vivres et d[illegible]unitions pour un an, tenant dans son port sept felouques armées en guerre, beaucoup de bâtimens de transport, un équipage de pont, plusieurs bateaux chargés de blé, annonce qu'elle veut se défendre. Le général Rey fait placer un obusier, fait jeter plusieurs obus dans la place; le désordre est bientôt dans la garnison; le général ennemi demande à capituler, on lui répond de se rendre ou point de quartier; il obéit. Sa garnison est prisonnière de guerre, excepté le général, 63 officiers, qui ont été renvoyés dans leurs foyers avec promesse de ne pas servir contre la république française. Nous avons trouvé dans la place cent milliers de poudre, vingt mille fusils, etc., etc.

Le général Rey, qui a employé dans cette attaque particulièrement la légion polonaise, en fait le plus grand éloge. Il se loue beaucoup du chef de brigade Kniaziewicz, qui commande cette brave légion. Je l'ai

nommé général de brigade, quoiqu'à la solde de la république cisalpine.

Je vous demande pour lui une lettre de satisfaction. Le général Rey parle aussi très avantageusement des capitaines Ilinski, Laskowski et du lieutenant Linkiewicz; il m'a demandé, ce que j'ai accordé de suite, le grade de sous-lieutenant pour le citoyen Mangourit, fils; celui de chef d'escadron pour le citoyen Gourdel, mon aide-de-camp. En confirmant ces différentes nominations, citoyens directeurs, vous récompenserez le dévouement, les talens et la bravoure.

Le général Rey, après avoir laissé garnison dans Gaëte, jeté un pont sur le Garigliano, a joint la première division devant Capoue; il est aujourd'hui en ligne.

Les préparatifs de défense que fait Mack donnent l'espérance d'une bataille rangée que je donnerai lorsque la colonne du général Lemoine, qui a marché d'Acquila sur Sulmona m'aura joint, ainsi qu'une partie de la division Duhesme.

« L'aile gauche de l'armée aux ordres du général Duhesme, après les marches les plus savantes et les plus pénibles, est arrivée devant la forteresse de Pescara, dont le général Monnier s'est emparé. Elle était défendue par 3,000 hommes, 44 pièces de canon, plusieurs mortiers; la garnison est sortie avec les honneurs de la guerre, en laissant ses armes sur les glacis. Nous avons trouvé dans la place et dans la rade des magasins immenses, 12 milliers de poudre et 2 millions de cartouches.

Le général Monnier a conduit cette attaque avec la hardiesse et les talens qu'on lui connaît ; il a été parfaitement secondé par son aide-de-camp Girard, et Boyer, aide-de-camp du général Duhesme ; j'ai nommé chefs de bataillon ces deux officiers, capitaines depuis long-temps.

Telle est, citoyens directeurs, la position de l'*armée de Rome*, que j'espère bientôt proclamer *armée de Naples*.

C'est à juste titre que je vous parle ici avantageusement du chef de bataillon Chabrier, officier ingénieur, qui m'a rendu de grands services par les connaissances locales qu'il a acquises sur le terrain. Cet officier a levé une carte précieuse.

Tous les rapports confirment la fuite du roi de Naples. C'est M. Pignatelli qui a été nommé vice-roi.

Avant-hier, à Saint-Germain, M. le capitaine-général Mack m'a fait demander un armistice.

Salut et respect,

CHAMPIONNET.

N° L.

Le Ministre de la guerre au général Kniaziewicz, *commandant une légion polonaise à l'armée de Rome.*

Paris, ce 10 nivose an VII (30 décembre 1798).

En rendant compte au directoire exécutif des avantages remportés sur l'armée napolitaine par les troupes de la république, le général Championnet lui a fait connaître, citoyen général, avec quelle bravoure vous avez conduit à la victoire la légion polonaise et romaine, et notamment à la défense de Civita-Castellana. En vous associant aux exploits des soldats français, le directoire exécutif avait déjà donné une preuve de sa confiance dans un brave défenseur de la liberté polonaise, il se plaît aujourd'hui à donner à un fils adoptif de la grande nation un témoignage de sa satisfaction, en vous décernant un des prix destinés au courage des chefs de ses guerriers. Il offre à votre valeur une récompense digne d'elle, en vous faisant don d'une armure de sa manufacture nationale. Le directoire m'a chargé de vous la faire parvenir. Je me fais

un plaisir de vous en prévenir et de vous annoncer qu'elle vous sera incessamment adressée.

Recevez, citoyen général, l'assurance de l'estime particulière que je porte à vos vertus guerrières.

DUBOIS-CRANCÉ.

N° LI.

Le Directoire exécutif au citoyen KNIAZIEWICZ, *chef de la légion.*

PARIS, ce 1er pluviose an VII (20 janvier 1799).

Le directoire exécutif a lu avec satisfaction, citoyen, le récit du courage que vous et votre brave légion avez montré à l'attaque de Gaëte, que l'armée française vient d'enlever au roi de Naples. Vous vous êtes montré digne de la cause que vous avez embrassée, vous avez bien mérité des hommes libres. Le directoire a applaudi à la justice que le général Championnet vous a rendue en vous nommant général de brigade; il apprendra avec plaisir que le directoire de la république cisalpine ait confirmé cette promotion; la conduite des capitaines Ilinski et Laskowski, et du lieutenant Linkiewicz dans la même circonstance, mérite aussi des éloges. Le directoire vous invite à leur en témoigner sa satisfaction.

Le président du directoire-exécutif,

REVEILLIÈRE-LÉPAUX.

Par le directoire exécutif,

Le secrétaire-général LAGARDE.

N° LII.

Plan d'expédition pour reprendre les débouchés de Pontremoli et de Cento-Croci, occupés par l'ennemi.

SARZANA, ce 4 prairial an VII (23 mai 1799).

La colonne de gauche commandée par le chef de brigade Brun partira de B[illegible]etto, et se portera près de Varèse pour attaquer Cento-Croci, d'où elle chassera l'ennemi. Elle poussera le plus loin possible, en jetant néanmoins sur sa droite une bonne partie de sa troupe pour empêcher l'ennemi de se jeter sur Pontremoli. Si au delà de Cento-Croci il n'y a point de bonne position à garder, et qu'elle offrît au contraire à l'ennemi le moyen de faire un développement considérable et de reprendre l'offensive après avoir renforcé, alors le chef de brigade Brun se bornera à jeter seulement quelques tirailleurs à sa droite, en avant de Cento-Croci, pour le harceler et le forcer à se retirer sur la gauche. Il laissera 400 hommes bien placés à Cento-Croci, et avec le reste de sa colonne il se portera par le chemin le plus court et le plus praticable, en descendant par sa droite pour joindre la colonne du citoyen Graziani, qui est aussi à ses ordres,

et qui doit attaquer l'ennemi à Zeri, et le chasser au delà de Pontremoli.

La colonne du citoyen Graziani, qui est sous les ordres du citoyen Brun, partira de Piana, et par la route de Borghetto se portera par Brugnato, Suvero, Pietra-Tospiano, attaquera et enlèvera l'ennemi à Zeri. Cette position occupée, il en préviendra aussitôt le citoyen Brun, afin qu'il puisse régler son mouvement en conséquence, pour forcer l'ennemi à la retraite et abandonner Pontremoli. Dans le cas qu'il tiendrait ferme, la colonne se portera avec rapidité sur les hauteurs de Monte-Sungo pour lui couper la retraite, tandis que le corps que le chef de brigade Brun aura détaché tombera sur Pontremoli, y cherchera à cerner l'ennemi. Les citoyens Graziani et Brun concluront d'avance ce mouvement ensemble, de la manière qu'ils croiront le plus convenable; ils fixeront l'heure du départ de leurs colonnes respectives, s'assureront des moyens de communication entre eux, ainsi que des précautions nécessaires pour se secourir réciproquement.

Avant de quitter les positions de Verano et Folla, le citoyen Brun formera un détachement d'élite de 300 hommes, dont 100 de la demi-brigade et 200 Liguriens, compris les grenadiers. Ce corps passera la Varra à Bocca-di-Batagna, venant par Caperano et Bolano, et se portera à Podenzano sur l'ennemi; il fera des mouvemens pendant toute la journée sans pourtant inquiéter les habitans. Cette petite colonne se tiendra en hauteurs de Bolano. Ce même détachement d'élite aura à sa droite les chasseurs polonais qui sont à San-

Stefano et Fosdinovo, et ont ordre de faire une reconnaissance jusqu'à Ribola en face d'Aulla, et de prendre position derrière la Ullella. Ils feront mine de vouloir passer la rivière pour attaquer Aulla, et favoriser l'attaque simulée des détachemens d'élite, qui doivent prendre position à Podenzano.

La réserve se portera à [illegible] Stefano, en laissant 100 hommes à Sarzanella, dont [illegible] Liguriens et 20 Polonais. De là la réserve, le détachem[illegible]t d'élite et les chasseurs polonais attaqueront Aull[illegible]

La colonne du centre d[illegible]oyen Ledru, partant de Fivizzano, attaquera br[illegible]ment Sassalbo, observant bien pourtant sa ga[illegible] Il fera sa manœuvre de manière à pouvoir faire le[illegible]s promptement possible sa jonction avec les colonnes de Brun et de Graziani, qui auront dû gagner déjà les hauteurs de Pontremoli et Monte-Sungo. Avant de quitter Fivizzano, il laissera 200 hommes commandés par un officier ferme dans cette place. S'il est vrai que l'ennemi ait un camp à Sant-Anastasio, ce dont le citoyen Ledru s'assurera d'avance, le bataillon de la 3e demi-brigade, qui est à Piazza, recevra l'ordre de faire un mouvement en avant, après la réussite de la prise de Sassalbo; cependant afin que, au moment où le bataillon de la 3e demi-brigade attaquera de front l'ennemi, un détachement parti de Sassalbo puisse tomber sur les derrières et lui couper la retraite.

Enfin la colonne de droite, commandée par le chef de brigade De Partes, ayant laissé 100 hommes à San-Pellegrino et 100 hommes à Castelnovo, attaquera

l'ennemi sur tous les points. Le citoyen De Partes manœuvrera de manière à lui présenter des forces sur tous les points, et s'il parvient à s'emparer de quelque position tenable, il s'y conservera, sinon il restera pendant la nuit dans sa position. Il préviendra le commandant de la colonne de San-Marcello, faisant partie de la division Montrichard, de son opération, afin que celui-ci poussât de son côté de fortes reconnaissances en avant pour attirer l'attention de l'ennemi de ce côté-là.

Le quartier-général avec la réserve se tiendra à San-Stefano, et s'avancera après par Aulla. C'est là que les chefs des colonnes donneront les avis nécessaires au général commandant la division.

Les troupes du chef de brigade Brun se mettront en marche le 5 ; elles iront bivaquer à Borghetto. Le 6, le plus proche possible de Varese, et le 7, attaqueront Cento-Croci.

La colonne de Graziani partira de sa position actuelle le 6, bivaquera à Borghetto, le même jour hors du village, et ira attaquer le 7 Zeri.

Le détachement de 300 hommes, destiné à se porter sur Podenzano, passera la Varza le 6, à .... et se montrera le 7, à la pointe du jour, à Podenzano. Les chasseurs polonais à Fosdinovo et à San-Stefano, ainsi que la réserve avec le quartier-générat, se rendront le 7, à la pointe du jour, à la position indiquée, pour attaquer Aulla, Villa Franca et Pontremoli.

Le chef Ledru attaquera Sassalbo le 6, et s'il réussit dans son entreprise, il fera le 7 son mouvement sur Pontremoli.

Le chef de brigade De Partes attaquera et inquiétera l'ennemi pendant le 7 et le 8, et invitera le commandant de San-Marcello d'en faire autant.

Les commandans des colonnes Ledru et Brun et Graziani feront prendre du pain à leur troupe pour trois jours. Ils laisseront en même temps des ordres dans leurs cantonnemen[illegible]ctifs pour qu'on y prépare des vivres de deux [illegible]x jours, et que le lendemain du départ l'on [illegible]artir pour chaque colonne un premier convo[illegible]ain pour deux jours, et ainsi de suite.

Le général commandan[illegible] division recommande aux commandans des colo[illegible]a plus stricte discipline, de faire marcher leurs t[illegible]s réunies et militairement, et de les faire bivaquer pendant leurs marches dans des positions militaires et susceptibles de défense. Ils feront scrupuleusement respecter les habitans et leurs propriétés. Il faut éviter autant que possible d'engager des affaires avec les insurgés, vu que cela entraînerait la nécessité de brûler et de piller leurs habitations, et que cela arrêterait la marche de nos troupes. Il faut marcher en avant, et si l'on trouve, chemin faisant, des paysans armés sur la route, il faut les désarmer, et en cas de résistance les fusiller, mais suivant toujours avec la masse sa marche vers le point désigné. La bonne conduite des soldats, la douceur et la prudence des chefs, nous fera gagner la confiance des habitans, nous assurera la communication entre les colonnes et ses derrières, et nous facilitera les moyens de leur faire parvenir des secours en subsis-

tances et munitions. Le général réitère ses ordres à cet égard, et recommande cet objet bien vivement à tous les chefs ; fait et arrête comme ci-dessus.

Le général de division, commandant les débouchés des Apennins,

DOMBROWSKI.

N° LIII.

Mouvemens et actions de la division commandée par le général Victor, *depuis le* 23 *prairial jusqu'au* 3 *messidor an VII* (*depuis* 11 *au* 21 *juin* 1799).

La division s'est mise en marche, le 24 prairial, des positions de Cento-Croci et Monte-Sungo pour déboucher dans le Parmesan par Fornovo, où elle est arrivée le 26. Ce poste avait été évacué par l'ennemi le 25. Elle s'est dirigée le 27 sur Borgo-San-Donino, chassant devant elle les partis autrichiens dont l'objet était de voir son mouvement. Le 28 elle a continué sa route vers Plaisance, où les mêmes partis étaient réunis; ils n'y ont fait qu'une légère résistance et se sont retirés derrière la Trebbia, après avoir laissé garnison au château.

Le même jour elle a pris position à Borgo-San-Antonio. Une demi-brigade est entrée à Plaisance pour faire le service de cette place. Le 29 elle a passé la Trebbia, ayant l'ordre de chasser les avant-postes ennemis pour aller s'établir derrière la Tidone, et de ne rien engager qui pût devenir sérieux. Les généraux de brigade s'étaient entièrement conformés à cet ordre, et la division était établie, lorsque des tirailleurs passèrent le pont pour provoquer les ennemis, et qu'un

général, commandant une division trop faible pour prétendre de former une attaque, a passé le pont à son tour, et a engagé une affaire qui a failli causer à l'armée un malheur que le hasard a seul pu réparer. Toutes les troupes qui se trouvaient alors sur la Tidone ont été forcées de se battre pour soutenir les premiers. La bravoure a suppléé au nombre, et les ennemis ne les ont que faiblement entamés. La perte a été à peu près égale de part et d'autre.

Le même jour à dix heures du soir, les divisions réunies de Victor, Rusca et Dombrowski, et la brigade de Salm, se sont retirées derrière la Trebbia. La brigade Salm formant l'avant-garde s'est établie à San-Niccolò.

Le 30, l'ennemi a fait un mouvement par sa droite dans l'intention de s'emparer des premières hauteurs de Tuna, et d'établir sa ligne sur la rive gauche de la Trebbia en avant de Grignano, en face de Gossolungo. Les divisions réunies se sont portées à ce dernier village, à l'exception de la brigade Salm retirée à San-Niccolò. La division Victor, ayant sa gauche vers le centre de Gossolungo, se prolongeait par sa droite jusqu'au chemin de Campre-Moldo. La division Rusca, ayant sa droite à la gauche de la première, se prolongeait par sa gauche, en remontant la Trebbia jusqu'à la hauteur de Favernasco. Celle de Dombrowski avait l'ordre de s'emparer de Tuna, et d'avoir des postes assez forts à Cassaliggio et Monte-Calzone. La cavalerie devait battre l'estrade dans toute la campagne jusqu'au Tidone. Les ennemis avaient, comme il vient

d'être dit, prévenu ce mouvement, et se trouvaient en mesure pour attaquer Dombrowski. Ils l'attaquèrent effectivement avec impétuosité, et les troupes polonaises surprises d'un combat auquel elles ne s'attendaient pas, mal éclairées d'ailleurs, se reployèrent précipitamment sur la division Rusca, après avoir perdu du monde. Toutes le [illegible] roupes alors se mirent en ordre de bataille. Les enn [illegible] s, au nombre de 4,000, tentèrent le passage de la [illegible] re de la Trebbia; mais deux demi-brigades avec 4 [illegible] hevaux les forcèrent à rétrograder en désordre a [illegible] un combat opiniâtre d'environ deux heures. Les [illegible] nemis ont perdu beaucoup de monde, notre pert [illegible] a pas été considérable. Les divisions, après ce comba [illegible] se mirent sur une seule ligne le long de la Trebbia, depuis Gossolungo jusqu'à la hauteur de Carata, et passèrent ainsi la nuit du 30 au 1er messidor.

Le 1er à 9 heures du matin, 2,000 hommes aux ordres du général Dombrowski passèrent la Trebbia pour gagner les hauteurs de Tuna et attaquer le flanc droit de l'ennemi, tandis que la division Rusca, réduite alors à 2,000 hommes, et celle du général Victor à 4,500, menaçaient le front et le flanc gauche du camp russe pour attaquer ensemble au moment où le général Dombrowski se ferait entendre. Les réserves étaient disposées de manière à secourir les assaillans sur tous les points de la ligne. L'attaque a donc été commencée par le général Dombrowski, et successivement par les divisions Rusca et Victor. Elle a été vive et très bien soutenue. L'ennemi a fortement résisté et la victoire a

été balancée pendant l'espace de huit heures qu'a duré la bataille. Il a fallu faire des efforts difficiles à exprimer pour le chasser de son camp, à quoi nous ne sommes parvenus qu'au moment où, la nuit tombante, il n'a plus été possible de suivre nos succès. Il a été décidé que les troupes reprendraient leur première position, ce qui a été exécuté avec le plus grand ordre. Les ennemis ont perdu une infinité de soldats dans cette bataille sanglante. Notre perte est d'environ 1,000 hommes tant tués que blessés ou prisonniers.

Les généraux Rusca, Dombrowski, Grandjean, ont été blessés.

Les troupes ont déployé un courage digne des plus beaux jours de cette guerre. Il le fallait, attendu que ces divisions réunies ne faisaient ensemble que 8,000 hommes, qui avaient devant eux toute l'armée russe, dont la valeur n'est pas douteuse. Cette armée était non seulement supérieure en nombre, mais elle était soutenue par une artillerie formidable.

Le 2 messidor, les divisions réunies ont effectué leur retraite, en suite des ordres qui lui ont été donnés, sur San-Giorgio, et de là à Castel-Arquato.

Le 3 elles se sont rendues, les divisions Rusca et Dombrowski au Taro, et celle de Victor à Formoso, d'où elle est partie, le 4, pour reprendre ses positions de Pontremoli et de Cento-Croci.

VICTOR.

N° LIV.

Mouvemens de la 2e division, aux ordres du général de brigade Calvin, *commandant provisoirement la retraite du 2 messidor an VII* (20 *juin* 1799).

D'après l'ordre de marche, la division Rusca, commandée par le général Calvin, partit le 2 messidor de Gossolungo à cinq heures du matin; elle prit la tête de la colonne, se dirigea sur San-Giorgio, passant par Settimo et Podenzano. Elle arriva à San-Giorgio vers les neuf heures du matin, suivie de la division Dombrowski. La division Victor fermait la marche. Lorsque ces deux divisions eurent passé la Nura, le général Victor qui commandait la colonne les fit établir sur les bords de cette rivière, à droite de San-Giorgio, la gauche appuyée audit village, servant d'intermédiaire de la ligne; il établit sur ce point central et dans la direction du gué deux pièces d'artillerie. Il était environ dix heures quand ce mouvement fut opéré (ici cette division passa sous le commandement du général Dombrowski); l'ennemi, qui nous avait toujours suivi et qui harcelait sans cesse la colonne, se présenta sur

les bords opposés. Les escarmouches commencèrent ; en même temps quelques colonnes s'étant présentées, notre artillerie fit feu dessus. Alors l'ennemi chercha à établir des batteries pour s'opposer au feu des nôtres, mais elles furent démontées aussitôt. Dès ce moment le feu disparut et cessa entièrement, il était alors midi. L'on était dans une sécurité semblable à celle d'une troupe qui, voyageant par étape, s'arrête pour rafraîchir. Une partie des soldats étaient ivres, les canonniers n'étaient pas à leur poste, la cavalerie avait presque entièrement débridé ses chevaux, le village enfin était plein de militaires. Pendant ce temps l'ennemi faisait son mouvement sur la droite et sur la gauche, afin de nous couper la retraite. L'exécution de son dessein tint à très peu de chose ; car, tandis qu'il cherchait à tourner nos ailes, une colonne coupant la rivière se porta sur le centre et s'empara de la pièce et de l'obusier qui étaient en position sur la direction de notre gué.

La retraite était ordonnée pour une heure après midi, la droite et la gauche firent leurs mouvemens en même temps. Les Polonais dépassaient à peine les hauteurs de San-Giorgio, que le bruit se répandit dans le village que l'ennemi y était déjà entré et se présentait en effet sur toutes les avancées ; l'alarme fut égale à la surprise, et le désordre surpassa tout le reste : les Polonais y contribuèrent beaucoup. Enfin tout se porta tumultueusement sur la route ; artillerie, cavalerie, infanterie, tout était confondu. Le parc s'étant dirigé sur Cadeo et Fiorenzuola, on cherchait à retarder la

marche de la colonne pour lui donner le temps d'évacuer; alors le bruit se répandit qu'il était attaqué et même pris. L'adjudant-général Gauthrin fit passer tous les cavaliers qu'ils rencontrèrent à droite et à gauche du chemin, afin de flanquer la colonne et d'éclairer les mouvemens de l'ennemi; la route devint alors plus libre, et l'adjudant-général Gauthrin pressa l'évacuation de l'artillerie. Le général Calvin resta avec la 55e faisant sa retraite par échelons, et l'adjudant-général Gauthrin se porta à la 17e. Arrivé à la hauteur d'un village, de quatre à cinq milles de San-Giorgio, il trouva l'ennemi qui avait entièrement enveloppé ce village, et qui faisait feu sur tous les points. Comme il se portait en avant pour voir s'il ne pourrait pas percer, il vit l'aide-de-camp du général Victor qui rétrogradait, et qui lui dit que la route était entièrement coupée. Alors l'adjudant-général Gauthrin revint à la 17e, et en voulant lui donner ordre de se réunir et de suivre le chemin de traverse que prenait l'aide-de-camp du général Victor, qui se dirigeait sur Firenzuola, il le trouva environné de l'ennemi, et il ne lui fut plus possible d'y parvenir. Il réunit à peu près la force d'un bataillon de fuyards de tous corps, et s'achemina vers la route qu'avait prise cet aide-de-camp. Il fut suivi à peu près un quart de mille par l'ennemi, qui après le laissa tranquille.

Arrivé à un embranchement de chemins, cet adjudant-général vit la colonne Victor qui filait à droite. Il se dirigea sur elle avec les débris qu'il avait ramassés, ignorant sur quel point s'opérait la retraite.

Le général Victor fit prendre position à cette colonne sur une montagne, et se dirigea le lendemain sur Borgo-San-Donino.

GAUTHRIN, *adjudant général,*
chef de l'état-major de la 2e division.

N° LV.

État de la garnison de Mantoue au 5 messidor an VII (23 juin 1799).

PLACE DE MANTOUE.		HOMMES.
26ᵉ demi-brigade légère	566	
29ᵉ *id.* *id.*	832	
31ᵉ *id.* de ligne	2,024	
45ᵉ *id.* *id*	657	
93ᵉ *id.* *id*	487	
1ʳᵉ légion helvétique	434	7,681
2ᵉ *id.*	460	
1ʳᵉ demi-brigade légère cisalpine	785	
2ᵉ légion polonaise	837	
7ᵉ régiment de dragons	454	
Carabiniers piémontais	145	
LA CITADELLE.		
5ᵉ régiment d'artillerie à pied	15	
6ᵉ *id.* *id*	53	952
1ᵉʳ bataillon de la 31ᵉ demi-brigade	884	
		8,633

		HOMMES.
Report		8,633
FORT SAINT-GEORGES.		
56e demi-brigade de ligne	774	1,372
26e demi-brigade légère	310	
93e demi-brigade de ligne	88	
Canonniers	175	
7e régiment de dragons	25	
FRONT DE MIGLIARETTO.		
2e bat. de la 31e demi-brig. de ligne	674	1,272
2e bat. de la 2e légion polonaise	357	
Artillerie à pied	241	
AVANCÉE DE PRADELLA.		
Artillerie à pied	103	535
2e bat. de la 29e demi-brig. de ligne	392	
7e régiment de dragons	40	
Total général		11,812

N° LVI.

Lettre du général Foissac-Latour *au général autrichien* Kray, *relative aux officiers polonais de la 2e légion.*

Mantoue, ce 2[illegible]inal an VII (13 avril 1799).

On m'a rapporté que [illegible]ciers polonais qui servent dans l'armée franç[illegible] qui ont été faits prisonniers, sont forcés de ser[illegible]s l'armée autrichienne comme simples soldats. [illegible]la était, j'aurais à vous représenter qu'il n'en peut résulter aucun bien pour le service de S. M. l'empereur, et que ce procédé semblerait annoncer le mépris d'un grade militaire reconnu par la république française, et dont ces officiers justifient la possession par le courage et une conduite honorable dans nos armées. S'ils pouvaient être considérés comme coupables, faudrait-il les punir d'une manière qui semble devoir faire partager à nos autres troupes, que nulles ne surpasseront jamais en gloire, le ressentiment d'un pareil procédé? Je me persuade que je suis mal informé, ou que, si cela était, vous ne vous refuseriez pas à agir à l'avenir avec plus d'égards envers de braves alliés de la France, que les hasards de la guerre ont mis à votre disposition, etc.

Foissac-Latour.

N° LVII.

Le citoyen Foissac-Latour, *général de division, commandant en chef de la place de Mantoue, au citoyen* Joseph Wielhorski, *général de brigade au service de la République cisalpine, commandant la 2e légion polonaise.*

Mantoue, ce 28 germinal an VII (17 avril 1799).

Les demandes que vous me faites, citoyen général, sont légitimes aux yeux de la justice, et étayées de l'admiration qu'a excitée dans notre armée la conduite distinguée et courageuse de votre nation, dans les combats qu'elle a déjà livrés avec nous aux ennemis de la liberté. C'est donc avec plaisir que je vous annonce qu'elles vous seront accordées solennellement par l'ordre du jour de demain, et que les officiers à vos ordres en jouiront à dater du 1er floréal prochain; c'est-à-dire qu'à dater d'après demain, ils seront compris, pour le jour suivant, sur le rôle des distributions selon leur grade; ils seront sous la police du commissaire des guerres français, et recevront, tous indistinctement, les appointemens du grade de sous-lieutenant.

Quand vos forces vous permettront l'activité, je

vous destine le commandement en chef des postes avancés de Migliaretto, que l'ennemi a attaqué aujourd'hui ; et je crois en cela faire un acte utile à la défense de cette place et à notre gloire commune.

Vous prendrez en ville le logement le plus à portée possible de ce poste intéressant.

FOISSAC-LATOUR.

N° LVIII.

Ordre du jour du 29 germinal (18 avril).

Le général de brigade Wielhorski est nommé commandant en chef de tous les postes de Migliaretto et du Thé, et des postes avancés du terrain situé en avant de ces retranchemens jusqu'aux positions de l'ennemi, terrain borné à la gauche par le lac inférieur, et à la droite au marais qui s'appuie au demi-bastion côté 6 des ouvrages du Thé. Il prendra ce commandement dès que sa santé le lui permettra; en attendant, ce commandement important est confié au chef de bataillon Girard, de la 31e demi-brigade de bataille; il sera désigné sous le nom de commandant en chef du front de Migliaretto.

Le chef de brigade Balleydier, de la 29e demi-brigade légère, est nommé commandant du front de Pradella, et des avant-postes situés en avant de cet ouvrage, entre les marais dont il est parlé ci-dessus, et le lac supérieur jusqu'aux postes de l'ennemi.

Ces commandans prendront les logemens les plus à portée possible des points confiés à leur courage, à leurs lumières, à leur patriotisme républicain.

Indépendamment des gardes ordinaires précédemment fixées pour ces deux postes, il y aura chaque jour un bataillon de réserve partagé entre eux, dans la pro-

N° LIX.

Instruction générale pour la défense de l'avancée de Migliaretto, sous le commandement en chef du général Wielhorski.

Mantoue, ce 30 germinal an VII (19 avril 1799).

Le premier objet que se proposera l'ennemi dans l'attaque qu'il peut former entre les villages de Piétole et de Cérèse, est d'avancer assez près de la place pour ouvrir la tranchée. Pour arriver à ce but, il n'a que deux chemins, l'un sur sa droite, l'autre sur sa gauche. Ce sont des digues qui partent du terrain sec que nous occupons en avant des ouvrages de Migliaretto, et qui vont se terminer au pied du rideau de Cérèse que l'ennemi peut occuper de prime-abord. Sur son front, l'ennemi est séparé de la plaine de Migliaretto par une inondation ou un marais presque en tout temps impraticable. Il l'est bien sûrement en ce moment.

Par la même raison, nous n'avons que ces deux chemins pour arriver à lui de ce côté; mais il peut être attaqué sur sa gauche par une sortie faite par la porte de Pradella. Sa droite est couverte par le lac inférieur, et ne pourrait être inquiétée que faiblement par

les chaloupes canonnières qu'on tiendrait à cette hauteur sur le lac.

Néanmoins, s'il n'avait pas l'attention de la défendre par du canon, ces barques pourraient protéger un débarquement sur ses derrières, si l'on apprenait qu'ils ne fussent pas bien appuyés. Dans le cas contraire, la manœuvre serait mauvai[illegible] exposerait la sortie à être prise.

L'objet essentiel est dc[illegible] ıbord d'empêcher l'ennemi de franchir les digue[illegible] Piétole et de Cérèse : elles sont commandées par [illegible] hauteurs qu'il occupe, et n'ont pour elles que l'ava[illegible] ;e de deux défilés assez longs placés entre deux m[illegible], et que nous pouvons enfiler par notre canon, qu[illegible] les bat aussi d'écharpe : l'un et l'autre sont coupés par des ponts. Je n'avais point donné d'abord l'ordre de rompre celui de Piétole, qui était de deux travées ; cependant cela a été fait, et cela nous a privés d'un moyen offensif, à une époque où il n'était pas encore temps de nous réduire seulement à la défensive. Il est difficile de le rétablir, parce que la pile du milieu étant démolie, des longerons ne peuvent atteindre d'une culée à l'autre.

Le pont de Cérèse est défendu par une tour carrée en maçonnerie, sous laquelle on place un poste qui ne doit être que d'infanterie ; à la gauche de cette tour est un ancien retranchement des Autrichiens, derrière lequel se place un autre poste destiné à appuyer celui de la tour ; enfin, sur la plate-forme de celle-ci, est une pièce d'artillerie que j'y ai fait monter, avec six fusils de rempart ; leur objet est de découvrir le terrain et

d'inquiéter l'ennemi de plus loin. Si l'ennemi battait le haut de cette tour avec du canon, ou s'il parvenait à y jeter une seule bombe, cette défense tomberait. A l'occasion de la petite affaire du 28, le pont a été très courageusement disputé, et l'ennemi s'est retiré avec quelque perte; mais ce pont a été détruit pour prévenir une surprise de nuit, puis rétabli le lendemain par les pontonniers. Je verrai si l'on peut y placer un pont susceptible d'être retiré à volonté; mais, dans tous les cas, ce point doit être disputé avec acharnement, sans néanmoins s'exposer à perdre trop de monde en détail, par le danger qu'il y a d'y communiquer, quand la digue est battue des deux côtés par l'ennemi, et ne peut plus couvrir ceux qui peuvent en suivre les revers.

Les deux digues dont il est question sont liées entre elles par une digue transversale d'environ 700 toises de développement. Cette dernière digue, qui fait front à l'ennemi, est garnie d'artillerie; deux batteries principales sont placées à ses points de jonction avec les précédentes, qui se trouvent ainsi enfilées par ces batteries. L'objet des autres pièces répandues sur sa longueur est de croiser les feux de celles-ci; et l'ensemble de cette défense doit faire équilibre à l'ennemi placé sur le rideau qui lui est parallèle, à la distance de 375 toises.

A la digue de Piétole, il y a un poste qui se tient près du pont, et un autre plus en arrière.

Si l'ennemi avait forcé le poste de Cérèse et passé la coupure de Piétole, il faudrait partager tous les feux

sur ces deux digues. Alors il faudrait protéger l'effet de l'artillerie par deux bataillons d'infanterie, et tenir en arrière, hors de la portée du canon, près des glacis de la place, une réserve de cent-cinquante hommes de troupes à cheval, pour charger l'ennemi en flanc des deux côtés, dans le cas où il aurait pénétré dans la plaine. Les deux batteries de la digue devraient se défendre dans leur position jusqu'à l'extrémité, au risque même d'être prises, parce qu'on pourrait espérer de les ressaisir ensuite, attendu la difficulté d'emmener les pièces par la digue dans la chaleur du combat; mais il faudrait avoir l'attention de retirer aussitôt les canonniers pour ne les point perdre, et d'en sauver aussi les caissons, qu'on tiendrait pour cet effet attelés à une juste distance.

En défendant ainsi les batteries des digues, dont la cavalerie pourrait se rapprocher au galop si l'on en était aux mains, il faudrait retirer les pièces de la digue transversale dans une position plus rapprochée de la place, vers le milieu de la plaine, et les placer en avant et sur les flancs d'un bataillon de réserve qu'on y tiendrait en bataille, de manière à ne point obstruer les feux de la place qui pourraient battre le terrain en avant de lui; mais il ne faudrait prendre cette position qu'au moment où l'ennemi aurait un succès qui les menacerait d'être prises.

L'ennemi, maître du point de jonction de la digue de Cérèse, chercherait vraisemblablement, s'il était en force, à se prolonger sur sa gauche. Quelques compagnies de grenadiers placés à notre droite pourraient

l'en empêcher; mais il faudrait du canon placé à la batterie qu'occupaient les Autrichiens sur le chemin en avant des ouvrages de Cérèse, et les grenadiers devront être appuyés par deux pièces placées vers le milieu du chemin à droite, que cette batterie défend aussi. De cette manière, il y aurait des feux croisés doubles, dirigés sur tout le terrain depuis le lac inférieur jusqu'au marais de la droite. Il faudra, dans cette disposition, prendre des positions telles, qu'on laisse au canon de la place le plus de jeu possible, soit en avant des troupes portées dans la plaine, soit par les trouées des distances laissées entre les troupes d'infanterie. Les commandans des batteries de la place, notamment celui du bastion neuf nº 1, sur lequel j'ai fait placer des pièces de 24, devront être avertis, et mettre la plus grande circonspection dans la direction de leurs feux, pour ne pas tirer sur nos gens.

Si l'ennemi était culbuté, la cavalerie devrait alors le charger avec la plus grande vivacité. A la droite du point de jonction de la digue de Cérèse, se prolonge la digue qui fait face à la prolongation du rideau qui forme le croissant de la gauche à la droite : il est bon d'y tenir quelques pièces de campagne et un peu d'infanterie, pour chicaner l'ennemi par des feux dirigés sur la hauteur. Cette digue demande à être relevée : le génie en a l'ordre. Cependant, si l'ennemi établissait des batteries sur la hauteur, il deviendrait imprudent de tenir dans cette position, qui serait toujours dominée.

En général, si l'on ne pouvait engager dans cette

plaine qu'un combat égal, il serait contre tout principe et toute prudence de le tenter, parce que les pertes que fait l'assiégé sont telles, qu'un homme perdu pour lui compte toujours pour trois contre un, et que ce serait se priver des avantages de la fortification.

Ainsi, dans le cas d'un[illegible]rce ennemie seulement égale qui se trouverait avoi[illegible]rcé les digues, il ne faudrait s'engager que pour a[illegible]r ensuite l'ennemi (par une retraite qu'on ferait[illegible]qu'à bonne portée des feux de la place. Alors la t[illegible]pe d'infanterie se retirerait dans les chemins cou[illegible]s, sous la protection de ces mêmes feux, et la cavalerie rentrerait en ville, et se tiendrait à portée d'en ressortir.

Il est important, 1° de reconnaître les chemins et barrières qui y conduisent; 2° d'exercer les troupes à des retraites posées, combinées de manière à gagner les portes et barrières successivement, avec ordre, et chaque troupe celle qui lui aura été désignée; 3° de ne pas se laisser joindre par l'ennemi qui, profitant de la mêlée et du désordre, pourrait se jeter dans la place avec les troupes qui chercheraient à s'y retirer confusément. Avancer quand l'ennemi cède, céder quand l'ennemi avance, pour l'attirer sous les feux de la place; l'attaquer avec vivacité s'il chancelle, et se rappeler qu'il n'a que deux défilés derrière lui, et qu'il est possible de le culbuter dans les marais, sont encore des principes qu'il ne faut pas oublier.

Telle est en général la meilleure manière, à mon avis, de disputer les dehors sans trop s'exposer. Le

général Wielhorski, qui commande ce poste, n'aurait pas eu besoin de ces détails, et son expérience et ses talens militaires me sont de sûrs garans qu'il saisira toutes les idées qui pourraient y manquer.

Il voudra bien m'envoyer chaque matin un rapport. Chaque fois qu'il croira avoir besoin de renforts ou de secours quelconques, il m'en préviendra, et je seconderai personnellement ses efforts dans les circonstances majeures où d'autres points ne demanderaient pas ma présence pour des raisons plus déterminantes encore.

Je donnerai de nouveaux développemens à mes idées, si l'ennemi nous assiége et parvient à ouvrir la tranchée dans cette partie, malgré les obstacles que nous lui opposerons.

Il sera encore construit des ouvrages, si les circonstances le permettent.

Le commandant du génie donnera au général Wielhorski un huilé du terrain qu'il est chargé de défendre.

FOISSAC-LATOUR.

N° LX.

Rapport du citoyen Wielhorski *sur la sortie du front de Migli*[illegible] 19 *floréal.*

Mantoue, ce 1[illegible]éal an VII (8 mai 1799).

Suivant l'ordre général donné pour la sortie, j'ai quitté la porte de la ville à deux heures sonnées du matin ; à trois, la tête de ma colonne était sous la tour avancée de Cérèse. J'ai sur-le-champ fait passer une compagnie par la droite et une par la gauche du village, pour enlever les petits postes ennemis et tourner le village de Cérèse, pendant que le reste de la colonne s'est avancé droit par la grande route. Au bout d'un quart d'heure nous avons été maîtres du village de Cérèse. Alors j'ai dirigé une colonne de quatre cents hommes d'infanterie, quarante dragons et deux pièces d'artillerie sur la route de San-Benedetto, avec ordre de se porter sur San-Biagio, et de là, tourner sur la gauche pour prendre la Virgiliana de revers. La réserve, forte à peu près de deux cents hommes, prit position en avant du village de Cérèse, sur la route de Borgo-Forte. Pendant que la colonne marchait sur San-Biagio, un petit corps d'infanterie, soutenu de quelques dragons, fut détaché droit sur le village de Piétole,

dont il s'empara à l'aide des chaloupes canonnières, qui tiraient sur le village. La colonne dirigée sur San-Biagio trouva en avant de ce village un bataillon ennemi avec deux pièces de canon et un escadron de hussards. Le bataillon ennemi, formé en masse, avança sur notre colonne après lui avoir tiré quelques coups de canon. Notre colonne, affaiblie par les éclaireurs et par plusieurs petits postes qu'elle fut obligée de laisser sur les débouchés des petites routes, reçut l'ennemi à coups de mitraille; mais ne pouvant résister à des forces aussi supérieures, elle fut obligée de se replier. La retraite, que j'avais fait protéger par une compagnie tirée de ma réserve et par des dragons, se fit avec le plus grand ordre. On fut près d'une heure et demie à rejoindre la grande route; pendant tout ce temps-là, un bataillon ennemi vint en masse se présenter à portée du canon, sur la route de Borgo-Forte, probablement pour protéger la retraite de tous les postes que la colonne de Pradella faisait replier, car il ne fit aucun mouvement. Je défendis d'inquiéter cette colonne, comptant que celle de Pradella viendrait la prendre par derrière. Voyant cependant que ma colonne de San-Biagio et le détachement de Piétole avaient été obligés de battre en retraite, et craignant que ma réserve ne fût coupée, je lui donnai l'ordre de se retirer aussi, et tout rentra dans les lignes. Il n'y eut qu'un caisson d'infanterie laissé en travers sur la route, pour empêcher la cavalerie ennemie de tomber sur l'arrière-garde; encore aurait-on pu sauver ce caisson, si les mulets n'avaient pas été si rétifs. Dès que je fus dans

les lignes, je tâchai d'attirer sur moi le plus d'ennemis possible : pour cet effet je fis tirer le canon et force coups de fusil ; mais il ne vint que quatre cents hommes de chasseurs tyroliens, qui s'éparpillèrent dans les fossés et derrière les arbres dont le terrain est couvert. Nous restâmes dans cet état environ une heure ; alors j'aperçus sur ma droite les ti lleurs de la colonne de Pradella : j'en envoyai de mo côté pour les soutenir, lorsque je reçus un renfort de deux cents hommes, et ordre de m'emparer encore du village de Cérèse, et de reprendre ma position en avant pour protéger la colonne de Pradella. Cela fu xécuté : nous tînmes la position jusqu'à la rentrée a colonne de Pradella.

Ma perte se monte à un caisson de trois, et un d'infanterie.

A six tués, tant sous-officiers que soldats :

Blessés, dix officiers, cinquante-neuf sous-officiers et soldats ;

Prisonniers, dix-neuf sous-officiers et soldats :

Le tout Polonais.

Un canonnier français, un cisalpin et un polonais blessés ; un a reçu une contusion, un charretier blessé.

N'ayant point reçu de rapport du détachement de la 31e demi-brigade ni du régiment de dragons, j'ignore la perte qu'ils ont pu faire. Je sais positivement qu'un officier de la 31e demi-brigade a été blessé. Le chef de brigade des Polonais a eu un cheval tué sous lui. L'ennemi a eu à peu près soixante morts et vingt-quatre prisonniers, dont deux blessés : le nombre de ses blessés est inconnu. Je n'ai que des éloges à faire

du détachement de la 31e demi-brigade : ces conscrits ne le sont que de nom; de fait ce sont de braves soldats, qui se conduisent comme s'ils avaient fait plusieurs campagnes. Les dragons se sont aussi parfaitement bien conduits.

Le général de brigade, commandant en chef ledit front,

WIELHORSKI.

N° LXI.

Rapport du chef de brigade Dembowski, *commandant en second la* [illegible]*e sortie par la porte Cérèse, au général* [illegible]ac-Latour, *commandant en chef, sur la* [illegible] *du 19 floréal.*

Mantoue, ce [illegible]éal an VII (11 mai 1799).

Conformément aux [illegible] que j'ai reçus, je suis parti le 19 à trois heures un quart du matin, par la porte de la Cérèse, avec la colonne dont le commandement m'était confié, et qui était composée de quatre cents hommes d'infanterie polonaise, cinquante dragons, deux pièces d'artillerie, trente sapeurs et cinq mineurs, pour aller attaquer le village de Cérèse et surprendre ce poste.

La veille de l'attaque, dans la nuit, j'ai fait venir chez moi les officiers, et leur ai donné à chacun leur destination, en leur faisant voir la carte; je leur donnai l'ordre, aussitôt que le village de Cérèse serait pris, de s'y rallier, excepté une compagnie de chasseurs que j'avais destinée pour mes flanqueurs de droite et de gauche; j'ai prévenu les officiers encore que nous ne devions rester qu'un instant à Cérèse; que nous devions y être relevés par le premier bataillon, pour marcher ensuite sur les derrières de la Virgiliana.

Je me suis porté sur Cérèse de la manière suivante: j'ai détaché deux compagnies, lesquelles en prolongeant la route devaient entourer cet endroit, et empêcher la retraite de l'ennemi sur Borgo-Forte. Ce but fut rempli. L'officier Kisielnicki, qui commandait trente hommes, est bien arrivé au point indiqué derrière Cérèse, mais seulement avec cinq hommes, le reste de son détachement ne l'ayant pas suivi.

Tandis que ces deux compagnies attaquaient Cérèse par les flancs, je l'attaquais de front avec ma colonne, lorsqu'une légère fusillade de la part de l'ennemi fit lâcher pied à l'infanterie, que j'eus beaucoup de peine à rallier et à remettre en ordre; y étant cependant parvenu, j'ai attaqué de nouveau, et me suis emparé du village.

Malgré l'ordre précis que j'ai diverses fois réitéré de se rallier à Cérèse après l'avoir pris, je n'y ai pu rassembler que cent quatre-vingts hommes, que j'ai été obligé, de concert avec mes adjudans et quelques dragons, de rallier avec beaucoup de peine.

Le premier bataillon étant arrivé et ayant pris mes postes, je me mis en marche, et je suivis la route de San-Benedetto, en faisant parcourir sur ma droite et sur ma gauche des dragons pour me rallier le restant de ma colonne (qui était dispersée et sans ordre), afin de me porter, comme mon ordre me le prescrivait, derrière la Virgiliana, et présenter un front à l'ennemi.

Je fis former les cent quatre-vingts hommes par pelotons, et je pris tous les moyens de douceur envers les officiers, pour qu'ils eussent à faire marcher leur

troupe dans le plus grand ordre. Je n'y pus parvenir, et malgré toutes mes instances, avant d'arriver même devant l'ennemi, les officiers ont souffert que les soldats quittassent leurs rangs. Il ne restait que sept à huit hommes par compagnie. Je devais laisser un poste de cinquante hommes intermédiaire sur le chemin qui conduit à Piétole; je ne pus l[illegible], vu le peu de monde qui me restait; j'y ai seuleme[illegible]sé quatre dragons, pour pouvoir me prévenir si l[illegible]mi cherchait à me couper la retraite, Piétole [illegible]t point encore en notre pouvoir. J'ai continué ma[illegible]te jusqu'aux maisons de Parma, où je devais, d'a[illegible]'ordre du général Wielhorski, laisser un autre [illegible]chement de cinquante hommes commandé par un officier intelligent, qui devait observer l'ennemi à San-Biagio, côté où il pouvait envoyer des secours; je ne pus le faire, car il ne me restait alors que cinquante hommes; j'aurais été obligé de marcher seul avec les deux pièces de canon.

Tandis que je faisais mes dispositions pour marcher à travers les champs avec ces cinquante hommes, et pour me porter au-dessous de Virgiliana, j'aperçus l'ennemi venant de San-Biagio en force, formé en colonne, ayant à sa droite et à sa gauche des tirailleurs. Je fis mettre les pièces en batterie, et tirer dix-huit à vingt coups à boulets et à mitraille; mais vu le peu de monde que j'avais pour soutenir les deux pièces, et que les chemins où je devais laisser des détachemens n'étaient point gardés, j'ai ordonné la retraite aux pièces, et l'ai soutenue avec l'infanterie, le mieux possible.

J'observe que m'approchant du chemin de Piétole, où j'avais laissé quatre dragons, j'ai envoyé par mon adjudant, au général Wielhorski, un rapport pour l'informer du peu de monde qui me restait, en l'invitant de m'envoyer le restant des dragons qui se trouvaient en arrière, et d'envoyer aussi deux pelotons d'infanterie de la réserve pour garder ces chemins et me secourir en cas de besoin, ce que fit le général; et l'adjudant de la légion plaça dans le lieu que je lui avais indiqué les deux pelotons avec la cavalerie qu'il m'avait aussi amenée. J'ai fait ensuite faire la retraite; la cavalerie fit bien son devoir; mais l'infanterie s'est débandée, et ne voulait pas se retirer en ordre. J'ai pris tous les moyens de douceur d'abord pour arrêter le soldat et l'empêcher de fuir; j'ai placé sur les flancs des tirailleurs, qui ont aussi fui; mais je suis enfin arrivé où l'adjudant avait placé les deux pelotons que m'avait envoyés le général Wielhorski. Le pays et la position étaient très avantageux, et je croyais pouvoir momentanément m'y défendre et faire beaucoup de mal à la cavalerie ennemie; mais je fus on ne peut pas plus surpris de n'y point trouver les deux pelotons, et je ne sais par quel ordre ils se sont retirés. Il m'a donc fallu derechef employer tous les moyens, et même frapper le soldat, pour le faire marcher plus doucement, et pour arriver en ordre à Cérèse. Je rends toute la justice possible à la cavalerie, notamment aux officiers, qui se sont très distingués.

Je n'avais pas encore rassemblé ma colonne sur la digue de la porte Cérèse, lorsque le général Wielhorski

me donna l'ordre d'aller, avec les Polonais et un détachement de la 31e commandé par un chef de bataillon, reprendre de vive force Cérèse que l'ennemi occupait. C'est dans cette dernière attaque que j'ai vu beaucoup de Polonais se cacher dans des fossés, derrière la porte, et qui, au lieu de marcher en avant, rétrogradaient. Je fus tell[illegible]t désespéré, que j'ai donné aux lâches qui fuy[illegible] des coups de sabre; et à peine avais-je rassemblé [illegible] Polonais, que je me suis mis à la tête du détacheme[illegible]e la 31e pour m'acquitter de l'ordre que j'avais r[illegible], et pour faciliter la retraite de la colonne sortie [illegible]a porte de Pradella. J'y ai parfaitement réussi, et [illegible] suis tenu jusqu'à ce que je reçus l'ordre de me retir[illegible]

Voilà le vrai rapport de ce qui s'est passé dans la colonne dont le commandement m'était confié, et que je suis capable de prouver par ceux qui étaient au feu avec moi.

La dénonciation qui a été portée contre moi pour avoir frappé des soldats (ce que des officiers mêmes ont approuvé) est réelle. J'ai frappé des lâches qui fuyaient; je n'ai fait que mon devoir : la loi me l'ordonne.

J'ai dit, je l'avoue, que je préférerais commander un peloton du premier bataillon plutôt que le second entier. Les officiers à qui j'ai tenu ces propos les méritaient; car, au lieu de rester en colonne par pelotons sur la route, ils se sont dispersés avec leurs compagnies en tirailleurs sans en avoir reçu l'ordre, et on n'a plus été capable de les rallier.

J'observe que ce n'est point le tout d'aller au feu et de bien se battre; il faut, outre cela, exécuter les ordres que l'on reçoit et savoir maintenir sa troupe dans les rangs. J'observe encore à ceux qui se sont formalisés de ces propos, que si j'avais eu la colonne en ordre lorsque j'ai rencontré l'ennemi à San-Biagio, je n'aurais point été obligé de faire ma retraite; que j'aurais pu battre l'ennemi, prendre ses postes derrière Virgiliana, comme mon ordre le portait.

J'ai toujours été à la tête de la colonne; aucun de ceux qui m'inculpent ne peut prétexter d'ignorer les ordres que j'ai tant de fois renouvelés.

Salut et respect,

DEMBOWSKI.

N° LXII.

Lettre du général Foissac-Latour *au général* WI [illegible] KI.

Mantoue, ce 22 floréal an VII (11 mai 1799).

Je vous adresse, mon cher général, les lettres que j'écris respectivement aux officiers de la 2e légion polonaise et au chef de brigade Dembowski. Cet officier, qui a eu des torts graves sans doute, est trop recommandable par son zèle et par son courage, pour ne pas mériter pour cette fois l'oubli de ses emportemens, de la part de ceux qui savent apprécier ses qualités et qui sont animés du désir du bien du service. Je compterais peu sur l'effet de mes écrits pour assoupir cette affaire, si je ne vous avais pas pour appui; il me sera agréable d'en devoir le succès aux effets de votre sagesse, et au crédit si bien mérité dont vous jouissez près de la nation polonaise et de tous ceux qui, comme moi, ont été à portée de vous apprécier.

Foissac-Latour.

N° LXIII.

Lettre du général Foissac-Latour *au corps des officiers de la 2e légion polonaise, relativement à l'affaire du chef de brigade* Dembowski.

Mantoue, ce 2 prairial an VII (21 mai 1799).

Je suis surpris, citoyens, qu'après la lettre que je vous ai écrite au sujet de votre différend avec le chef de brigade Dembowski, vous reveniez encore à vos plaintes. En vous mandant que mon intention n'était pas de refuser justice, mais seulement de ne donner aucune suite à cette affaire quant à présent, vous ne devez point concevoir l'espoir de changer une résolution qui tient essentiellement au bien du service, et à la position dans laquelle nous nous trouvons. Je vous observe d'ailleurs que si le chef de brigade Dembowski a véritablement frappé quelques Polonais, c'est vraisemblablement sur eux que porte l'accusation de ce chef, et qui fait l'objet de vos réclamations. Les faits de ce genre sont difficiles à éclaircir; et le tort dont il s'agit étant le plus grave de tous, est aussi celui dont on se défend avec le plus de chaleur. Un chef, en pareil cas, mérite quelque croyance, et personne ne voudrait se charger du péril du commandement, s'il devait être

accompagné de celui de passer pour calomniateur chaque fois qu'il accuse un subordonné, s'il n'appuie pas son accusation des preuves établies par une procédure en forme. Sans doute, dans un autre temps, le citoyen Dembowski justifiera la sienne, et je ne prétends pas vous ravir le droit de faire juger entre lui et ceux qui se croient injustement attaqués. Au reste, je déclare qu'il ne m'a nommé personne, et que je rends justice, en général, au courage et au bon esprit qui vous animent.

FOISSAC-LATOUR.

N° LXIV.

Lettre du général Foissac-Latour, *en réponse à celle de l'adjudant-général de la légion polonaise* Kosinski, *en date du* 28 *floréal.*

Mantoue, ce 9 prairial an VII (28 mai 1799).

J'ai reçu, citoyen, votre lettre du 28 du mois dernier, par laquelle vous réclamez contre les dispositions de mon ordre du jour de même date, qui vous donne le commandement de la 2e légion polonaise. Il est très extraordinaire que vous regardiez cette marque de confiance et d'honneur comme une sorte de dégradation, tandis qu'elle a fait l'objet de l'ambition de beaucoup de généraux de brigade français, qui ont sollicité, comme une grâce, d'être mis à la tête d'un corps pour y servir d'une manière plus active. Ne voulant et ne devant point y replacer dans ce moment le citoyen Dembowski, par rapport à des raisons qui vous sont connues, nul autre que vous ne pouvait être investi de ses fonctions. Prenez donc, citoyen, des idées plus justes, et fournissez-moi l'occasion de vous mettre à même de déployer le zèle et le courage dont vous avez déjà donné des preuves, et qui doivent être animés d'un nouveau véhicule à la tête de la brave légion dont vous êtes le chef.

Foissac-Latour.

N° LXV.

Lettre du citoyen Borthon, *commandant l'artillerie de la place, au citoyen* Axamitowski, *commandant l'artillerie d[illegible]égion polonaise.*

A l'Île du Tré, ce 1[illegible]idor an VII (7 juillet 1799).

Je vais vous envoyer, cit[illegible], deux obusiers de huit pouces et un de six pouces [illegible]r, avec ceux que vous avez, tirer contre les redou[illegible]u'élève l'ennemi.

Vous les ferez tirer depuis cinq heures du soir jusqu'à la nuit. Pendant la nuit on tirera quelques obus de temps à autre, ayant pris pendant le jour des points de repaire.

Vous ferez préparer le terrain pour recevoir ces pièces, en attendant que leurs plate-formes soient faites.

Vous ferez travailler à la construction des batteries et des plate-formes, sans discontinuer jusqu'à ce qu'elles soient achevées.

Vous demanderez au général Wielhorski qu'il vous fournisse les travailleurs et les servans dont vous aurez besoin.

Salut et fraternité,

Borthon.

N° LXVI.

DU MÊME AU MÊME.

J'ai reçu, mon cher commandant, votre lettre de ce matin. J'approuve les dispositions que vous avez faites pour la construction des batteries, mais je diffère essentiellement avec vous sur deux points : 1° Vous me permettrez de vous remarquer que ce n'est pas depuis cinq heures du soir jusqu'à la nuit qu'il faut tirer sur les travaux de l'ennemi, ni par intervalles périodiques pendant l'obscurité, mais toutes les fois, de jour ou de nuit, que l'ennemi sera aperçu ou entendu sur lesdits travaux ; car il pourrait arriver que depuis cinq heures jusqu'à la nuit il lui plairait de n'exposer personne, et alors tous vos coups seraient perdus. De même vous pourriez les perdre dans l'obscurité en ne point saisissant les instans où les travailleurs se font entendre, très souvent d'une manière continue. Il résulterait encore de cette disposition qu'il pourrait opérer très tranquillement entre les époques que vous avez fixées. Vous voudrez donc bien mander au commandant de l'artillerie de Migliaretto de suivre, quant au temps de l'action, tout ce qui lui sera prescrit par le général Wielhorski, avec lequel il eût été convenable que vous concertassiez vos mesures, ainsi qu'un ordre précédent l'a statué.

Les généraux, étant responsables des postes, ne peuvent être privés de la faculté de les défendre à leur manière, subordonnément à mes ordres. L'artillerie n'a à donner sur ce point que les avis conformes à son art, c'est-à-dire ceux qui tendent à déterminer l'effet le plus ou moins avantageux d'une batterie dont l'emplacement a été arrêté pa [illegible] général. Ce principe tient trop au bien de la chose [illegible] à ce qui a été pratiqué de tout temps à la guerre, [illegible] qu'il vous soit possible de vous opposer à son appli[illegible]n. 2° Vous me mandez que vous demandez au gé[illegible] Wielhorski les servans nécessaires à ces batteries [illegible]ous observe que ce ne serait pas à lui à vous le[illegible]ir, mais bien au chef de l'état-major. Mais vou[illegible] avez pas besoin ; sur deux cent neuf artilleurs attachés au front de Migliaretto, il n'y en a que cinquante-neuf de service ; le surplus vous offre donc une marge assez étendue pour n'avoir pas besoin de fatiguer l'infanterie à la décharge de l'artillerie, même en supposant celle-ci occupée de la construction des épaulemens. Faites donc, mon cher commandant, toutes les dispositions convenables pour vous passer de ce secours étranger.

BORTHON.

N° LXVII.

Rapports du général Wielhorski *au général* Foissac-Latour.

18 messidor an VII (6 juillet 1799).

L'ennemi a commencé deux redoutes en face du canal de Pajolo, entre Cérèse et Pradella. Celle de la gauche peut aisément battre d'écharpe notre batterie sur la route; l'autre bat la batterie de Pajolo, et la batterie n° 6 de l'île du Thé. J'ai fait tirer quelques coups de canon contre les travailleurs ce matin; il y en a eu même de tués, j'en ai vu emporter un.

Il paraît que l'ennemi met beaucoup d'activité et d'importance à ces ouvrages. Comme il y fait travailler des paysans, au premier coup de canon tous les travailleurs se sont sauvés; je les ai vu ramener à l'ouvrage à coups de crosse et de bâton par un détachement d'infanterie. C'est ce qui m'a engagé à placer un obusier en face de l'ouvrage, à notre droite, qui jette des obus droit dans l'ouvrage, pendant qu'une pièce de douze enfile à peu près une de ses faces. Pour battre l'ouvrage à notre gauche, j'y ai fait placer une pièce de cinq et une de six, qui croisent leurs feux. A onze heures, les travailleurs ont quitté l'ouvrage, proba-

blement pour aller dîner. J'ai donné l'ordre à l'officier d'artillerie qui commande ces pièces de recommencer le feu dès que les travailleurs se remettront à l'ouvrage.

Le nombre des travailleurs que l'ennemi emploie, sa persévérance, la promptitude qu'il a mise à élever ces ouvrages, prouvent [illegible] ne sont point de simples coupures qu'il a v[illegible]re; l'officier du génie que le citoyen Mauber[illegible]voyé sur les lieux a jugé de même.

On a entendu, hier [illegible] journée, une canonnade, peu vive cepend[illegible] côté de Bozzolo, ainsi que du feu de mousqu[illegible]ais qui paraissait plutôt un feu de tirailleurs.

On a jugé la distance de la canonnade à peu près à quatre ou cinq lieues.

WIELHORSKI.

18 messidor an VII (6 juillet 1799).

L'ouvrage des ennemis a considérablement augmenté pendant la nuit; il continue à y mettre la plus grande activité. Comme les batteries pour nos pièces n'ont point été achevées, et ne le sont pas encore, je n'ai pas pu, par mon feu, retarder l'ouvrage.

Auprès du village de Piétole, l'ennemi a coupé beaucoup de bois. Hier dans la journée on a entendu une canonnade et de la mousqueterie du côté de Borgo-Forte.

WIELHORSKI.

20 messidor an VII (8 juillet 1799).

Toute la nuit onze bouches à feu n'ont point cessé de jouer sur les ouvrages ennemis ; ce feu a fait le meilleur effet. L'ennemi a abandonné ses ouvrages; mais il en a commencé un nouveau sur sa gauche, entre la dernière batterie et la tuilerie; tout notre feu est dirigé actuellement sur ce nouvel ouvrage, qui prouve que c'est une contre-vallation qu'ils ont entreprise. Comme les pièces destinées à tirer sur ces ouvrages devront probablement courir toute la ligne, je crois qu'il est inutile de faire faire des embrasures dans ce moment-ci; outre qu'à cause de l'épaisseur de la digue, ces embrasures demandent beaucoup de terre et de travail, il me semble qu'on sera toujours à temps de les faire lorsque l'ennemi aura établi ses batteries. J'attends vos ordres à cet égard, citoyen général. L'eau a emporté ce matin les terres qui soutenaient le pont en avant de la batterie sur la route, de sorte que le pont a croulé; j'ai envoyé demander une barque à la marine, pour maintenir la communication avec la tour de Cérèse.

WIELHORSKI.

22 messidor an VII (10 juillet 1799).

Notre artillerie n'a pas cessé de jouer toute la nuit, avec tout le succès que l'on pouvait désirer. L'ouvrage ennemi n'a presque point avancé; et ce matin, sur les

cinq heures et demie, j'ai vu sortir de la tranchée huit à dix hommes tant tués que blessés; malheureusement ce seront sûrement presque tous des paysans.

Le feu a pris hier au soir à une petite maison derrière le retranchement; cela a beaucoup favorisé le jet des obus pendant la nuit; à en juger par la manière dont l'artillerie a été ser[illegible] il est probable que l'ennemi a perdu beaucoup d[illegible]de.

Pour ménager les ca[illegible]rs, j'ai, de concert avec le commandant en chef [illegible]rtillerie, ordonné qu'on ne laissât que des plan[illegible]t un officier sur toute la la ligne des ouvrages, [illegible]nt la grande chaleur du jour. Les canonniers res[illegible]t à l'île du Thé, toujours prêts à se rendre à leurs postes dès que l'officier apercevra les travailleurs en train. On a entendu la nuit des chariots venant de Piétole et se dirigeant sur Cérese; on leur a tiré un coup de canon, mais on n'a pas pu distinguer ce que c'était.

WIELHORSKI.

22 messidor an VII (10 juillet 1799).

A trois heures du matin, l'ennemi a attaqué la tour de Cérese par six coups de canon tirés presque en même temps. Ce feu a démonté la pièce de trois, et ébranlé la tour au point que les décombres ont commencé à tomber. En même temps l'infanterie qui était venue par le revers de la digue a enfoncé le moulin : le poste a été obligé de se replier sur la batterie de la route, protégée par la garde montante qui était en marche

pour se rendre à la tour. Nous avons eu un homme de tué, et deux noyés dans le fossé de la batterie sur la route ; à la suite de cela, l'ennemi a commencé une canonnade très vive sur tout le front de mes postes, à commencer par ses barques, situées à l'entrée du Mincio. Il n'avait que neuf pièces sans compter deux barques ; mais il les promenait sur toute la longueur de la ligne. Nous avons répondu par un feu vif et bien nourri, tant de la batterie sur la route, que de quatre pièces placées à l'angle de l'ancienne ligne, ainsi que de batteries de Piétole et de celles des lunettes de la batterie nº 6 et nº 1 de Migliaretto. Notre feu fut si vif et si bien dirigé, qu'il ne tarda pas à éteindre celui de l'ennemi ; en effet, vers les dix heures, l'ennemi ne tira plus du tout. Il est arrivé pendant cette canonnade des événemens assez singuliers. Une pièce de six frappée à la bouche même par un boulet, sans qu'aucun canonnier n'en fût blessé ; un autre boulet vint frapper le rouage d'une pièce et la démonter, sans toucher encore aucun canonnier ; enfin un boulet frappa un caisson de douze plein de cartouches, et le traversa en entier sans mettre le feu à la poudre.

La fermeté et le zèle des officiers et des canonniers en général méritent les plus grands éloges. Entre autres le chef de bataillon Axamitowski, commandant l'artillerie du front de Migliaretto, a montré beaucoup de zèle et d'activité, passant d'une batterie à l'autre sous le feu de l'ennemi. Le citoyen Viereck, adjoint du commandant en chef de l'artillerie, a pointé lui-même et dirigé pendant long-temps le feu de la batterie

après que le citoyen Viereck
exercice d'école, en comma
vres; il allait ensuite à la bat
toyens Foubert, canonnier d
giment, et François, canonn
de planton à la batterie n° 6 d
lement par le poste d'infanter
terie avec beaucoup de succès.
caporal d'artillerie polonaise,
voyant que la batterie n° 6 fais
dit pour aider les deux plantons
tillerie fait aussi les plus grand
biliet, sergent au 5e régimen
détails du service, n'a pas cessé
le seconder même dans beauco
regardaient pas; sous le feu de
et remettre des pièces; il en
très avantageusement, et travai
du service.

Notre perte, malgré le feu te
croisait sur la batterie de la ro

pièce de quatre qui étaient à la tour, ainsi que tous les fusils de rempart.

Actuellement, on ne tire plus que quelques coups de canon de temps à autre, pour empêcher l'ennemi de revenir à la tour, qu'il a évacuée sur le midi, après avoir commencé un ouvrage en avant de la tour, et un entre la tour et le village. Il travaille maintenant à une batterie sur la droite de la tour.

On ne saurait évaluer la perte de l'ennemi, mais le devant de la tour était jonché de morts.

WIELHORSKI.

23 messidor an VII (11 juillet 1799).

L'ennemi nous a laissés fort tranquilles cette nuit. Vers les quatre heures du matin il nous a envoyé neuf coups de canon à différentes reprises, mais tous du petit calibre et pas un obus. D'après son feu, j'ai jugé que c'étaient trois ou quatre pièces qu'il conduisait de Piétole vers Pradella, et qu'en route il s'arrêtait de temps en temps pour faire feu. Il n'a point travaillé du tout à la tour, ni à l'ouvrage en avant; quant à celui que j'ai cru exister entre la tour et le village, j'ai reconnu aujourd'hui qu'il n'y en avait point. La fumée qu'il faisait hier, les hommes qui allaient et venaient dans ces endroits, m'auront trompé, ainsi que ceux qui ont cru voir comme moi.

On a, pendant la nuit, entendu beaucoup de chariots marcher de Piétole vers Pradella, et l'on a tiré

beaucoup de fusées sur toute la circonférence de la place chez l'ennemi. La tour paraît toujours abandonnée; il n'y a qu'un factionnaire en avant; il est probable cependant qu'il y a un poste au moulin. La pièce de trois et les fusils de rempart ont été enlevés cette nuit; ce qui prouve, je crois, qu'ils ne comptent pas beaucoup la garder.

Nos ouvrages n'ont pas [illegible]ucoup avancé cette nuit; cependant le citoyen M[illegible] a dressé un petit plan, que j'ai chargé le comm[illegible]t d'artillerie du front de Migliaretto d'exécuter; [illegible] renforcera beaucoup le poste. Je n'ai pas pu faire [illegible]r les piques à la batterie sur la route, attendu q[illegible] y a point de banquette aux merlons, qui ont près de six pieds d'élévation. J'ai voulu en placer sur la communication entre la route et les pièces qui se trouvent sur la gauche: mais le parapet, dégradé par les eaux, n'est point encore raccommodé, de manière qu'il est impossible d'y placer du monde. Pour accélérer les ouvrages nécessaires, il serait instant d'avoir des travailleurs, les sapeurs et canonniers étant fatigués du travail. Ma garnison, qui est de service, ne saurait en fournir. Veuillez bien, citoyen général, me donner vos ordres à cet égard.

WIELHORSKI.

24 messidor an VII (12 juillet 1799).

L'ennemi nous a laissés tranquillement continuer notre ouvrage pendant la nuit, et même le jour; comme il a travaillé aussi, on lui a envoyé quelques coups de

canon, auxquels il n'a pas répondu, ce qui pourrait faire croire qu'il a retiré son artillerie.

Cette opinion est appuyée encore sur ce que l'on a entendu de nuit, et aperçu hier vers le soir, les barques ennemies qui passaient de la troupe et des effets ou bagages d'une rive à l'autre du Mincio, savoir de Piétole vers Saint-Georges. La distance n'a pas permis de distinguer les objets; mais on présume du bruit et de la peine qu'on avait à charger et décharger les barques, que c'était de l'artillerie. Notre ouvrage à la batterie sur la route a fort avancé cette nuit. Je joins ici copie du rapport de mon commandant d'artillerie, afin que vous ayez la bonté, citoyen général, de donner des ordres en conséquence, si vous le jugez nécessaire. Je viens de donner ordre à ce commandant, après en être convenu avec le citoyen Borthon, de ménager le plus possible les obus, et de n'en jeter que lorsque l'ennemi en jettera.

J'ai cru qu'il était au-dessous de nous de combattre à arme inégale dans ce moment-ci, et que nous ne devions lui envoyer que des boulets, lorsqu'il ne nous envoie que des boulets.

WIELHORSKI.

N° LXVIII.

Rapport du chef de bataillon d'artillerie Axamitowski *au g*[…] Wielhorski

24 me[…]n VII (12 juillet 1799).

Malgré beaucoup d'ob[…] et très peu de secours que m'a donnés le génie, je […] suis occupé moi-même à la construction et réparation de la batterie sur la route. Vous avez vu, citoyen général, le travail que j'y ai fait faire cette nuit; c'est cependant les canonniers de ma garnison, que je relevai trois fois depuis hier cinq heures du matin jusqu'à huit heures aujourd'hui. Le génie m'avait envoyé un officier et près de quarante sapeurs, hier au soir, qui n'ont rien fait du tout, n'ont pas resté trois heures, et se sont retirés la nuit. A onze heures on m'envoya soixante volontaires d'infanterie; ceux-ci m'ont beaucoup aidé. Aujourd'hui il y a encore près de quarante sapeurs avec un sergent; mais ils s'occupent à ce qui est le plus essentiel, savoir, aux bases sur lesquelles il y a des épaulemens et les traverses à placer.

Il est indispensable, citoyen général, que vous engagiez le citoyen Maubert de prendre un parti dans cet urgent ouvrage ordonné par le général en chef,

d'envoyer quelqu'un pour exécuter le plan à construire les bases et élever les épaulemens, sur lesquels il est de mon devoir de faire faire le reste par mes canonniers, accablés du travail qu'ils ont eu jusqu'à ce moment, et grande partie faisant pour le génie, comme cette nuit, la base et l'épaisseur du parapet, à gauche où était l'obusier; il y a à continuer cela pour tout le devant, le chemin à élargir à droite de la pièce de douze, qui est à droite, où j'ai besoin d'une traverse que je ferai. Il y a des épaulemens à élever; il faut pour tout cela qu'aujourd'hui à cinq heures du soir il fasse venir deux cents hommes de travail au moins, deux officiers du génie et quelques piqueurs, et il faut qu'ils aient ordre de travailler six heures de suite; savoir, depuis six heures jusqu'à minuit, à la belle lune qu'il fait. Il faut qu'on fasse venir deux mille sacs à terre, encore deux mille piquets, et que l'on travaille ferme.

Pour ce qui regarde le travail des canonniers, pourvu qu'on ne me donne pas des ordres différens de plusieurs côtés, je m'en charge comme de mon devoir.

Le citoyen Borthon vient de m'envoyer ordre de retirer l'obusier qui était à la batterie sur la route, sans ordre de le remplacer. Je vous prie de me donner le vôtre à cet égard.

Nos travaux à Piétole se continuent, mais il faut aussi absolument que le génie fasse sa besogne. J'ai des traverses à y placer, ce que je ne puis faire sans réparation des bases et terres-pleins.

L'ennemi est bien tranquille aujourd'hui; il con-

N° LXIX.

Le général Wielhorski *au général* Foissac-Latour.

25 messidor an VII (13 juillet 1799).

Il vous est connu, citoyen général, par les rapports journaliers, combien de monde la légion a perdu par des maladies. Un semblable état de situation s'envoie tous les jours au commandant de la place; mais sans avoir égard ni à notre force, ni à mes remontrances, il nous charge toujours du même service.

La force du 1er bataillon, telle qu'elle est aujourd'hui, monte à deux cent douze fusiliers; cinquante-un en ont été commandés de garde et quatre-vingt-dix aux travaux, en tout cent quarante-un hommes. Il reste donc seulement soixante-onze fusiliers libres de service. Demain il faudra par conséquent, comme cela est déjà arrivé aujourd'hui, ajouter soixante-dix hommes de ceux qui aujourd'hui ont été de service, et qui ne restent jamais relevés.

La force du 2e bataillon est aujourd'hui de deux-cent soixante-quatre fusiliers. Il fournit soixante-douze hommes de garde et quatre-vingt-dix travailleurs, en tout cent soixante-deux hommes. Il reste libres de service cent-deux hommes; par conséquent

demain soixante hommes seront de nouveau employés au service.

La santé la plus forte n'est pas en état de supporter des fatigues pareilles, surtout dans le mauvais air de Mantoue, et il faut s'attendre au dépérissement du corps, si vous ne trouvez pas moyen d'adoucir son service. Un corps ne peut pas connaître la force d'un autre; mais le général en chef, qui connaît la force de tous, les confrontera ensemble, et s'assurera s'il n'y a point de partialité dans la distribution du service. Alors, j'en suis sûr, ou il s'ensuivra une plus juste distribution du service, ou au moins tout le monde se convaincra qu'il n'en peut pas être autrement, et le mécontentement qui jusqu'à présent a lieu, parce qu'on suppose que nous sommes plus surchargés de service que les autres, cessera.

Votre zèle pour le bien de vos subordonnés, citoyen général, m'est trop bien connu, pour ne pas m'attendre à une prompte réponse.

WIELHORSKI.

27 messidor an VII (15 juillet 1799).

A cinq heures du matin, l'ennemi a démasqué quatre embrasures à une batterie à la droite de l'angle de Pajolo; il a tiré plusieurs coups, et un boulet perdu a été tuer deux chevaux d'un caisson, sur la digue qui conduit de la grande route à Pajolo.

Une autre batterie à trois embrasures a aussi été

démasquée; mais elle n'a pas tiré. On a entendu cette nuit des coups de canon et de fusil du côté de Peschiera.

WIELHORSKI.

28 messidor an VII (16 juillet 1799).

A six heures du matin l'ennemi a commencé à tirer sur nos travailleurs de la batterie sur la route, avec sept pièces de petit calibre, ce qui les a beaucoup inquiétés. Cela m'a engagé, de concert avec les commandans du génie et de l'artillerie, à donner l'ordre de les faire retirer de cet ouvrage, pour n'y travailler que de nuit.

La batterie de l'angle de Pajolo a été évacuée cette nuit très heureusement. Nous avons passé la matinée, les citoyens Périgord, Borthon et moi, à reconnaître et faire exécuter les ordres que vous nous avez donnés hier. Il me restera encore en première ligne neuf pièces du petit calibre, sans compter les lunettes; c'est tout ce qu'il faut pour empêcher l'ennemi d'avancer.

Comme dans ce moment-ci il est impossible de mettre la garnison d'artillerie en ville, à cause que d'un instant à l'autre les canonniers peuvent être nécessaires; que l'île du Thé cependant est inhabitable, je crois qu'il serait avantageux de faire camper cette garnison. Il y a dans l'intérieur du camp retranché un endroit très propre à cela; il ne s'agirait que d'avoir du bois pour faire des baraques. Je crois même qu'il

serait utile d'y faire toutes les nuits camper la réserve d'infanterie : elle serait par là plus à portée de donner des secours au point que l'ennemi entreprendrait d'attaquer, au lieu qu'il faut au moins deux heures avant que la réserve arrive de nuit de la ville. Si vous jugez ce projet exécutable, je vous prierai seulement, citoyen général, de vouloi[illegible]n donner des ordres afin que l'on fournisse le bois [illegible]ssaire pour la construction des baraques.

WIELHORSKI.

29 m[illegible]r an VII (17 juillet 1799).

PRE[illegible]PORT.

L'ennemi nous laisse toujours tranquillement travailler ; mais il met lui-même à ses travaux une activité étonnante. On a encore cette nuit entendu des chariots et beaucoup de trains. Nos ouvrages avancent assez ; mais il nous faudrait encore le même nombre de travailleurs d'infanterie, ce soir à sept heures.

Nous avons tiré quelques coups de canon, et l'on continue toujours d'en tirer de temps à autre contre les travailleurs de l'ennemi, à mesure qu'on peut les atteindre ; celui-ci ne répond plus depuis avant-hier au soir.

DEUXIÈME RAPPORT.

Du même jour.

L'ennemi a tiré quelques coups de canon et jeté quelques obus sur la batterie de la route, mais sans le

moindre effet; tous les coups ont porté dans l'eau. J'ai établi ce matin une chaîne de petits postes, depuis la batterie de Piétole jusqu'à l'angle de la digue de Pajolo, de manière que tout mon front est gardé. Cette nuit on a déplacé les deux pièces de douze de la batterie de Piétole, qui se trouve enfilée et écharpée par quatre pièces et un obusier. Depuis deux jours on n'entend plus les chansons russes qu'ils ont l'habitude de chanter à la retraite; je présume qu'ils ont quitté mes postes.

TROISIÈME RAPPORT.

Du même jour.

L'ennemi a posé un grand nombre de travailleurs à une nouvelle batterie, en face de la batterie de l'île du Thé. On y a jeté une bombe de huit pouces, qui, à chambre pleine et à 45 degrés d'élévation, est tombée juste au milieu des travailleurs, y a éclaté, et y a par conséquent fait le plus grand effet. Cependant, comme je sais vos intentions là-dessus, je ne veux point faire continuer ce tir, sans y être autorisé par vous : j'attends vos ordres.

WIELHORSKI.

30 messidor an VII (18 juillet 1799).

L'ennemi a beaucoup travaillé à ses batteries à la droite et à la gauche du village de Cérèse, et il en a fait une nouvelle en face de ma batterie sur la route. Je crois que son projet est de nous canonner vivement

de ce côté-là, pour nous empêcher de porter du secours à Pradella, au moment où il l'attaquera. Il m'a jeté une vingtaine d'obus hier dans la journée et ce matin, toujours sans effet. La batterie qu'il a commencée hier en face de ma batterie n° 6 du Thé, n'a point du tout avancé; il n'y a pas même travaillé cette nuit. Ma batterie de mor[illegible] continué de jouer toute la nuit, de demi-heure e[illegible]mi-heure avec le même succès, quoique les bombe[illegible]our les mortiers de huit pouces ne soient point de c[illegible]bre.

Je ne dois la justesse d[illegible]rs qu'à l'intelligence du citoyen Bourotte, sergent [illegible]jor, dont j'ai parlé dans mon rapport du 22 cour[illegible] Ce n'est qu'à force d'éclisses et de terre qu'il pa[illegible]ient à fixer les bombes juste sur l'anse du mortier. Il y a même un mortier de huit pouces qui pourra difficilement servir, car il fouette la bombe contre les parois de la pièce, et les casse; il est probable que la chambre n'est point forée juste sur le centre. Il y a très peu de monde vis-à-vis de mon front; la tour a toujours l'air d'être abandonnée, et on n'aperçoit point de troupe, ni même de soldats isolés passer et repasser comme autrefois.

WIELHORSKI.

1er thermidor an VII (19 juillet 1799).

L'ennemi nous a laissés bien tranquilles ce matin; il n'a tiré que deux coups de canon de sa batterie de l'angle de Pajolo.

Conformément à votre ordre, j'ai fait tirer à rico-

chet de la batterie n° 6 de l'île du Thé, contre les ouvrages ennemis; cela a parfaitement réussi avec une pièce de 12, qui se trouve bien placée pour enfiler la tranchée.

J'ai aussi fait placer à côté de cette pièce un obusier de huit pouces, qui, j'espère, fera grand effet; mais comme il faut changer l'embrasure, l'obusier ne sera en batterie que cet après midi. Les mortiers de la batterie de l'île du Thé continuent à faire le meilleur effet; mais les plates-formes sont en si mauvais état, qu'au lieu de quatre, il n'y en a que deux qui peuvent jouer. Le parapet, à cette même batterie, nécessaire pour placer des pièces de canon, est commencé; mais il paraît que l'officier du génie qui conduit ce travail n'a jamais su ce que c'est qu'un parapet; il l'a fait plus que d'aplomb; le bas fuit vers l'épaisseur, de manière qu'il ferait perdre une grande partie du terre-plein (qui n'est déjà pas trop large), par l'alignement où il faudra placer le heurtoir. Il serait, je crois, nécessaire que le commandant du génie fît ou fît faire par quelqu'un d'entendu l'inspection des travaux tous les matins, afin que l'on ne fatiguât pas les travailleurs à faire des ouvrages qu'il faut défaire après. En général, les travaux n'avancent pas. La batterie sur la route, qui ne demande que deux traverses pour être défilée de toute part, n'est point encore achevée; et cependant voilà trois nuits qu'on y travaille. L'artillerie et le génie se renvoient mutuellement la faute. Ce n'est pas à moi à juger qui a tort ou raison; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que l'ouvrage n'avance pas, et qu'il est

essentiel, pour tenir ce poste lorsque l'ennemi le canonnera, que ces traverses demandées par le génie et l'artillerie soient achevées. J'ai vu ce matin deux barques de pêcheurs entre la batterie de l'Île [illegible] et les travaux de l'ennemi : rien n'empêche ces gens-là de débarquer de l'autre côté et de porter des nouvelles. Il me semble que, dans [illegible] ment-ci, il serait essentiel d'interdire la pêche [illegible] il faudrait, je crois, faire ramasser toutes [illegible] ques de pêcheurs, et les donner à garder à la m[illegible] sans cette mesure-là il est impossible d'emp[illegible] l'ennemi n'apprenne journellement de nos nouv[illegible]

[illegible]

[illegible]

N° LXX.

Lettre du général Foissac-Latour *à l'adjudant-général* Kosinski.

Mantoue, ce 2 thermidor an VII (20 juillet 1799).

J'applaudis, mon cher camarade, au zèle et aux connaissances militaires qui vous ont dicté les observations contenues dans la lettre que vous m'avez adressée le 1er de ce mois. Je pense néanmoins que vos vues ne sont point applicables aux circonstances dans lesquelles nous nous trouvons. Les commandans de l'artillerie et du génie, avec qui j'en ai conféré ce matin, le plan à la main, sont du même avis que moi. Je serai fort aise que vous veniez vous-même vous en convaincre par une petite discussion dans laquelle j'entrerai volontiers avec vous. Pour cet effet, venez dîner avec moi ce soir à six heures; je vous dirai ce que je suis convaincu de substituer au moyen que vous avez proposé.

Foissac-Latour.

N° LXXI.

Le général WIELHORSK[illegible] *néral* FOISSAC-LATOUR.

2 [illegible] r an VII (20 juillet 1799).

Hier au soir, à huit [illegible], l'ennemi a fait jouer trois batteries contre c[illegible] la route, au moment où les travailleurs sont arr[illegible] Le succès de ses feux est toujours le même. Aujourd'hui il ne tire plus que lorsqu'il voit quelques personnes réunies.

Conformément à vos ordres, on a reconnu les batteries n°s 5 et 4 de l'île du Thé. Elles voient parfaitement les ouvrages de l'ennemi, et on a déterminé l'emplacement des pièces. Nous avons jeté quelques bombes cette nuit, elles ont toutes réussi.

L'ouvrage à la batterie sur la route n'avance point, les sapeurs étant occupés ailleurs à des objets plus essentiels.

Je crois que des travailleurs d'infanterie, dirigés par un officier d'artillerie destiné pour cela, achèveraient aisément le travail, pourvu qu'on leur fournisse des sacs à terre et des bariques.

Il serait essentiel que cet ouvrage s'achevât, tant

pour défiler la batterie que pour ne plus donner à l'ennemi des raisons de tirer dessus.

WIELHORSKI.

3 thermidor an VII (21 juillet 1799).

L'ennemi tire toujours contre notre batterie sur la route; on lui répond de la batterie de Piétole. On a observé hier qu'un coup de canon qui a donné droit dans la batterie ennemie, y a occasioné beaucoup de bruit et des cris; la batterie s'est tue sur-le-champ. Pendant toute la nuit on a entendu beaucoup de mouvement dans le village de Piétole, des chants russes; on a même distingué qu'il s'y parlait beaucoup cette langue. On a entendu aussi du côté des montagnes une canonnade très vive. Les travaux ont assez avancé cette nuit, surtout à la batterie sur la route. On a jeté dans les ouvrages ennemis des bombes qui ont toutes très bien réussi.

WIELHORSKI.

4 thermidor an VII (22 juillet 1799).

L'ennemi continue à tirer contre moi; ses feux ont pris la direction de la batterie n° 6 de l'île du Thé; il y a jeté hier et aujourd'hui quelques boulets de dix-sept; deux de ces boulets sont tombés dans la ville. On a entendu cette nuit beaucoup de trains d'artillerie du côté de Pajolo.

WIELHORSKI.

5 thermidor an VII (23 juillet 1799).

Hier, vers les huit heures du soir, vingt à trente chasseurs ennemis ont passé le canal de Pajolo à l'angle saillant de la digue, et, s'étant cachés dans les roseaux, ils ont tiré quelques coup [illegible] sil contre le poste qui y est établi. Cette fusillade [illegible] ni suite ni succès. Ce matin, un pareil nombre est [illegible] u sans armes, au bord du marais dans les roseau [illegible] semble que c'est pour travailler; cependant on [illegible] ntendu ni coups de maillet ni aucun bruit qu [illegible] rait indiquer le genre du travail. Nos ouvrages [illegible] avancé cette nuit à la batterie sur la route; la [illegible] ochaine, j'espère que tout sera terminé. On a tiré quelques coups de canon et jeté quelques bombes dans les ouvrages ennemis, toujours avec le plus grand succès. L'ennemi, comme à son ordinaire, a, ce matin, fait jouer ses batteries, dont deux sur la batterie sur la route, et une contre le bastion n° 6 du Thé. Hier au soir un boulet de 17 a cassé quelques rayons aux roues des deux pièces de notre batterie de Pajolo, mais elles ne sont pas pour cela hors de service.

WIELHORSKI.

6 thermidor an VII (24 juillet 1799).

A trois heures, l'ennemi a commencé à canonner tout mon front avec quinze pièces, outre les deux barques qui m'ont envoyé aussi quelques boulets. Tous

leurs coups étaient dirigés sur la batterie de la route, sur l'île du Thé et sur le bastion n° 1 de Migliaretto. Jusqu'à présent je n'ai qu'un homme de blessé au poste du camp retranché, par un boulet perdu. Deux femmes, dans le quartier de l'artillerie au Thé, ont eu, l'une le bras, l'autre la jambe emportée. L'ennemi continue toujours son feu, mais il l'a ralenti de beaucoup. Nous lui avons répondu par toutes les pièces qui pouvaient jouer; l'artillerie s'est parfaitement bien conduite, tant pour la justesse des tirs, que pour le sang-froid et l'activité qu'elle y met.

WIELHORSKI.

Dans la nuit du 6 au 7 thermidor an VII
(24 au 25 juillet 1799).

Le commandant Girard me mande que la première batterie sur la route est emportée, que l'ennemi est devant le camp retranché. Je suis assez malheureux pour ne pouvoir sortir de mon lit.

WIELHORSKI.

N° LXXII.

Lettre du général Foissac-Latour *au général* W KI.

7 r an VII, à 2 h. du matin, 5 juillet 1799).

J'ai besoin d'apprendre, général, que l'on fait des dispositions efficaces pour reprendre la batterie de la digue. Je suis informé que l'ennemi est arrivé muni d'outils pour se retrancher, et si nous lui en laissons le temps et la faculté, il se fera une tête de pont à ce point, s'établira sur la digue, et nous enveloppera dans cette partie d'un rang circulaire de batteries. Je vous prie de me mander ce que vous en pensez, d'en conférer avec le général Fontanieu et le brave Girard, et de m'envoyer un mot de réponse. D'un autre côté, les travailleurs sont au pied du glacis de Pradella, enterrés dans des fossés. A deux heures nous aurons conseil.

Foissac-Latour.

RÉPONSE.

Je crois, général, qu'il est effectivement très essentiel de débusquer l'ennemi de la batterie sur la route; je suis même fâché que cela n'ait pas pu s'exécuter encore; en s'établissant le long de l'ancienne digue, il pourra nous incommoder beaucoup; et nous n'avons pas un ouvrage qui voie cette digue de revers, de manière que nous serons dans l'impossibilité de lui faire du mal. Une considération très essentielle encore, c'est que la nouvelle lunette sur la route n'est point en état de défense, n'étant que très peu avancée, ce qui affaiblit beaucoup mon centre. Je vais faire prier le général Fontanieu et Girard de passer chez moi; j'en conférerai avec eux, et je ne manquerai pas, général, de vous faire passer nos projets et nos observations. Je me ferai porter sur votre escalier, général, pour me rendre au conseil; car pour y arriver à pied, cela me serait impossible.

WIELHORSKI.

N° LXXIII.

Rapport du chef de bataillon AXAMITOWSKI, *de l'artillerie polonaise,* [illegible] *ndant cette arme au front du Thé et de* [illegible] *etto, au général* FONTANIEU.

7 the [illegible] an VII (25 juillet 1799).

Je vous envoie, citoyen [illegible] néral, l'état détaillé des pièces qui se trouvent en position aux différentes batteries de notre poste, avec l'état et la quantité des hommes nécessaires pour les servir. Nous avons dix-sept pièces au poste du Thé : j'y désigne seulement cinquante hommes pour les servir, et je crois faire une grande économie. Aux bastions de Migliaretto n°s 1 et 2, il y a sept pièces; j'y désigne vingt-quatre hommes.

A la lunette, sur la route, huit hommes pour deux pièces.

Au camp retranché, dix-huit hommes pour dix pièces.

A la lunette neuve, vingt hommes pour dix pièces.

A la batterie sur la digue de Pajolo, quatre hommes.

La quantité des hommes nécessaires aux batteries serait de cent vingt-quatre ; or, les pièces qui doivent

être servies par ces hommes sont dans le cas de faire feu toutes à la fois. Si je n'ai pas cette quantité d'hommes, je ne suis donc pas en état de répondre de mon poste; et il ne suffit pas de pouvoir fournir cent vingt-quatre hommes aux batteries, il en faut encore autant pour les relever. Il nous faudrait donc deux cent cinquante canonniers, et alors on n'aura plus de reproches à me faire, parce que mes batteries sont dépourvues de canonniers; je vous prie de prendre en considération ma situation pénible. Je n'ai que cent canonniers disponibles dans ma garnison : je vous demande comment je puis suppléer à des besoins si étendus. Je vous observe que sur ces cent hommes, il en tombe tous les jours quatre ou six malades.

AXAMITOWSKI.

N° LXXIV.

Rapport du général de brigade MEYER, *commandant la défense* [illegible] *iaretto et du Thé, et remplaçant le gé*[illegible] IELHORSKI, *au général* FOISSAC-LATOUR.

8 ther[illegible]r an VII (26 juillet 1799).

D'après l'avis du cons[illegible] défense et vos ordres, le fort de Saint-Georges se trouve évacué. On y a travaillé de suite. Toutes les munitions que l'on a pu emporter ont été jetées dans les fossés de Saint-Georges ou dans le lac. Tous les obusiers et pièces d'artillerie de bronze ont été ramenés dans la ville, à l'exception d'une seule pièce qui est restée dans le cimetière, et qui n'a pas pu être relevée. On a laissé les pièces de fer; et, conformément à votre instruction, on les a enclouées, et on a mis en pièces les roues des affûts marins. Le commandant de l'artillerie Iakubowski et le lieutenant Meunier m'ont encore été de la plus grande utilité, et n'ont pas peu contribué à accélérer ce travail assez conséquent; nous étions soutenus par le zèle de toutes nos troupes.

Je me suis d'abord empressé de vous envoyer, le même soir, le dépôt de la 45ᵉ, dont vous aviez un be-

soin indispensable pour renforcer le camp de Migliaretto, où il y avait à craindre une attaque réitérée.

Il était minuit à peu près lorsque la première fusée que j'ai fait monter en l'air avertit les gardes extérieures d'abandonner en silence leurs postes, et de se retirer sous le canon du fort.

Les troupes intérieures gardaient encore leur place; une seconde fusée annonça aux troupes de toutes armes qu'elles avaient à se réunir sur la grande place d'armes.

La troisième donna le signal du départ. Toute la colonne se mit en mouvement pour rentrer en ville, et les grenadiers de la 56ᵉ, pour protéger sa retraite, montèrent aussitôt sur le parapet de la tête du pont de Saint-Georges.

Ces braves gens, aussi recommandables par leur désintéressement, leur discipline, leur délicatesse, que par un courage à toute épreuve, aperçoivent, au moment où j'ordonnais leur retraite, encore quelques petites pièces d'artillerie qui avaient été placées sur le flanc de la tête du pont, et que faute de chevaux suffisans on n'avait pu conduire dans la ville, et grand nombre d'entre eux se mettent aussitôt à les faire descendre ; il les ont ramenées à bras avec eux.

Rien n'égalait leur peine au moment qu'ils ont appris l'ordre de l'évacuation du fort Saint-Georges; ils l'appelaient leur colonie favorite, parce qu'ils avaient vu naître en quelque sorte et former sous leurs yeux ses établissemens; ils avaient tant de fois cimenté son maintien de leur sang! Vous vous rappelez, général,

N° LXXV.

Lettre du général Meyer, *commandant la défense de Migliaretto et* [illegible]*é, au chef de brigade* Maubert.

9 [illegible]or an VII (27 juillet 1799).

Je vous fais passer, [illegible] commandant, le rapport qui vient de m'ê[illegible] et qui nous apprend que la digue qui joint le bastion Saint-Nicolas au bastion n° 2 de Migliaretto a été rompue. Les eaux s'écoulent avec une rapidité étonnante; je pense qu'il faut y faire travailler sur-le-champ et avec activité, sans quoi nos fossés seront bientôt épuisés.

Meyer.

N° LXXVI.

Rapport du général Meyer *au général* Foissac-Latour.

9 thermidor an VII (27 juillet 1799).

L'ennemi n'a pas discontinué toute la nuit de jeter des bombes et des obus. Son feu a repris son activité ordinaire au point du jour. Un boulet ayant atteint la digue qui lie le camp retranché à la batterie de Saint-Charles de la ville, les eaux des fossés du corps de la place s'écoulaient dans le lac inférieur; la brèche devenait de moment en moment tellement considérable, que si on n'avait pas réparé sur-le-champ ladite digue, les fossés du corps de la place eussent été dans une heure à sec.

Meyer.

N° LXXVII.

Rapport du général M[illegible]AU *au ministre de la guerre, sur la bat*[illegible]*e Novi livrée le* 28 *fructidor an VII* (15 [illegible]799).

Il semble, citoyen mi[illegible], que la bataille de Novi fasse une affaire de p[illegible]ie chacun la raconte à sa manière, et qu'on [illegible]ttribuer à ses amis ou à ses ennemis les succès et les revers qu'on y a éprouvés. Il est important qu'on sache dans la République la plus exacte vérité sur cet événement malheureux, mais qui fera toujours honneur au courage de la brave armée d'Italie.

L'armée aux ordres du général Joubert était divisée en deux corps : celui de droite commandé par le général Saint-Cyr, formant deux divisions aux ordres des généraux Watrin et Laboissière, et occupant des débouchés de Gènes à Novi, était fort de quinze à seize mille hommes ; celui de gauche aux ordres du général Pérignon, également composé de deux divisions, commandées par les généraux Grouchy et Lemoine, gardait les vallées de la Bormida et du Tanaro. Le reste de l'armée gardait les rivières du Levant et du Ponent, le Col-de-Tende et la ville de Gènes.

Le général en chef, dont le projet était de dégager

Tortone, se décida à tenter la réunion de l'armée à Novi. Il se rendit au corps de gauche, se porta de Savone par la vallée de la Bormida sur Acqui et Capriata, où il laissa environ deux mille hommes, pour assurer ses subsistances, et arriva le 27 fructidor au soir sur les hauteurs de Novi, et se plaça, la gauche à Pasturana, la droite appuyant à la gauche du général Saint-Cyr, qui y était arrivé le même jour, à sept heures du matin. Sa droite appuyait à la Scrivia; un petit corps de troupes, aux ordres du général Dombrowski, investissait le fort de Serravalle.

L'armée ennemie reçut le même jour les troupes du siége de Mantoue; elle n'avait plus de détachemens et se trouvait entièrement réunie; sa droite à Bosco, son centre à Pozzolo, sa gauche à Tortone, et sa réserve à Rivalta. Sa force était de quarante-huit mille hommes d'infanterie et dix mille chevaux. Sa droite, aux ordres des généraux Kray et Bellegarde, forte d'environ vingt-deux mille hommes d'infanterie autrichienne, vint se placer le soir du 27 en face du corps du général Pérignon, débordant un peu sa gauche, qui devait couvrir la route de Pasturana à Capriata.

La gauche de l'ennemi, forte d'environ dix-huit mille hommes d'infanterie autrichienne, s'étendait depuis Pozzolo à la Scrivia, faisant face à notre droite. Sa réserve, forte de 8 bataillons de grenadiers, 3 ou 4 d'infanterie, et de 6 escadrons de cavalerie, resta à Rivalta. La cavalerie ennemie était en seconde ligne de ces attaques, et répartie à peu près également entre elles.

Le général en chef avait le projet d'attaquer l'ennemi, et ne put s'occuper d'une position défensive. L'aspect des forces considérables qu'il se trouva opposées le détermina à rassembler, le soir du 27, à Novi, les généraux de division, et tous convinrent qu'avec notre infériorité de cavalerie surtout, il y aurait plus que de l'imprudence à [illegible]dre dans une plaine immense, où le moindre r[illegible]ntraînerait la défaite totale de l'armée.

Quoique le général en [illegible] ne me fît point positivement part de ses desseins [illegible]crus m'apercevoir qu'il était décidé à ne pas at[illegible] l'ennemi, mais à prendre ses anciennes posi[illegible]ur attendre que le mouvement de l'armée des [illegible] débarrassât d'une partie des forces qui lui étaient opposées. Il rompit l'assemblée en renvoyant chacun à son poste, en disant que les reconnaissances du lendemain le détermineraient.

Le 28, environ à cinq heures du matin, nous étions prêts à monter à cheval pour parcourir la ligne, lorsqu'un guide d'ordonnance vint lui annoncer que la gauche était attaquée; nous nous y rendîmes sur-le-champ en passant devant le front d'une partie de la droite. L'ennemi était en bataille à environ deux portées de canon de nos positions, et ne faisait encore aucun mouvement dans cette partie.

En arrivant au lieu où l'on combattait, je fis remarquer au général en chef quelques troupes que je trouvais mal placées; il m'invita à rectifier les positions d'une partie, et se chargea de l'autre. Je m'éloignai à sa gauche de cinq ou six cents toises.

Environ une demi-heure après que j'eus quitté le général en chef (il était alors près de sept heures du matin), je m'aperçus que l'ennemi faisait des progrès effrayans à ma droite; je voyais nos troupes se retirer assez en désordre, et ce succès était d'autant plus dangereux, qu'il séparait les corps des généraux Saint-Cyr et Pérignon. J'envoyai sur-le-champ ordre au général Colli, qui tenait l'extrémité gauche de notre droite, d'envoyer deux bataillons pour rétablir le combat. Je fis marcher de mon côté quelques unes des troupes que je venais de placer, et qui ayant l'ennemi derrière elles, se trouvèrent également sur ses derrières. Leur attaque fut pleine de résolution et arrêta le corps qui faisait des progrès. Le général Serras venait également de rallier ses troupes que j'avais vues reculer; il les ramena au combat avec beaucoup de courage, et le succès de cette première attaque nous resta complétement. J'appris en ce moment la mort du trop brave général Joubert; et quoique je fusse sans caractère à l'armée, n'ayant pris aucun commandement, chacun m'ayant envoyé demander des ordres, je crus que le bien de l'armée exigeait que j'en prisse le commandement.

L'ennemi avait attaqué en même temps les autres troupes de la gauche; ses efforts furent repoussés partout. Les généraux Pérignon, Grouchy, Lemoine, Grandjean, Charpentier, Partouneau et Gareau, commandaient ces troupes; les généraux Richepanse et Clausel commandaient leur réserve; les Russes s'ébranlèrent alors pour attaquer Novi, défendu par le géné-

ral de brigade Gardanne, qui faisait partie de la division du général Laboissière. Les deux autres brigades, aux ordres des généraux Quesnel et Colli, garnissaient les plateaux depuis Novi jusqu'à la droite du général Pérignon.

Le général divisionnaire Watrin, ayant à ses ordres les généraux de brigade [illegible]ud, Petitot et Calvin, descendit alors dans la [illegible] attaqua le flanc gauche des Russes, débarrassa N[illegible]es battit complétement. L'ardeur des troupes les [illegible] même plus loin que ne voulurent les officiers g[illegible].

Je me portai vers c[illegible]ique dont on venait de me prévenir; mais, m'[illegible]ant de Novi, je vis notre succès déterminé, [illegible]tournai à la gauche où l'ennemi venait de recommencer son attaque. Le général Pérignon me fit dire qu'il se soutenait, et de veiller à sa droite. Je fis encore marcher le général Colli, et ses troupes aidèrent celles du général Lemoine à repousser l'ennemi. A peine nos affaires étaient-elles rétablies sur ce point, que les Russes, avec des troupes fraîches, tentèrent d'entreprendre sur les brigades Quesnel et Colli, formant la gauche du général Laboissière. Notre artillerie avait été placée sur les plateaux par le général Debelle, soutenue par les troupes qui les bordaient. L'attaque de l'ennemi, quoique impétueuse et exécutée par des forces considérables, fut repoussée par un feu de mitraille et de mousqueterie dirigé avec un sang-froid et une précision qu'on trouve à peine aux manœuvres des troupes les mieux exercées.

Les attaques de gauche se succédaient de deux heu-

res en deux heures; à la droite, l'ennemi se portait alternativement aux deux extrémités, mais partout il éprouvait la résistance la plus opiniâtre.

Environ trois heures après midi, Novi et les brigades Quesnel et Colli étaient encore vivement attaquées. Le général Watrin était descendu dans la plaine pour les soutenir, et ce mouvement avait eu le succès le plus complet; mais la réserve de Rivalta arriva le long de la Scrivia, et gagna avec rapidité les plateaux derrière notre droite. Un autre corps, venu du blocus de Tortone, se porta également sur Serravalle, et força le général Dombrowski à quitter le blocus de ce fort. Les troupes du général Watrin se portèrent le plus vite possible pour arrêter ce mouvement; mais les soldats, excédés de près de douze heures de marche et de combat, ne purent arriver à temps. Beaucoup tombaient accablés de fatigues; l'ennemi marchait avec une rapidité extraordinaire pour s'emparer de la route de Novi à Gavi, et si ce mouvement avait entièrement réussi, c'en était fait de l'armée.

Heureusement le général Saint-Cyr avait conservé trois bataillons de réserve à son centre, et un petit corps de cavalerie aux ordres du général Guérin. Il fit attaquer l'ennemi au moment où il allait s'établir sur cette chaussée. La 106e, par une charge des plus brillantes, arrêta l'effort de l'ennemi, prit le général Lusignan, et donna le temps d'évacuer Novi et de retirer toutes les troupes qui se trouvaient encore engagées dans la plaine.

La position de la gauche et du reste de la division

Laboissière se trouva extrêmement dangereuse ; l'artillerie ne pouvait plus se retirer par Novi, et il ne restait plus qu'un chemin de voiture par Pasturana ; j'ordonnai de le prendre, et j'envoyai l'ordre au général Pérignon de suivre le même mouvement, avec celui de faire reprendre à toutes ses troupes leurs anciennes positions. Le mouveme [illegible] traite de cette partie de l'armée commença env [illegible] nq heures.

Tous les doubles cais [illegible] les pièces les moins nécessaires se dirigèrent s [illegible] rana, et nous commençâmes à quitter les pla [illegible] ne demi-heure après, continuellement harcelés [illegible] 'ennemi ; malheureusement ses nombreuses fo [illegible] avaient permis de jeter d'assez gros partis sur t [illegible] s routes, qui arrêtèrent la marche du convoi près de Pasturana. Il se fit dans ce village un encombrement de canons et de caissons, qui eut le double inconvénient d'arrêter notre marche et de rendre le soldat inquiet sur sa retraite : on fit avancer quelques troupes à la hâte, qui débarrassèrent la route : le convoi remarcha, mais on avait perdu une heure, et nous avions l'ennemi sur les bras. On faisait passer une partie des troupes par les sentiers à droite et à gauche du village; quelques uns ébranlés y passaient même en désordre, et malgré leurs chefs.

Les généraux Pérignon, Grouchy et Colli tenaient à la tête du village, y faisaient des prodiges de valeur avec un bataillon de la 68ᵉ, un de la 64ᵉ, le 6ᵉ régiment de hussards et le 16ᵉ de dragons; mais accablés par le nombre et embarrassés par le convoi, ils tombèrent au pouvoir de l'ennemi, couverts de blessures.

Placé dans le village de Pasturana, je vis l'impossibilité de sauver toute l'artillerie, et j'avais envoyé ordre sur ordre à ces généraux de l'abandonner; mais soit qu'ils ne pussent les exécuter ou qu'ils ne leur parvinssent pas, car nous étions déjà entourés d'ennemis et dans l'obscurité, je fus obligé de me retirer sur Gavi, sans avoir de leurs nouvelles; j'espérais encore qu'ils auraient pu gagner la route de Capriata et d'Acqui, où nous avions quelques troupes.

L'armée se trouva presque toute rassemblée aux environs de Gavi; je dirigeai chaque corps à son ancienne position.

Notre perte bien exacte a été d'environ cinq mille blessés, trois ou quatre cents tués, huit à neuf cents prisonniers; nous avons laissé quarante voitures d'artillerie dans Pasturana, dont les deux tiers caissons. Si beaucoup de charretiers n'avaient pas coupé les traits de leurs chevaux, on en aurait perdu la moitié moins. Nous avons pris à l'ennemi deux mille prisonniers et deux canons en combattant.

Beaucoup de motifs ont déterminé la perte de cette bataille; d'abord la disproportion des forces ennemies, qui excédaient les nôtres d'un tiers en infanterie et de trois quarts en cavalerie. Nous occupions un champ de bataille d'où nous devions marcher à l'ennemi, et où nous ne devions pas recevoir le combat. Son immense étendue, qui cependant ne nous donnait que deux défilés pour nous retirer, et son appui de droite, qui était le fort de Serravalle, occupé par l'ennemi; le général en chef avait parfaitement senti tous ces

inconvéniens, et je ne doute pas qu'il n'eût fait reprendre dès le soir même les anciennes positions, si l'ennemi lui en avait donné le temps. Nous avions encore un désavantage sensible en combattant, c'était de ne pas pouvoir profiter de nos succès.

L'ennemi repoussé ne pouvait être rompu; il courait se reformer dans la pla[illegible]ù nous ne pouvions le poursuivre à l'abri de [illegible]ılerie, et recommençait ses attaques dès qu'il ét[illegible]rmé.

Il a fallu de la part de [illegible]roupes un courage plus qu'humain pour souteni[illegible]s cette position plus de douze heures de combat, [illegible]s avoir eu le temps de manger. Je suis persu[illegible]si la fatigue ne les avait pas empêchés de se port[illegible]rière notre droite avec la rapidité que la marche de l'ennemi exigeait, on aurait pu arrêter ses progrès; mais les soldats et officiers tombaient de lassitude. Nous avons remporté tous nos blessés à Gênes, quoique sans moyens de transports. Les prisonniers nous ont été pour cela d'une grande utilité.

L'ennemi avoue dans tous ses rapports dix mille hommes de perte; tous ceux des gens du pays la portent à quinze mille, et vous devez croire que si elle n'avait pas été immense, il ne se serait pas borné à tâtonner nos positions, puisque l'armée des Alpes, dont il connaissait parfaitement la force, n'a pu commencer à lui donner de l'inquiétude que le 11 du mois suivant.

Voilà, citoyen ministre, un détail exact de la bataille de Novi, la plus sanglante de cette guerre, et

qui, quoique désavantageuse pour nous, a porté la terreur dans les rangs de nos ennemis. L'esprit de parti jettera de la défaveur sur tels ou tels corps de nos troupes, sur tels ou tels généraux : j'ose vous garantir que nous avons tous fait notre devoir en républicains dévoués. Nous avons sûrement fait des fautes, mais infiniment moins que l'ennemi, qui n'a pas su profiter de son immense supériorité, et de l'avantage de son terrain pour détruire l'armée entière.

Le chef de l'état-major vous envoie les noms des corps et des généraux qui ont combattu : c'est l'éloge le plus vrai qu'on puisse en faire.

MOREAU.

N° LXXVIII.

Rapport du chef de l'état-major de l'aile droite de l'armée au général … *sion* MASSOL, *commandant la Ligurie, la* … *le Gênes et ses forts en état de siége.*

… artier-général de Novi,
ce 2 b … re an VIII (24 octobre 1799).

Mon général, ce matin l'ennemi, par ordre du général Saint-Cyr, a été attaqué sur Pasturana, Bezaluzzo et Bosco; il a été complétement battu, d'après les sages et excellentes dispositions du général, qui a eu son cheval tué pendant l'affaire. Trois pièces de canon, mille prisonniers, et tous les points attaqués ont été enlevés; entre autres celui de Bosco, où l'ennemi avait son camp, et a reçu le combat.

Il ne fallait pas moins que l'intrépidité ordinaire des Français pour obtenir d'aussi grands succès sur une plaine immense; sans cavalerie et sans artillerie, quatre mille Français ont attaqué cinq mille Autrichiens dans une position excellente; ils les ont culbutés et mis en pleine déroute, malgré sept pièces d'artillerie et environ 1200 chevaux de cavalerie autrichienne, contre lesquels la colonne française n'en avait pas un à opposer.

Je vous donnerai, mon général, des détails ultérieurs ; je ne puis, dans ce moment, vous nommer les corps qui se sont grandement distingués; mais vous connaissez ceux qui composent l'aile droite; la 106e, la 3e, la 62e demi-brigade d'infanterie de bataille, et les Polonais entre autres, se sont particulièrement illustrés.

Cette affaire était dirigée et exécutée par les généraux Watrin, Dombrowski, Iablonowski et Darnaud, sous les ordres du général Saint-Cyr. L'ennemi est à présent derrière la Bormida, et j'espère qu'il ne la repassera plus.

Salut et considération.

GUYOT.

N° LXXIX.

Le ministre de la gue[illegible] *au général de division* DOMBROWSKI, *comman*[illegible] *la 1re légion polonaise.*

PARIS, ce 7 [illegible]l an VIII (27 avril 1800).

Par votre lettre du 1[illegible]rminal dernier (5 avril 1800), vous m'invitez, c[illegible]n général, à prendre en considération le sort de ceux des officiers et soldats de la légion que vous commandez, qui, par suites de blessures reçues au service de la République, se trouvent hors d'état de continuer leur activité.

Ces braves militaires ont droit aux bienfaits du gouvernement, de même que les officiers et soldats des troupes nationales; il sont admissibles dans les mêmes cas que ces derniers, soit dans les demi-brigades de vétérans nationaux, lorsqu'ils sont encore dans la possibilité de servir dans l'intérieur ou dans les places, soit à l'hôtel national des Invalides, soit enfin à la jouissance de la solde de retraite, d'après la loi du 28 fructidor an VII, lorsqu'ils seront reconnus absolument incapables de faire aucun service.

Pour qu'il me soit possible d'accorder l'une de ces trois espèces de retraite à ceux que vous jugerez en

être susceptibles, il est nécessaire que vous me fassiez parvenir pour chaque individu :

1° Un mémoire qui établisse la durée de son service dans les armées de la République ;

2° Les campagnes qu'il a faites ;

3° Les circonstances et l'époque où il a été blessé, et qui indiquent en outre la récompense pour laquelle il sera proposé. L'exposé de ce mémoire sera certifié par le conseil d'administration de la légion.

4° Un certificat d'officier de santé du corps ou des hôpitaux de l'armée, qui constate la gravité des blessures et les privations qui en résultent.

Ces deux pièces seront visées par un commissaire de guerre, et approuvées par le général inspecteur de l'armée, soit par vous, soit, en votre absence, par le général qui commande la division dont la première légion polonaise fait partie.

Je vous prie d'observer en outre que chaque mémoire en demande de solde, de retraite, doit faire mention du lieu où le militaire qu'il concerne désire se retirer.

CARNOT.

N° LXXX.

Journal historique de l'armée d'Italie, commandée par le général en [illegible]une, depuis le 27 frimaire jusqu'au 26 [illegible]e l'an IX de la République française ([illegible] décembre 1800 au 16 janvier 1801), fait [illegible]essé au ministère de la guerre par le gén[illegible] division Oudinot, *chef de l'état-major-gé[illegible]*

Au quartier-général à Trévise,
ce 27 nivose an IX (17 janvier 1801).

Citoyen Ministre,

Pendant le cours de la campagne glorieuse que l'armée d'Italie a ouverte et terminée dans l'espace de trente jours, j'ai eu l'honneur de vous adresser les rapports de ses marches et des actions qui les ont illustrées; mais ces rapports ayant dû quelquefois se ressentir de la précipitation et de la continuité des mouvemens, je me fais un devoir de vous présenter aujourd'hui l'ensemble des opérations de la campagne, jaloux de faire connaître au gouvernement le nom des braves qui se sont distingués, et de leur assigner le tribut de gloire auquel ils ont tant de droit.

Je ne négligerai aucun des faits, aucun des détails dont la connaissance ou les rapports me sont parvenus.

Le 20 brumaire (11 novembre 1800), l'armée fut mise en mouvement pour la reprise des hostilités, fixée au 1er frimaire, d'après la dénonciation qu'en avait faite le général en chef Brune à M. le comte de Bellegarde, général en chef de l'armée autrichienne.

Notre situation en Italie nous forçait à défendre la rivière de Gênes contre les incursions des Anglais, qui, depuis l'occupation de la Toscane par nos troupes, faisaient accréditer le bruit d'une descente prochaine, dans l'intention de s'emparer de Livourne. Le général de division Dulaulois, commandant en Ligurie, dut avoir une attention particulière à garantir le golfe de la Spezia de toute entreprise maritime, tandis que le général Miollis, ayant sous ses ordres une brigade, un régiment de cavalerie français, et la légion cisalpine du général de division Pino, s'opposait aux entreprises de l'armée napolitaine, commandée par M. de Damas, qui combinait ses opérations avec le général Sommariva, commandant un corps de 7,000 Autrichiens à Ancône, et avec M. de Millius, qui en commandait un autre de 4,000 à Ferrare. Leur but était d'insurger la Romagne, le Ferrarois, et par suite envahir la Toscane, ou de nous forcer à une diversion puissante sur la droite du Pô.

Le général Miollis avait donc des forces suffisantes pour une défensive passagère; car c'était au-delà du Mincio que devait se consolider notre puissance en Italie, et il ne fallait pas faire la faute de trop affaiblir

l'armée pour conserver des établissemens qu'une victoire devait nous donner.

Le général en chef se contenta, après avoir fait mettre le fort Urbain en état de défense, de laisser sur la droite du Pô, sous les ordres du général Petitot, un corps d'observation d'environ 3,000 hommes, Français et Cisalpins, [illegible] observer de Bologne les mouvemens des géné[illegible]ommariva et Millius.

Le général Petitot av[illegible]rdre de se tenir le plus près possible de l'enn[illegible]our l'obliger par ses démonstrations à ne pas [illegible] de détachemens sur la gauche du Pô, en lui [illegible]connaissance des troupes qu'il lui opposait, et a[illegible]les se joignait cependant la brave garde nationa[illegible]Bologne, forte de 4,000 hommes. Cette disposition eut son plein effet : les efforts de M. de Damas, qui pénétra et fut battu en Toscane par le brave Miollis, les marches de M. Sommariva vers Ferrare, et les attaques de M. Millius, ne produisirent aucun événement assez considérable pour détourner le général en chef du plan qu'il avait adopté.

Le lieutenant-général Soult commandait en Piémont : son expérience, et la connaissance parfaite qu'il avait du pays, étaient nécessaires pour y détruire l'influence de l'ennemi, qui ne désespérait pas de former derrière nous une insurrection générale à la première nouvelle d'un revers. Quatre bataillons piémontais, tous les dépôts de l'armée, un régiment de cavalerie français, et deux de Piémontais, étaient des forces disponibles.

L'intérieur de la Cisalpine ne présentait aucune apparence de troubles; le général Lapoype y commandait.

L'armée active, forte de 55,000 combattans dont 8,000 de cavalerie, fut placée derrière la Chiese et l'Oglio, la droite appuyée au Pô, et la gauche à la rivière de Caffaro, au-dessus du lac d'Idro, d'où elle devait communiquer avec celle des Grisons. Le général Rochambeau commandait la seconde division de l'aile gauche, occupait alors Ponte di Legno, le Val, Camonica, et les débouchés du Tonal où les troupes de l'armée des Grisons devaient relever les nôtres. Le général Delmas commandait l'avant-garde, le général Dupont la droite, le général Suchet le centre, le général Moncey la gauche, et le général Michaud la réserve; elle était composée d'une division française, commandée par le brave général Gardanne qui venait enfin d'être échangé, et d'une division de Polonais, commandée par le général Dombrowski.

Le général Davout était à la tête de la réserve des troupes à cheval. Le général Kellermann commandait la division de cavalerie, et le général Rivaud la division de dragons: 160 bouches à feu, dont 100 attachées aux divisions et 60 à la réserve sous les ordres du général Laclos, composaient le matériel de l'artillerie de l'armée; il était de calibres semblables, bien approvisionné, et organisé de manière à procurer un service bon et facile. Cette création est due aux soins constans du général Marmont, qui a développé les plus grands talens durant le cours de la campagne. Le

chef de brigade Alix, qui s'est distingué dans toutes les circonstances, avait la direction générale des parcs. L'armée ennemie, forte de 80,000 hommes retranchés derrière le Mincio, sur un terrain hérissé de redoutes et de fortins, sous la protection de cent pièces de canons et de trois places fortes, avait son corps d'armée, proprement dit, sur la ligne du Mincio, appuyant ses flancs au Montebald [illegible] Pô. Le lac de Garda, à sa droite, était couvert [illegible] lottille de vingt-sept bâtimens, dont trois arm[illegible] douze pièces; et, pour assurer leurs croisières, [illegible]e Sermione avait été fortifiée. Cette position av[illegible]antage d'intercepter les grandes communicatio[illegible]esenzano à Peschiera et de faire craindre des de[illegible]s sur la droite du lac.

Le corps du général Wukassowich, disposé depuis Trente jusqu'aux débouchés du Tonal, avait le double objet, suivant les circonstances, de nous empêcher de tourner le lac de Garda, pour pénétrer à Trente, de défendre le Tonal contre l'armée des Grisons, ou d'envelopper notre gauche en descendant par les vallées dans le Bergamasque et le Brescian.

L'avant-garde, commandée par M. le baron de Hohenzollern, forte de 20,000 hommes, était retranchée sur la droite du Mincio; ses avant-postes tenaient de Desenzano à Borgo-Forte.

La convention de Castiglione voulait que les Autrichiens n'eussent ni retranchemens ni postes fixes sur la droite du Mincio.

Les mêmes conditions devaient être observées par l'armée française en arrière de la Chièse et du Bas-

Oglio; mais comme l'ennemi, en retranchant l'île de Sermione et fortifiant la Volta, avait enfreint le traité, le général en chef résolut de s'emparer de Lonato, et de l'anse de Salo sur le lac de Garda; il se rendait ainsi maître d'une excellente position, et privait les Autrichiens d'un port assuré où il pouvait faire construire une flottille pour l'opposer à la leur.

Le général Moncey occupa Salo, et le général Delmas établit son avant-garde sur les superbes hauteurs de Lonato. Telle était la situation de l'armée d'Italie au 1er frimaire, qu'elle pouvait même ce jour-là prendre l'offensive : mais l'armée des Grisons devait combiner ses mouvemens avec les nôtres, et devenir intermédiaire entre nous et l'armée du Rhin. La seule division Baraguay d'Hilliers avait pu parvenir en Valteline; l'abondance des neiges et la rigueur de la saison retardaient la marche des autres divisions; ainsi nous fûmes obligés de tenir les nôtres en position, et d'observer l'ennemi; inquiet sur nos projets, et craignant que nous ne portassions nos forces sur Trente, il y jeta lui-même une grande partie des siens, tandis que le général Damas pénétrait dans la Toscane, et le général Sommariva s'approchait du Pô, Autrichiens et insurgés réunis. En même temps le dessein était aussitôt formé d'enlever le poste important de Marcaria sur l'Oglio. Les Autrichiens espéraient au moins que cette attaque, par laquelle ils semblaient vouloir nous ôter nos communications avec le Pô, nous forcerait à nous affaiblir dans nos belles positions des montagnes. Le général en chef, en ayant reçu l'avis à temps, fit con-

naître aux généraux de la droite et du centre les projets de l'ennemi sur la position de la ligne où leurs troupes étaient établies. Le général Calvin, de la division Monnier, reçut de suite ordre de s'établir à San-Martino, pour veiller à la conservation de Marcaria. Malgré les pluies continuelles, la troupe marquait la plus grande pa [illegible] et la plus grande résolution, il n'y eut jamais p [illegible] urveillance et d'activité.

Le 14 frimaire (5 déc [illegible] le général Calvin était en reconnaissance vers To [illegible] glio où l'ennemi faisait semblant de vouloir jet [illegible] nt de bateaux, lorsqu'un gros corps d'infanterie, [illegible] enu par de la cavalerie et du canon, se prés [illegible] Campitello et à San-Michele, dans le dessein [illegible] rprendre Marcaria. Nos postes sont obligés de se replier; le chef de brigade Ferey, à la tête de la 24e légère, fit des dispositions vigoureuses de défense. A la tête de 200 hommes, et d'un peloton du 11e de hussards, commandés par le sous-lieutenant Duvergés, le capitaine Chollet, voyant sa retraite coupée, prend la résolution de se faire jour à la baïonnette, enfonce l'infanterie, et repousse un détachement de cavalerie qui la soutenait. Cependant le général Calvin arrive au bruit de la mousqueterie et du canon; il dispose de deux bataillons de la 24e légère et d'un escadron du 11e de hussards commandé par le capitaine Sainte-Marie. Ce secours arrivait à temps; le courage allait céder au nombre : le combat se rétablit.

L'ennemi s'ébranle; le 11e de hussards attaque avec avantage les hussards d'Erdodi; et le capitaine Chollet

tourne avec tant d'intelligence le 6e bataillon d'éclaireurs autrichiens, qu'il met bas les armes et se rend prisonnier. Le succès de cette affaire est complet, et fait l'éloge des talens et du courage du général Calvin, de la résolution du chef de brigade Ferey, et désigne avantageusement le capitaine Chollet; le maréchal-des-logis Badhuillet mérita des éloges, ainsi que le sous-lieutenant Laforest du 2e régiment cisalpin. Le 24e de ligne et le 11e de hussards se sont montrés dignes de leur réputation.

Cependant les Autrichiens, sous les ordres de M. de Millius, secondés par le corps de Sommariva, qui avait marché sur Imola, se portent en avant de Ferrare, se rendent maîtres de Bondeno, enlèvent un bataillon cisalpin, et poussent des partis jusqu'à Guastalla. Le général Petitot fait, dans ces circonstances, les dispositions qu'elles exigent, et, ne se croyant pas en force, concentre ses troupes à Modène. La garde nationale de Bologne n'est pas ébranlée, et fait bonne contenance : sa conduite mérite les plus grands éloges. Heureusement M. Sommariva perdit du temps et laissa échapper l'occasion offerte à la supériorité du nombre. Rapidement instruit de ces mouvemens, le général en chef avait envoyé un renfort de deux bataillons d'infanterie de ligne, et un régiment de cavalerie sous les ordres du général Iablonowski. Cet officier, accoutumé à la guerre de partisans, fit croire à M. de Sommariva qu'il avait réussi à nous faire faire une forte diversion. La Toscane causait de vives inquiétudes, mais le général Miollis nous rassurait par sa

résolution et ses dispositions vigoureuses ; avec une poignée d'hommes, il en imposait à toute l'armée napolitaine. Cependant les troupes de l'armée des Grisons arrivaient successivement, et, d'après les lettres reçues du quartier-général de Chiavenna, elles devaient être en position le 25. L'armée avait appris l'heureuse nouvelle de la victoire de Hohenlinden ; elle en fit éclater s[illegible] et décela l'impatience qu'elle avait de comb[illegible] ien ne retardait plus, en effet, nos opération[illegible] ves : les détachemens de la division Rochaml[illegible] naient d'être relevés au Tonal, et le Splughen ét[illegible] é. L'ennemi, prévoyant que nous ne tarderion[illegible] aller le trouver, jugea à propos de venir, le [illegible] connaître notre ligne avec du canon. Ses princ[illegible] forces furent déployées devant Lonato ; quelques tirailleurs engagèrent un feu assez vif ; mais il n'y eut aucune action importante. Le général en chef, instruit avec précision de l'intention qu'avait l'ennemi de concentrer ses forces pour une attaque prochaine, et, d'après les dernières lettres, ne pouvant compter encore sur un concert d'actions avec l'armée des Grisons, dont les troupes étaient retenues par la difficulté des marches dans des montagnes entourées de précipices, et couvertes de neiges, laissa la légion italique, commandée par le général Lecchi pour unir le mouvement des deux armées, et se décida à marcher en avant. Le 27, la division de réserve, l'artillerie et la cavalerie, campèrent dans la plaine de Montechiaro ; le quartier-général fut transféré à Castelnedolo. Une grande

reconnaissance fut ordonnée pour le lendemain 28 ; son but était de vérifier la position des Autrichiens sur la droite du Mincio, et de connaître l'importance qu'ils attachaient aux différens points de leur ligne. Cette reconnaissance remplit parfaitement les vues du général en chef, et lui fournit l'occasion de juger par lui-même de l'ardeur et de la bonne volonté des troupes. Partout les postes ennemis furent culbutés ; il perdit 150 prisonniers, et eut en outre beaucoup de morts et de blessés. Notre perte fut très légère ; l'aide-de-camp du général Cassagne, employé à l'avant-garde, fut blessé dangereusement ; le corps d'armée du centre occupa le terrain qui lui était destiné ; le citoyen Bouquet, chef du 13ᵉ régiment de chasseurs à cheval, exécuta à la tête de son régiment plusieurs charges brillantes et parfaitement bien dirigées ; un brigadier de ce corps, blessé et démonté, s'empara d'un autre cheval ennemi, et revint à la charge.

Le 29 (20 décembre 1800) l'armée s'établit sur les positions d'où elle avait chassé l'ennemi la veille.

A l'aile droite, le général de division Watrin donna ordre au général Musnier de marcher dès la pointe du jour à la tête des 6ᵉ légère et 22ᵉ de ligne pour reconnaître Rodigo et Santa-Maria ; ce général rencontra l'ennemi à un mille de Gazoldo, le culbuta et le poursuivit jusqu'au près de S.-Maria ; rentra ensuite à Gazoldo, et laissa un bataillon de la 6ᵉ légère aux ordres du chef de bataillon Sarret, en position à un mille en avant, tandis que le chef de bataillon Jumelle de la 22ᵉ légère débusquait l'ennemi

de Rodigo et lui enlevait des farines et des grains qu'il y avait rassemblés.

Bientôt l'ennemi, voyant qu'il n'avait en tête qu'un seul bataillon, crut pouvoir lui en imposer par les démonstrations d'une nombreuse cavalerie, et même l'enlever; mais cette attaque, quoique effectuée avec des forces bien supérieu[illegible] soutenue par une charge impétueuse de cavalerie [illegible]t intimider le brave chef de bataillon Sarret; un [illegible]nent lui suffit pour rallier ses avant-postes, [illegible]e en ordre son bataillon et opposer ses car[illegible]rs au premier choc des Autrichiens sous la pro[illegible]n de leur feu; son bataillon prend une positi[illegible]s avantageuse, se défend avec bravoure, et donn[illegible]mps au général Musnier de venir à son secours. Les deux autres bataillons de la 6e légère et de la 22e arrivent de Gazoldo avec un escadron du 11e de hussards; alors l'ennemi est à son tour forcé à se retirer; il fait sa retraite sur Santa-Maria: la nuit seule met un terme à la poursuite.

Au centre de l'armée, la brigade du général Clauzel, pour rentrer à Guidizolo, est forcée d'en chasser une seconde fois l'ennemi.

La brigade du général Colli, division Loison, attaquée par plusieurs régimens en avant de Cerezola, les attend à demi-portée de fusil sans tirer; l'ennemi, étonné par cette bonne contenance, se retire en désordre, et perd 300 prisonniers.

A l'aile gauche, deux bataillons de la 102e rencontrent l'ennemi à Solferino et l'en chassent; le 3e, dirigé sur Cavriana, éprouva une longue résistance;

mais le général Boudet s'y étant porté lui-même, l'ennemi en fut délogé, perdit 30 prisonniers et un plus grand nombre de tués et blessés.

Le général en chef, après avoir reconnu lui-même les positions de Cavriana, revint le soir à Montechiaro, où il établit son quartier-général et ordonna les mouvemens pour le lendemain 30.

Le lieutenant-général Delmas, commandant l'avant-garde, reçut l'ordre d'attaquer Ponti et d'observer Peschiera.

Le lieutenant-général Moncey reçut celui de s'emparer des hauteurs de Monzambano; le centre, aux ordres du lieutenant-général Suchet, fut destiné à enlever les retranchemens de la Volta, et à y prendre position.

Le lieutenant-général Dupont fut chargé de favoriser ces opérations en faisant avec l'une des divisions de l'aile droite de fortes démonstrations sur Goïto, et en employant l'autre à menacer Castellucchio, et à faire face à ce qui pourrait venir de Mantoue.

La division Rochambeau, faisant partie de l'aile gauche, dut se tenir sur la défensive, et observer le mouvement de l'ennemi du côté de Salo.

Les divisions de réserve, commandées par le lieutenant-général Michaud, la cavalerie, l'artillerie et les pontons, reçurent ordre de se porter à Castiglione, ainsi que la brigade de réserve du quartier-général commandée par le général de brigade Seras.

Le 30, dès la pointe du jour, le général en chef se rendit par Castiglione sur la ligne : on se fusillait déjà, et l'action s'engageait à l'avant-garde et à l'aile gauche.

Les brigades Mermet, Bisson et Beaumont, du corps d'avant-garde, se portèrent sur Pozzolengo ; elles y rencontrèrent l'ennemi : ce poste fut aussitôt attaqué par la brigade Mermet qui tourna le village, et força par cette manœuvre l'ennemi à se retirer sur les hauteurs de Monzambano.

Les brigades Mermet e[illegible]mont gagnèrent promptement les positions de P[illegible]

La brigade Cassagne, [illegible] t de Rivoltella, y arriva en même temps; cette b[illegible], qui avait été chargée d'observer Peschiera, le[illegible] si près, qu'elle enleva sur le glacis un poste ennem[illegible]mmandé par un officier.

Toute l'avant-garde pr[illegible]tion devant Ponti, après avoir fait une centaine [illegible]onniers.

L'aile gauche eut à vaincre de grands obstacles, pour atteindre le point qui lui avait été désigné ; l'ennemi occupait Cavriana avec des forces bien supérieures à celles qu'il y avait eu la veille : aussi voulut-il tirer avantage de la bonté de sa position.

La brigade du général Merle, composée du 3ᵉ bataillon de la 12ᵉ légère et de la 102ᵉ de ligne, fut chargée de l'attaquer.

Le village, tourné par le bataillon de la 12ᵉ légère, fut enlevé avec le concours de la 102ᵉ.

Le lieutenant-général Moncey fit aussitôt marcher sur Monzambano en passant par Castellaro; il réunit en arrière de ce village la division Boudet, son artillerie et sa brigade de cavalerie.

L'ennemi était en présence et occupait sur la droite une espèce de camp retranché par la nature, et

d'un accès très-difficile. Si les généraux Moncey et Boudet continuaient leur marche sur Monzambano, ils laissaient évidemment leur flanc droit et leurs derrières compromis ; apprenant d'ailleurs que Monzambano n'était point occupé, ils n'hésitèrent point à attaquer l'ennemi dans ses positions.

La brigade du général Schitt, composée des 1er et 2e bataillons de la 12e légère et de la 91e de ligne, avec celle du général Merle, se mirent en devoir de tourner la droite de l'ennemi, tandis que la brigade Seriziat, composée de la 60e formée en colonnes serrées, l'attaquait de front.

Forcé dans cette position, l'ennemi en prit une seconde en arrière, sous la protection de plusieurs pièces d'artillerie qui battaient de front la 102e.

La nature du terrain et des forces imposantes rendirent cette seconde attaque des plus vives ; il ne fallut rien moins que l'intrépidité de nos troupes pour gravir ces montagnes sous une pleine de feu, et emporter un succès aussi complet que rapide.

Un bataillon de grenadiers commandé par l'adjudant-commandant Foy, officier très distingué, formait la réserve de cette division et soutenait ses mouvemens.

Les difficultés des chemins ralentirent la marche de la brigade de cavalerie, commandée par le général Henry (Wollodkowicz), et la privèrent de prendre part à l'action.

L'ennemi, repoussé avec violence, eût infailliblement perdu tout moyen de retraite, si la nuit n'eût arrêté notre poursuite. Il se retira sur Borghetto avec perte

mée sur les positions qu'il ve

Une colonne dirigée par

mas sur les derrières de Cas

aux troupes du général Mo

village, où il éprouvait de la

L'attaque de la Volta par le

tre éprouva quelques retards,

à cause des mauvaises routes

sur Guidizolo qu'à deux heur

Le général Suchet fit à leur

pour emporter les redoutes : el

complet. Le général de divisi

retranchemens qui défendaien

rendit maître; la division Lo

manœuvra habilement pour to

taquer de front.

L'ennemi fut rencontré au

avant de la Volta, et y fut culb

core à sa droite; mais le gén

de la 13e légère, exécuta sur ce

lement vigoureuse qu'elle déte

nemi ; alors l

Pour favoriser les opérations du centre, le lieutenant-général Dupont marchait avec la division Watrin et sa réserve vers Goïto.

L'ennemi, forcé en avant de Santa-Maria par le général de brigade Musnier, ayant reçu dans le moment de puissans renforts de Goïto, présenta dans la plaine une ligne d'environ, 8,000 hommes, commandés par le général-major d'Aspre.

Le général de division Watrin fit aussitôt les dispositions d'attaque : la 6e légère marcha la première; elle avait à sa gauche un bataillon de la 22e de ligne; la 28e tenait sa droite, la 40e était en réserve.

Le combat s'engagea avec la plus grande vivacité; nos troupes se faisaient remarquer par l'ordre de leur marche et la précision de leur feu, sous une grèle de boulets et de mitraille.

Déjà l'ennemi chancelait sur tous les points; une charge faite sur la grande route par un escadron du 11e régiment de hussards, soutenue par notre infanterie, détermina sa fuite; il fut poursuivi jusqu'aux portes de Goïto.

Nos tirailleurs, parvenus jusqu'aux bords du Mincio, firent beaucoup de mal à l'ennemi dans son passage du pont de Goïto; il perdit dans cette affaire au moins 300 hommes tués ou blessés.

Le lieutenant-général Dupont fait un juste éloge de la valeur brillante et des talens connus du général Watrin; il rend la même justice au général de brigade Musnier; il cite aussi avantageusement le brave Macon, chef de la 6e légère, le chef de bataillon Sarret

du même corps, l'adjudant-commandant Jacquelin, le capitaine de génie Bernard, qui eut un cheval blessé sous lui, et le lieutenant Liezmann, adjoint à l'état-major.

Le général de division Monnier attaquait alors Castellucchio avec un égal succès ; il rejetait l'ennemi jusque dans Curtalogne : il l'y contint par un bataillon qu'il établit à Santa-Maria-Delle-Grazie. Une brigade protégeait Marcaria. Ch[illegible]ar le général en chef de suivre les mouvemens [illegible]ile gauche et de l'avant-garde de l'armée pour [illegible] faire connaître le résultat des attaques sur [illegible]abano et la Volta, je fus à portée, citoyen minist[illegible] rendre justice aux savantes dispositions des [illegible]-généraux, et d'admirer le brillant courage de [illegible]lats ; l'ardeur, l'air d'assurance de la 60e et de la 102e demi-brigade de la division Boudet, gravissant les montagnes et culbutant l'ennemi malgré le feu le plus vif et le plus soutenu, sont au-dessus de tout éloge ; le lieutenant-général Moncey eut dans ce jour un cheval tué sous lui, le général de division Boudet en eut deux ; le capitaine Bausch, adjoint à l'état-major-général, fut également démonté.

Nous fîmes à l'ennemi environ 900 prisonniers ; il eut en outre au moins 2,000 hommes hors de combat.

Ce succès sans nuages, complet sur toute la ligne, fit concevoir ce qu'on pourrait entreprendre avec de pareilles troupes. Elles avaient oublié les souffrances d'un bivac long et pénible durant des pluies continuelles et froides, et demandaient en chant d'être conduites à l'ennemi.

Le 1er pluviose (21 janvier 1801) fut employé en reconnaissance; le 2, le général en chef ordonna au lieutenant-général Dupont de faire faire à la division Watrin un mouvement à gauche pour se lier aux troupes du lieutenant-général Suchet.

Dans la nécessité de resserrer en même temps Goïto sur la rive droite du Mincio, et de présenter à l'ennemi des forces imposantes sur ce point, la division Monnier, rappelée de Marcaria et Castellucchio, vint s'établir à la droite de la division Watrin.

Le général de brigade Iablonowski, détaché sur la droite du Pô avec un corps d'environ 3,000 hommes pour faire tête aux incursions des partis ennemis joints à des hordes d'insurgés, après avoir rétabli les communications avec la Toscane, tranquillisé le pays, et tenu l'ennemi en échec, reçut l'ordre de rassembler promptement ses troupes et de se rendre à marches forcées à Marcaria, et de là à Castiglione, laissant pour garder Bologne, dont les habitans étaient tous armés en notre faveur, les troupes cisalpines aux ordres du général de brigade Julhion; Guastalla était défendu par 200 hommes de la légion polonaise, et le fort Urbain par 300 Français.

Le 3, la légion polonaise, commandée par le général Dombrowski, fut détachée devant Peschiera pour masquer nos mouvemens sur le Mincio; deux bataillons, deux escadrons de troupes françaises, et 200 chasseurs de la légion italique, furent joints aux corps des Polonais.

Le général en chef ayant fixé au lendemain matin

contre-ordre pour l'établissement du pont à Molino de la Volta, près Pozzolo. Il considéra cette opération comme devant produire une diversion plus utile et plus forte que si elle avait eu lieu en même temps que la véritable attaque par Monzambano, où nous avions tous les avantages d'un bon établissement avant et après le passage du [illegible], outre l'indispensable nécessité où nous mett[illegible]nnemi de se priver de 12,000 hommes en ligne [illegible] faire ses garnisons, qui auraient pu être coupée[illegible]otre droite.

Un brouillard épais d[illegible]plusieurs jours couvrait l'atmosphère, protégeait [illegible] mouvemens, et forçait l'ennemi incertain à gar[illegible]s hauteurs de Valeggio, clefs de toutes les positi[illegible] sa ligne, et d'où il pouvait, du camp qu'il y avait établi, porter ses forces sur tous les points menacés.

Le Mincio n'est jamais assez guéable pour une armée, lorsqu'on ferme le canal de Sallionze : les gués, dans les plus basses eaux, sont en petit nombre, et toujours à l'avantage de la rive gauche, qui domine presque partout la droite, excepté aux angles rentrans de Mozambano et Molino, près Pozzolo, qui ont sur la gauche un commandement très décidé. Le général en chef, qui les avait reconnus lui-même, regardait ces points comme très favorables, et l'ennemi en connaissait l'avantage ; il avait flanqué, par des redoutes énormes garnies d'une nombreuse artillerie, la petite plaine en avant de Monzambano, qui est fermée naturellement à droite et à gauche par Valeggio et Sallionze; elle offrait à nos troupes l'accès favorable des monta-

gnes qui se lient au camp retranché de Castelnovo, centre de toutes opérations.

Le point de Molino, situé entre Valeggio et Goïto, dont les troupes pouvaient prendre en flanc et de revers nos colonnes, ayant en face les plaines de Villafranca, où toute l'armée ennemie pouvait se déployer et profiter de l'avantage de sa cavalerie nombreuse, ne lui inspirait pas de craintes si vives; le terrain qui se trouve devant le rentrant par où il fallait déboucher était bas, pénible pour l'artillerie, et peu propre au développement d'une armée.

La proximité de Mantoue permettait en outre à M. de Bellegarde de disposer de 12,000 hommes de plus : il n'y avait pas de doute qu'il ne désirât y être attaqué.

Il était problable que, pour s'opposer à nos entreprises, l'ennemi manœuvrait pour nous obliger à faire des diversions et à partager nos forces; il pouvait faire attaquer par M. de Wukassowich le général Rochambeau à Caffaro, débarquer sur nos derrières, sous la protection de sa flottille, ou déboucher de Peschiera sur la droite du Mincio lorsque notre passage serait en activité.

Le général en chef, persuadé que tel est l'avantage d'une attaque vigoureuse, que l'ensemble d'une bonne défense est difficile à saisir, persista dans sa résolution de marcher à l'ennemi, et de prévenir l'exécution de ses plans en attaquant lui-même; il crut que la meilleure manière de garantir les derrières de l'armée, et de couvrir l'Italie, était de porter le théâtre de la guerre au-delà de l'Adige.

Le lieutenant-général Dupont, qui avait pris position auprès de la Volta depuis le 3 à dix heures du soir, et qui avait à peine trois milles à parcourir dans un pays sans le moindre obstacle, était au bord du Mincio vis-à-vis Pozzolo à la pointe du jour.

Le chef de brigade d'artillerie Bardenet, puissamment secondé par le che [illegible] taillon du génie Rouziez, avait mis la plus grand [illegible] ité à faire lancer à l'eau plusieurs barques sous [illegible] otection de huit pièces d'artillerie, et du feu [illegible] usqueterie de la division Watrin. Aussitôt l'exc [illegible] chef de brigade Macon, de la 6ᵉ légère, à la tête [illegible] irailleurs de ce corps et de ceux des 28ᵉ et 40ᵉ [illegible] gne, s'était jeté dans ces bateaux et avait pris pied sur la rive droite. Déjà les postes ennemis sur les bords de la rivière avaient été débusqués et plusieurs faits prisonniers.

Le chef de brigade Macon avait su se couvrir d'une position avantageuse pour protéger l'établissement du pont, que le chef de brigade Bardenet avait eu le talent de faire construire en moins de deux heures malgré le feu continuel de l'artillerie ennemie.

Déjà la 6ᵉ demi-brigade légère, conduite par le général de brigade Musnier, avait franchi le pont, et suivait le mouvement offensif des tirailleurs; un corps ennemi d'environ 1,200 hommes n'avait pu s'opposer à l'établissement de nos troupes, et se retirait sur Pozzolo, disputant le terrain pied à pied.

Les 28ᵉ et 40ᵉ de ligne commençaient à passer, tandis que la 22ᵉ de ligne observait Borghetto sur la rive gauche.

Le général de division Watrin poursuivait ce premier avantage et continuait à faire filer ses troupes, lorsque le général en chef envoya l'ordre de n'engager aucune action importante sur la gauche du Mincio, et de se borner à protéger par le feu des batteries le pont qui venait d'être jeté à Molino.

Les troupes qui avaient passé le Mincio étaient alors engagées dans des combats avantageux: le général Dupont demanda à poursuivre ses premiers succès; et le général Suchet, qui sentit que l'aile droite serait trop faible devant le nombre qu'elle aurait à combattre, envoya un officier au quartier-général pour obtenir la permission de soutenir avec ses troupes celles du général Dupont.

Le général en chef était parfaitement instruit que l'ennemi avait 40,000 hommes réunis sous Villafranca, y compris la garnison de Mantoue, dont la proximité lui permettait de disposer; qu'il y avait sa cavalerie et treize bataillons de grenadiers de réserve. Nous devions désirer sans doute que M. de Bellegarde, séduit par l'apparence d'une grande affaire à Pozzolo, négligeât les positions importantes de Monzambano, par où nous devions l'attaquer le lendemain à la pointe du jour, et qu'il en tînt éloignées les forces principales de son armée. Il était à craindre cependant que l'ennemi en offrant de légers succès aux premières colonnes qui auraient passé, n'excitât leur ardeur à le poursuivre dans ses positions, pour pouvoir avec un avantage énorme de forces les renverser ensuite dans le Mincio : il fallait prévenir ce danger sans empêcher la

diversion que devait opérer la fausse attaque de notre droite.

Il n'y avait qu'un pont de bateaux à Molino; un second à chevalets, qu'on y construisait, ne pouvait être achevé que tard. Le centre devait à peine avoir pu passer avant la nuit, à cause de la brièveté des jours qui n'ont que huit heures dans cette saison; et si la prudence ne prés[illegible]as aux opérations de la droite, soutenue par l[illegible]re, quelle qu'eût été la rapidité de la marche, [illegible]e, pour prendre part à l'action, en abandonnan[illegible] heureuses positions sur le haut Mincio, exposan[illegible] flancs et ses derrières à des revers inévitables [illegible]ouvait arriver que pour être témoin d'une défa[illegible] général en chef persista donc dans le plan qu'il avait adopté; mais, ne voulant pas détruire l'opinion heureuse qu'inspirent les premiers succès dans une opération aussi difficile que le passage d'un fleuve couvert de places fortes et de redoutes, il ordonna au général Boudet, qui connaissait parfaitement le terrain, d'investir Borghetto, y relevant les troupes du général Suchet qu'il autorisa à soutenir l'attaque du général Dupont, laissant à la prudence de ce dernir de profiter de ses avantages sans compromettre ses brigades, loin des retranchemens naturels de Molino, où le feu supérieur de l'artillerie du plateau lui offrait un abri et des succès certains.

Cependant l'ennemi se renforçait; le général Watrin passa le Mincio avec le reste de sa division et deux pièces d'artillerie légère.

La 40e, soutenue par le feu de notre artillerie, par-

vint à s'emparer du village de Pozzolo. Alors le général Watrin disposa ses troupes le long de la digue, depuis Pozzolo jusqu'aux moulins de la Volta, et se tint sur la défensive, présentant à l'ennemi la figure d'une tête de pont difficile à entamer.

Chaque instant voyait augmenter les forces de l'ennemi. Il était midi lorsque la division Monnier, après une marche pénible, arriva de son camp de Santa-Maria, et prit son rang de bataille sur la rive gauche.

Cette division, composée seulement à cette époque des 24e légère et 58e de ligne, occupa Pozzolo et donna la facilité à la division Watrin de resserrer sa ligne par un mouvement à gauche.

Le lieutenant-général Suchet rentrait avec son corps d'armée dans ses anciennes positions de la Volta. A portée d'apprécier les avantages que la fortune offrait à l'armée, il sentit que le secours de ses troupes devenait indispensable pour que l'aile droite sortît glorieusement de son entreprise.

Toute l'artillerie du centre fut réunie sur le plateau dominant la rive gauche. La division Gazan, droite de la lieutenance du général Suchet, s'y forme en bataille, autant pour en imposer à l'ennemi, que pour encourager nos troupes.

Les colonnes autrichiennes grossissaient sans cesse, et pendant que le général Watrin opérait son mouvement à gauche, l'ennemi, soutenu par le feu d'une nombreuse artillerie, tomba avec fureur sur les 6e légère, 28e et 40e de ligne : rien ne peut exprimer la

contre une seule division,
flanc droit, une charge imp

Ce terrible effort fut lui-n
drons du 11e régiment de h
le chef d'escadron Martigues,
dace dans cette occasion ; 2
hauteur qui règne circulairer
Mincio, soutenaient effective
et portait le ravage le plus eff
trichiens. L'effet meurtrier de
lable fermeté des 6e légère, 2
bileté des dispositions du gén
l'ennemi à changer de plan ;
forces à notre droite, et dirigea
Pozzolo.

Le général de division Monr
avec avantage dans cette positi
à coup à combattre une telle
bre, que, malgré la bravoure re
gère commandée par le brave Fe
la 58e, il ne put conserver son éta
où une colonne de ...

du sort des armes, il fut perdu et repris trois fois.

Le lieutenant-général Suchet, témoin des efforts vraiment héroïques de l'aile droite, jugeant en même temps combien sa position pouvait devenir critique par l'impossibilité physique de faire tête avec 7,000 hommes à une armée entière qui avait la faculté de renouveler à chaque instant les attaques avec des troupes fraîches, s'empressa de faire passer le Mincio à la brigade Clauzel de la division Gazan, pour en former une réserve au général Dupont.

A peine cette brigade était-elle formée à quelques toises de la rivière, que le lieutenant-général Dupont fut contraint de la porter sur la ligne, pour résister au choc terrible de l'ennemi; elle fut elle-même renversée; l'impétuosité de la charge fut telle, que la situation de l'aile droite et de la brigade Clauzel parut entièrement désespérée. Nos troupes se repliaient avec une précipitation effrayante, l'ennemi se croyait certain de la victoire, lorsque les corps du centre se trouvèrent sur la rive droite à portée de prendre part à l'action de la rive gauche; le feu de cette infanterie, celui de vingt bouches à feu qui vomissaient la mitraille, arrêtèrent tout à coup l'ennemi. La terre fut jonchée de ses morts, et nos généraux se saisirent de ce moment pour rallier nos troupes. Le général Watrin, que rien n'avait pu forcer dans sa position, sait profiter de l'hésitation de l'ennemi; à sa voix, les intrépides 6e légère, 28e et 40e de ligne, sortent de leurs retranchemens et chargent à leur tour l'ennemi avec la dernière vigueur.

Le lieutenant-général Dupont ordonne la même charge sur toute la ligne ; elle est vivement soutenue par l'artillerie de l'aile droite, aux ordres du chef d'escadron Sézille ; le brave 11e régiment de hussards et une partie du 3e régiment de chasseurs y prennent la part la plus active ; partout l'ennemi est enfoncé ; sa déroute devient complèt[illegible] il perd en un instant tout le terrain qu'il venait [illegible]ner ; la division Watrin lui enlève 1,000 prison[illegible]n drapeau, 5 pièces de canon et leurs caissons. [illegible]emi laisse dans sa fuite le champ de bataille [illegible]t de ses morts, de ses blessés et de ses armes. [illegible]général Monnier rentre dans Pozzolo.

L'ardeur de nos tro[illegible] avait tellement emportées à la poursuite des fuyards, qu'il ne restait plus aucune réserve pour couvrir le pont. Le lieutenant-général Suchet en sentit la conséquence, et fit passer le Mincio au reste de la division Gazan.

A peine le général Gazan avait-il réuni sa division sur la rive gauche, que l'ennemi, qui avait rassemblé des forces, entreprit une nouvelle attaque sur Pozzolo, et parvint à obtenir l'avantage sur les braves 24e légère, et 58e de la division Monnier, épuisées de fatigue par une longue et sanglante résistance, et par les attaques réitérées qu'elles avaient eues à soutenir.

La division Watrin se trouva alors à plus de trois milles dans la plaine poursuivant ses avantages. Ce général, s'apercevant du succès de la droite, qui commençait même à perdre du terrain, dans la crainte d'être tourné lui-même, prit le parti de se replier en

bon ordre, et de venir se mettre sous la protection de nos batteries de l'aile droite.

Un bataillon de la 8e légère, aux ordres du chef Marguerit, de la division Gazan, de concert avec la 24e légère, conduite par son chef le citoyen Ferey, remarche au village; l'ennemi ne peut résister à leur impétuosité, et nos troupes sont encore une fois maîtresses de Pozzolo.

Une demi-heure après, les Autrichiens avec une réserve de six bataillons s'avancèrent en deux colonnes, l'une dirigée sur la gauche et l'autre sur le village, dont ils parviennent encore à s'emparer, malgré la résistance la plus opiniâtre. Nos troupes se repliaient, le général Gazan dispose une charge vigoureuse; il ordonne au général Lesuire de réattaquer le village avec la 72e demi-brigade et un bataillon de la 99e; un autre bataillon de la 96e est porté sur la gauche.

L'ensemble et la vigueur de ces mouvemens obtinrent les plus heureux succès. Sur la droite, le général Lesuire et le chef de brigade Ficatier, de la brave 72e, emportent le village; les Autrichiens, en déroute, laissent au pouvoir du chef de bataillon Jeannin deux pièces de canon, et celles que la division de droite avait été contrainte d'abandonner par la perte de ses chevaux.

Le capitaine Mathieu, de la 8e légère, s'était enfermé avec 30 chasseurs dans une maison du village de Pozzolo, et s'y était intrépidement maintenu jusqu'au moment où la 72e y rentra.

L'attaque, aussi vigoureuse que bien dirigée, de la brigade Colli, le dévouement généreux du faible détachement du 6e de dragons et des officiers qui le suivirent, les charges impétueuses des 11e régiment d'hussards, 3e et 4e de chasseurs, l'élan général de toute la ligne, tout concourt à fixer cette fois la victoire si long-temps i[illegible]aine; l'ennemi enfoncé est culbuté sur tous les [illegible]ts, les dragons du 6e percent jusqu'au villag[illegible]ont 300 prisonniers; le général Colli, avec sa [illegible]le, les y suit de près; les 28e légère et 58e ma[illegible] à même hauteur; on poursuit au loin les fuya[illegible]a nuit même ne mit pas un terme à cette lutte [illegible] longue que sanglante, que nous ne fussions n[illegible] du champ de bataille, et la retraite de l'ennemi décida la victoire en notre faveur.

Il était six heures, le général Watrin venait de faire rentrer ses troupes derrière les retranchemens naturels des moulins de la Volta, afin d'éviter toute surprise pendant la nuit. A peine étaient-elles entrées dans cette ligne, que l'ennemi, profitant de l'obscurité, les fit attaquer par une réserve de grenadiers qui venait de lui arriver de Valeggio.

Au moment où elle s'y attendait le moins, une grêle de boulets, d'obus et de balles, fut dirigée sur la division Watrin. La lune, qui paraissait par intervalles, laissa apercevoir des masses de grenadiers, marchant avec intrépidité sur nos retranchemens, dont ils n'étaient plus éloignés que de vingt-cinq pas : les troupes sentirent qu'il fallait, dans une occasion aussi diffi-

cile, ou vaincre ou être toutes culbutées dans la rivière.

Sous les ordres des généraux Musnier et Petitot, l'adjudant-commandant Sacqueluc, les intrépides chefs de brigade Macon, Valhubert et Legendre, les braves chefs de bataillon Taupin, Michel, Boys et Guilardet, firent exécuter des feux de bataillons si bien nourris et si bien dirigés, qu'ils tuèrent une grande quantité de grenadiers hongrois, et les contraignirent de se retirer en désordre. L'obscurité était si grande qu'il n'eût pas été prudent de les poursuivre.

Ce fut par ce dernier effort que les troupes de la division Watrin couronnèrent les succès qu'elles avaient obtenus pendant toute la journée sur un ennemi dix fois supérieur en nombre : les 6e légère, 28e et 40e de ligne soutinrent leur ancienne réputation de bravoure et de sang-froid.

L'ennemi, repoussé sur la gauche de la ligne, tourna ses efforts contre le village de Pozzolo. Sur les huit heures, il y dirigea en même temps un feu d'artillerie des plus vifs; mais la 43e de la division Loison, les 24e légère et 58e de la division Monnier, surent rendre ses entreprises infructueuses : le feu cessa enfin après neuf heures du soir.

Cette journée, brillante pour les troupes de la république, fut très meurtrière pour l'ennemi, et dut influer beaucoup sur le moral de ses troupes pendant le reste de la campagne. Sa perte fut au moins de 4,000 hommes, morts ou blessés, et de plus de 2,000 prisonniers, dont plusieurs officiers supérieurs; il

perdit en outre 9 pièces de canon et leurs caissons; un drapeau lui fut enlevé par le citoyen Joseph Pierron, maréchal-des-logis au 11e de hussards, qui, malgré la forte blessure qu'il avait reçue, ne s'était point retiré du combat. Notre perte s'éleva à environ 900 hommes tués ou blessés; nous eûmes à regretter celle de plusieurs braves officiers [illegible]ompte parmi les blessés le général de brigade C[illegible] (il est mort des suites de sa blessure); les citoye[illegible]ubert, chef de la 28e de ligne, officier disting[illegible]signan, chef de la 58e, (il eut dans le cours [illegible]urnée deux chevaux tués sous lui); le chef de ba[illegible] Kenn, de la 24e légère, le chef de bataillon Vi[illegible] de la 28e de ligne; les deux capitaines aides [illegible]p du général Watrin, Chauconin et Laborde; Boyer, chef de bataillon à la 43e; Maquart, de la 106e, et le brave Brossier. Le trop brave chef de bataillon Sarret, de la 6e légère, fut tué; sa perte fut très sensible à son corps.

Pour rendre à chacun la portion de gloire qu'il s'acquit en ce jour, il faudrait citer tous les individus qui y combattaient: généraux, officiers et soldats, tous rivalisèrent de bravoure et firent des prodiges de valeur.

Les lieutenans-généraux Dupont et Suchet se réunissent pour rendre hommage à la conduite et aux talens des généraux Watrin, Monnier, Gazan, Loison, Davout, Musnier, Carra-Saint-Cyr, Petitot, Gobert, Salva, Lesuire, Clauzel et Colli, et aux adjudans-commandans Sacqueluc et Girard.

Les corps qui combattirent, et qui par la même raison

s'illustrèrent, furent, à l'aile droite, la 6e légère, 28e et 40e de ligne de la division Watrin; les 24e légère et 58e de ligne, de la division Monnier; le 11e régiment d'hussards : presque tous les officiers de cet intrépide régiment furent atteints, eux ou leurs chevaux : le 4e régiment de chasseurs à cheval, l'artillerie légère, commandée par le chef d'escadron Sézille.

Au centre, les 8e légère, 72e, et 99e de la division Gazan; les 43e et 106e de la division Loison; le 8e régiment de chasseurs à cheval : les trois brigades du centre firent au moins 900 prisonniers et prirent quatre bouches à feu.

Tous les généraux rendent un éclatant témoignage du zèle et du talent du chef de brigade d'artillerie Bardenet : ce brave officier rendit les services les plus essentiels le matin, en présidant à l'établissement du pont; il y ajouta encore dans tout le cours de la bataille, par son activité et l'avantage qu'il sut tirer de nos batteries établies sur la rive droite : il fut efficacement secondé par les citoyens Vaudré et Berthier, officiers distingués; *plus d'une fois l'artillerie, dirigée par eux, préserva nos braves d'une perte inévitable.*

Une foule d'actions d'éclat illustrèrent cette journée, mais toutes n'ont point encore pu être recueillies.

A côté du citoyen Pierron, maréchal-des-logis au 11e de hussards, qui, quoique blessé, ne quitta point le champ de bataille et enleva un drapeau à l'ennemi, on cite avec le même intérêt le citoyen Moreau, aussi maréchal-des-logis au 11e de hussards, qui, à la

tête d'un petit nombre de braves, prit 2 pièces de canon et fit 400 prisonniers.

Le citoyen Nicolle, maréchal-des-logis au 16e régiment de dragons, eut son cheval mis hors de combat, en ralliant les troupes dans un moment où, pressées par la cavalerie ennemie, elles éprouvaient quelque désordre.

Le capitaine Godef [illegible] de la 6e légère, passa le Mincio à la nage, p[illegible]tacher le premier bateau à la rive gauche.

Le brigadier Lagre[illegible] du 11e de hussards, s'empara d'une pièce de ca[illegible] avec le maréchal-des-logis Moreau.

Le chef de bataillo[illegible]rtois de la 43e, et l'adjudant-major Garnier de la même demi-brigade, se saisirent chacun d'un drapeau et marchèrent ainsi à la tête de leurs corps pour les conduire à la victoire.

Le brave lieutenant Brossier fit des prodiges de valeur, et fut blessé.

Le chef de brigade Sémélé, encore à cette époque à la tète de la 43e, justifia la confiance de ses chefs, et acquit un nouveau droit à la bienveillance du gouvernement.

Le chef d'escadron Martigne du 11e de hussards se couvrit de gloire ainsi que tout son régiment.

La brave 72e eut cinq porte-drapeaux tués dans cette journée.

L'aide-de-camp du général Colli, le citoyen Coqueron, eut un cheval tué sous lui.

Le capitaine du génie Bernard rendit les plus grands

services à la division Watrin, tant dans son arme que comme officier d'état-major.

Le capitaine du génie Bois-Chevalier eut un cheval tué sous lui.

Le chef de bataillon du génie Rouziez, commandant cette arme à la lieutenance du centre, fit preuve de talent et d'une grande activité dans l'établissement du pont, auquel il concourut avec le chef de brigade Bardenet. C'est aux soins du citoyen Rouziez que l'on devait l'équipage du pont du centre.

Ce fut encore lui qui construisit le soir un second pont.

Il est peu de batailles, citoyen ministre, dont le gain ait été disputé avec autant d'acharnement et une aussi grande inégalité de nombre : la valeur des troupes de la république ne se manifesta jamais avec plus d'éclat.

Les opérations de cette journée n'apportèrent aucun changement au plan du général en chef pour le passage de l'armée sur Monzambano; il s'occupa seulement de faire pour l'aile droite les dispositions nouvelles que nécessitait son établissement sur la rive gauche.

Le lieutenant-général Suchet reçut l'ordre de faire repasser le Mincio pendant la nuit aux trois brigades du centre qu'il avait détachées pour soutenir le corps du lieutenant-général Dupont, de placer une de ses brigades en observation devant Borghetto, et de marcher avec le reste de ses troupes pour venir prendre son rang dans la colonne qui devait passer le Mincio à Monzambano.

Le lieutenant-général Dupont eut pour instruction

de se tenir en position sous ses batteries, et de conserver la défensive sur la rive gauche jusqu'au lendemain dix heures du matin, heure à laquelle il ne manquerait pas d'entendre l'engagement de l'armée, et pourrait tenter ce que sa prudence et les circonstances lui suggéreraient pour se rapprocher par sa gauche de Valeggio.

Le 5, suivant le vœ [illegible] énéral en chef, dès cinq heures du matin, 40 [illegible] es à feu furent mises en batterie sur la rive dr [illegible] Monzambano pour protéger l'établissement des [illegible]. C'est au talent et à l'infatigable activité du [illegible] l de division Marmont, commandant en chef [illegible] me en Italie, que l'armée est redevable de sa sup [illegible] rtillerie.

A sept heures du matin, six compagnies de carabiniers, commandées par le citoyen Devilliers, chef de bataillon de la 25e légère, passèrent le Mincio en bateau, et couvrirent la confection des ponts.

A neuf heures, un des ponts achevé, toute l'avant-garde passa la rivière, et se forma dans la plaine sur quatre colonnes.

Une charge générale est ordonnée par le lieutenant-général Delmas; les colonnes s'ébranlent et marchent dans l'ordre le plus imposant sans tirer un seul coup de fusil ni de canon, essuyant de front un feu considérable de mousqueterie et de mitraille, et de flanc une canonnade des plus vives des redoutes qui couronnaient les sommités de Salionzo.

L'ennemi céda bientôt à une attaque aussi impétueuse, et s'enfuit avec précipitation; tout ce qui ré-

sista fut tué ou fait prisonnier. Les brigades Cassagne et Bisson le poursuivirent à plus de trois milles jusqu'aux hauteurs de Valeggio.

La brigade du général Lapisse, et celle de dragons, commandée par le général Beaumont, se portèrent à gauche pour contenir les forces que l'ennemi avait réunies sur ses redoutes.

Le 1er et le 9e régiment de dragons exécutèrent une charge aussi heureuse que hardie pour arriver à leur position.

Pour détourner le feu qui incommodait fort les deux brigades de gauche, quatre pièces d'artillerie légère furent mises en batterie à portée de mitraille de la première redoute. Cette batterie, constamment dirigée par le chef de bataillon d'artillerie Aubry, manœuvra pendant plus d'une heure dans cette position avec la plus grande valeur; vingt-deux canonniers ou soldats du train et vingt chevaux furent blessés ou tués.

Le 9e régiment de dragons, placé en arrière de cette batterie, était couvert par un petit bois à peine éloigné de 60 toises des redoutes. Ce régiment, éprouvant un feu très violent de la part d'un corps ennemi jeté dans le bois, le chef de brigade Sébastiani, sans attendre l'arrivée de l'infanterie, fit mettre pied à terre à un escadron de son régiment, et cet escadron faisant le service à pied, il soutint les efforts de l'ennemi avec beaucoup d'ordre et d'ensemble, le repoussa des hauteurs, et facilita au reste du régiment les moyens de fournir une charge vigoureuse qui contraignit ce parti à regagner ses retranchemens avec une perte considérable.

La brigade du général Lapisse attaqua successivement et enleva à la baïonnette trois positions défendues avec acharnement. Deux fois cette brave infanterie, sans s'émouvoir des charges de cavalerie, les attendit à la portée du pistolet et sut contraindre l'ennemi à une fuite précipitée.

Pendant ce temps, les généraux Cassagne et Bisson avaient pris position [illegible] uteurs du côté de Valeggio; bientôt ils y fu[illegible] is par la réserve de l'ennemi, toute compos[illegible] adiers hongrois au nombre de 12,000 homme[illegible]

Il ne fallut rien m[illegible] la bravoure de nos troupes pour soutenir, [illegible] lus de deux heures, les chocs réitérés de fo[illegible] supérieures; l'issue de cette lutte inégale au[illegible] nous devenir désavantageuse. Déjà nos troupes commençaient à plier, lorsque la division Boudet, faisant partie du corps du lieutenant-général Moncey, et près de laquelle il était en personne, atteignit les hauteurs. Le pas de charge, battu sur toute la ligne, enleva nos colonnes; partout l'ennemi fut enfoncé; sa déroute devint complète. Il perdit quatre pièces de canon, un caisson, et environ 2,000 prisonniers.

Ce mouvement porta une partie de l'avant-garde sur Valeggio; le général en chef y avait envoyé, pour la seconder, la brigade de réserve du quartier-général, commandée par le général de brigade Séras. On trouva sur ce point une résistance des plus opiniâtres; trois fois Valeggio fut pris et repris.

Les grenadiers réunis à la division Boudet, conduits

par les adjudans-commandans Dalton et Devaux, vinrent efficacement y seconder les efforts de la 52e demi-brigade; ils occupèrent définitivement Valeggio, et prirent deux pièces de canon. Le château tenait toujours. L'adjudant-commandant Dalton fut atteint d'une balle à la poitrine, en combattant à la tête des grenadiers. (Cet estimable officier, de la plus belle espérance, est mort des suites de sa blessure.)

Le lieutenant-général Suchet avait laissé sur la rive droite, devant Borghetto, la brigade du général Lesuire.

Au premier coup de canon tiré sur Valeggio par les troupes de l'avant-garde, le général Lesuire, d'après les ordres reçus, marcha à la tête de la valeureuse 72e, sur les redoutes palissadées de Borghetto : le courage de ces braves ne peut d'abord triompher des obstacles; plusieurs succombent aux pieds des retranchemens; les autres sont un moment repoussés; bientôt ralliés, ils allaient voler à une nouvelle attaque, lorsque le commandant autrichien demande à capituler; 2,000 prisonniers, dont 29 officiers, 5 pièces de canon, 2 obusiers et 80 chevaux, sont le fruit de cette capitulation.

A la faveur de toutes ces actions mémorables, le reste de l'armée effectuait son passage et prenait position. Le général Bisson, dans la nuit, occupa le château de Valeggio.

La journée du 5 fut décisive pour la campagne. Les troupes marchèrent dans un ordre admirable, et montrèrent la même bravoure que la veille à Pozzolo. La



10e régiment de hussar
dragons. Le général De
par les généraux Lapiss
d'état-major de l'avant-
Mermet. Ce brave génér
balle en combattant à la t
de Valeggio.

Le général Boudet, de
dit, ainsi que sa division
cette journée.

L'artillerie soutint son a
voure, justesse et célérité.

Les officiers d'état-major
figurèrent méritent les plu
battirent avec distinction ;
recteur-général des parcs d
ves de talent et d'activit
ponts dont il fut chargé ; i
par les chefs de bataillon
Dardenne.

Parmi les officiers supé
les chefs de bri

de la 25e légère; les chefs de bataillon Devilliers, de la 25e légère, et Debesque, de la 52e de ligne, tous officiers de la plus grande distinction.

Le général de brigade Beaumont, en chargeant à la tête des 1er et 9e régimens de dragons, eut un cheval blessé; le général Lapisse, un cheval tué sous lui; le brave chef de brigade Balthazard, de la 20e légère, un cheval blessé; le citoyen Beyermann, de la 20e légère, un cheval tué et un autre blessé; le citoyen Martin, adjoint, un cheval blessé.

On ne doit pas passer sous silence la valeur que déployèrent dans cette journée, sur le front de la ligne d'avant-garde, le citoyen Andrieu et Hervo, adjudans-commandans, Demangeot, chef d'escadron, et Gustave Knorring, aide-de-camp du général Oudinot, chef de l'état-major général; Soubeyran-Thiery, chef d'escadron; Farine, chef de bataillon; Lamothe, Bausch-Delmas, capitaines; Lutailly, lieutenant-adjoint à l'état-major-général : tous ces officiers, accompagnés seulement de quatre chasseurs, des 14e et 21e régimens, ne contribuèrent pas peu, par cet élan subit et honorable, à repousser, de concert avec les brigades Cassagne et Bisson, l'ennemi qui battait la charge et marchait en forces bien supérieures sur ces deux brigades. Conduits par un général hors de ligne, là où la résistance était la plus opiniâtre, ils culbutèrent tout ce qui se trouva sur leur passage, parvinrent à enlever une pièce de canon, et donnèrent, par ce dévouement, le temps à la division Boudet d'arriver à leur hauteur. Dans cette charge, le général qui était à leur tête eut

un cheval blessé; l'adjudant-commandant Andrieu eut son cheval tué sous lui, et fit prisonnier deux grenadiers hongrois; déjà le même avait eu un cheval atteint d'une balle quelques heures auparavant.

Le chef d'escadron Thiery fut renversé de son cheval à coups de crosse de fusil.

Le citoyen Chapelle, aide-de-camp du général de brigade Vignolle, fut tu[illegible] de son général, présent à cette affaire.

Le 6, le lieutenant-g[illegible]elmas, après avoir entièrement cerné les red[illegible] Salionzo, se disposait à les enlever de vive for[illegible]que l'ennemi se rendit. Quatorze pièces de ca[illegible]00 prisonniers et deux drapeaux tombèrent e[illegible]ouvoir.

Les éclaireurs de la brig[illegible]lauzel, division Gazan, en poussant une reconnaissance sur Salionzo, entrèrent dans la dernière redoute au moment où les Autrichiens l'abandonnaient, s'emparèrent de cinq pièces de canon, et firent 23 prisonniers sur l'arrière-garde de cette colonne.

Quarante-deux pièces de canon, deux obusiers, environ 11,000 prisonniers, parmi lesquels 120 officiers et trois drapeaux, sont le fruit des journées des 4, 5 et 6 nivose.

L'ennemi, forcé à se retirer derrière la ligne de l'Adige, fit de suite ses garnisons de Peschiera, Mantoue et Legnago, et évacua Goïto, qu'il ne pouvait plus défendre. Le général de brigade Quesnel s'en empara, et le couvrit par deux régimens de chasseurs à cheval.

Considérant Borghetto et Goïto sur le Mincio, comme deux bonnes têtes de pont qui assuraient sa ligne d'opération, le général en chef donna ses ordres pour porter l'armée sur la ligne de l'Adige. Un détachement de 150 cavaliers du 22ᵉ régiment, sous les ordres du chef d'escadron Delort, fut chargé de repousser une reconnaissance vers Mantoue.

Ce détachement chassa l'ennemi de Marmirnolo, Baucheli, et jeta de petits partis qui s'avancèrent jusqu'à un mille et demi de la place; l'ennemi fut délogé des postes *di due Castelli, Villà imputa et Castellaro.*

Le chef d'escadron Delort, et le sous-lieutenant Boure, s'acquittèrent de leur mission avec autant de bravoure que d'intelligence.

Le 7, l'avant-garde aux ordres du lieutenant-général Delmas prit position à Pastrengo, et sur les hauteurs de Pallazuolo; elle ne rencontra sur la rive gauche de l'Adige que quelques petits postes détachés de Bussolengo. Un corps de 4,000 Autrichiens avait été détaché sous les ordres du général-major Rousseau, pour occuper Rivoli et la Corona, le général Delmas le fit observer par un corps de 2,000 hommes; le reste de l'armée prit position par sa droite sur le terrain entre Vérone et Legnago, en avant de Bossobuono, la ligne se prolongeant à gauche par Costora, Castel-Nuovo, et aboutissant à Cavalcacello.

Les divisions Loison et Gazan se trouvaient ce jour-là en seconde ligne, la première à Castel-Nuovo, la seconde à Cavalcacello. Le lieutenant-général Suchet, qui les commandait, dut, par sa gauche, resserrer l'en-

nemi dans Peschiera, par la rive gauche du lac, tandis que le général de division Dombrowski, à la tête de la légion polonaise, l'investissait sur la rive droite.

Six compagnies d'éclaireurs de la division Gazan, rejetant dans la place les troupes qui se trouvaient devant elles, furent prendre poste à cent cinquante toises des glacis.

Le même jour, les av[illegible]stes de la garnison de Peschiera, qui s'étendai[illegible] la rive droite du Mincio jusqu'à une portée [illegible] de Ponti, furent attaqués sur tous les points [illegible]troupes polonaises aux ordres du général Domb[illegible].

Malgré la résistance la[illegible]ve, l'ennemi fut obligé de céder à l'impétuosité [illegible]t 7e bataillons polonais, qui, conduits par le ch[illegible]bataillon Chlopicki, le chargèrent trois fois à la baïonnette et le poussèrent de hauteur en hauteur jusque sur les glacis de la place.

Le chef de brigade Grabinski, blessé dans cette affaire, montra la plus grande activité et bravoure. Le chef de bataillon Chlopicki, distingué dans la carrière militaire par plusieurs actions brillantes, donna dans cette occasion des preuves du plus grand courage joint au sang-froid le plus rare.

La 1re légère d'Orient et la 19e, aussi employées au siége, délogèrent en même temps l'ennemi de toutes les maisons qu'il occupait sur toute l'étendue de la ligne.

La perte de l'ennemi fut dans ce jour, devant Peschiera, d'une centaine de prisonniers et d'un plus grand nombre de morts et de blessés.

La forteresse de Mantoue fut observée par un fort

détachement. La brigade du général Iablonowski, rappelée à cet effet de Marcaria, vint s'établir à Goïto et Marmirnolo.

Le général de division Chasseloup, inspecteur-général du génie et commandant cette arme en Italie, fut chargé de la direction et du commandement du siége de Peschiera.

Le 8, l'ennemi qui avait avancé la plupart de ses positions et fait passer l'Adige au gros de son armée, fit, pour masquer son mouvement, quelques démonstrations en avant du village de Santa-Lucia, déploya des troupes et garnit d'artillerie un camp retranché qu'il avait formé devant le camp de la place de Vérone, gardant la route de cette ville à Mantoue.

La division Monnier, faisant partie de l'aile droite, eut ordre de se porter sur Santa-Lucia; un bataillon de la 24e légère déborda le village, marcha sur l'ennemi qui le flanquait, et le culbuta.

Dans le même temps, le reste de la 24e légère et la 58e s'avançaient sur le centre du village, à droite de la grande route. L'ennemi rentra dans Vérone.

La division Gardanne, habilement conduite sur la gauche en colonnes serrées et marchant par échelons, avait tourné Santa-Lucia, et était venue s'établir sur le plateau qui domine le bassin de Vérone.

Les divisions Loison et Gazan prirent position entre Sona et Palazzuolo.

La division Boudet, par une marche forcée, se porta de Costora à la hauteur de la division Gardanne, appuyant sa gauche à l'Adige.

La réserve de cavalerie était placée en arrière de la droite de l'armée, et observait Legnago et Mantoue.

Le général en chef ordonna pour le 9 une reconnaissance sur toute la ligne.

L'ennemi se montra sur tous les points assez en force, pour faire présumer qu'il avait dessein de défendre le passage de l'Adige.

Les tirailleurs de la [illegible] Monnier, soutenus par un bataillon de la 24 [illegible] e et deux escadrons du 11e régiment d'huss[illegible] oussèrent jusque sur les glacis de Vérone ceu[illegible] nemi qui s'étaient avancés sur le village de To[illegible]

Des batteries d'obu[illegible] ent été faites pendant la nuit du 8 au 9, sous l[illegible] on du capitaine du génie Bernard, et la protection d'un bataillon de la 22e. Le feu commença à cinq heures du matin; beaucoup d'obus tombèrent dans la ville; plusieurs y mirent le feu, mais il ne fit aucun progrès.

De fortes démonstrations furent faites en même temps par l'aile droite sur les bords de l'Adige, entre Vérone et Porto-Legnago, afin d'y attirer les forces de l'ennemi.

Le même jour, la garnison de Peschiera faisait une sortie vigoureuse sur l'aile droite de la division Dombrowski, dans le dessein de reprendre les positions qui lui avaient été enlevées dans la journée du 7; mais tous ses efforts furent vains; après deux heures d'un combat opiniâtre, elle fut repoussée jusqu'au corps de la place.

Les troupes polonaises, conduites par le chef de ba-

taillon Chlopicki, donnèrent dans cette occasion de nouvelles preuves de leur bravoure et de leur dévouement; elles furent parfaitement secondées par un piquet de 50 hommes du 20e régiment de chasseurs à cheval.

Les ordres avaient été donnés pour faire avancer les équipages de pont qui avaient servi sur le Mincio; la pénurie des transports, et le mauvais état des routes, avaient rendu leur marche extrêmement lente et difficile. Enfin, le 10, ils furent réunis à Bussolengo; le général en chef y transféra son quartier-général.

Le passage de l'Adige fut ordonné pour le 11 à la pointe du jour; il devait s'effectuer sur deux points : le premier, qui était le principal, fut fixé à environ un mille au-dessus de Bussolengo, à l'angle rentrant que forme l'Adige; le second, qui n'était que simulé, devait être tenté sur un pont de radeaux à jeter devant Chièvo.

Toutes les dispositions étant prises pendant la nuit, les troupes se mirent en mouvement avant le jour.

Le 11, à neuf heures du matin, les carabiniers réunis de l'avant-garde passèrent l'Adige en bateaux, pour couvrir l'établissement du pont au-dessus de Bussolengo; le pont fut jeté avec la plus grande célérité sous la protection de 60 bouches à feu qui garnissaient la rive droite; le passage s'effectua sans opposition de la part de l'ennemi, qui s'attendait à être attaqué au-dessous de Vérone.

L'avant-garde passa la première, deux brigades de la division Boudet passèrent après; la troisième, aux

ordres du général Schitt, remonta la rive droite pour se porter sur Rivoli. Les deux divisions de la lieutenance Suchet passèrent à la suite de la division Boudet.

L'avant-garde, bientôt formée sur la rive gauche, déboucha avec la plus grande célérité, marcha rapidement sur Pescantina, s'en empara, et se porta sur Castel-Rotto où elle prit position.

Dans cette marche, l'a[illegible]garde fit un assez grand nombre de prisonniers [illegible]

Les deux divisions d[illegible]e s'établirent en arrière et à la droite de l'avant[illegible]

Les troupes du lieuten[illegible]néral Moncey remontèrent l'Adige, et furent [illegible]re position à Volargnie; elles surprirent une [illegible]rde ennemie, qui fut faite prisonnière de guerre aux portes mêmes de la Chiusa.

Pour favoriser les opérations et le passage du reste de l'armée, le corps aux ordres du général Dupont avait conservé ses positions devant Vérone; soutenu par la réserve de la cavalerie, il faisait des démonstrations devant cette place. L'ennemi s'y renferma après avoir perdu quelques hommes. Dans le même temps la division Gardanne simulait son passage devant Chievo.

Si la rapidité du fleuve et le défaut des matériaux nécessaires empêchèrent le lieutenant-général Michaud d'établir son pont de radeaux, le corps de réserve n'en remplit pas moins le but que s'était proposé le général en chef, en arrêtant par le feu de son artillerie et de sa mousqueterie, et en forçant à la retraite une

colonne ennemie d'environ 4,000 hommes qui tentait de remonter la rivière pour soutenir les corps qui se trouvaient sur l'Adige supérieure, et qui furent eux-mêmes bientôt contraints de se retirer.

La marche du lieutenant-général Moncey vers les sources de l'Adige avait pour but de s'opposer aux forces que l'ennemi avait rassemblées du côté de Roveredo.

Dans les mêmes vues le général en chef avait expédié, le 10, l'ordre au général de division Rochambeau, resté à Salo, sur la rive droite du lac de Garda, de rassembler ses troupes et de marcher sur Riva, de là sur Torbole, puis à hauteur de Roveredo sur la rive droite de l'Adige, en observant de concentrer ses forces sur Mory ; il devait, après s'être emparé des forts de Riva et Torbole, faire un détachement sur la Corona, pour y prendre de revers un corps ennemi de 2,000 hommes qui gardait ses positions, et opérer ensuite sa jonction avec le lieutenant-général Moncey.

Le général Rochambeau devait donner avis de ses mouvemens au général en chef de l'armée des Grisons, pour qu'il profitât de cette diversion : la division Lecchi, qui était alors détachée sous ses ordres, était à portée de marcher sur la Sarca, et de là sur Trente.

Toutes ces dispositions furent exécutées avec le plus heureux ensemble et la plus parfaite précision.

Le 12 au matin, le lieutenant-général Moncey reçut l'ordre de continuer sa marche sur Roveredo, où il devait rejoindre et réunir à lui la division Rochambeau.

Les divisions de gauche, composant la lieutenance

Moncey, se trouvant momentanément détachées, permettez, citoyen ministre, que, pour plus de clarté dans mon récit, je m'abstienne un instant de les suivre dans leur mouvement, pour ne pas perdre de vue l'armée marchant sur Vérone.

Dans la nuit du 11 au 12, le lieutenant-général Michaud, qui n'avait pu, [illegible] motifs que je vous ai fait connaître, effectuer son [illegible]ge devant Chièvo, vint rapidement passer avec [illegible]erve sur le pont au-dessus de Bussolengo.

Le lieutenant-génér[illegible]t eut également l'ordre de quitter sa position [illegible]t Vérone, et de marcher sur Bussolengo, [illegible]couvrir ce poste et le pont.

Le mouvement de la réserve, en remontant l'Adige, avait laissé dégarnir le village de San-Massimo : un parti de hussards autrichiens sortis de Vérone poussa jusque sur ce point, y enleva quelques voitures et fit des prisonniers.

Le premier régiment de cavalerie était depuis la veille en position dans la plaine, à une assez grande distance de la droite du village pour n'avoir point aperçu le mouvement de l'ennemi.

Instruit de ce qui se passait à sa gauche par l'arrivée de plusieurs fuyards, le citoyen Margaron, chef du 1er de cavalerie, envoie lestement reconnaître l'ennemi, et se porte de sa personne sur San-Massimo, bien résolu de tout entreprendre pour s'emparer du village et le conserver; il devenait pour lui de la plus grande importance pour placer et se servir avec avantage de

six pièces d'artillerie de la réserve de cavalerie, qui avaient été laissées à sa disposition.

Une charge exécutée sur le village par une division du 1er de cavalerie, dans le moment où un escadron du 8e régiment de dragons, envoyé de Bussolengo, fournissait la sienne sur la gauche, arrêta l'ennemi, et le contraignit à se replier sur le gros de cavalerie qu'il avait dans la plaine.

L'ennemi avait déployé une ligne d'environ 1200 chevaux. Ayant acquis la certitude du petit nombre de nos troupes, il ne balança plus à marcher à elles avec la plus grande vivacité.

Son avant-garde, composée d'environ 500 chevaux, part au galop; le gros de la troupe, formé sur deux lignes, et soutenu par le feu de plusieurs pièces d'artillerie, s'avance au trot.

Pendant ce temps, le chef de brigade Margaron avait disposé son régiment pour soutenir vigoureusement le choc; il avait placé trois pièces d'artillerie à la tête du village, deux sur la gauche et une sur le revers.

En un instant l'avant-garde de l'ennemi arrive avec impétuosité, se divise par escadrons et cerne le village; le gros de la troupe suit de près; de tous côtés on annonce l'attaque des Autrichiens : les canonniers préviennent que leurs pièces vont être enlevées, et font le feu le plus soutenu; l'ennemi s'arrête; le 1er régiment de cavalerie rompt par divisions et par pelotons pour faire face sur tous les points, charge de toutes parts avec la plus grande impétuosité, et obtient le succès le

plus complet : l'ennemi est en pleine fuite ; il laisse au pouvoir de nos cavaliers une centaine de prisonniers et de chevaux.

Malheureusement la faiblesse de chaque détachement ne permet pas de pousser plus avant un avantage qui, bien que décisif, aurait pu nous valoir la capture de 500 chevaux qui composaient l'avant-garde de ce corps ennemi ; ma[illegible] pouvaient de plus 200 braves qui, outre le dés[illegible]ge d'être forcés à se disséminer par petits corp[illegible]ent une position et six pièces d'artillerie à gard[illegible]

Le chef de brigade M[illegible]n, en rendant compte de cette affaire, fait un[illegible] mérite de son brave régiment ; officiers et cav[illegible] tous combattirent avec la plus grande valeur ; chaque officier fut livré à lui-même avec son détachement, et le succès fut égal partout. Le régiment n'eut que deux hommes blessés et un tué.

L'artillerie rendit les plus grands services ; aussi le chef de brigade Margaron s'en loue-t-il d'une manière toute particulière.

Un gros corps de cavalerie continua d'observer l'ennemi devant Vérone ; 500 chevaux furent détachés devant Mantoue et Porto-Legnago.

L'armée, réunie en force sur la rive gauche, continua sa marche sur Vérone.

L'avant-garde, obligée de gagner les hauteurs pour tourner la place, qui tenait toujours, éprouva les plus grandes difficultés en se portant par Piedemonte sur Masso, sommité principale et centre du pendant des

eaux sur le Val-Penthena. Cette route, qui n'est praticable que dans quelques saisons de l'année pour les chars du pays, offrait des obstacles qui auraient pu paraître insurmontables; mais porter à bras les pièces et les caissons sur les neiges et les glaces, et ouvrir une route jusqu'alors inconnue aux armées sur des rochers escarpés, fut un travail exécuté aussitôt qu'entrepris par le concours des grenadiers, des sapeurs et des artilleurs; tous donnèrent à l'envi de nouvelles marques de leur zèle et de leur intrépidité.

Le corps du lieutenant-général Suchet s'avança sur Parona; la division Loison, marchant en première ligne, soutenue par la division Gazan.

Un escadron du 13e régiment de chasseurs à cheval, commandé par le chef d'escadron Prince, et secondé par un bataillon de la 8e légère, fit une charge vigoureuse vers Parona, et enleva environ 100 hommes et 80 chevaux du 7e régiment de hussards ennemi, avec le commandant de ce détachement et deux autres officiers.

Les aides-de-camp du général en chef à la tête de ses gardes, en chargeant en même temps avec la plus grande impétuosité, concoururent puissamment au succès de ce coup de main; le brigadier Mouton blessa cinq hussards de sa main, et s'empara de leurs chevaux.

L'ennemi fut repoussé par les divisions Loison et Gazan jusque sous le canon de Vérone.

Un bataillon de la 13e légère (brigade Compans) résista de pied ferme à une charge de cavalerie, et la contraignit à une retraite précipitée.

Le général Colli, à la tête de sa brigade, attaqua, à huit heures du soir, les hauteurs de San-Léonardo et de Tagliaferro, et s'en rendit maître, après une vive résistance de la part de l'ennemi, et lui fit 22 prisonniers dont deux officiers.

Le résultat de cette journée fut l'occupation de tous les postes attaqués, 350 [illegible]niers, plusieurs officiers et 100 chevaux.

Dans la nuit, l'armée [illegible]nie, après en avoir fait sortir la garnison, quit[illegible]one pour prendre position sur les hauteurs d[illegible]ero.

Le lendemain 13, à [illegible]ures, d'après les ordres du général en chef, l'[illegible]t-général Campanna se présenta à la porte de [illegible]eorges avec un détachement de chasseurs à cheval, et somma le général Rieze, commandant de la place, qui se retira avec la garnison dans les forts, et fit ouvrir les portes. A midi nos troupes y firent leur entrée.

L'avant-garde bloqua les forts, et obligea les avant-postes à se retirer avec perte.

En descendant sur San-Michele, elle culbuta partout l'ennemi qui voulut s'opposer à sa marche, et prit position, sa droite à l'Adige, et sa gauche à Proviano.

L'armée ennemie, en se retirant sur Vicence, laissa dans les forts de Vérone, Saint-Félix et Saint-Pierre, environ 1700 hommes; elle nous abandonna dans ses hôpitaux 1100 malades.

On découvrit à Vérone deux dépôts de 1000 fusils chacun, 2000 sacs de blé de Turquie, 300 sacs de riz, et un autre magasin de bidons et marmites, etc.

Les divisions qui traversèrent la ville le firent dans le plus grand ordre; une partie de la division Loison fut établie à Vérone, le reste prit position en arrière de Saint-Martin.

La division Gazan s'établit à San-Michele.

Le 14, la division Watrin se porta sur Santa-Lucia, et la division Monnier fut chargée d'investir les forts.

L'avant-garde marcha sur Saint-Martin; l'ennemi y opposa une forte résistance, mais il fut bientôt contraint de céder à la valeur et à l'impétuosité de nos troupes.

Le général de division Lapoype fut chargé du blocus de Mantoue.

Celui de Ferrare fut confié au général de brigade Vignolle. Pour reconnaître les services que Bologne avait rendus sur la droite du Pô, avant le passage du Mincio, le général en chef accorda à la garde nationale de cette ville l'honneur de marcher sur Ferrare, et de former l'investissement de la citadelle. Deux mille hommes furent de suite prêts à partir, et, dans leur expédition, se comportèrent comme de vieilles troupes.

Je vais reprendre, citoyen ministre, le récit des mouvemens du lieutenant-général Moncey, que j'ai laissé au moment de son passage de l'Adige, à la date du 11, remontant la rive gauche du fleuve avec les brigades des généraux Merlhe et Sériziat, de la division Boudet, la réserve des grenadiers de l'aile gauche, commandée par l'adjudant commandant Fay, le 12e régiment de hussards, et les 9e et 21e régimens de chas-

seurs à cheval : le général Schitt, avec sa brigade, marchait à même hauteur sur la rive droite vers Rivoli et la Corona.

Le général Moncey, arrivé à Volargnie, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous l'annoncer plus haut, poussa une reconnaissance du 12e de hussards jusqu'aux portes de la Chiusa, où ell[illegible]it et enleva une grand' garde; le général Bo[illegible]nta même d'enlever le château; mais l'ennemi [illegible]ri de ses murailles, fit un feu tellement vif, q[illegible]néral se borna à resserrer la place (il était nui[illegible] remit au lendemain à la reconnaître et à s'en er[illegible]

Le 12, de très-gra[illegible], le lieutenant-général Moncey fit tourner la[illegible] par la réserve, qui parvint, avec beaucoup de fatigues, à gravir les rochers les plus difficiles et les plus escarpés.

Pendant ce temps, le général de division Boudet, qui avait reconnu la position, fit avancer une pièce de huit, placée devant la porte du château; elle donna le signal de l'attaque. La porte, quoique murée, offrit bientôt un passage praticable. L'ennemi, ébranlé par la vigueur des assaillans, étonné en même temps de se voir plongé par le feu de nos braves établis sur des cimes qu'il avait sans doute jugées inabordables, ne balança plus à se retirer, laissant au pouvoir de la 102e demi-brigade grand nombre de blessés et une centaine de prisonniers.

Deux larges fossés, pratiqués sur la grande route, assurèrent sa retraite en empêchant notre cavalerie de le poursuivre.

Le général Moncey se porta aussitôt sur Dolce.

Le général de division Boudet marchait dans la vallée, tandis que la réserve des grenadiers avec deux bataillons de la brigade du général Sériziat longeait les hauteurs pour couper la retraite à l'ennemi.

Le général de brigade Schitt, qui avait marché le 11 pour observer la position de Rivoli, s'aperçut qu'il pouvait l'attaquer avec avantage ; l'ennemi s'y maintint quelque temps, mais il fut contraint de se retirer; le général Schitt lui fit 144 prisonniers.

Une partie de la colonne ennemie se dirigea le long de la rive droite de l'Adige; le reste fut se rejoindre aux troupes qui défendaient la Corona.

La colonne qui s'était retirée le long de la rive droite prit position, et établit trois pièces d'artillerie sur une élévation qui commande la route de la Chiusa à Dolce, et formait par ce moyen une même ligne avec les troupes postées en avant de ce dernier village.

Quatre pièces d'artillerie placées par ordre du général de division Boudet sur une position avantageuse, mais extrêmement difficile à atteindre pour cette arme, ébranlèrent l'ennemi ; déjà les dispositions étaient prises pour une attaque de vive force, lorsque l'arrivée d'un parlementaire la suspendit un moment.

L'ennemi profita de cet instant pour faire sa retraite, et nos troupes entrèrent dans Dolce sans obstacle.

Le général Schitt, sur la rive droite, avait poursuivi l'ennemi jusqu'à la Corona; mais l'ayant trouvé en trop grande force et dans une position extrêmement avantageuse, il résolut de le surprendre.

A dix heures du soir, il se mit en marche, et défendit expressément de tirer un coup de fusil.

L'ennemi fut enlevé à la baïonnette ; il eut une trentaine d'hommes tués ou blessés, et on lui fit 500 prisonniers, dont un major et sept autres officiers ; le général Schitt n'éprouva qu'une perte très légère.

La 91e demi-brigade s [illegible] duisit dans cette opération avec la plus grand [illegible] oure. Le 13, le lieutenant-général Moncey pa [illegible] Dolce avant le jour, voulant arriver à Ala dans l [illegible] née.

Cinquante-cinq hussa [illegible] commandés par un officier, coupés par la mar [illegible] nos troupes, se rendirent prisonniers.

Les avant-postes d [illegible] mi, établis devant Borghetto, furent culbutés par nos tirailleurs.

Un détachement de 20 hommes du 12e régiment de hussards chargea avec une telle vigueur un parti de 30 hussards ennemis, qu'il le fit en entier prisonnier de guerre.

Le détachement du 12e eut, dans cette charge, quatre hommes et sept chevaux hors de combat.

Pendant sa marche, la brigade du général Merlhe avait été plusieurs fois chicanée par l'ennemi. Arrivé devant Ala, ce général le trouva en position, fort de 3000 hommes et soutenu par cinq pièces de canon.

Le flanc droit de l'ennemi était de plus protégé par le feu d'artillerie et de mousqueterie du corps qui avait côtoyé la rive droite de l'Adige, et qui se trouvait rendu à la hauteur d'Ala.

Une partie de la 102e demi-brigade pénétra au pas

de charge dans la ville, tandis que le reste de ce corps longeait les montagnes pour tourner l'ennemi; il s'engagea dans les rues et sur tous les points un feu extraordinairement vif.

Quatre pièces de canon, mises en batterie sur une position heureuse reconnue par le chef de bataillon Lecapitaine, lançaient la mitraille avec un tel succès, qu'elles déconcertèrent les dispositions de l'ennemi; il tint néanmoins près de deux heures avec beaucoup d'opiniâtreté.

Le général Boudet, s'apercevant que sa gauche allait être débordée, y fit porter la 60e demi-brigade avec deux pièces de canon; leur feu fit bientôt taire celui de l'ennemi, qui dès ce moment exécuta sa retraite sur tous les points, abandonnant ses blessés et 680 prisonniers.

Notre perte ne s'élève pas au-delà d'une cinquantaine de blessés.

Le général Boudet, en rendant hommage à la valeur connue de la 102e demi-brigade, cite particulièrement sa conduite dans cette journée.

L'artillerie, par son activité, rendit également de grands secours : les troupes prirent position le soir même en avant d'Ala.

Le général de brigade Schitt avait reçu l'ordre de se porter, le 13, à Avio; il exécuta cette marche très pénible et repassa l'Adige, le 14 au matin, avec la 91e demi-brigade.

La 12e légère eût ordre de remonter la rive droite vers Mori, et de suivre le mouvement du corps de la rive gauche sur Marco.

Le lieutenant-général Moncey marcha, le 14, sur Marco; l'ennemi avait rassemblé sur ce point 6000 hommes; le général Laudon y commandait en personne, et se proposait une forte résistance.

L'avant-garde de la division Boudet rencontra d'abord l'ennemi en force à Séraval; sa ligne prenait depuis l'Adige jusqu'à la crète des montagnes; il résista à l'approche de nos tr[illegible] et les accueillit par un feu des plus soutenus; [illegible] 102e au pas de charge le culbuta, fit 180 pris[illegible], et blessa beaucoup de monde.

L'ennemi, forcé à S[illegible] retira les troupes qui bordaient les pentes de[illegible]gnes; ces troupes suivirent, dans leur retrai[illegible]ntier qui, des hauteurs, va aboutir derrière Ma[illegible] vinrent se placer sur des rochers qui se trouvent en avant de ce village; elles s'établirent dans cette partie sous la protection d'une infanterie nombreuse qui s'y trouvait, et de cinq pièces d'artillerie.

Une attaque de front sur ce point eût été infiniment incertaine; aussi le général Boudet s'occupa-t-il de le tourner.

Le 3e bataillon de la 60e fut chargé de cette opération, et suivit pour cet effet le même sentier qu'avait pris l'ennemi en se retirant de Séraval; la marche de ce bataillon, que la nature du terrain à parcourir rendait des plus difficiles, était encore ralentie par le feu de huit compagnies ennemies, et d'un grand nombre de chasseurs tyroliens, armés de carabines à doubles coups.

L'ennemi ajoutait encore à ses moyens de défense en lançant sur ce bataillon de braves des masses de rochers; mais rien ne put le déconcerter; habilement conduit par son chef (le citoyen Larue), il sut franchir tous les obstacles; il atteignit les hauteurs, et fit 278 prisonniers.

Cet intrépide bataillon n'eut qu'une vingtaine d'hommes tués ou blessés.

La nuit empêchait de rien entreprendre sur l'ennemi; au lever de la lune, le général Boudet fit quelques tentatives pour l'enfoncer, mais le trouvant trop en mesure, il se détermina à attendre le jour et la fin des mouvemens des corps chargés de tourner la position.

L'ennemi, sentant bien que sa position allait devenir critique, songea à sa retraite; mais l'ayant exécutée un peu tard, l'avant-garde du général Boudet, qui le poursuivait dès avant le jour, atteignit son arrière-garde, et lui fit environ 200 prisonniers.

La ville de Roveredo fut évacuée; une députation vint en porter la nouvelle au lieutenant-général Moncey; nos troupes y entrèrent le 15.

On trouva dans les hôpitaux de cette ville 300 malades autrichiens.

Le général de division Boudet rend les témoignages le plus flatteurs des officiers-généraux d'état-major et des troupes employées dans sa division.

Les 102ᵉ, 91ᵉ, 60ᵉ de bataille et la 12ᵉ légère, méritent les plus grands éloges; le 3ᵉ bataillon de la 60ᵉ, commandé par le citoyen Larue, eut particulièrement l'occasion de se distinguer.

Toutes les armes se secondèrent, infanterie, cavalerie, artillerie, toutes firent leur devoir.

La perte de l'ennemi sur l'Adige supérieure, depuis le 11, jour du passage, jusqu'au 15, s'éleva à environ 1200 hommes, tués, blessés ou prisonniers; la nôtre n'excéda pas 200 hommes.

Le citoyen Richaud, soldat de la 102e, se fit distinguer par son intrépidi[illegible]s le fort de l'action, à Ala, il se précipita au [illegible] d'un peloton ennemi, mit quatre hommes ho[illegible]mbat, et ramena six prisonniers.

Toute l'avant-garde [illegible] mais l'ennemi opposait la plus forte résistance [illegible] du pont de la Chiampo et derrière l'Agua; nos [illegible]urs étaient repoussés; le piquet de dragons commandé par le capitaine Letord, après avoir chargé deux fois et sabré les hussards ennemis, était obligé de se replier.

Le général de brigade Beaumont se porta rapidement à la tête du 1er régiment de dragons pour arrêter les progrès de la cavalerie autrichienne; plusieurs fossés profonds s'opposaient à ce que ce régiment pût atteindre l'ennemi, et même se déployer. L'excellent chef de brigade Viallanes reconnaît un défilé aussi étroit que difficile; il ne consulte que sa bravoure pour le franchir sous le feu de l'ennemi; en un instant son régiment est formé de l'autre côté : l'ennemi, étonné de ce mouvement audacieux, s'arrête, et va précipitamment se couvrir d'un autre fossé pour éviter la charge du 1er de dragons. La nuit s'approchait; le général en chef ayant résolu de prendre, dès le même

soir, position au delà de l'Agua, ordonne une charge générale sur toute la ligne : le bataillon des grenadiers de la brigade Lapisse, les 1er, 2e, 78e et 26e demi-brigades, aux ordres du même général, s'élancent de toutes parts, et parviennent enfin à chasser l'ennemi : la brigade de dragons rivalise d'audace avec l'infanterie ; le chef de brigade Sébastiani, du 9e de dragons, culbute tout ce qui se trouve devant lui ; mais il est arrêté au milieu de sa charge par le ravin de l'Agua ; il reçoit une balle dans son casque.

Le général Beaumont et le chef de brigade Viallanes chargent sur la grande route avec le 1er régiment, renversant plusieurs pelotons de cavalerie, et font replier les tirailleurs ; bientôt ils sont accueillis par le feu le plus violent de deux bataillons placés sur leurs flancs et hors la route ; trois fois ils reviennent à la charge, et trois fois ils sont reçus par le même feu.

La nuit seule mit fin au combat ; l'ennemi en profita pour se retirer ; il perdit dans cette journée environ 600 prisonniers, dont 150 blessés qu'il abandonna à Montebello, où le quartier-général fut établi.

L'avant-garde prit position au-delà de l'Agua.

Les capitaines Letord, du 9e régiment de dragons, et Watrin, du 1er, se distinguèrent : le premier défendit corps à corps un défilé contre un colonel de hussards et le força à se retirer ; le second fut démonté deux fois.

Le capitaine Cotillon, commandant le demi-bataillon de gauche des grenadiers réunis, se montra de

nouveau digne de conduire des grenadiers, et fut blessé au bras.

Le citoyen Jusseraud, adjudant-major, à la première bataille eut la jambe cassée.

Les citoyens Lessec et Chauvin, capitaines; Prévost, lieutenant, et d'Amau, sous-lieutenant du bataillon des grenadiers, f t preuve du plus grand courage dans la poursui l'ennemi.

Le citoyen Jean-Bapti range, fusilier à la 26e, se fit remarquer par sa ure, et fit plusieurs prisonniers.

Le 18, à sept heures d tin, l'avant-garde quitta ses positions devant M lo, et se dirigea directement sur Vicence.

L'ennemi tenait encore à quelque distance de la ville, mais il fut bientôt contraint de l'évacuer : dans sa retraite, nous lui fîmes 250 prisonniers, dont 5 officiers.

Le lieutenant-général Delmas traversa Vicence en chassant l'ennemi devant lui sur la route de Bassano.

Les divisions du centre se portèrent à un mille en avant de Vicence sur la route de Padoue.

La réserve s'arrêta à un mille en arrière.

Nous trouvâmes dans les hôpitaux de Vicence 723 blessés autrichiens.

Le 19, le général en chef ordonna au lieutenant-général Delmas de se porter sur Armiola.

L'avant-garde eut à soutenir pendant sa marche, principalement devant Armiola, les efforts de la majeure partie de l'armée autrichienne.

L'ennemi employa tous les moyens pour arrêter son mouvement, défendant avec la plus grande opiniâtreté toutes les positions que le terrain offrait à chaque pas, rompant les ponts ou en embarrassant les approches par des coupures ou des abattis : en vain les obstacles se multipliaient sous les pas de la brigade du général Cassagne; son courage sut tout surmonter.

A la hauteur d'Armiola, l'ennemi divisa ses forces; une partie prit la route de Bassano, l'autre de Cittadella.

Le lieutenant-général Delmas le poursuivit quelque temps sur la route de Bassano, y laissa une brigade en observation, et marcha ensuite avec celle des généraux Cassagne et Compans sur Cittadella.

Les 20e et 25e légère consolidèrent leur brillante réputation; ces deux demi-brigades soutinrent pendant tout le jour les efforts de l'ennemi, et conservèrent constamment le plus bel ordre, sous une grêle de mitraille et de balles, recevant avec calme plusieurs charges de cavalerie, et la repoussant toujours avec perte.

Les 19e et 28e légère ne montrèrent pas moins de valeur à la fin de la journée; elles firent sur la gauche une attaque qui détermina la retraite de l'ennemi, qui s'était fortifié de troupes venues du Tyrol.

Nous lui fîmes dans ces différentes actions environ 300 prisonniers; sa perte en morts ou blessés fut au moins aussi forte : la nôtre n'excéda pas 100 hommes hors de combat.

Le 20, le général en chef fit ses dispositions pour le passage de la Brenta.

Il ordonna au lieutenant-général Michaud de prendre momentanément le commandement de l'avant-garde, à la place du lieutenant-général Delmas, devenu très-malade.

La division Loison eut ordre de se rendre à Camisano, et de pousser une reconnaissance sur Curtarolo.

La division Gazan se [illegible] a en avant de Vicence, sur la route de Marostica.

Deux escadrons de [illegible] ls du 11e régiment, conduits par le chef d'esca[illegible] lartigues, entrèrent dans Padoue, qui fut évacué [illegible] n corps de 3000 ennemis.

Le lieutenant-géné[illegible] aud fut chargé de faire, le 21, à la pointe du jo[illegible] s démonstrations nécessaires pour passer la Brenta en face de Cittadella; il eut en même temps l'ordre de s'emparer de cette ville, et de prendre position en avant vers Castel-Franco.

Pour seconder cette opération et la faciliter, le général en chef ordonna aux divisions Loison et Watrin, et à celle des dragons de la réserve, de se porter, dans le même temps, sur la rive gauche de la Brenta, par la route de Ponte-et-Tor, Rampazzo, Camisano et Curtarolo, coupant le chemin de Padoue à Cittadella, et de marcher sur cette dernière aussitôt leur passage effectué.

Douze pièces d'artillerie légère furent destinées à protéger la marche de ces divisions.

Afin de donner le change à l'ennemi, et de le contraindre à diviser ses forces, le général en chef fit porter la division Gazan, avec six pièces de canon et

un régiment de cavalerie, sur Bassano, par la route de Marostica.

Les réserves d'infanterie et de cavalerie, avec trois compagnies d'artillerie légère, eurent ordre de prendre position en avant de Lisiera.

Toutes ces dispositions faites, l'avant-garde se porta sur la Brenta, et rejeta sans grands efforts de l'autre côté tous les postes que l'ennemi avait encore sur la rive droite de cette rivière. Le général en chef ordonna de la passer à l'instant.

Vingt-cinq pièces de canon, déployées par les soins du général Marmont, commandant en chef l'artillerie, firent bientôt taire le feu que l'ennemi nous opposait de la rive gauche. Sous la protection de nos batteries, le 10e régiment de hussards passa à Gui, et poursuivit si vivement l'ennemi, qu'il lui enleva une pièce de canon et lui fit 200 prisonniers.

Toute l'avant-garde suivit ce mouvement, et s'établit sur la rive gauche de la Brenta, en avant de Fontaniva.

Le lieutenant-général Moncey, commandant l'aile gauche, qui se trouvait le 18 à Levico avec tout son corps d'armée, avait dû continuer sa marche sur Bassano : le général en chef en attendait des nouvelles avec la plus vive impatience; mais ses ordres avaient été ponctuellement exécutés, et le général Moncey était entré le 21, à huit heures du matin, à Bassano.

L'aile gauche, par une marche aussi habilement dirigée que promptement exécutée, avait franchi, dans l'espace de huit jours, 130 milles de chemins difficiles

et souvent disputés ; elle avait chassé l'ennemi de plusieurs postes avantageux, et lui avait fait 2000 prisonniers.

En arrivant à Bassano, le général Moncey fit éclairer les routes de Citadella et Castel-Franco par le 12e régiment de hussards ; le chef de ce corps, le citoyen Fournier, se conduisit av[illegible] tant de bravoure que de sagacité ; tout le jour il [illegible]x prises avec l'ennemi, et lui enleva cent et que[illegible] prisonniers et vingt-un chevaux.

Le 22, l'avant-garde [illegible]rigée par Cittadella sur Castel-Franco ; la brigad[illegible] ;énéral Cassagne marcha par la gauche de la rout[illegible] tourner Castel-Franco, tandis que la brigade d[illegible]éral Lapisse, suivie de celle du général Compans et des dragons, s'y portait de front.

L'ennemi occupait Saint-Martin, et voulut y faire résistance ; le général Lapisse fit attaquer ce village par les 1er et 2e de ligne, tandis que ses deux demi-brigades de gauche et son artillerie continuaient leur marche sur la grande route.

L'ennemi réunit ses forces entre San-Andrea et Tre-Ville, et développa une ligne considérable de cavalerie, qui paraissait vouloir déborder notre aile droite ; mais notre artillerie, dirigée par le chef de bataillon Aubry, l'obligea à s'éloigner, après lui avoir fait beaucoup de mal.

L'ennemi tirant avantage des chemins couverts, en avant de Castel-Franco, y embusqua son infanterie, et y fit une longue résistance.

Le lieutenant-général Michaud, fatigué de cette ténacité, ordonna d'enlever Castel-Franco de vive force.

Le général Lapisse, à la tête d'un détachement du 9ᵉ régiment de dragons, et du bataillon des grenadiers, charge l'ennemi avec son intrépidité connue, culbute tout ce qui s'oppose à son passage, et parvient jusqu'au centre de la ville; mais des forces infiniment supérieures l'empêchent de passer outre : il fait avancer son artillerie. Efficacement secondé par elle, il ordonne une seconde charge à ses grenadiers; l'ennemi cède à leur effort et abandonne la place. Le général Lapisse le poursuit au-delà de trois milles, et lui fait plus de 300 prisonniers.

Le bataillon de grenadiers et le 9ᵉ régiment de dragons se firent le plus grand honneur dans cette journée.

Les capitaines Letord et Talmas, du 9ᵉ de dragons, eurent leurs chevaux tués sous eux.

Les citoyens Lesseo et Chauvin, capitaines; Prévost, lieutenant, et Durnau, sous-lieutenant du bataillon des grenadiers, continuèrent à donner des marques de leur bravoure.

Le général de brigade Cassagne, qui arriva sur le flanc droit de l'ennemi au moment où il commençait sa retraite, l'attaqua à Salvarosa, le mit en déroute, et le poursuivit jusqu'au-delà de Vedelago, où la nuit le força de s'arrêter et de prendre position.

Le 10ᵉ régiment de hussards mérita de nouveau d'être bien cité par le général Cassagne; le capitaine Debar et les lieutenans Kamps et Teron furent particulièrement distingués; les deux derniers chargèrent une

colonne d'infanterie jusque dans ses rangs ; le citoyen Teron eut son cheval tué sous lui.

La brigade du général Compans seconda alternativement, et toujours avec avantage, celles des généraux Lapisse et Cassagne.

L'avant-garde fit éprouver dans cette journée une perte considérable à l'enn[illegible] elle lui enleva environ 600 prisonniers. Le cit[illegible] Blachère, capitaine-adjoint à l'état-major-géné[illegible]ut la main gauche emportée par un boulet, en[illegible]t de Castel-Franco.

La division Gazan, ve[illegible]e Bassano, trouva l'ennemi à Godego, l'en cha[illegible]t vint seconder les opérations de l'avant-garde s[illegible]astel-Franco.

Pendant que l'armée n[illegible]it ainsi chaque jour par de nouveaux succès la garnison de Mantoue, qui jusqu'alors s'était constamment tenue cachée derrière ses retranchemens, fit une sortie nombreuse, mais sans succès, sur le corps qui la tenait bloquée.

Le 22, dès avant six heures du matin, de forts détachemens ennemis se présentèrent devant nos postes, tandis que deux colonnes, de 2000 hommes chacune, se portaient avec la plus grande intrépidité, l'une sur Marmirolo, et l'autre sur Rivalta.

Par ses chaloupes canonnières du lac de Mantoue, l'ennemi protégeait la marche de sa colonne sur Rivalta.

Nos troupes, bien inférieures en nombre, mais fortes de leur courage, disputèrent pied à pied le terrain à l'ennemi, et ne lui cédèrent que lorsqu'elles furent exposées à être tournées.

Les troupes de Marmirolo se retirèrent sur Marengo, et celles de Rivolta sur Sacca, où elles attendirent de pied ferme l'ennemi ; mais voyant qu'il n'osait les y suivre, elles prirent l'offensive, et lui firent bientôt abandonner les villages qu'elles lui avaient un moment cédés.

Le chef d'escadron Remi, du 6e régiment de dragons, à la tête de sa troupe, rentra de vive force dans Marmirolo.

Le chef d'escadron Barillier, du 4e régiment de chasseurs, réussit également à Rivalta, et poursuivit l'ennemi jusque dans Curtalone : cent hommes d'infanterie, qu'il avait acculés sur les bords du lac, durent leur salut aux barques, où ils eurent à peine le temps de se jeter.

L'ennemi eut dans cette affaire une soixantaine de morts ou blessés. Notre perte fut de quatre morts et une vingtaine de blessés.

Le général de brigade Iablonowski, commandant les avant-postes du blocus, sut tirer le plus grand parti de ses troupes ; toutes firent preuve de fermeté et de bravoure ; la 4e demi-brigade provisoire, le 6e régiment de dragons, et le 4e de chasseurs, eurent particulièrement occasion de se distinguer.

Il est à remarquer que les troupes qui défendaient Marmirolo n'étaient fortes que de 300 hommes, tant infanterie que cavalerie ; que Rivalta n'était occupé que par 250 hommes, et que ces détachemens eurent affaire à des colonnes de 2,000 hommes.

Cette attaque de la garnison de Mantoue m'a con-

traint, citoyen ministre, à une digression qui nous fournit une preuve de plus de la supériorité de nos soldats; mais je m'empresse de me reporter sur un champ plus vaste, et où des événemens majeurs semblent nous attendre.

Les divisions Boudet et Rochambeau, de la lieutenance Moncey, occupaient Bassano, Asolo, et éclairaient la gauche de Cast[illegible]nco. Le 22, le général Moncey avait reçu ordr[illegible] marcher avec toutes les troupes de sa lieutenan[illegible] longeant le Bosco del-Mantello, afin de se po[illegible]r la droite du fleuve sur Ponte-di-Piane, et coup[illegible]r cette manœuvre l'arrière-garde autrichienn[illegible]on corps de bataille. Le mouvement du reste de [illegible]ée française était conséquent à celui de la gauche, et devait être exécuté le 23; mais les rapports de tous les généraux en ligne, et les reconnaissances des officiers d'état-major accréditant le bruit que l'ennemi faisait répandre depuis que, sous la conduite des généraux Davidowich, Wukassowich et Laudon, les trois divisions du Tyrol l'avaient rejoint, qu'il voulait tenter le sort d'une bataille dans les belles plaines du Trevisan, le général en chef donna d'autres ordres.

En effet, le 22, vers le déclin du jour, les démonstrations et les forces que l'ennemi fit paraître à la hauteur de Vedelago, Saint-Florian, et Albarado (superbe champ de bataille), firent croire à une grande affaire pour le lendemain.

Le 23, dès la pointe du jour, le général en chef avait fait ses dispositions; ses lignes étaient établies;

déjà les mêmes colonnes formées n'attendaient que le signal pour se mettre en mouvement.

Une reconnaissance de l'avant-garde est dirigée sur Vedelago, poste avancé de l'ennemi ; elle s'en empara, et fit 200 prisonniers.

Non loin de là, à la faveur d'un terrain couvert, l'ennemi parut aussi avoir formé ses lignes, appuyant sa droite au Bosco-del-Montello, et prolongeant sa gauche sur la grande route de Trévise, par la direction de Fossalonga.

Il présente à l'extrémité du rideau de nombreuses vedettes et des pelotons d'infanterie et de cavalerie très rapprochés.

A midi, le général en chef se porte de sa personne sur la ligne de nos avant-postes ; après l'avoir parcourue, il donne ses ordres pour l'attaque ; mais de forts partis de cavalerie, envoyés sur la ligne, suffisent pour faire replier tout ce que l'ennemi a fait paraître ; il est poursuivi avec vigueur ; nous lui faisons 300 prisonniers ; nos reconnaissances poussent jusqu'au-delà du village de Sola ; la nuit les oblige à suspendre leur marche, et l'armée prend position.

Le 24, tous les lieutenans-généraux et les généraux d'artillerie et de cavalerie se rendirent à quatre heures du matin au rendez-vous général de Fossalonga ; le général en chef leur développa son plan, qui consistait à couper de la Piave tous les corps de l'arrière-garde autrichienne, restés sur la rive droite de cette rivière.

Il ordonne au général Delmas, qui avait repris le

commandement de l'avant-garde, de se diriger sur l'Ovadina, en passant par Postuma.

Au lieutenant-général Moncey, d'établir un poste fixe d'observation à Rivasecca, à gauche du Bosco-del-Montello, et de diriger sur Ponte-di-Piave la division Rochambeau, établie la veille à Falze, et de faire marcher la division Boudet sur Sala, en suivant le mouvement du général Roc[illegible]au.

Au lieutenant-général [illegible]et, de marcher dans la direction de l'avant-gard[illegible]çant toute sa cavalerie en arrière, à droite de [illegible]tenance, avec de l'artillerie légère, et prenant [illegible]rba pour son point de direction de droite.

Au lieutenant-génér[illegible]ont, de diriger la division Watrin à droite de la lieutenance Suchet, ayant Fontone pour direction de droite, jusqu'à hauteur de la grande route de Trevise à Ponte-di-Piave.

Au général Gardanne, de marcher sur Piave-di-Cusignana.

Au général Davout, de suivre avec la cavalerie de réserve le mouvement de l'avant-garde, laissant un régiment à Camalo pour y couvrir le parc d'artillerie.

Toute l'armée se mit en marche à dix heures du matin pour exécuter le mouvement ordonné.

L'avant-garde ne rencontra l'ennemi qu'à Visnadello, où il avait déployé des forces assez considérables, surtout en cavalerie; le 10e régiment de hussards, conduit par l'intrépide Lassalle, le chargea plusieurs fois avec autant d'audace que de succès; le brave Teron, qui ne cessa de donner des preuves de bravoure pen-

dant tout le cours de la campagne, fut blessé d'un coup de sabre dans cette affaire.

La brigade Cassagne, après une vive résistance de la part de l'ennemi, parvint à le déloger à Lovadina, où il avait dix pièces d'artillerie.

Dans le même temps, la brigade du général Compans reçut l'ordre de se porter sur Spresiano, d'où elle réussit à chasser l'ennemi, et lui fit quelques prisonniers.

Le reste de l'armée marcha sans obstacles, et prit le soir les positions indiquées.

Dans le cours de la journée, l'avant-garde poussa sur la droite vers Trévise une reconnaissance du 9e régiment dedragons, commandée par son chef le citoyen Sébastiani. Arrivée aux portes de la ville, cette reconnaissance y trouva un escadron des hussards de Ferdinand, qui voulut arrêter sa marche, et l'engager à suspendre son entrée dans Trévise, alléguant que les plénipotentiaires de M. de Bellegarde étaient en marche pour signer un armistice.

Le chef du 9e régiment de dragons répondit qu'il ne pouvait s'arrêter sur une pareille allégation, et qu'il allait passer outre. Cependant, pour ne pas abuser de l'espèce de sécurité et de la confiance que semblait manifester le chef du détachement ennemi, il lui accorda un quart-d'heure pour se retirer; entrant aussitôt dans Trévise, le 9e régiment de dragons y fit une centaine de prisonniers, et fut prendre position à un mille en avant.

Une heure après arrivèrent MM. de Hohenzollern et le colonel de Pest, munis des pleins pouvoirs de M. de


droite du village
donne aux deux
grenadiers, comm
lieutenance Suchet
brigade d'artillerie
niers à cheval, cou
il est accompagné p
du général en chef;
qui les accueillent à
au galop vers Ponte-
giment les poursuive
l'aide-de-camp Petiet
se trouvent tout-à-cou
fort de 250 chevaux.
de brigade Mossel sait
s'adressant en langue
l'escadron, il le somme
surant que, tourné par
ne lui reste aucun mo
ponsable du moindre ac
mettre sa troupe.
Le général

citoyens Guillemet, Sordis et Laharpe, aides-de-camp du général en chef, et les citoyens Camus et Devaux, aides-de-camp du général Marmont ; ils confirment l'assurance donnée par le chef de brigade Mossel, qu'il ne sera pas usé de rigueur envers cet escadron, s'il accepte les propositions qui lui ont été faites. Pendant cette conférence, l'aide-de-camp Sordis court au 15e régiment de chasseurs, qui était le plus à portée ; déjà les deux pelotons de ce régiment, dont il a été parlé, se trouvaient à hauteur ; le major autrichien ne doute plus de l'impossibilité où il est de faire retraite ; il a rendu les armes, lorsque le 15e régiment de chasseurs arrive en entier, ainsi que le bataillon des grenadiers, sous les ordres du général Brune.

Par cette ruse de guerre, due à la présence d'esprit du chef de brigade Mossel, et à l'intelligence des aides-de-camp du général en chef, 250 hussards, un major et huit officiers de compagnies mettent pied à terre et sont faits prisonniers de guerre sans coup férir ; on prend 250 chevaux. L'aide-de-camp Laharpe, le même jour, envoyé en reconnaissance par le général en chef à Istrana, à la tête de 15 gardes à cheval, avait fait 30 prisonniers.

Les officiers conservèrent leurs chevaux, et les hussards leurs porte-manteaux.

La nuit empêcha de harceler davantage l'ennemi. L'armée prit position sur les points où elle avait eu ordre de se porter.

Le général en chef établit son quartier-général à Trévise.



45 bouches à feu, 20
gasins considérables
ses victoires.

Telle était sa positi
de l'ennemi se présent
les de paix; ils deman
pour traiter d'un armis

Le général en chef ac
quatre heures.

Il n'y avait aucun do
vers qu'il venait d'essuy
derrière l'Isonzo sans l
que disputer faiblement
sarder quelque combat p
il nous ouvrait un pays
les habitans.

L'armée française étai
vres; il n'y avait point
die d'où elle pût tirer d
sait avec la plus grand
quelque temps, avoir

rières, dans les places du Mincio et de l'Adige. Le blocus de ces places, indispensable pour nos communications avec le pays cisalpin, retenait devant elles un corps d'armée considérable qui affaiblissait l'armée active. Le peuple véronais, qui nous avait donné dans la campagne de l'an VI un exemple terrible de révolte, devait nous inspirer de la méfiance.

L'ennemi avait besoin d'un long armistice; un armistice de quelques jours était utile à l'armée française. Celui qui a été conclu réunissait tous les avantages; il ne durait que vingt-trois jours, y compris les quinze d'avertissement : trop court pour permettre à l'ennemi autre chose que la marche de ses bagages, en nous livrant les places de Peschiera, Legnago, Ferrare, Ancône et les châteaux de Vérone, il assurait nos communications avec la Cisalpine; il donnait à l'armée française le temps de faire suivre ses vivres dans un pays absolument épuisé, et de rappeler devant l'ennemi toutes ses forces.

Le général en chef investit de ses pleins pouvoirs le général de division d'artillerie Marmont, et le citoyen Sébastiani, chef du 9e de dragons : l'armistice fut conclu le 26; l'ennemi nous abandonna six places fortes, et se retira derrière le Tagliamento.

Dans un tel état de choses, rien n'aurait pu arrêter désormais la marche victorieuse de notre armée, et la reprise des hostilités nous donnait Mantoue, ou nous portait sous les murs de Vienne.

Pendant que le traité d'armistice se signait à Trévise, la division du général Monnier, employée au siége des

châteaux de Vérone, cueillait les derniers lauriers de cette campagne mémorable. Les travaux du siége furent poussés avec une telle vigueur par le chef de brigade d'artillerie Allix, chargé de l'attaque sous les ordres du général Monnier, qu'ils se trouvaient à dix toises du fossé lorsque l'ennemi capitula. La garnison, forte de 1,700 hor fut faite prisonnière de guerre.

Le général en chef, s se témoin des fatigues et du dévouement de l'arn plaît à lui payer ici le tribut d'éloges auxquels ant de droits. Pour apprécier à leur juste val constance et le calme du soldat français au mi privations, il faut les comparer à sa bravour es les armes rivalisèrent de courage et de gloire.

Le général en chef témoigne sa satisfaction aux officiers-généraux, qui l'ont parfaitement bien secondé.

Les officiers d'état-major ont servi avec autant d'activité que de distinction.

Une multitude d'actions éclatantes ont eu lieu. Je regrette, citoyen ministre, de n'avoir pu, jusqu'à ce moment, les recueillir toutes. Je m'empresserai de vous mettre à portée de les faire connaître au gouvernement.

Oudinot.

Supplément au Journal des Opérations de l'armée d'Italie.

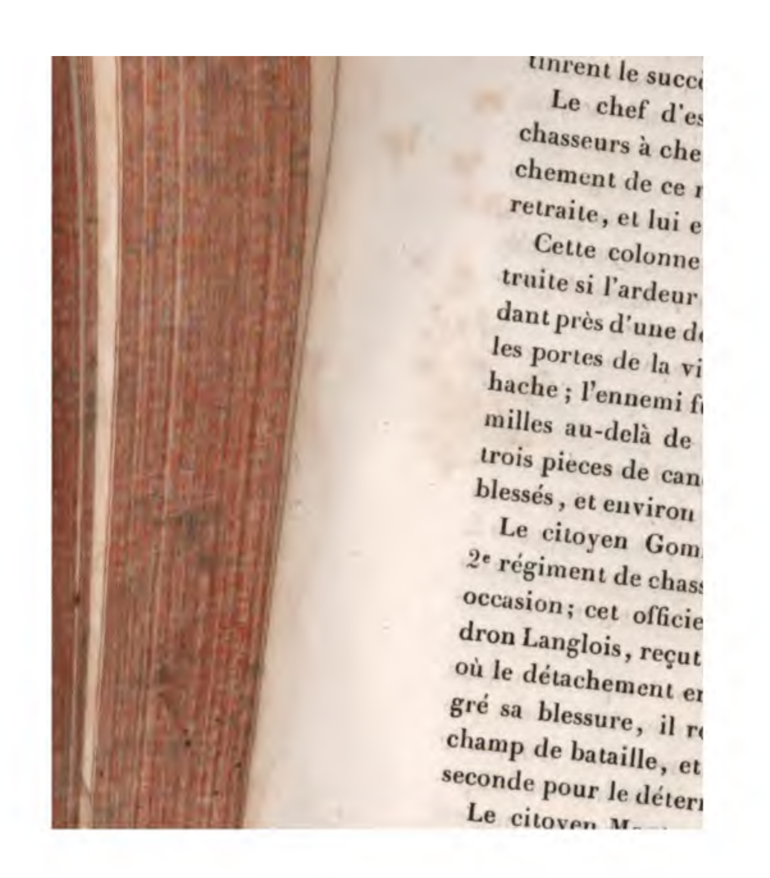
DIVISION DE TOSCANE.

Au moment où l'armée, par ses victoires, venait de contraindre l'ennemi à demander la suspension des hostilités, le général de division Miollis, commandant en Toscane, depuis long-temps recommandable dans la carrière des armes par ses talens, sa bravoure et la sévérité de ses principes, après avoir lutté long-temps contre les entreprises des insurgés, soutenus par les Autrichiens, avoir obtenu des succès constans, et s'être maintenu dans le pays avec une poignée de braves, était menacé d'une nouvelle attaque.

Un corps assez considérable de Napolitains, commandé par le général Damas, était entré en Toscane sur trois colonnes.

Déjà le corps principal, fort de 5,000 hommes, dont 1,000 de cavalerie, conduit par le général Damas en personne, s'était emparé de Sienne, et se disposait à venir insulter le général Miollis dans Florence; mais ce général crut devoir lui éviter les fatigues de cette marche.

Obligé d'entretenir une garnison respectable dans Livourne, et de garder ses communications autant que les circonstances et le petit nombre de ses troupes le lui permettaient, il avait à peine 200 hommes disponibles; il se hâte de conduire ce faible corps, composé de troupes françaises et cisalpines, force ses marches, et arrive le 24 nivose devant Sienne.


tinrent le succ
Le chef d'es
chasseurs à che
chement de ce r
retraite, et lui e
Cette colonne
truite si l'ardeur
dant près d'une d
les portes de la vi
hache ; l'ennemi f
milles au-delà de
trois pieces de can
blessés, et environ
Le citoyen Gom
2e régiment de chas
occasion ; cet officie
dron Langlois, reçut
où le détachement en
gré sa blessure, il r
champ de bataille, et
seconde pour le déter
Le citoyen M

giment de chasseurs à cheval, se distinguèrent également dans cette journée.

Le général Miollis fit poursuivre ce corps de fuyards pendant trois jours sans pouvoir les atteindre; cette victoire acheva de délivrer la Toscane de la présence des Napolitains et des insurgés, et assura la tranquillité du pays.

Le lieutenant-général Soult avait comprimé et calmé les soulèvemens du Piémont, qui, sans la vigueur d'un général aussi expérimenté, auraient eu les suites les plus graves.

OUDINOT.

ARMISTICE

Conclu le 26 nivose an IX (16 janvier 1801 v. s.) entre le général en chef BRUNE, *commandant l'armée française en Italie, et M. le général* BELLEGARDE, *commandant en chef l'armée autrichienne.*

Les généraux en chef des armées française et impériale et royale en Italie, voulant arrêter l'effusion du sang, au moment où les deux gouvernemens s'occupent de conclure la paix, ont nommé et muni de leurs pleins pouvoirs les citoyens Marmont, général de division et conseiller d'état, et Sébastiani, chef de brigade de dragons, et M. le comte de Hohenzollern, lieutenant-général, et le baron de Zach, général major, pour traiter d'un armistice qui a été arrêté aux conditions suivantes :



chef respectifs en Ita

Art. II. Dans cet a
corps faisant partie
des Grisons, et ceu
Tyrol.

Art. III. Les armées
après-demain, 28 nivo
leur nouvelle ligne; ce
de la Livenza, depuis la
Solunigo; de là elle n
montagnes qui séparent
les monts Maür, Cromp
de là dans la vallée Luc
montagne pour redesce
land, sur la Drawe, jus
la ligne de démarcation
lemagne.

Art. IV. L'armée imp
ligne de démarcation la
depuis la mer jusqu'à sa
cette ligne montera sur

démarcation est déclaré neutre; on ne pourra pas y mettre de troupes en cantonnement; il n'y sera placé que des postes ou piquets pour garder les avenues; les postes ne pourront pas être éloignés des rivières de plus d'un demi-mille.

Art. VI. On tirera une ligne qui divisera le pays neutre en deux parties, pour y prendre des vivres; cette ligne sera marquée par le ruisseau Zelina jusqu'à Barca, passera par Villalta, Porto-Gruaro, et suivra la Limené jusqu'à la mer.

Art. VII. On remettra à l'armée française les places de Peschiera et Sermione, les châteaux de Vérone et Legnago, la ville et la citadelle de Ferrare, la ville et fort d'Ancône, aux conditions suivantes :

1° Les garnisons sortiront librement avec les honneurs de la guerre; elles emporteront leurs armes, équipages et propriétés, pour rejoindre l'armée impériale.

2° Toutes les pièces d'artillerie de fonte impériale, avec leurs munitions, comme toutes autres propriétés impériales qui ne seront pas désignées dans les articles ci-après, sortiront librement, et on donnera, pour exécuter cette évacuation, six semaines à l'armée autrichienne.

3° Toutes les pièces d'artillerie, d'une fonte autre que celle impériale, seront remises en propriété à l'armée française avec leurs munitions.

Quant aux transports, l'armée française se charge de fournir les bateaux pour évacuer les effets des forteresses et places de Vérone, Legnago et Ferrare

jusqu'à la mer ; ces bateaux seront rendus fidèlement.

L'armée française fournira les moyens nécessaires pour faire rendre à Vérone les effets des forteresses et places de Sermione et Peschiera, qui seront embarqués sur l'Adige.

La partie de la flotille existante actuellement sur le lac de Garda, et qui a ét[illegible]e aux Français lors de la reddition de Peschiera, [illegible]eule remise en leur possession, et celle restant [illegible]opriété à l'armée autrichienne ne pourra être [illegible]ée que par le Mincio et le Pô et par les moye[illegible]pres de l'armée autrichienne. Dans le cas où, [illegible]e terme de six semaines, convenu pour l'évacu[illegible]tale des effets appartenans à l'armée autrichie[illegible]elle n'aurait pas pu évacuer la partie de la flotille qui reste à sa disposition, elle s'engage de la laisser dans son intégrité en propriété à l'armée française.

4° L'approvisionnement des places sera divisé en parties égales ; les garnisons en emporteront la moitié ; l'autre moitié sera remise à l'armée française ; le bétail suivra les garnisons en entier.

5° Les places seront remises en dépôt jusqu'à la paix à l'armée française, qui prend l'engagement de les conserver dans leur état actuel.

Art. VIII. On enverra sur-le-champ les ordres pour l'évacuation des places à rendre, et les commandans en sortiront avec leurs garnisons le plus tôt possible, et au plus tard trois jours après la réception des ordres qui seront transmis par des courriers extraordinaires autrichiens.

Les commissaires nommés pour l'évacuation des places y resteront jusqu'à la fin de cette opération, avec la garde autrichienne nécessaire pour la police des magasins.

Art. IX. Les commissaires destinés à recevoir les arsenaux et magasins pourront seuls entrer dans les places avant la sortie des garnisons autrichiennes; les garnisons françaises occuperont seulement une des portes, douze heures avant leur entrée dans la place.

Art. X. Les malades qui resteront dans les places ne seront pas réputés prisonniers de guerre; l'armée française en aura toujours soin, et les renverra à l'armée impériale, qui tiendra compte des dépenses qu'ils auront occasionées.

Art. XI. Dans le cas où une ou plusieurs places se trouveraient rendues à l'arrivée des courriers qui seront expédiés par le général en chef Bellegarde, il ne sera apporté aucun changement à la capitulation, qui sera exécutée en entier.

Art. XII. La forteresse de Mantoue restera bloquée par les postes français placés à huit cents toises des glacis, on permettra d'envoyer des vivres de dix jours en dix jours pour la garnison : ils seront fixés à quinze mille rations de farine et quinze cents rations de fourrages ; les autres denrées en proportion.

Les bourgeois auront de temps en temps la liberté de faire venir les vivres qui leur seront nécessaires; mais il sera libre à l'armée française de prendre les mesures qu'elle croira convenables pour empêcher que la quantité n'excède la consommation journalière, qui

sera calculée en raison de la population. Les communications pour les vivres avec Mantoue seront établies par le Pô jusqu'à Governolo, et ensuite par le Mincio.

Art. XIII. On respectera les individus attachés au gouvernement autrichien, ainsi que les propriétés, et personne ne pourra être recherché pour cause d'opinion politique.

Art. XIV. La carte ervira de règle dans les discussions qui pourrai ever sur la ligne de démarcation tracée ci-des

Art. XV. Il sera dor passe-ports nécessaires pour l'expédition des rs.

Fait double à Trévi 6 nivose an IX (16 janvier 1801).

Signés : le comte Hohenzollern-Hechingen, *lieutenant-général de sa majesté l'Empereur et Roi;* Zach, *général-major, quartier-maître général;* Marmont, *général de division, conseiller-d'État;* Horace Sébastiani, *chef de brigade.*

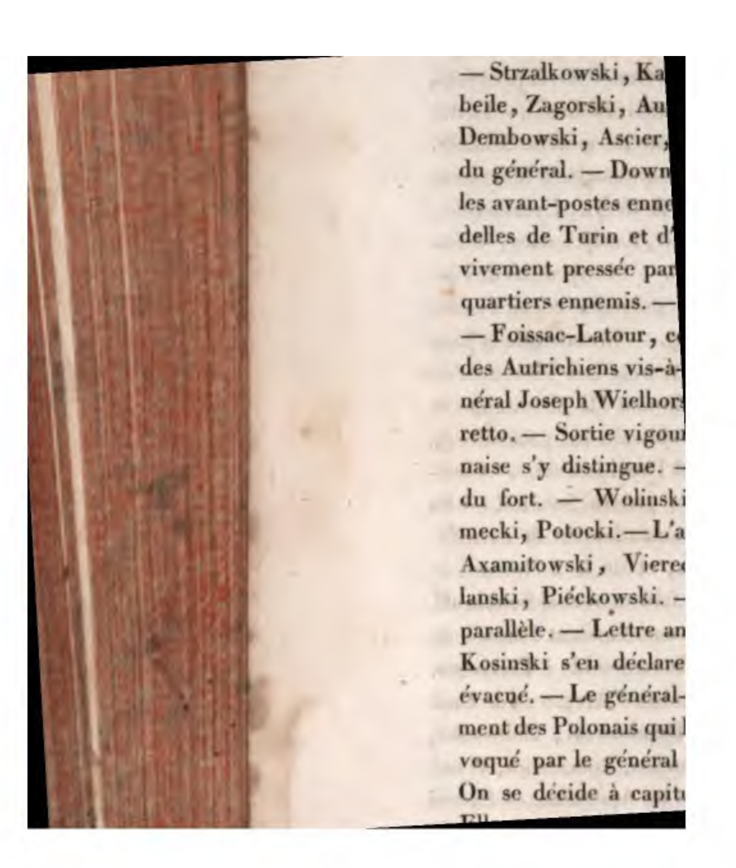
Pour copie conforme,

Le chef de l'état-major, F. Hénin.

Le ministre de la guerre, A. Berthier.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.


— Strzalkowski, Ka
beile, Zagorski, Au
Dembowski, Ascier,
du général. — Down
les avant-postes enne
delles de Turin et d'
vivement pressée par
quartiers ennemis. —
— Foissac-Latour, c
des Autrichiens vis-à-
néral Joseph Wielhor
retto. — Sortie vigou
naise s'y distingue. –
du fort. — Wolinski
mecki, Potocki. — L'a
Axamitowski, Viere
lanski, Piéckowski. –
parallèle. — Lettre an
Kosinski s'en déclare
évacué. — Le général-
ment des Polonais qui
voqué par le général
On se décide à capit



PIÈCES OFF



F[illegible] TABLE DES MATIÈRES.



ŒUVRES COMP
un seul volume
vélin superfin de
par M. Pinard, i
édition un monum

MÉMOIRES DE MIC
NAIS, depuis 1788 jus
OBSERVATIONS SUR
duction aux Mémoires de
MÉMOIRE SUR LES
DE LA GRANDE AR
oculaire. — Prix ....
POÉSIES D'ADAM MIC
vignette analogue, 3 vol. in
C'est le premier ouvrage imp
P
HISTOIRE DE LA SUIS
la dernière édition, avec de
de littérature à l'académie d
Normale de France, 2 vol. i
LES SOIRÉES D'AARAU,
in-12. Prix..........
GÉOMÉTRIE PERSPECTI
Dufour, colonel du génie, me
Arts de Genève, in-8., avec un a
INSTRUCTION SUR LE D
à l'usage des officiers de l'école
avec 5 pl..........
MÉMOIRES DE LA